

Médecine clinique, ou manuel de pratique / traduit de l'allemand ... par M.D. Coray.

Contributors

Selle, Christian Gottlieb, 1748-1800.
Koraës, Adamantios, 1748-1833.

Publication/Creation

Montpellier : J. Martel Aîné, 1787.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/pa6wh8zb>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



47724/A

E. xv. d

13

Barrel
21/11/28
50 ft.

F. 15

CE

MEDICINE

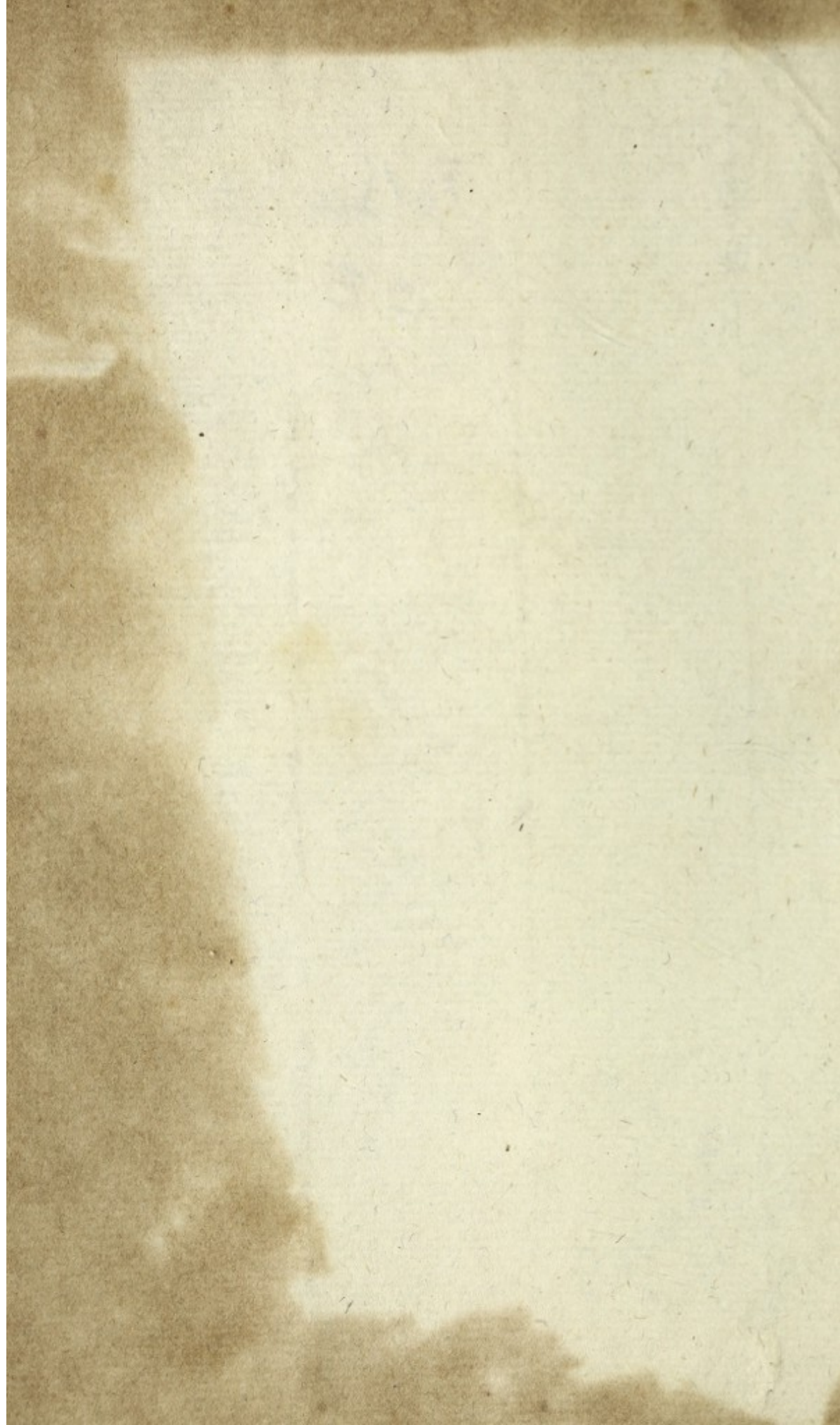
CLINIQUE

DE

MANIÈRE

PRATIQUE

TOME PREMIER



M É D E C I N E

C L I N I Q U E

O U

M A N U E L

D E P R A T I Q U E .

T O M E P R E M I E R .

MEDICAL

OF THE

OF

MAN

OF THE

TOME PREMIER

MÉDECINE

CLINIQUE,

OU

MANUEL

DE PRATIQUE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

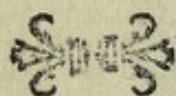
DE M. CHRISTIAN GOTTLIEB SELLE ;

Docteur & Professeur en Médecine , &

Médecin de la Maison de Charité à Berlin ,

*PAR M. D. CORAY, Docteur en Médecine
de l'Université de Montpellier.*

TOME PREMIER.



A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AINÉ , Imprimeur
Ordinaire du Roi, de Nosseigneurs des États-
Généraux , & de l'Université.

MDCCLXXXVII.*Avec Approbation & Privilege du Roi.*





A LA SOCIÉTÉ
ROYALE
DES SCIENCES.

MESSEURS,

LES Dédicaces ont toujours offert le moyen le plus propre pour témoigner d'une manière solennelle, les sentimens d'estime ou de reconnoissance, dont on étoit pénétré pour quelque Illustre Personnage. C'est à ces deux titres que j'ose VOUS offrir cette Traduction. Plusieurs de mes Maîtres partagent Vos travaux & Votre

gloire littéraire ; j'ai même le
bonheur de compter des amis parmi
VOUS. Les liens qui VOUS unissent,
& le zèle qui VOUS anime pour les
progrès des Sciences , donnent à
toute L'ILLUSTRE SOCIÉTÉ des
droits sur mes hommages. Daignez
les recevoir , MESSIEURS : ce
sera l'encouragement le plus flat-
teur pour une Personne qui entre
dans la carrière littéraire.

JE suis avec le plus profond
respect ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

D. CORAY.



P R É F A C E
D E L' A U T E U R.

A PRÈS tant d'Abrégés de Médecine Pratique, on doit avoir de très-fortes raisons pour en augmenter le nombre par un nouveau.

Si dans cet Ouvrage j'avois répandu quelque nouvelle lumière sur la nature des maladies & la méthode de les traiter, je n'aurois pas besoin d'autre justification : mais je n'ai eu jamais en vue ni n'ai pu espérer un pareil succès, attendu la nature de la science même, & le défaut de mes forces.

C E ne font que des raisons tirées du régime de notre *Maison de Charité*, qui me font un devoir de faire précéder les instructions & les ordonnances que

j'y donne de vive voix , par un Traité général des maladies : afin que , par son moyen , on puisse s'y préparer , les trouver plus claires & plus exactes , les entendre mieux , & les mettre en pratique avec plus de précision.





P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R.

MONSIEUR Selle a raison de dire que nous avons un grand nombre d'Abrégés de Médecine Pratique : mais sa modestie lui fait craindre mal-à-propos , que le sien ne soit , par cette raison , regardé comme superflu. Je ne cherche point à prévenir le jugement du Public en sa faveur : mais j'oserois dire , que si depuis Hippocrate , les Médecins observoient comme M. Selle , & qu'ils écrivissent d'une manière aussi méthodique que lui , la Médecine cesseroit peut-être d'être un Art conjectural.

POUR avoir abandonné les traces lumineuses du Vieillard de Cos , on s'est égaré dans tous les temps dans un labyrinthe d'hypothèses : qui , en s'éclipsant tour-à-tour , acheverent d'éteindre le goût de l'observation ; le seul flambeau qui devoit conduire notre Art à la perfection.

* P R É F A C E.

UN tel défaut devoit naturellement réjaillir sur les livres élémentaires de la Médecine : aussi y en avoit-il fort peu qui fussent écrits d'une manière à pouvoir être lus avec fruit. Dans les uns, on étoit embarrassé de l'ordre dans lequel il falloit ranger les maladies ; dans les autres, on se mettoit fort peu en peine du rang que chaque maladie devoit tenir dans l'histoire nosologique, mais on s'égaroit dans une recherche (1) pénible & souvent infructueuse des causes ; quelques-uns, en décrivant les maladies, ont très-souvent confondu des symptômes qui leur étoient étrangers, avec ceux qui leur sont essentiels, ou omis ceux-ci pour s'appesantir sur ceux qui sont ou moins importants, ou communs à toutes les maladies ; d'autres enfin, non contents d'avoir multiplié les maladies, ont pris également à tâche d'en multiplier les remèdes, & de

(1) *Recherche*, qui ne conduit souvent qu'à des solutions non moins comiques, & aussi peu satisfaisantes que celle qui attribue le *sommeil* qu'on se procure à l'aide de l'*opium*, à la *vertu dormitive* de ce remède.

faire parade d'une érudition pharmaceutique , souvent funeste , rarement utile , & encore moins nécessaire.

GRACES aux lumieres philosophiques de notre siècle ! le goût de l'observation vient enfin de renaître : & la Médecine , qui après avoir atteint par des progrès rapides son âge de raison , étoit , pour ainsi dire , retombée dans son enfance , commence à redevenir sage.

QU'IMPORTE en effet qu'une maladie soit classifiée sous telle ou telle rubrique , pourvu qu'on puisse découvrir la cause matérielle qui l'a produite , qui l'entretient , & dont la destruction doit nécessairement entraîner celle de la maladie (2) ? A quoi bonne cette symptomatologie fastidieuse , qui présente des symptômes communs à toutes les maladies (3) , ou empruntés de maladies bien

(2) Consultez la note (6).

(3) Tels sont la plûpart des symptômes qui se présentent au commencement de chaque maladie , & qui sont communs à toutes les maladies. Il n'y a rien , par exemple , de si fatigant que cette *fatigue du corps* (*lassitudo corporis*) qu'on trouve dans la description de cinquante maladies différentes.

différentes de celle qu'on décrit, ou pris de toutes les modifications diverses, sous lesquelles on a eu occasion de voir une maladie pendant un long cours d'années (4) ? Les modifications d'une affection physique, sont aussi nombreuses, aussi multipliées que celles d'une affection morale: parce qu'elles découlent les unes & les autres (osons le dire en passant) du même principe qui nous anime. Un Auteur de Médecine, & je parle toujours des Auteurs élémentaires, n'est point un Auteur de Comédies. C'est à celui-ci de charger la peinture d'une affection morale, de tous les traits sous lesquels il l'a rencontrée dans la société, & de faire de ces

(4) Faut-il s'étonner, d'après cela, si nous sommes encore si peu avancés dans le diagnostic des maladies ? Si on lit la description d'une maladie, faite d'après les divers phénomènes qu'on a observés sur une infinité de malades, & qu'on veuille ensuite en faire l'application à la maladie individuelle qu'on a sous les yeux ; on se trouve embarrassé : & la raison en est claire ; c'est qu'un individu ne peut présenter ni autant de phénomènes, ni les mêmes phénomènes que présentent plusieurs individus ensemble.

différents portraits un tableau , dont l'original n'existe point , mais qui doit plaire & devenir utile par son invraisemblance même.

HIPPOCRATE , ce Médecin Philosophe , si peu connu & si peu étudié , classifia les maladies , il y a plus de vingt siècles , de la manière la plus succincte & la plus lumineuse. Il les déduisit des *humeurs* , qui constituent nos *fluides* ; il assigna ensuite , ou , pour mieux dire , il observa que la nature avoit assigné à chaque saison ou constitution de l'année la prédominance d'une de ces humeurs ; & qu'elle lui avoit subordonné toutes les affections morbifiques quelconques qui paroissent alors , parce qu'en effet elles n'en sont qu'autant de modifications différentes , & qu'elles cèdent à la même méthode de traitement.

LISONS les Auteurs qui ont écrit & observé comme Hippocrate. Nous verrons des maladies qui , quoique sous des dénominations différentes prises du siège différent qu'elles occupent , sont absolument de la même nature ; parce qu'elles dépendent de la même cause matérielle ,

qui exerce son empire dans cette constitution : tandis que d'autres , qui portent le même nom , différent néanmoins essentiellement entre elles ; parce qu'elles paroissent dans des constitutions différentes , & que dès-lors leur cause matérielle n'est plus la même.

A ces *causes humorales* , si nous ajoutons les dispositions morbifiques de nos solides , qui ne peuvent pécher que par *atonie* , ou par *hypertonie* (5) , c'est-à-dire , par *défaut* ou par *excès de ton* : nous aurons un système complet de maladies primitives , qui ne contient que cinq ou six (6) chefs fondamentaux, sous lesquels viennent

(5) Qu'on me passe ce terme , qui contraste si bien avec celui d'*atonie* , qui n'est pas moins étranger à la langue. Au reste , personne n'ignore que ce sont les *strictum* & *laxum* des Méthodistes , qu'Hippocrate n'ignoroit pas non plus , comme on peut s'en convaincre par son Livre de *veter. Medicin.*

(6) Six , si l'on admet *la bile noire* d'Hippocrate. Je n'ignore pas qu'outre ces diathèses , il y a souvent dans les maladies quelque chose de *spécifique* , qu'on ne peut rapporter à aucune de ces diathèses , ni par conséquent combattre par

viennent se ranger toutes les modifications ou complications quelconques , trop variées pour être classifiées d'une manière nette & précise dans toutes leurs circonstances possibles , & dont par conséquent la science ne peut être acquise que par une longue & judicieuse expérience.

Si l'on doutoit encore de la réalité de ce système sublime , mais méprisé peut-être , parce qu'il est fort simple , on n'auroit qu'à parcourir une *matiere médicale* ,

les moyens qu'on leur oppose ordinairement. Les fievres intermittentes , par exemple (sans parler des autres affections nerveuses) ne se guérissent pas toujours après l'expulsion de la cause matérielle. Le quinquina , qu'on emploie dans cette occasion , agit-il toujours comme *tonique* ? Je ne le crois pas ; parce que ce n'est pas toujours le *relâchement des solides* qui l'indique , & qu'il y a d'autres remèdes qui possèdent au même degré la *vertu tonique* , sans cependant être *fébrifuges* d'une manière aussi décidée que le quinquina. Il agit donc , lorsqu'il agit , d'une manière spécifique qui nous est inconnue : mais je suis cependant porté à croire que ce spécifique même , soit dans les maladies , soit dans les remèdes , n'est autre chose que le résultat ou la combinaison des diverses diathèses ou vertus con-

ou à visiter une *apothicaire*. Les vertus de tout ce vaste appareil pharmaceutique, le croira-t-on ? se réduisent presque en autant de classes qu'il y a de diathèses ou de maladies primitives. C'est que la nature, toujours riche, mais jamais prodigue dans ses productions, a proportionné les ressources aux besoins des hommes.

ENFIN, M. Stoll, pour ne pas citer l'autorité & l'expérience de plusieurs au-

nues ; & dans ce sens, ce qu'on appelle *remède spécifique*, n'est autre chose qu'un remède dont les différens principes se trouvent en rapport avec les éléments qui entrent dans la combinaison d'une diathèse mixte. En effet, les remèdes qu'on appelle *simples*, ne le sont pas à la rigueur : ce sont des substances composées de différens principes, qui agissent par préférence les uns aux autres selon la prédominance respective de chacun des éléments qui constitue une diathèse mixte. Il est donc faux de dire, qu'il existe des remèdes spécifiques, suivant l'acception vulgaire du terme ; mais il est vrai que tout remède peut devenir spécifique, toutes les fois qu'on saura l'appliquer au moment où son action se trouve, pour ainsi dire, à l'unisson de l'affection morbifique dont le corps est frappé.

tres Praticiens célèbres, a achevé de mettre cette vérité dans toute son évidence, en traitant les maladies nombreuses de toute une constitution par un très-petit nombre de mêmes remedes. C'est que ce judicieux Praticien avoit observé, que toutes ces maladies, malgré les noms divers qu'elles prennent, & les formes différentes qu'elles affectent, ne sont au fond qu'autant de branches différentes qui sortent de la même souche, & qui dès-lors doivent céder à la même méthode de traitement (7).

NE devoit-on pas, d'après ces considérations, fondées sur l'expérience de plusieurs siècles, tourner toutes les recherches & les observations en Médecine vers ces diathèses primitives qui sont l'essence des maladies; tâcher de fixer, s'il est possible, les limites qui les sépa-

(7) « *Morbos hosce, utut dissimili facie in
 » publicum prodeuntes, eadem de stirpe factos,
 » eodem quoque pabulo enutriti, eadem ubique
 » therapeutica methodus, & eodem cum eventu
 » adhibita, demonstravit.* » Stoll. Rat. med.
 vol. 3. p. 25.

rent les unes des autres , & le traitement qui convient à chacune en particulier , & leur subordonner , comme sous autant de points de réunion , toutes les maladies quelconques ? Ce seroit le seul moyen d'abrégér l'Art (8) ; de nous délivrer d'une foule de remedes & de formules qui ne possèdent que la même vertu, ou à peu-près la même (9), & de

(8) « *Id affero..... hanc ab anni constitutione desumptam medendi rationem præ omni alia vidisse meliorem compendiosamque magis.* » Idem ibid.

(9) Combien de choses dont je n'ai pas besoin ! disoit un Philosophe , en voyant le luxe effréné d'un Riche. Tout Médecin sage pourroit en dire autant , à l'aspect de ce luxe pharmaceutique , qui commence à perdre de son crédit , mais qui n'est pas encore restraint autant qu'il devrait l'être. En lisant nos livres de Médecine , on diroit que les maladies , si richement traitées de nos jours , devroient être guéries avec plus de facilité. C'est tout le contraire. L'intempérance est aussi pernicieuse en remedes qu'en alimens : & comme l'excès de la table , bien-loin d'augmenter la nutrition du corps , l'expose à une foule de maladies , ignorées de ceux qui se bornent aux vrais besoins de la nature , de même la multiplicité des remedes ne sert qu'à rendre ces maladies plus rebelles & souvent incurables.

nous dispenser de la lecture d'une infinité de livres qui , bien-loin d'étendre le domaine de la Médecine , n'ont fait qu'augmenter ses difficultés , sans avoir opéré un seul miracle de guérison (10). Un Médecin qui réussiroit à nous soustraire au joug humiliant d'une routine nuisible aux progrès de l'Art , & funeste à ceux qui nous confient leur vie , mériteroit les hommages de tout le genre humain ; & la postérité ne toucheroit ses ouvrages qu'avec les sentimens dont on est pénétré à l'aspect de tout ce qui retrace l'idée d'une Divinité bienfaisante.

MAIS peut-être une pareille réforme est-elle au-dessus des forces d'un seul

(10) « Dites-moi, Savans , (disoit l'ingénieur » Sterne) , ajouterons-nous toujours tant au volume , & si peu à l'instruction ? Ferois-nous sans » cesse de nouveaux livres , comme les Apothicaires font de nouvelles mixtions , en les transvasant d'un vaisseau dans l'autre ? Serons-nous » éternellement destinés à faire voir les *reliques* » du savoir , comme les Moines montrent celles » de leurs *Saints* , sans en opérer un seul miracle ? » *Vie & opin. de Tristr. Shand. vol. 3. pag. 12.*

homme : ce n'est peut-être que des travaux réunis de plusieurs personnes éclairées qu'on doit l'attendre. Notre siècle peut se flatter d'un pareil succès. Des Médecins illustres , répandus dans toutes les parties de l'Europe , travaillent à cette révolution heureuse. M. Selle doit occuper une place distinguée parmi ceux qui, dans ces derniers temps , ont bien mérité de notre Art. A l'aide de sa *Pyretologie* (11), on peut déjà débrouiller ce cahos des *fièvres* , sur lesquelles on ne trouve pas deux Auteurs d'accord. C'est dans la même vue , & d'après les mêmes principes , qu'il a composé ce *Manuel* (12). Les descriptions des maladies y sont très - courtes , mais fort précises ; il en expose les causes avec beaucoup de clarté & de méthode ; quoiqu'il leur conserve les noms ordinaires , il est pourtant très - attentif aux causes

(11) Ecrite en Latin sous le titre de *Rudimenta Pyretologiæ methodicæ* , & publiée à Berlin & à la Haye en l'année 1773.

(12) Publié pour la première fois à Berlin en l'année 1781.

P R E F A C E. [xx]

matérielles de chaque maladie , d'après lesquelles il en dirige le traitement ; les remèdes qu'il emploie sont en petit nombre , mais choisis & appropriés , non-seulement à la diathèse qui entretient la maladie , mais encore à la constitution du malade. En un mot, c'est un *Abrégé de Médecine clinique* , qu'on peut étudier avec beaucoup de fruit : sur-tout si l'on se donne la peine de saisir la marche de l'ouvrage , & les vues que l'Auteur a eues en adoptant une telle méthode.

POUR ce qui est de la traduction , nous espérons que le Public ne nous saura pas mauvais gré d'avoir tâché de conserver la simplicité du style de l'Auteur. Des livres élémentaires de Médecine ne sont guère susceptibles des ornemens d'un discours oratoire. Simplicité , clarté & correction , telles sont les qualités d'un style didactique ; qualités que notre Auteur possède , & que nous nous flattons d'avoir imité dans la traduction.

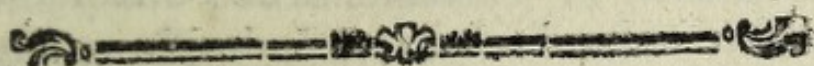
Nous avons été fort réservés sur le privilège qu'ont les Traducteurs d'ajouter des remarques au texte de leurs Auteurs. Sans parler des autres motifs qui nous

ont déterminé à en agir de la sorte ;
l'Ouvrage cesseroit d'être un *Manuel* , si
nous en augmentions le volume par des
notes dont un Lecteur intelligent peut
se passer. Il n'en est pas de même de la
Table alphabétique que nous avons ajoutée,
& qui, en augmentant la commodité de
l'Ouvrage , va directement au but que
l'Auteur s'étoit proposé.



MÉDECINE

CLINIQUE.



A Médecine clinique nous apprend à connoître , à juger & à guérir les maladies particulières ; aussi consiste-t-elle dans l'emploi qu'on fait de toutes les connoissances pathologiques & thérapeutiques au lit du malade.

On appelle *Diagnostic* la connoissance de la maladie : il exige une connoissance précise , systématique & étiologique de la maladie , c'est-à-dire , qu'il ne faut pas seulement savoir distinguer une maladie de toute autre , mais qu'on doit encore en savoir assigner les causes , & connoître l'enchaînement & la dépendance où elle est de ces mêmes causes. C'est au moins le but idéal de l'Art qu'on ne sauroit toujours atteindre , mais qu'on doit toujours se proposer.

On appelle *Prognostic* le jugement qu'on porte de l'événement d'une maladie. Une séméiotique exacte , un esprit clairvoyant & un jugement solide , sont les seuls moyens par lesquels on parvient à établir le prognostic d'une maladie.

La guérison , ou pour mieux dire , le traitement , est ce qu'on appelle la *thérapeutique spéciale*.

Les maladies particulières , telles que la Nature les présente , sont l'objet de la Médecine Clinique. Mais comme il n'y a point d'individu qui ressemble parfaitement à un autre individu , il s'ensuit naturellement qu'il n'existe point deux maladies de la même espèce parfaitement semblables ; elles se modifient par la nature & l'état individuel du malade. Et comme ces différences individuelles sont aussi nombreuses que l'espèce humaine elle-même , il n'est pas possible à l'Art de les recueillir toutes : aussi devons-nous nous contenter de connoître les espèces des maladies ; sans cependant négliger l'étude des variétés ou des cas individuels qu'elles présentent.

S'il falloit admettre une division naturelle des maladies particulières , nous devrions prendre pour base leur classification naturelle que j'ai déjà exposée ailleurs [*]. Mais un tel système est encore un problème en Médecine. En effet , il

[*] Voyez *Introduction à l'étude de la Physique & de la Médecine*. Note de l'Auteur.

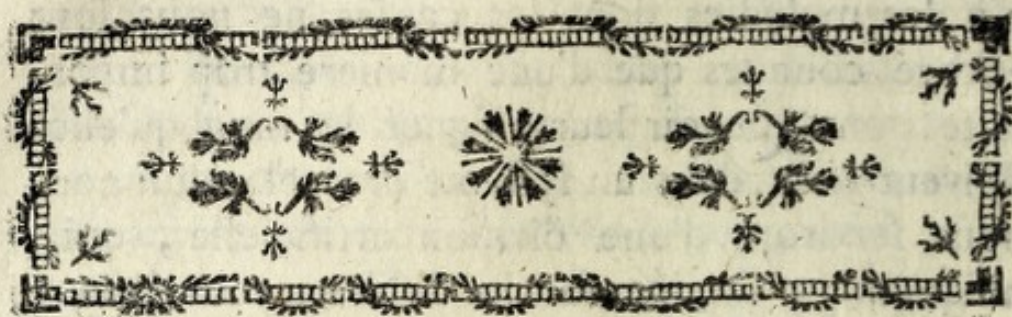
Il y a des maladies dont les causes ne nous sont encore connues que d'une manière trop imparfaite pour pouvoir leur assigner le rang qu'elles doivent tenir dans un système naturel. Ainsi nous nous servirons d'une division artificielle, qui, uniquement fondée sur la différence extérieure des maladies, nous fournit cependant des signes certains & sensibles, au moyen desquels on peut les distinguer les unes des autres.

Dans le traitement il s'agit de faire attention à deux choses :

La première, de fixer avec précision les indicateurs, pour pouvoir former un plan de traitement certain.

La seconde, de choisir entre les différents remèdes ceux qui conviennent le mieux à la constitution particulière du malade.

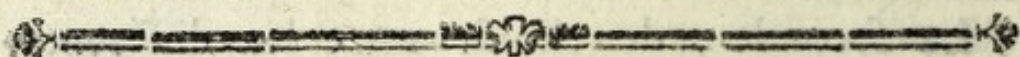
Cette dernière considération suppose de plus la connoissance particulière des remèdes, de leur mixtion la plus convenable, & du degré différent de leur action, selon la différente dose à laquelle on les donne. Comme il seroit trop long d'ajouter tous ces détails à chaque cas particulier, je diviserai cet Ouvrage en deux parties : dans la première, je désignerai tout ce qui regarde en général la connoissance pathologique & thérapeutique des maladies ; l'objet de la seconde sera la description des remèdes.



PRÉCIS

PATHOLOGIQUE ET THERAPEUTIQUE

DES MALADIES.



DES FIEVRES.

ON appelle *Fievre*, une maladie dans laquelle on observe du froid, de la chaleur & un pouls qui ne sont point naturels ; de maniere que ces symptômes ne soient point passagers, mais accompagnent constamment la maladie.

Les fievres ne constituent point une classe naturelle de maladies : puisqu'il y a des maladies qui manquent des caracteres que nous venons d'exposer, & qui cependant sont parfaitement semblables aux fievres, soit par rapport à la cause, soit par rapport à la méthode du traitement. Ainsi, on observe des maladies périodiques, des *épilepsies*, par exemple, qui ressemblent parfaitement aux fievres intermittentes.

& par les causes qui les produisent , & par le traitement qu'elles exigent.

La cause finale des mouvemens fébriles , est de chasser hors du corps une matiere étrangere : ou pour mieux dire , ces particules étrangères déterminent par leur irritation ces mouvemens , à la faveur desquels la Nature tâche de s'en débarrasser. Cependant la Nature n'a pas toujours assez de forces pour opérer cette évacuation.

Lorsque cette évacuation a lieu , & que la maladie cesse , ou du moins diminue , on appelle cette opération *crise* , & la matiere évacuée , *matiere cuite*.

Lorsque la matiere évacuée n'adoucit point la maladie , c'est une marque , ou qu'elle est en trop grande quantité , ou qu'elle n'est pas encore propre à être évacuée : on l'appelle dans tous les deux cas *matiere crue*.

On appelle *Lyse* (1) une évacuation imperceptible de la matiere fébrile.

Si la matiere , quoique séparée du sang , n'est point chassée hors du corps , mais se dépose sur quelque partie déterminée , avec quelque soulagement pour le malade , on appelle ce transport *métastase critique*.

(1) Les Pathologistes définissent un peu différemment la *Lyse* , en disant que c'est une évacuation lente & successive de la matiere fébrile. Voyez *Stahl Patholog. part. 2. sect. 4.* & *Nietski Elem. Patholog. §. 1373* : mais comme tout ce qui se fait lentement , & d'une maniere successive , peut très-bien être imperceptible ; nous pouvons retenir la définition de notre Auteur,

Mais si cette métastase se fait sans soulagement pour le malade , & dans une partie du corps où elle peut produire une autre maladie , on la nomme *métastase morbifique*.

Quelquefois par défaut de forces , il n'y a point d'évacuations.

Les principales évacuations se font par les sueurs & par les urines ; quelquefois par le vomissement & par les selles ; rarement par l'hémorrhagie , & plus rarement encore par des exanthèmes.

Dans la petite vérole , & dans les fièvres putrides , où il y a en même temps une diathèse scorbutique des humeurs , on observe quelquefois une salivation qui , quoiqu'elle ne soit point critique , ne doit pas cependant être supprimée.

La cause prochaine des fièvres paroît être une matière contenue dans le sang , & qui irrite les nerfs ; c'est ce que les évacuations rendent très-vraisemblable. Mais il faut de plus une irritation particulière des nerfs pour produire la fièvre : puisqu'il y a des cas où nonobstant la présence de la matière fébrile , il n'y a point de fièvre ; & d'autres , au contraire , où des causes affoiblissantes & irritantes peuvent facilement occasionner une fièvre , telles , par exemple , que des plaies , des passions de l'ame , des purgatifs drastiques , &c.

La matière fébrile paroît avoir une tendance à la putridité ; voici ce qui rend cette assertion vraisemblable :

1°. Tous les remèdes qu'on emploie avec

succès dans les fièvres , sont des *antiseptiques* : tels , par exemple , que les sels , principalement les acides , le camphre , le quinquina.

2°. Les alimens pris du regne animal sont presque toujours nuisibles.

3°. La matiere évacuée est toujours dans un état de putréfaction.

4°. Toutes les matieres putrides peuvent occasionner facilement une fièvre : telles sont des exhalaisons putrides , des ulceres , &c.

5°. C'est dans les fièvres putrides que s'observe la chaleur la plus forte , & qu'elle dure même quelque temps après la mort.

Toutes ces causes à la vérité agissent aussi sur les nerfs , & peuvent dès-lors produire des mouvemens fébriles : mais il reste toujours probable , que la matiere fébrile est une matiere âcre , portée à la dissolution putride.

Quant au prognostic des fièvres , on peut attendre une heureuse terminaison , toutes les fois que la Nature a assez de forces pour opérer la *coction* & la *crise*. Mais si au contraire elle est foible , ou que la cause soit supérieure à ces forces , on doit craindre qu'elle ne succombe dans ses efforts.

Les signes suivans peuvent servir au prognostic des fièvres :

1°. C'est un bon signe quand les forces du malade sont bonnes , & que l'évacuation ne se fait pas avant que la matiere soit cuite. Cette coction de la matiere a rarement lieu avant le quatrième jour ; elle se fait ordinairement le

DES FIEVRES.

cinquieme , septieme , neuvieme , onzieme , quatorzieme , dix - septieme ou vingtieme jour. On appelle ces jours des *jours critiques* : & si l'on ne les observe pas aujourd'hui aussi fréquemment qu'autrefois , on doit en attribuer la cause à la complication des maladies , beaucoup plus fréquente & plus variée de nos jours , qu'elle ne devoit être autrefois chez des hommes qui mennoient un genre de vie plus simple.

2°. Si les forces ne sont pas tout-à-fait suffisantes pour résister à l'activité de la matiere fébrile ; les symptômes ordinairement augmentent d'intensité , avant que l'évacuation critique ait lieu : c'est ce qu'on appelle *perturbation critique*. On ne doit point la craindre , toutes les fois qu'il n'y a pas une trop grande disproportion entre les forces de la Nature , & la cause de la fièvre , & que l'on a quelque motif de croire , que la matiere est déjà cuite.

3°. C'est un signe dangereux que le défaut de rapport entre les différents symptômes : tel est , par exemple , le défaut de soif avec une langue sèche ; l'aversion pour les acides dans une fièvre putride ; un pouls foible avec une grande chaleur.

Dans le traitement des fièvres il est question de remplir ces trois indications :

1°. Il faut *écarter* tout ce qui peut augmenter la cause prochaine de la fièvre , & employer tout ce qui peut contribuer à la diminution ou à la destruction de cette cause. Lors , par exemple , qu'il y a une grande irritation , l'on doit tâcher de la calmer ; s'il y a une saburre bilieuse , il faut l'évacuer

DES FIEVRES.

l'évacuer par le moyen des émétiques ; l'on doit prescrire au malade un régime léger , rafraîchissant , & point nourrissant , à moins que l'état de ses forces n'exige le contraire ; dans tous les cas il faut proscrire les alimens pris du regne animal. L'air doit être pur , & sa température ne doit guere excéder le soixante dixieme degré du thermometre de Fahrenheit.

2°. On doit favoriser la coction & la crise , ou du moins écarter tout ce qui pourroit empêcher le travail de la Nature : si , par exemple , il y a pléthore , il faut saigner ; si la matiere est âcre , il faut l'adoucir par des boissons délayantes & émollientes ; s'il y a une tendance à des congestions inflammatoires , on doit employer les sels neutres résolutifs.

3°. Après la crise & la cessation de la fièvre , il faut rétablir les forces du malade par une diete nourrissante & fortifiante , pour prévenir les rechûtes.

On peut diviser les fievres d'autant de manieres différentes qu'il y a de caracteres d'après lesquels on veut les considérer.

On les divise premierement d'après la durée de leur cours. On appelle fièvre *aiguë au premier degré* (*febris acutissima*), une fièvre qui se termine dans l'espace de sept jours ; *aiguë au second degré* (*febris peracuta*), une fièvre de quatorze jours ; & simplement *aiguë* (*acuta*), celle qui se termine dans l'espace de vingt à trente jours. Celles qui passent quatre semaines , & qui ne sont point intermittentes , s'appellent *fievres lentes*.

On les divise encore suivant le lieu ou le temps où elles paroissent.

1°. En *fièvres épidémiques*, lorsque les mêmes fièvres attaquent tout un pays ou toute une contrée à la fois.

2°. En *sporadiques*, lorsque différentes fièvres se répandent indifféremment sur toutes sortes de personnes, en différents temps & en divers pays.

3°. En *endémiques*; ce sont des fièvres familières à certains pays, comme, par exemple, la *fièvre jaune* en Amérique.

4°. En *fièvres stationnaires & intercurrentes*. Si, par exemple, la *pleurésie* accompagnée d'une fièvre bilieuse, régnoit épidémiquement dans un pays, & qu'il y eût en même temps la *petite vérole* sporadique également accompagnée d'une fièvre bilieuse: dans ce cas la *pleurésie* feroit la *fièvre stationnaire*, & la *petite vérole*, l'*intercurrente*. Cette dernière en général prend le caractère de la première.

De plus, on divise les fièvres d'après leurs symptômes les plus apparents: c'est ainsi qu'on appelle *fièvre hélode*, une fièvre accompagnée de sueurs excessives.

On les divise encore en *bénignes & malignes*, suivant le plus ou moins de danger dont elles sont accompagnées.

On les range de même d'après les différentes causes spécifiques dont elles dérivent: 1°. parmi les *fièvres inflammatoires*, on place celles qui sont accompagnées d'inflammation locale; 2°. parmi les *fièvres exanthématiques*, celles qui

sont suivies d'éruptions cutanées ; & 3°. parmi les *fièvres catarrhales* , celles qui paroissent avec des congestions séreuses.

On les divise enfin :

1°. En *fièvres continentes* , qui n'ont , pour ainsi dire , qu'un seul paroxysme , dans lequel on n'observe ni rémission , ni exacerbation.

2°. En *fièvres remittentes* , dans lesquelles les mouvemens fébriles se ralentissent un certain temps , sans cesser entièrement.

3°. En *fièvres anomales* , dans lesquelles les rémissions & les exacerbations n'observent aucun type.

4°. En *fièvres intermittentes* , qui ont des intervalles libres de tout mouvement fébrile.

Cette dernière division ne déroge point à la nature de ces maladies ; elle est plutôt le résultat de la comparaison des fièvres essentiellement les mêmes : & c'est pour cette raison que nous la suivrons dans cet Article. Au reste , je n'y parlerai que des maladies fébriles , qui ne sont accompagnées d'aucune affection locale , & qu'on appelle ordinairement *fièvres simples*.

DES FIEVRES CONTINENTES.

L'expérience a fait voir que plus la cause prochaine d'une fièvre est contenue dans le sang même , plus cette fièvre est portée à suivre son cours d'une manière continue & sans interruption. Dans tous les cas où la matière fébrile ne s'est point formée dans le sang même , mais y est

apportée d'ailleurs , les fievres sont disposées à éprouver des rémissions & des exacerbations. Les fievres qui sont occasionnées par des fucs âcres contenus dans les premieres voies , par un ulcere , ou par des obstructions , ne sont jamais continentes.

Cependant ces fievres continentes sont beaucoup moins fréquentes de nos jours , qu'elles ne l'étoient autrefois : la raison en est , que par notre maniere de vivre , les premieres voies sont tellement affoiblies , qu'elles sont presque toujours le foyer où se forme la matiere fébrile , ou qu'elles changent au moins la nature de la fievre.

La bonne terminaison des fievres continentes dépend uniquement des forces. La crise se fait ordinairement par les sueurs ou par les urines ; rarement la matiere fébrile se transporte du sang aux premieres voies , pour en être ensuite évacuée par le vomissement ou par les selles.

Tout moyen par conséquent , qui opéreroit une évacuation des premieres voies , doit être nuisible dans ces fievres : & c'est une maxime de la derniere importance dans la pratique , que plus une fievre participe de la nature des continentes , plus on doit être circonspect dans l'emploi des remedes évacuants.

Il y a deux especes naturelles de fievres continentes ; l'*inflammatoire* , & la *putride*.

Fievre inflammatoire simple.

Les Auteurs appellent cette fievre *synoque non*.

putride ou *simple* : le nom de *fièvre inflammatoire simple* lui conviendrait mieux.

Elle attaque principalement les personnes robustes & sensibles , sur-tout pendant les temps froids de l'hiver. Les causes ordinaires qui la produisent , sont le refroidissement , quelquefois des irritations externes , comme des plaies , des saignées négligées , ou la suppression d'hémorrhagies habituelles. Elle se manifeste tout d'un coup sans beaucoup de symptômes précurseurs. Le pouls est dur , plein , vite & régulier ; la langue est nette & couverte seulement d'une mucosité blanche & mince , & l'appétit est naturel ; l'urine est fort rouge ; il n'y a point de signes de putridité , ni de saburre dans les premières voies. Il survient à la vérité quelquefois un vomissement ou un flux de ventre : mais ces accidens sont occasionnés par la première irritation , ou par la matière transportée aux premières voies. Le sang qu'on tire de la veine est d'une consistance ferme , & ordinairement couvert d'une croûte blanche & visqueuse , qu'on appelle à cause de cela *croûte inflammatoire* (2). Les symptômes de cette fièvre sont en rapport les uns avec les autres : la soif , par exemple , est proportionnée à l'état de la langue , & la chaleur à celui du pouls.

Cette fièvre est rarement dangereuse , lorsqu'on la traite bien. La crise , outre la sueur & les urines , se fait quelquefois par une hémorrhagie , par des exanthèmes , & rarement par un flux de

(2) Consultez la note 9, page 65.

ventre. Les signes qui annoncent une sueur critique sont, la sécrétion de l'urine diminuée, la démangeaison & la mollesse de la peau, un pouls mol & ondoyant. Ceux qui précèdent l'hémorrhagie du nez, sont la rougeur des yeux, une pesanteur dans les tempes, & la douleur de tête. Dans le cas d'une mauvaise terminaison, il se fait une espèce de suppuration générale : & l'on observe après la mort, que tous les viscères sont couverts d'une matière puriforme transportée des vaisseaux sanguins.

Le traitement de cette fièvre exige :

1°. Que l'on délaye & que l'on résolve, autant qu'il est possible, les humeurs.

2°. Que l'on tâche de diminuer l'irritation des parties solides.

3°. Et que l'on provoque la transpiration & les urines.

Pour remplir ces indications, le premier soin du Médecin doit être de diminuer la masse du sang; afin qu'il puisse d'autant plus facilement délayer & résoudre le reste, faciliter par-là l'action des remèdes employés, & prévenir les suites funestes. La saignée par conséquent est le premier & le plus important moyen dans le traitement de cette fièvre. Elle doit être proportionnelle, & à l'intensité de la fièvre, & aux forces du malade.

On remplit souvent toutes les autres indications, en prescrivant uniquement au malade une boisson suffisante de décoction d'avoine avec l'oxymel simple : par ce moyen on délaye, on

rafraîchit , & l'on provoque la transpiration. La diete doit être légère , l'air pur , & dans une température aussi modérée qu'il sera possible.

Si ces moyens ne suffisent pas , on doit employer le *nitre* , à la dose de deux gros jusqu'à une demi-once par jour , dissous dans un véhicule approprié : voyez *mixture tempérante*.

Et si enfin l'irritation est trop grande , si la peau ne devient point moite , & si outre cela on observe des congestions vers la tête : il faut examiner s'il est encore nécessaire de faire une saignée ; ce qui est indiqué par un pouls encore très-plein , fort & dur. Après la saignée on donne la *mixture diaphorétique*. Et lorsque ces moyens ne sont suivis d'aucun effet salutaire , l'on y ajoute le *camphre* , à la dose de quelques grains par jour ; & l'on applique des fomentations chaudes aux extrémités & au reste du corps.

Mais si après tous ces secours le pouls ne devient point mol , si la sueur ne paroît pas , il faut appliquer les *vésicatoires* au gras des jambes : alors , ou la nature de la fièvre changera , & exigera un traitement tout différent , ou bien il surviendra une suppuration générale , ou enfin des évacuations critiques qui ramèneront la santé.

C'est à dessein que je n'ai point voulu donner l'*étiologique* de cette fièvre , avant d'avoir exposé son traitement : car c'est le traitement qui nous conduit le plus souvent à la connoissance des causes d'une maladie.

Il s'agit principalement de savoir , si la cause de cette fièvre n'est point un grand épaisissement

des humeurs. On a déduit cette opinion avec quelque vraisemblance , de la *croûte inflammatoire* du sang , & de la suppression des sécrétions. Mais si l'on considère que les sécrétions peuvent également être supprimées par une irritation ; que le sang , pendant qu'il est dans le corps , ne présente aucun signe de ralentissement , & par conséquent d'empêchement dans sa circulation ; que la formation de la croûte dépend souvent de circonstances accidentelles , qu'elle manque fréquemment , & qu'elle ne paroît guere que dans la vigueur de la maladie , qu'on l'a enfin rencontrée non-seulement chez des personnes saines , mais aussi dans des maladies qui exigent un traitement tout opposé au traitement antiphlogistique : on viendra à reconnoître que cette opinion n'a pas autant de vraisemblance qu'elle paroît en avoir au premier coup d'œil.

Il est démontré par des expériences nouvelles , que la croûte inflammatoire est formée de la *lymphe coagulable* , qui paroît être en plus grande quantité dans les fièvres inflammatoires , qui se sépare de la *partie rouge* & de la *strosité* , & qui se fige à l'air : mais cette lymphe pourroit être plutôt l'effet que la cause de la fièvre ; puisqu'elle ne se forme qu'hors du corps , qu'elle se forme peu-à-peu , & qu'elle a toute la fluidité requise pendant qu'elle y est encore contenue.

Il paroît plus vraisemblable que la cause de cette fièvre est quelque acrimonie particulière , qui par son *stimulus* augmente la circulation , arrête les sécrétions , tandis qu'elle occasionne

sione au contraire une plus grande sécrétion de la *lymphe coagulable* : d'où l'on peut déduire encore avec vraisemblance , que le siège de cette acrimonie est dans les vaisseaux lymphatiques , ou qu'au moins c'est sur eux qu'elle exerce principalement son action.

Fievre Putride.

Les Auteurs appellent cette fievre *Synoque putride* ; les Modernes lui donnent communément le nom de *fievre putride* , & d'autres , quoique mal-à-propos , celui de *fievre maligne*. La plupart entendent par fievre putride , une fievre accompagnée de saburre dans les premières voies , d'une dissolution putride du sang , & d'un grand désordre dans le système nerveux. Il n'est question ici que de ces fièvres , dans lesquelles il y a une putridité dans les secondes voies , qui n'est cependant point occasionnée par une saburre putride des premières , ou du moins qui n'en dépend plus.

Cette fievre se manifeste ordinairement chez des sujets dont les *solides* sont fort affoiblis , & les *fluides* âcres & dans un état de dissolution. Des exhalaisons putrides dans un temps chaud & sec , & une mauvaise nourriture prise du regne animal , y donnent souvent occasion. Il y a aussi des *miasmes* qui peuvent porter dans les humeurs une dissolution putride ; & elle peut être enfin la suite d'autres fièvres mal traitées.

Lorsque la fievre est parvenue à son plus haut

degré, le pouls est vite & convulsif; & la chaleur si forte, qu'elle paroît mordante au toucher; la langue est nette, mais sèche. Si par hasard on saigne le malade, le sang ne se prend point facilement; souvent il est couvert d'une espèce de pellicule qui brille de différentes couleurs. Les excrétiions rendent une odeur acide & cadavéreuse. Il survient des hémorrhagies symptomatiques & des pétéchies. Les yeux enfin s'obscurcissent & se salissent; la langue devient noirâtre & raboteuse; le pouls & les forces s'affaiblissent; il survient des symptômes nerveux suivis peu après de la mort.

La cause prochaine de cette fièvre, paroît être une tendance des humeurs à la dissolution putride.

Elle se termine ordinairement par les sueurs & par les urines. Il est extrêmement rare que les pétéchies soient critiques: sur-tout lorsqu'elles ne sont point rouges, mais d'une couleur de plomb (3); dans ce cas elles désignent plutôt une dissolution générale des humeurs. C'est un cas extrêmement dangereux, que l'abattement du pouls & des forces.

Comme la cause prochaine de cette fièvre

(3) C'est la même chose que *livide*: mais j'ai voulu conserver l'expression de l'Auteur; d'autant plus qu'Hippocrate lui-même paroît mettre quelque différence entre la *lividité* *πελιδνόν* ou *πέλον* & la *couleur plombée* *μολιβδῶδες*. Voyez son livr. des prognost. Sect. 2. p. 448. Edit. de Vander Lind.

réside dans le sang même , les évacuans n'y conviennent pas plus que dans la *fièvre inflammatoire continente*. Le cas même d'une diarrhée naturelle & critique , ne doit point nous autoriser à en exciter une artificielle : parce que l'indication principale dans cette fièvre est de soutenir les forces du malade.

La saignée ne peut convenir aussi que dans le commencement de la maladie , & dans le cas seulement d'une pléthore manifeste.

Les émétiques peuvent être utiles dans le commencement , soit pour évacuer les crudités , soit pour diriger les mouvemens vers la peau. Souvent la nature elle-même excite le vomissement ; sur-tout lorsque la maladie s'est communiquée par voie de contagion.

Dans le commencement il ne faut employer que de légers diaphorétiques acides : l'*oxymel* seul suffit.

Dans la vigueur de la fièvre on doit donner les acides minéraux , en tâchant en même temps d'entretenir une transpiration continuelle. Voyez *mixture diaphorétique*.

Dès qu'on observe l'abattement du pouls & la prostration des forces , l'on donne avant midi le *quinquina* avec du vin , & l'après midi des alexipharmques ; parmi ces derniers la *Valeriane* & l'*Angélique* tiennent le premier rang. Voyez *Potion alexipharmque*.

Les *Vésicatoires* ne doivent être employés que dans ce dernier période de la maladie , où ils peuvent être utiles par leur irritation : au lieu

que dans le commencement ils pourroient augmenter en même temps la tendance à la dissolution ; & quoique cet effet ait également lieu dans ce dernier période , il devient cependant moins nuisible par l'effet prépondérant de l'irritation.

DES FIEVRES REMITTENTES.

Les Auteurs appellent aussi ces fièvres *synéchées* , ou *fièvres continues remittentes*. Elles ont des rémissions & des exacerbations. Les premières succèdent à quelque évacuation critique ; & les secondes recommencent tantôt par le froid tantôt par la seule augmentation de la chaleur. Ces exacerbations observent quelquefois un type ; d'autres fois elles n'en observent aucun , quoiqu'elles soient régulières (4). Il y a de ces fièvres qui appartiennent aux fièvres aiguës ; d'autres qui sont lentes. Nous ne parlerons ici que des premières.

La cause de ces fièvres ne paroît point être dans le sang même , mais y être apportée des premières voies. Leurs phénomènes & leur moyen de solution confirment cette conjecture : pour cette raison quelques Auteurs leur ont donné le nom de *fièvres gastriques* (5).

On observe dans ces fièvres une *sauburre bilieuse*

(4) Pour comprendre cette contradiction apparente , il faut consulter ce que dit l'Auteur ci-après , dans la description des fièvres anomales.

(5) C'est le nom que leur donne Baillou : Baglivi les appelle *mésentériques*.

ou *pituiteuse* dans les premières voies : c'est sous ce double point de vue que nous allons aussi les considérer.

Des Fievres bilieuses.

La *faburree bilieuse* se manifeste par un goût amer, le défaut d'appétit, une *mucosité* jaune qui couvre la langue, par des urines rouges tirant sur le jaune & la couleur ictérique de la peau. La sérosité du sang tiré par la saignée est jaune & amère ; il survient des symptômes nerveux, qu'on ne peut attribuer ni à une véritable inflammation, ni à une putridité, ni à une débilité nerveuse.

Cette acrimonie bilieuse a ordinairement lieu dans les tempéramens bilieux, à la suite des passions de l'ame : mais ce sont particulièrement des *miasmes* qui paroissent agir sur la bile & ses organes sécrétoires.

Il est certain que ces fièvres ne cessent que par l'expulsion de cette bile corrompue : mais il paroît douteux si cette bile n'est pas plutôt l'effet que la cause de la fièvre. Tous les deux cas sont possibles, sans que cela change en rien la manière du traitement. Peut-être aussi y a-t-il une troisième cause, que la Nature cependant ne peut dompter qu'après l'expulsion de la bile corrompue.

Ces fièvres bien traitées ne sont pas toujours dangereuses : mais si on les méconnoît, elles peuvent facilement devenir malignes. La crise se fait ordinairement par le vomissement ou par les

felles. Ce qu'on appelle dans d'autres fievres *coc-tion de la matiere*, s'appelle dans celles ci *turgescence* ou *orgasme*, c'est à-dire, un état de mobilité qui rend la matiere propre à être évacuée. Cet orgasme se manifeste vers les parties supérieures ou inférieures. On connoît que l'orgasme est supérieur, lorsque la mucosité commence à se détacher de la langue, & à n'y plus être si adhérente; par l'haleine forte, les nausées & l'envie de vomir, un sentiment d'oppression à l'orifice supérieur de l'estomac, le refroidissement des parties extérieures, la douleur de tête, le tintement des oreilles, les vertiges & les anxiétés: l'orgasme inférieur se manifeste par une pesanteur aux lombes & aux genoux, le météorisme du bas-ventre, les flatuosités, les tranchées, & l'envie d'aller à la selle.

Le traitement doit être dirigé d'après les indications que la Nature présente. On tâche de porter la matiere à la turgescence, & de l'évacuer dès que cette turgescence est décidée. On remplit la premiere indication par des remèdes résolutifs & délayants. Le *sel admirable de Glauber* & l'*oxymel simple*, les émétiques même, mais à doses qui ne puissent exciter le vomissement, sont les moyens les plus propres à cet effet. Voyez *Mixture solutive*.

Dès que les signes de la turgescence ont paru, on donne un émétique, ou l'on lâche le ventre par le moyen des *tamarins* & de la *crème de tartre*, suivant que la Nature ou les circonstances l'exigent. Voyez *Potion laxative*.

Les fievres bilieuses font dans le systême naturel un genre à part , qui se subdivise en deux especes , selon l'état des humeurs : c'est à dire , elles sont *inflammatoires* ou *putrides*.

Fievre bilieuse - inflammatoire.

Ces fievres regnent pendant le printemps ; elles font ordinairement *épidémiques* , quoiqu'elles soient souvent aussi *sporadiques*. Elles s'annoncent par les signes de la *diathese phlogistique* & d'une *jâburre bilieuse* , & font par là même plus graves que celles où il n'y a qu'un état inflammatoire du sang , ou qu'une simple corruption de la bile , sans le concours d'une altération considérable du sang.

Leur traitement par conséquent est composé de deux méthodes curatives.

Le premier moyen à employer , est la saignée ; tant à cause de la constitution phlogistique , que dans la vue de rendre la matiere plus propre à la *turgescence* , & d'empêcher que les remedes résolutifs & évacuants n'occasionent ni inflammations , ni congestions. Immédiatement après la saignée on administre les remedes résolutifs & délayants que nous avons indiqués dans l'article précédent , puis les évacuants , & enfin de légers diaphorétiques.

Fievre bilieuse - putride.

Les Auteurs confondent cette fievre , tantôt

avec la *continente putride*, tantôt avec la *maligne*^A : elle differe cependant de la premiere par la *jaburre bilieuse*, & de la derniere, en ce que les symptômes nerveux sont pour la plûpart l'effet de l'acrimonie bilieuse, & cessent dès que cette acrimonie est évacuée. Cette fièvre paroît communément pendant l'été & l'automne ; lors surtout que des exhalaisons putrides dans un temps humide & chaud, ou un *miasme* particulier exercent leur action sur le corps. On y trouve les signes de la bile & de la putridité : & la fièvre est par cette raison plus dangereuse que la *bilieuse-inflammatoire*. La saignée ne convient que rarement ou même jamais dans cette fièvre : à moins qu'il n'y ait une pléthore considérable, ou que la putridité ne soit pas encore beaucoup à craindre ; mais elle ne doit cependant avoir lieu que dans les premiers jours de la maladie.

On emploie comme résolutifs & évacuants les acides végétaux, particulièrement la *pulpe des tamarins* (Voyez *Potion laxative*) & la *crème de tartre*. Les acides minéraux, donnés dans le commencement, pourroient empêcher la résolution & l'évacuation de la matiere : mais ils conviennent dans le dernier période de la maladie.

L'usage des vésicatoires n'a lieu que lorsque, à cause des évacuations excessives, il y a à craindre quelque inflammation des intestins, ou que ces mêmes intestins sont dans un état de relâchement considérable. Dans ces deux cas on les applique avec succès sur le bas-ventre.

Après l'évacuation de la matiere, on tâche de
favoriser

^A tantôt avec l'une et l'autre.

favoriser la transpiration par des remèdes *camphrés*.

Au dernier période de la maladie , où l'on ne peut plus provoquer les évacuations , on doit agir comme dans la *fièvre continente putride*.

De la fièvre pituiteuse.

Cette fièvre diffère de la précédente , en ce qu'il y a dans les premières voies une *faburre pituiteuse* plutôt que *bilieuse* , & qu'on y observe presque toujours une tendance des humeurs à la putridité.

Parmi les Auteurs , *Sarcone* est le premier qui l'ait bien décrite. Quelques-uns l'appellent *fièvre lente nerveuse* : mais ce nom est impropre pour une fièvre où la pituite domine d'une manière si marquée. Il se peut que cette diathèse pituiteuse se complique aussi avec la fièvre proprement appelée *lente nerveuse* : mais dans ce cas elle ne constitue pas , comme dans celui ci , l'essence de la fièvre ; car non-seulement les humeurs contenues dans l'estomac , mais le sang encore dans cette fièvre est tellement chargé de pituite , que les vésicatoires même en séparent un *gluten* , & qu'on trouve après la mort tous les viscères couverts de cette pituite. Elle arrive dans une constitution d'air froide & humide , chez des personnes qui se nourrissent mal , ou qui ont souffert de la famine.

La langue est enduite d'une mucosité visqueuse & tenace ; le sang est dissous & couvert d'une

pellicule glutineuse ; l'urine est claire ; la fièvre n'est point forte , & le pouls est foible & intermittent.

Ces fièvres sont beaucoup plus dangereuses que les autres fièvres putrides : parce que la nature manque d'activité.

La saignée doit être entièrement proscrite du traitement de cette fièvre. Pour résoudre la pituite on n'a point assez de temps , ni la Nature ne fournit assez de secours : on doit par conséquent commencer d'abord par évacuer la matière ; le moyen le plus court est l'émétique. Si quelque contre-indication en empêche l'usage , on a recours à la rhubarbe & au sel ammoniac ; d'autant plus que la première n'affoiblit point , mais au contraire augmente le *ton* , & que le second possède la vertu non-seulement de résoudre , mais aussi de s'opposer à la putridité. Voyez *Mixture résolutive*.

Les vésicatoires sont nécessaires pour exciter les forces de la Nature.

Dès que la surabondance de pituite est évacuée , on doit provoquer la transpiration par les alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque*.

Il faut aussi que la diète soit un peu nourissante & fortifiante : on donne des bouillons de viande assaisonnés de jus de citron & de vin.

DES FIEVRES ANOMALES.

Cette classe de fièvres n'embrasse point toutes

les fievres que les Auteurs appellent *erratiques*. Je ne comprends sous cette dénomination que celles dont les rémissions & les exacerbations se font d'une maniere fort obscure & irréguliere, fans observer aucun *type*, encore moins une véritable intermission. J'exclus par conséquent de cette classe toutes les fievres intermittentes, erratiques ou anormales. Ces fievres d'ailleurs se distinguent des autres par une foiblesse & une irritation particulieres des nerfs, & en ce que leurs symptômes ne s'accordent ni entre eux ni avec les causes manifestes.

Si l'on vouloit retenir le nom de *fièvre maligne*, les fievres, dont nous parlons, mériteroient préférentiellement ce nom, à cause de leur nature contagieuse, & du danger qui les accompagne. Cependant le nom de *fieuvres nerveuses* me paroît plus propre & moins équivoque.

La cause principale de ces fievres réside ou dans un virus particulier, acre & contagieux, qui agit principalement sur les nerfs; ou dans une telle débilité & un tel éréthisme de ces mêmes nerfs, que des causes même légères & imperceptibles peuvent occasioner la fièvre. La diathèse inflammatoire, la putridité, la saburree bilieuse ou pituiteuse, peuvent à la vérité se joindre à ces fievres : mais elles n'en contiennent point la raison suffisante; puisque la destruction de toutes ces causes ne fait point cesser la fièvre, qu'elle n'en modere point l'intensité, & que souvent même elle l'aggrave.

D'après la différence des causes exposées, on

divise les fievres nerveuses ou anormales, en *fievres nerveuses aiguës* & en *fievres nerveuses lentes*.

Fievre nerveuse aiguë.

Cette fievre commence ordinairement ou par un assoupissement, ou par une insomnie totale; & l'on observe dans ses rémissions, ou un abattement particulier ou une vivacité insolite. Le pouls est petit, un peu dur & inégal; la langue est blanche, sèche, raboteuse & tremblante; il y a des envies de vomir sans aucun signe de turgescence, des vomissemens de bile verte ou noire, & des envies d'uriner. L'urine est ou fort épaisse, brune & fétide, ou fort claire & limpide. Les yeux sont fixes, ternes ou brillants. L'ouïe est ou fort dure, ou extrêmement fine. Il survient aisément des délires & des convulsions. On connoît principalement la nature de cette fievre par celle des symptômes, qui n'observent aucun rapport entre eux: par exemple, le malade se trouve bien lors même qu'il est en danger; la langue est sèche quoiqu'il n'y ait point de soif; & il y a une chaleur considérable, sans que le mouvement du pouls y réponde.

Cette fievre est presque toujours l'effet d'un *miasme*, quoiqu'elle soit aussi quelquefois sporadique. Elle est extrêmement dangereuse, & son traitement exige la plus grande attention. Il faut dès le commencement éviter tout ce qui pourroit abattre les forces. La saignée n'est praticable que dans le commencement, & chez des personnes

fort pléthoriques , ou qui sont fort accoutumées à de pareilles évacuations.

Les purgatifs doivent être entièrement profcrits : l'on doit au contraire prescrire les émétiques dès l'invasion de la maladie ; non-seulement pour chasser du corps les crudités & les congestions bilieuses qui pourroient s'y rencontrer , mais aussi pour émousser l'action du miasme , & pour le disposer à passer par la peau. Immédiatement après l'action de l'émétique , il faut provoquer la transpiration au moyen des alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque premiere.*

On ne doit pas oublier non plus les vésicatoires , qui peuvent diminuer le spasme intérieur , & relever les forces.

Dans une grande prostration des forces , on emploie le vin & le quinquina.

La diete peut être un peu nourrissante , & le régime un peu chaud.

Fievre nerveuse lente.

Elle se manifeste chez des personnes d'un tempérament hystérique & hypocondriaque , à la suite des passions de l'ame & d'autres causes qui affoiblissent le système nerveux ; telles , par exemple , que la *masturbation*. On observe dès le commencement de la maladie , un abattement tout particulier & un poulx petit & irrégulier. La chaleur qui paroît au toucher naturelle , cause au malade une sensation brûlante. Quelquefois

la tête est très-chaude pendant que les pieds sont froids. Il survient successivement d'autres symptômes différens , dont presque aucun n'est en rapport avec le reste. Le malade enfin tombe dans un délire tranquille , qui finit ordinairement par un sommeil soporeux , suivi d'une mort apoplectique.

La cause de cette fièvre réside ordinairement dans les nerfs affoiblis. Les causes occasionelles qui peuvent s'y joindre , sont de différentes espèces , & souvent si cachées , qu'il n'est pas possible d'y faire attention dans le traitement : quelquefois cependant la matiere de la petite vérole , & d'autres *virus* peuvent aussi occasioner cette fièvre.

La crise est le plus souvent imperceptible. Elle se fait quelquefois par des exanthemes miliaires blancs ; mais cette crise est toujours des plus dangereuses.

Le traitement est le même que celui de la *fièvre nerveuse aiguë* ; si ce n'est qu'on doit employer ici les remèdes fortifiants à plus grande dose (Voyez *Potion alexipharmaque seconde*), changer les vésicatoires en cauterès , & permettre au malade l'usage des viandes.

DES FIEVRES INTERMITTENTES.

Ces fièvres ont des paroxysmes qui laissent entre eux une apyrexie complète.

On ne sauroit expliquer ce phénomène , à moins qu'on ne suppose que la matiere fébrile ne se

forme point dans le sang , mais y est transportée d'ailleurs. Il est vraisemblable que la matiere des fievres intermittentes se forme dans les premieres voies ; puisque dans ces fievres on s'occupe le plus souvent de l'état des organes digestifs. Cependant il n'est pas moins vraisemblable que cette même matiere y existe très-souvent , sans produire aucune fièvre. Il est donc à présumer qu'outre cette matiere il faut une disposition particuliere des nerfs , pour que la fièvre soit excitée. La très-grande influence au moins que les nerfs doivent avoir sur les fievres intermittentes , se peut déduire de l'expérience même , qui fait voir , que les passions de l'ame peuvent exciter ces fievres , & peuvent les emporter ; que les purgatifs en occasionent souvent des rechûtes , & que le *quinquina* ne peut les guérir , toutes les fois qu'il lâche le ventre.

Les causes éloignées de ces fievres sont des crudités , des congestions bilieuses ou pituiteuses , & quelquefois un *miasme* épidémique.

Leurs intermissions même observent le plus souvent un *type* , dont la cause est encore à découvrir.

C'est d'après la variété de ce type qu'on les divise

1^o. En quotidiennes , dans lesquelles l'intervalle d'un accès à l'autre est de vingt - quatre heures.

2^o. En tierces , dont l'intervalle compris entre les débuts des accès est de quarante-huit heures.

3°. En quartes , où cet intervalle est de soixante-douze heures.

4°. On a observé des fievres intermittentes , dont les accès se répètent tous les cinq , six , sept , huit , jusques à neuf jours ; des fievres encore dont les accès se manifestent à des intervalles d'un mois , de trois mois , & même d'un an. Ces fievres enfin

5°. Sont souvent *composées* : comme , par exemple , les *doubles - tierces* & les *doubles-quartes*.

On les divise de plus d'après la saison de l'année ,

1°. En *fievres printanieres* , qui sont le plus souvent quotidiennes ou tierces ; &

2°. En *fievres automnales* , qui sont plus ordinairement quartes.

On les divise encore

1°. En *fievres benignes* , qui ne sont accompagnées ni de symptômes extraordinaires , ni d'aucun danger particulier ; &

2°. En *fievres malignes* , dont le second ou troisieme paroxysme est le plus souvent suivi d'une mort apoplectique.

Il y a aussi quantité de *maladies périodiques* : qui , quoiqu'elles ne présentent aucun symptôme fébrile proprement dit , paroissent néanmoins être de même nature que les fievres intermittentes ; vu la conformité qu'on observe , soit entre leurs causes respectives , soit dans la méthode du traitement.

La

La crise de ces fievres se fait presque toujours par la sueur, & par un sédiment briqueté dans les urines.

Le vomissement spontané qui survient dans le temps du froid, facilite la crise.

C'est un bon signe aussi que des exanthèmes aux levres.

Plus elles observent un type fixe, plus elles sont opiniâtres.

Toutes les fois que les paroxysmes devancent & diminuent en même temps, on a lieu de présumer que la fièvre ne tardera pas à cesser.

Les fievres intermittentes ont souvent guéri des obstructions invétérées; quelquefois elles en occasionent aussi de nouvelles.

En général, on ne fait rien pendant les paroxysmes; si ce n'est de faire boire au malade d'une infusion de camomille, pour favoriser la sueur. Après les paroxysmes, on tâche d'enlever la cause de la fièvre, & ensuite de fortifier les nerfs par le moyen du quinquina.

Comme en décrivant les diverses especes de fievres, j'aime sur-tout à les considérer d'après leur différence naturelle, je ne suivrai point la division ordinaire, qui les classe d'après la différence des paroxysmes, mais j'adopterai la division déduite de leur différence essentielle.

Fièvre intermittente par simple irritation.

Cette fièvre est quelquefois sporadique, & attaque des corps fort irritables, à la suite de

quelque affoiblissement ; d'autres fois elle regne épidémiquement. On n'observe point dans ces fievres de signes de cause matérielle considérable. Elles sont presque toujours tierces , & point du tout dangereuses quand elles sont bien traitées ; rarement elles exigent autre chose que le quinquina.

Fievre intermittente bilieuse.

Cette fievre regne communément dans le printemps , & observe le type des tierces. Les signes de la saburre bilieuse sont le plus souvent manifestes ; ou il survient pendant le froid un vomissement de matieres bilieuses spontané. Elle est d'ailleurs la plus légère & la plus ordinaire de toutes les intermittentes.

Dans le traitement on suit la marche de la Nature. Pendant (6) , ou peu avant l'établissement du froid , on donne un émétique ; & souvent par ce moyen on emporte tout-d'un-coup la fievre. Si l'on n'obtient point cet effet , on administre le quinquina pendant les jours libres.

Fievre intermittente-bilieuse-inflammatoire.

Cette fievre differe de la précédente par des signes assez manifestes d'une disposition inflam-

(6) Cette pratique est conforme à celle d'Hippocrate. Voyez son livr. 7. des Epid. Sect. xxxi. & ce qu'en dit M. Stoll Rat. med. tom. 1. p. 38.

matoire qui s'y joint. Elle est ordinairement double-tierce (*tertiana duplicata*), & regne pendant le printemps.

Par un mauvais traitement, & par l'usage précipité du quinquina, elle peut aisément changer en continente.

Il faut par conséquent commencer par la saignée; la traiter dans le commencement comme une fièvre *continue-bilieuse-inflammatoire*; & n'employer le quinquina, qu'après avoir suffisamment délayé les humeurs & évacué la bile.

Fievre intermittente bilieuse-putride.

Les fièvres précédentes étoient des fièvres de printemps; celles-ci au contraire regnent communément en automne. Elles sont quelquefois quotidiennes ou quartes; il n'est point rare cependant de les voir aussi sous le type de tierces. On y observe une tendance à la putridité; & elles se transforment aisément en continentes. Le sel ammoniac est ici d'une grande utilité à titre de résolutif: & l'on ne doit apporter aucun délai dans l'évacuation de la bile; afin qu'on puisse de très bonne heure, mais en sûreté, administrer le quinquina.

Fievre intermittente maligne.

La cause éloignée de cette fièvre est le plus souvent un miasme. Très-souvent elle observe le type des quartes, dont le second ou le troisième

paroxysme finit par une mort apoplectique.

L'on doit dès le premier intervalle , administrer le quinquina à haute dose , pour prévenir le paroxysme suivant.

Fievre intermittente lente.

Rarement une fievre tierce traîne en longueur : ce ne sont guere que les quotidiennes & les quartes qui peuvent devenir chroniques. Le plus souvent ce sont des obstructions opiniâtres du bas-ventre qui les entretiennent , & qui peuvent occasioner une hydropisie ou une fievre hectique , si on ne les dissipe point. L'objet principal du traitement , doit donc être de dissiper ces obstructions : ce qu'on obtient sur-tout par un usage soutenu du *soufre doré d'antimoine de la troisieme precipitation*. Les obstructions une fois dissipées , on doit tâcher de fortifier les nerfs par le moyen du quinquina à fortes doses , pour prévenir les rechûtes , qui sont très ordinaires dans ces fieures. Voyez *Ecorce de quinquina*.

DES SYMPTOMES DES FIEVRES.

Parmi les symptômes des fieures , il y en a quelques-uns qui exigent une attention particuliere. Des Médecins , qui n'ont point constamment l'ensemble de la maladie devant les yeux , ont été souvent par cela même induits à faire d'une fievre accompagnée de quelque symptôme grave , une espee particuliere. Si l'on vouloit

suivre par-tout une pareille méthode, on augmenteroit à l'infini le nombre des maladies, & l'on en donneroit par-là aux jeunes Praticiens, des idées fort confuses & fort équivoques.

Si nous pouvions cependant considérer chaque symptôme en particulier, & déterminer son rapport avec le total de la maladie, la connoissance & la méthode du traitement des fievres, seroient sans contredit très-avancées.

CHALEUR. C'est une vérité démontrée en Physique, qu'il n'y a point de chaleur sans mouvement. Et comme dans les fievres la circulation du sang est augmentée, il paroît que l'augmentation de la chaleur doit en être la suite naturelle. Cependant si l'on vouloit se borner à expliquer la chaleur par le frottement des fluides contre les solides; c'est-à-dire, du sang contre les vaisseaux: on auroit tout au plus une cause probable de ce phénomène; mais on seroit bien loin de comprendre toutes les causes qui peuvent réellement le produire. Ainsi, il n'est pas rare d'observer beaucoup de chaleur avec un pouls foible & lent; comme au contraire fort peu de chaleur avec un pouls très-vif. La chaleur dépend vraisemblablement plutôt du mouvement interne du sang, que de son mouvement progressif: & l'on fait que ces deux mouvemens peuvent à la rigueur être indépendants l'un de l'autre.

Les Auteurs appellent *causus* ou *fievre ardente*, une fievre accompagnée de chaleur extrêmement forte & continue.

Il est impossible que la crise ait lieu sans la

chaleur : mais si cette dernière est trop forte ; elle peut occasioner des inflammations , ou la dissolution des humeurs , qui n'auroient pas lieu sans cela. Elle peut aussi exciter des sueurs symptomatiques , & par conséquent nuisibles.

Indépendamment des causes générales des fièvres , la chaleur peut augmenter par la pléthore , par la constipation , & par un régime trop chaud.

Si donc , après avoir combattu les causes générales , l'intensité de la chaleur ne diminue point , on doit en venir à la saignée (en cas de pléthore) , entretenir la liberté du ventre par des lavemens , & prescrire un régime rafraîchissant.

FROID. On divise le froid en *refroidissement* (*perfrigerium* ou *horripilatio*) , *frissonnement* (*horror*) & *frisson* (*rigor*).

Le *refroidissement* est toujours accompagné de froid extérieur. Ordinairement c'est le commencement d'une fièvre & de ses exacerbations : & il n'est dans ce cas que passager. S'il persiste , il est l'effet d'une grande foiblesse , ou de la putridité & de la gangrene. Dans tous les deux cas l'art ne peut qu'employer les secours généraux.

Le *frissonnement* de même constitue très-souvent le commencement d'un paroxysme , & n'est pas toujours accompagné de froid extérieur. Hors les paroxysmes , il désigne ordinairement un changement particulier ; par exemple , une éruption critique , une hémorrhagie , le passage d'une inflammation à la suppuration.

Le *frisson* est un froid accompagné de roideur

& d'engourdissement des parties ; c'est un symptôme fort dangereux.

Comme on explique la chaleur par le mouvement progressif du sang, dont nous avons parlé ci-dessus, de même on a voulu déduire le froid de la stase ou stagnation des fluides dans les vaisseaux : mais il n'est pas rare d'avoir la sensation du froid en même temps qu'il y a une chaleur extérieure, & que le pouls est vite. On déduiroit avec beaucoup plus de fondement le froid d'un stimulus particulier : puisqu'il a souvent lieu, lorsque les nerfs sont irrités ; comme cela arrive, par exemple, dans l'accouchement, ou lorsqu'un calcul passe de la vessie dans l'urethre.

Les Auteurs appellent *fièvre lipyrie*, une fièvre où l'on sent de la chaleur, pendant qu'on a les parties extérieures froides ; *fièvre phricode*, celle où pendant la chaleur il survient de temps en temps & tout-d'un-coup du froid ; & *fièvre algide*, lorsqu'il y a un froid continuel tant extérieur qu'intérieur.

SOIF. La soif a lieu, toutes les fois que les sécrétions sont empêchées par quelque *stimulus* ; ou que la respiration devient fréquente & accélérée (7) : deux cas qui dépendent aussi des causes générales de la fièvre.

C'est un signe dangereux que de ne pouvoir étancher la soif, quoique la langue soit humide ;

(7) Voilà pourquoi Hippocrate recommande comme un remède pour la soif, de fermer la bouche. Epid. L. 6. Sect. 3

c'est également un mauvais signe , lorsque le malade n'éprouve aucun soulagement de la boisson ; c'est encore un plus mauvais signe , lorsqu'il marque de la répugnance pour les boissons acides ; ou lorsqu'il refuse de boire , nonobstant la sécheresse de la langue , & qu'il a de l'horreur pour toute boisson en général. On a donné à ce dernier symptôme le nom d'*Hydrophobie spontanée*. Mais le signe le plus dangereux , c'est lorsque la boisson reflue par les narines , ou qu'elle descend par l'œsophage avec bruit.

Ce symptôme n'exige aucun traitement particulier , parce qu'il dépend de la fièvre même.

INAPPÉTENCE. C'est un symptôme presque général des fièvres : il n'y a que la phthisie pulmonaire , & quelques fièvres intermittentes , où l'appétit peut se soutenir.

Après la guérison de la fièvre , on le rétablit aisément par l'usage de remèdes amers & fortifiants.

NAUSÉE & VOMISSEMENT. Ces deux symptômes ne different entre eux que du plus au moins.

Ils sont toujours l'effet d'une irritation de l'estomac ; qui dépend à son tour ou d'une saburre , ou d'un éréthisme particulier , ou d'une inflammation de cet organe & des parties circonvoisines , ou enfin de quelque vice du cerveau.

S'ils dépendent d'une saburre , on doit songer à son évacuation ; en cas d'éréthisme , on doit employer l'*antiémétique de Riviere* , de légers *narcotiques* & des vésicatoires sur l'estomac ; dans

une

une inflammation, on procede comme dans la *gastrite*, dont nous parlerons dans la suite. Si l'irritation dépend de quelque vice du cerveau, c'est un cas ordinairement incurable, & qui ne demande au moins d'autres secours que ceux qui sont relatifs à la nature de l'affection du cerveau, dont nous parlerons ailleurs.

FLATUOSITÉS. Lorsque les forces digestives sont affoiblies, & les sucs gastriques dans un état contre-nature, il s'en degage facilement de l'air fixe & corrompu, en telle quantité, que ne pouvant être absorbé, il se dilate, occasionne toutes sortes d'incommodités dans l'estomac & dans les intestins, & aggrave tous les symptômes ordinaires de la fièvre.

Lorsque l'air s'échappe par le gosier, il donne ce qu'on appelle des *rappports*; lorsqu'il occasionne des mouvemens dans les intestins, tels qu'on les puisse entendre, on leur donne le nom de *borborygmes*; & s'il élève tout le bas-ventre, ce gonflement s'appelle *météorisme*.

Les causes sont :

1°. Une foiblesse particulière de l'estomac & des intestins ;

2°. Des mouvemens spasmodiques des mêmes parties, qui dérangent l'assimilation, & qui favorisent le dégagement de l'air ;

3°. Des erreurs dans la diete, qui occasionnent des crudités ;

4°. Un défaut de bile, dont la présence est si nécessaire pour que l'assimilation se fasse ;

5°. La constipation , qui en fermant le passage à la petite quantité de vents déjà dégagés , occasionne des mouvemens spasmodiques , & par-là le dégagement d'une plus grande quantité de ces mêmes vents.

Contre la foiblesse de l'estomac & des intestins , on ne peut guere employer que les remedes amers après que la fièvre a cessé.

Dans le cas de mouvemens spasmodiques , il faut combiner les remedes appropriés avec quelque potion antispasmodique , telle par exemple que l'eau de menthe ou de camomille , en y ajoutant un peu d'esprit de nitre dulcifié.

On doit éviter les erreurs diététiques ; mais une fois commises , il faut tâcher d'évacuer les crudités , selon le besoin , par un émétique , ou par de légers purgatifs.

Le défaut de bile peut dépendre de différentes causes , qui , si elles ne cessent pas avec la fièvre , exigent enfin un traitement particulier , dont nous parlerons plus au long à l'article de l'ictère.

On doit remédier à la constipation par des lavemens carminatifs , faits avec les fleurs de camomille , le fenouil ou le cumin.

CONSTIPATION. Rarement le ventre se trouve-t-il dans un état naturel dans les fièvres : il y a ou constipation ou diarrhée.

La constipation est souvent la cause des anxiétés , des douleurs de tête , des vertiges , des vomissemens , des délires & des assoupissemens , & mérite par conséquent beaucoup d'attention.

Les causes de la constipation sont :

1°. Des sécrétions supprimées en général : c'est ainsi que l'on est ordinairement constipé , lorsqu'on a soif ;

2°. D'autres sécrétions augmentées : le ventre se resserre par exemple dans le cas de vomissemens ou de sueurs ;

3°. C'est par la même raison qu'il est resserré toutes les fois qu'il y a des éruptions cutanées ou des hémorrhagies ;

4°. La foiblesse des intestins ;

5°. Le défaut de bile ;

6°. Le défaut de nourriture.

En général on ne doit lâcher le ventre , que lorsque la constipation est suivie d'autres accidens.

L'irritation dépend communément des causes générales de la fièvre , & cesse avec elle.

Lorsqu'il y a un vomissement symptomatique , on tâche de le calmer. On traite les sueurs symptomatiques par la méthode générale du traitement , & par un régime rafraîchissant.

En cas d'éruptions ou d'hémorrhagies , on doit rester tranquille toutes les fois qu'on a lieu de présumer qu'elles seront critiques.

On n'attaque les trois dernières causes qu'après que la fièvre a cessé : en attendant on peut employer un traitement palliatif par des fomentations & des lavemens.

DIARRHÉE. Il n'est ici question que de la *diarrhée* symptomatique , qui affoiblit le malade , & supprime ou rend difficiles les véritables évacuations critiques.

Outre les causes générales de la fièvre, la diarrhée peut être l'effet :

- 1°. Des crudités ;
- 2°. D'une trop grande irritation des intestins ;
- 3°. D'autres évacuations supprimées ;
- 4°. De cet état des vaisseaux lactés, qui n'absorbent pas convenablement, parce que le mouvement du sang est gêné dans le système de la veine-porte.

En général, toutes les fois que la diarrhée n'apporte aucun soulagement à la fièvre, il faut tâcher de l'arrêter.

On évacue les crudités ; on calme l'irritation des intestins par des fomentations & des lavemens émollients, & suivant le besoin, par l'usage de l'opium ; en cas de suppression d'urines ou de sueurs, on donne de légers diaphorétiques & diurétiques, en employant en même temps les vésicatoires ; & s'il y a des obstructions, on tâche de les dissiper après que la fièvre a cessé.

HÉMORRHAGIE. Les hémorrhagies sont souvent critiques ; souvent aussi elles sont symptomatiques.

Les hémorrhagies critiques sont le plus souvent celles du nez. Les signes qui les annoncent sont, la rougeur des yeux, la pesanteur des tempes, des vertiges, l'obscurcissement de la vue, le mal de tête & la démangeaison du nez.

Les hémorrhagies symptomatiques, outre les causes générales de la fièvre, peuvent être la suite :

- 1°. De la pléthore accompagnée du relâchement des vaisseaux ;

2°. D'une circulation gênée dans le bas-ventre ;

3°. De la constipation.

Dans le premier cas on saigne , si l'hémorrhagie est considérable , & que la fièvre ne soit point de nature putride.

Dans le second cas , on tâche de faciliter la circulation du sang , en appliquant des fomentations émollientes , ou des vésicatoires sur le bas-ventre , ou des sangsues à l'anus.

Dans le troisième cas , on lâche le ventre.

SUEUR. La sueur qui se manifeste avant la coction de la matière , est toujours symptomatique.

La sueur critique s'annonce par la diminution de la sécrétion de l'urine , par la mollesse & la démangeaison de la peau , & par un pouls mou & ondoyant.

Les Anciens donnoient le nom de *fièvres héliodes* aux fièvres qui sont accompagnées de sueurs symptomatiques excessives.

On a observé une maladie contagieuse , qui est accompagnée de sueurs extrêmement copieuses , & qui , dans l'espace de vingt-quatre heures , emporte le malade ; ou le met hors de danger : on lui a donné le nom de *Sueur Angloise*.

La sueur symptomatique , indépendamment des causes générales de la fièvre , peut être occasionnée :

1°. Par le relâchement de la peau ;

2°. Par un régime échauffant ;

3°. Par la suppression des autres excréments.

On oppose aux deux premiers cas un régime

rafraîchissant ; & l'on cherche dans le troisieme à rétablir les excrétions supprimées, par des moyens doux & légers.

DÉBILITÉ FÉBRILE. Dans toutes les maladies fébriles, les forces du malade sont affectées : mais si elles sont trop foibles pour opérer la coction & la séparation de la matiere, ou que le malade sente un abattement extraordinaire, on appelle cet état *prostration des forces*.

On l'observe le plus souvent dans les *fièvres nerveuses* : & comme ces fièvres sont très-malignes, on a voulu considérer la prostration des forces comme un caractère de *malignité*. Cependant elle se rencontre aussi assez souvent dans d'autres fièvres, où elle se dissipe par un émétique, & qui ne sont par conséquent malignes que pour les ignorans. Il faut donc bien distinguer le cas où les forces manquent en effet, d'avec celui où elles ne sont qu'opprimées. Le premier a lieu dans les fièvres nerveuses : & le second peut se joindre à une fièvre purement inflammatoire ; où une saignée rétablit les forces.

Au reste, il n'y a guere que le traitement général qu'on puisse employer pour relever les forces.

On donne le nom de *défaillance* à une débilité qui n'est pas continuelle, mais qui survient subitement & qui s'en va de même.

Les causes des défaillances dans les fièvres sont, ou un défaut général des forces, qui fait que le malade s'évanouit par les efforts que la Nature fait pour opérer la coction & la crise ; ou des évacuations trop copieuses, par lesquelles

la masse du sang diminue trop subitement.

Le premier cas est fort dangereux , parce qu'il rend la crise très-difficile : à moins que les défaillances ne soient plutôt l'effet d'une sensibilité particulière , que d'un défaut réel de forces.

Le dernier cas , bien-loin d'être aussi mauvais , est souvent d'un bon augure ; comme par exemple après les saignées dans les fièvres inflammatoires.

On doit se conduire ici d'après les indications générales , & ne rien faire de particulier pour les défaillances ; si ce n'est de tâcher de favoriser la crise en général , & à cet effet de soutenir les forces , autant que la nature de la fièvre le permet.

INSOMNIE. Les causes de l'*insomnie* sont :

1°. Des causes mécaniques ;

2°. Des douleurs ;

3°. Un régime chaud ;

4°. La pléthore ;

5°. Des spasmes ;

6°. La constipation.

L'*insomnie* qui vient à la suite des spasmes , si elle est longue , peut occasioner le *délire*.

On doit écarter tout ce qui peut distraire le malade du sommeil.

Rarement on agit directement contre les douleurs.

On emploie la saignée en cas de pléthore , ou l'on applique des sangsues sur les tempes.

On remédie aux spasmes le plus souvent par

les vésicatoires : & l'on se sert avec les précautions convenables , de l'opium.

Il faut enfin entretenir la liberté du ventre.

STUPEUR. La *stupeur* est un abattement extraordinaire de l'esprit , & un symptôme ordinaire aux fièvres nerveuses. Elle peut cependant provenir aussi de l'oppression des forces ; comme cela arrive en cas de pléthore , ou de saburre dans les premières voies. Ce symptôme n'exige aucun traitement particulier : il indique cependant l'usage des vésicatoires.

DÉLIRE. On divise le *délire* , en celui qui ne se manifeste qu'avec les exacerbations , & en *délire permanent*. Ce dernier est toujours plus dangereux que le premier.

Le *délire passager* s'appelle *paraphrosyne*. Le permanent est ou une rêverie paisible , & alors on lui donne le nom de *délire tranquille* ; ou il est accompagné d'une espèce de fureur , & il s'appelle alors *phrénésie*.

La plupart des Auteurs font dépendre la phrénésie de l'inflammation des méninges du cerveau , & la mettent par conséquent au rang des maladies inflammatoires. Mais il est certain que les fièvres bilieuses & nerveuses sont très-souvent accompagnées de phrénésie , qui se termine tout-d'un-coup par l'hémorrhagie du nez ou par le flux de ventre ; & dans ces cas on ne pourroit présumer aucune inflammation du cerveau. D'ailleurs , il est arrivé très-souvent qu'on n'a trouvé dans les dissections des cadavres aucun vestige
d'inflammation

d'inflammation des méninges, chez des personnes qui avoient été dans un délire permanent pendant la maladie : comme au contraire on a observé des inflammations considérables non-seulement des méninges, mais de la substance même du cerveau, quoiqu'il n'y eût eu aucune apparence de délire.

La cause générale du délire est toujours une violente irritation, ou une foiblesse particulière des nerfs. Indépendamment des causes générales des fièvres, le délire peut être, sinon occasioné, du moins augmenté :

- 1°. Par la pléthore ;
- 2°. Par une trop grande sensibilité ;
- 3°. Par de longues veilles, & de grandes agitations d'esprit ;
- 4°. Par la constipation ;
- 5°. Par des éruptions rentrées ;
- 6°. Par un trop grand affoiblissement occasioné par les remèdes ;
- 7°. Par les vers : parmi lesquels le *ver solitaire* sur-tout peut dans une fièvre aiguë exciter un délire furieux.

Dans le premier cas il faut employer la saignée, ou du moins appliquer des ventouses à la nuque, ou des sangsues au cou.

La trop grande sensibilité nous oblige dans l'usage des remèdes, d'éviter tous les moyens fort irritants.

On tâche de modérer par la voie de la persuasion, la trop grande vivacité du malade, & l'on agit contre l'insomnie de la manière que

nous avons indiqué plus haut ; on doit entretenir la liberté du ventre , & remédier aux tensions du bas-ventre par des linimens émollients & par les vésicatoires.

En cas d'éruptions rentrées , on tâche de les rappeler à la peau par le moyen des vésicatoires , des fomentations émollientes , des bains & de légers diaphorétiques.

S'il y a un grand affoiblissement , on prescrit une diete nourrissante & du vin.

Si c'est un ver solitaire qui occasionne le délire , il ne faut rien entreprendre pendant la fièvre , qui devient souvent le meilleur spécifique contre le ver.

ASSOUPISSEMENT. On appelle *fièvre soporeuse* ou *comateuse* , une fièvre accompagnée dès le commencement d'*assoupissement* ou d'envie de dormir. Si c'est un sommeil continuel , qui accable le malade , & dont on peut le réveiller , on l'appelle *coma hypnodes* ou *somnolentum* : & si ce sommeil n'est qu'apparent , on lui donne le nom de *coma vigil*. Si le malade en s'éveillant ne peut reprendre ses esprits , mais rêve , & retombe bientôt dans le sommeil , cet état s'appelle *léthargie* : & un sommeil continuel & profond , dont on ne peut absolument tirer le malade , porte le nom de *carus*.

L'assoupissement survient d'ordinaire à la suite du délire & d'autres symptômes nerveux , sur-tout chez les jeunes gens. Il y a aussi des fièvres intermittentes dont les accès débutent par un assoupissement. Le carus ne dure communément que quelques jours.

C'est un symptôme fort dangereux toutes les fois qu'il continue , & qu'il est occasioné par toute autre cause que par l'oppression des forces.

Indépendamment du traitement général , les sinapismes & les vésicatoires sont les meilleurs moyens contre cette affection. Si les accès de l'assoupissement sont périodiques , on ne sauroit trop s'empresse à employer le quinquina : la moindre perte de temps peut devenir funeste.

CONVULSIONS. Tout mouvement contre-nature des fibres musculaires s'appelle *convulsion* : & la contraction des autres fibres ou des vaisseaux porte le nom de *spasme*. Mais on n'observe pas exactement la différence de ces deux dénominations : puisqu'on appelle aussi *spasme cynique* la contraction des muscles du visage. Les mouvemens involontaires des tendons de la main portent le nom de *soubresauts* (*subsultus tendinum*). Le *tremblement* est une espèce de convulsion. Le *hocquet* est une convulsion du diaphragme. Le *bâillement* , l'*éternuement* , & le *ténésme* appartiennent également aux convulsions.

La cause est toujours une foiblesse & une irritation des nerfs. L'irritation même est occasionée ou par les causes générales de la fièvre , ou par l'épuisement des forces.

Les personnes jeunes & irritables sont plus sujettes aux convulsions , que les vieillards & que les phlegmatiques : & c'est par cette raison même que les convulsions sont toujours plus dangereuses chez ces derniers que chez les premiers.

Les plus dangereuses de toutes sont celles qui surviennent après l'état de la fièvre. Elles annoncent plus de danger lorsqu'elles sont occasionnées par foiblesse, que lorsqu'elles sont l'effet d'une matière épaisse & facile à évacuer : c'est ainsi que le *hocquet*, le *spasme du pharynx* & les *soubresauts*, effets de la première cause, sont ordinairement les avant-coureurs d'une mort prochaine.

Les convulsions & les spasmes, qui dérivent des causes générales de la fièvre, ne se guérissent qu'avec la fièvre même. Pour ceux qui viennent à la suite de l'épuisement des forces, on emploie communément, quoique avec peu de succès, le *musc* & le *castoreum*.

ANXIÉTÉS Les anxiétés reconnoissent toujours pour cause des embarras dans la circulation du sang. Quelquefois c'est son mouvement progressif à travers les poumons qui est gêné : d'autres fois la respiration est libre & le pouls bon ; & alors l'empêchement de la circulation n'est que dans le bas-ventre.

Cet empêchement est un spasme ou une obstruction des vaisseaux. Le spasme dépend en partie des causes générales, & en partie de la constipation ; quelquefois il est occasionné par une *éruption* prochaine. L'obstruction dégénère ordinairement en *inflammation*, ou en *squirrhe*.

Il suit de ce que nous venons de dire, qu'à l'exception des remèdes propres à lâcher le ventre, le traitement symptomatique n'est ici d'aucun usage. Il n'est guère permis de provoquer

l'éruption. L'inflammation change l'espece de la fièvre : & rarement peut-on remédier au *squirrhe* pendant le cours de la fièvre.

DOULEUR. Les causes de la *douleur* sont des inflammations, des congestions ou des spasmes. Le premier cas n'appartient point ici. La cause du spasme appartient ordinairement aux causes de la fièvre même. Les congestions proviennent ou d'une gêne dans la circulation du sang, ou de la constipation. Dans tous les deux cas on tâche d'entretenir la liberté du ventre, & la moiteur de la peau.

Nous allons à présent examiner d'autres symptômes, dont nous sommes obligés de faire des especes particulieres de maladies ; parce qu'ils se rencontrent aussi quelquefois sans fièvre manifeste.

DES INFLAMMATIONS.

Toutes les fois que nous appercevons dans quelque partie du corps une *rougeur* accompagnée de *douleur* continue, nous disons que la partie est *enflammée*. Les inflammations des parties internes, qui ne tombent point sous les sens, s'annoncent ou par la fièvre & le sentiment d'une douleur constante, ou du moins par la lésion de la fonction de la partie affectée : c'est ainsi que l'inflammation du poumon est accompagnée de la difficulté de respirer.

Cependant ces signes des inflammations internes sont fort équivoques ; & il faut un esprit

clairvoyant pour ne pas les méconnoître : car

1°. Un simple spasme peut occasioner une douleur constante , par exemple des maux de tête.

2°. Souvent une partie enflammée ne fait éprouver absolument aucune douleur ; nous en avons un exemple dans les inflammations du foie.

3°. Il n'y a pas non plus toujours lésion de fonction de la partie enflammée ; comme on peut s'en convaincre par les inflammations du cerveau.

4°. La fièvre même n'en est pas toujours un signe certain : puisqu'une douleur constante par simple spasme peut se joindre à la fièvre ; comme au contraire il y a des inflammations sans fièvre manifeste.

Il faut donc déduire l'existence d'une inflammation , de l'ensemble de tous les phénomènes. C'est ainsi que dans une fièvre bilieuse par exemple , on a toujours lieu de présumer que les douleurs proviennent plutôt de l'irritation de la bile , que d'une véritable inflammation : comme au contraire dans une fièvre inflammatoire pure & simple , où cette irritation n'a pas lieu , la douleur constante de la partie & la lésion de ses fonctions , sont des signes plus certains d'inflammation. Dans les cas douteux , on doit se servir des moyens qui réunissent la vertu résolutive & antispasmodique : on peut par exemple appliquer extérieurement les vésicatoires , & donner intérieurement l'*ipecacuanha* à petites doses.

On divise en général les inflammations en deux especes.

La premiere s'appelle *Phlegmon*. Son siege est fixe & déterminé : & il est toujours accompagné d'une tumeur considérable.

On donne le nom d'*Erysipele* à la seconde. Son caractere distinctif est de s'étendre plutôt sur la superficie de la peau, & de changer facilement de place.

La terminaison de toute inflammation se fait par *résolution*, par *suppuration*, par *induration*, ou par *gangrene*.

La résolution fait disparoître tous les accidens de l'inflammation.

La suppuration arrive ordinairement après le troisieme jour ; mais ~~elle~~^{celle} ^{terme} peut cependant se prolonger jusqu'au septieme, même jusqu'au quatorzieme jour.

On connoît qu'une inflammation se termine par suppuration, lorsque la douleur diminue, sans que la fonction de la partie se rétablisse ; lorsque la fièvre ~~cesse~~^{ralentit}, qu'il y a des frissonnemens fréquents, & que le malade cependant a des forces, & se trouve mieux qu'il n'étoit auparavant.

La gangrene s'annonce par la diminution des forces du corps en général, & particulièrement par un pouls foible & vite, le refroidissement des extrémités, & des sueurs froides.

C'est un signe d'induration lorsque tous les symptômes cessent, excepté la lésion de la fonction.

Le phlegmon se termine plus communément

par la suppuration que l'érysipele : celui-ci au contraire est plus disposé à la gangrene , ou du moins décide souvent des exulcérations très-fâcheuses.

Quelques Auteurs ont attribué la cause de l'inflammation , à l'engorgement des vaisseaux sanguins ; d'autres à une extravasation du sang dans le tissu cellulaire ; ceux-ci au passage & à la congestion du même sang dans les vaisseaux lymphatiques ; & ceux-là enfin à un stimulus dans les extrémités des vaisseaux sanguins & lymphatiques.

L'*engorgement* des vaisseaux sanguins peut bien être une suite , mais non pas la cause de l'inflammation : parce que les humeurs ne sont point contraintes à s'accumuler vers les vaisseaux engorgés , ayant la liberté de prendre une autre route par le moyen des anastomoses.

L'*extravasation* du sang dans le tissu cellulaire peut bien former une tumeur , mais jamais une véritable inflammation ; comme il est facile de s'en convaincre par les *ecchymôses* , qui ne se terminent guere ou presque jamais par suppuration.

Ce qu'on appelle *erreur de lieu* , ne peut pas non plus être la cause de l'inflammation : parce que les vaisseaux lymphatiques ne s'anastomosent point par-tout avec les vaisseaux sanguins ; & & que les glandes engorgées ne sont guere portées à l'inflammation.

Enfin , l'existence des inflammations sympathiques nous prouve , que tout doit se rapporter principalement

principalement à un *stimulus* , qui augmente le mouvement du sang , & produit les tumeurs & les douleurs.

Ceci peut servir à dissiper aussi , au moins en partie , la difficulté qu'on élève communément sur la nature du *stimulus*. On croit que la cause de l'irritation est la lymphe dans un état contre-nature : parce qu'on observe ordinairement dans les inflammations , une *croûte inflammatoire* qui couvre le sang , & qui provient de la lymphe ; parce que le *pus* même se forme de cette lymphe coagulable , ce qu'on démontre tant par l'expérience , que par une véritable croûte inflammatoire qu'on a souvent observée dans les parties enflammées des cadavres ; & parce qu'enfin il survient très-aisément des inflammations à la suite d'une transpiration arrêtée.

Il paroît cependant que cet état contre-nature de la lymphe , pourroit bien être l'effet plutôt que la cause de la fièvre inflammatoire : puisque la croûte inflammatoire ne paroît que dans la *vi-gueur* de la fièvre ; qu'elle manque souvent , & qu'elle ne présente d'ailleurs aucun indice d'acrimonie , sans laquelle cependant l'inflammation ne sauroit avoir lieu.

Le phlegmon & l'érysipele se distinguent non-seulement par leurs phénomènes externes , mais encore par leurs causes respectives : celle du premier réside ordinairement dans la partie même enflammée ; au lieu que l'érysipele est le plus souvent décidé par sympathie.

La cause sympathique la plus ordinaire est une acrimonie bilieuse.

La méthode curative par conséquent doit être différente dans l'un & dans l'autre.

Dans le phlegmon on tâche, autant qu'il est possible, d'agir sur l'inflammation même, par la méthode antiphlogistique, exposée déjà dans l'article de la *fièvre inflammatoire simple* ; & l'on applique les remèdes, autant que cela se peut faire, immédiatement sur la partie affectée.

Quant à l'érysipele, quand même il seroit externe, on n'agit pas immédiatement contre lui : mais on cherche plutôt à combattre l'irritation sympathique qui l'a produit.

Tant à raison de cette différence, qu'à raison de la constitution particulière du corps, de l'air, & d'autres causes, les fièvres qui accompagnent les inflammations locales ne sont pas toujours de même nature : mais elles peuvent être ou inflammatoires, ou bilieuses, ou putrides, ou malignes.

Et comme dans une fièvre purement inflammatoire, le traitement général est le même que le traitement particulier ; que dans une acrimonie bilieuse il faut employer la *méthode évacuante* ; que dans les fièvres putrides & malignes on doit avoir égard plutôt à la fièvre qu'à l'inflammation : on voit dès-lors que le traitement des inflammations locales accompagnées de fièvre, doit être constamment subordonné au traitement de la fièvre. C'est une grande erreur dans la plupart

des livres classiques, de ne considérer le plus souvent que la fièvre purement inflammatoire, & de ne traiter toutes les inflammations internes que comme des *phlegmons*. Certainement ce n'est pas toujours le cas; puisqu'au contraire on est fondé à croire que la plupart des inflammations internes n'occupent que la superficie des parties, & à les considérer par conséquent comme *érysi-pélateuses*.

Je ne parlerai ici que des inflammations qui sont presque toujours accompagnées de fièvre: pour ce qui est des affections purement locales, je n'en parlerai que lorsque je traiterai des maladies locales en particulier.

Esquinancie.

On la nomme aussi *Angine*. C'est une inflammation des parties internes de la bouche, du pharynx & de la trachée artère.

Elle présente des phénomènes différents selon les différentes parties qu'elle attaque.

L'inflammation de la bouche est appelée par les Auteurs *Synancie*. Ordinairement ce sont les amygdales, la luette & le voile du palais qui sont affectés: le changement de la voix, & une déglutition pénible en sont les suites.

Dans l'inflammation du pharynx on n'apperçoit rien à l'extérieur: mais la douleur en est plus vive, la voix plus altérée, & la déglutition extrêmement difficile & presque impossible. Cette affection s'appelle *Cynancie*.

La plus dangereuse de toutes est l'inflammation de la trachée artère : la voix est aiguë & se fait avec une espece de sifflement, la respiration est très-pénible, & le pouls tremblotant & irrégulier. On lui donne le nom de *Cynancie trachéale*.

Les enfants sont sur-tout sujets à cette inflammation de la *trachée artère*, dans laquelle il se forme assez souvent une espece de membrane contre-nature qui tapisse l'intérieur de la trachée ; on l'appelle pour cette raison *Esquinancie membraneuse* ou *polypeuse*.

Lorsque l'inflammation n'est établie que sur les extrémités les plus fines de la trachée, la maladie s'annonce par des douleurs piquantes à la poitrine, par un pouls dur, & par une respiration fort pénible ; il peut aussi survenir des crachats sanguinolents. C'est cette maladie qui a probablement donné lieu à la dispute sur le siege de la *Pleurésie*, & qui mérite par-là une attention particuliere : je lui donnerai le nom d'*Esquinancie de poitrine*.

Les deux premieres se terminent souvent par des crachats cuits, ou même, sans suite fâcheuse, par la suppuration : mais si la fièvre, qui les accompagne, est de nature putride, elles dégènerent aisément en gangrene.

Les deux dernieres, ou suffoquent promptement le malade, ou finissent par une inflammation de poitrine également mortelle.

Dans l'esquinancie de poitrine, on n'a pas à la vérité, autant à craindre la suffocation : mais

elle dégénere facilement en une exulcération mortelle.

Toutes ces especes d'esquinancie sont donc accompagnées d'une fièvre tantôt inflammatoire, tantôt putride, tantôt bilieuse & tantôt maligne. La fièvre cependant qui accompagne la *Cynancie trachéale*, a rarement le caractère purement inflammatoire. Lorsque la fièvre est maligne, il coule ordinairement du nez une humeur si âcre, qu'elle corrode les parties qu'elle touche.

Le traitement doit être dirigé d'après la nature de la fièvre. On emploie de plus dans la *Synancie*, des gargarismes émollients & résolutifs, ou les vapeurs de vinaigre & de miel; dans l'*inflammation du pharynx* on applique au cou les sangsues & les vésicatoires. Si l'*inflammation de la trachée* menace de suffocation, il faut la prévenir par la *bronchotomie*. Dans l'*Esquinancie de poitrine* on applique les vésicatoires sur la poitrine: & si jamais les *vapeurs* peuvent favoriser la résolution ou la suppuration, c'est ici le cas de s'en servir.

En cas de bile, le vomissement seroit dangereux dans la dernière espece d'esquinancie: on doit par conséquent tâcher de décider la turgescence du côté du ventre. Lorsque l'inflammation ne se résout point, mais qu'elle tend à la suppuration, on abandonne les remèdes résolutifs externes, & l'on emploie les fomentations & les vapeurs émollientes. Quand il y a danger de suffocation, on cherche à ouvrir l'abcès. S'il reste quelque relâchement dans les glandes & la luvette, il faut rendre les gargarismes astringents en y ajoutant un peu d'*alun*.

Péripneumonie.

La *Péripneumonie* est une inflammation des vaisseaux sanguins du poulmon. Elle se manifeste par une douleur oppressive & une espee de ferrement dans la poitrine. Rarement cette douleur est-elle piquante, peut-être même ne l'est-elle jamais, à cause du tissu lâche des poulmons, & du défaut de nerfs. La respiration est courte, mais cependant réguliere : & l'inspiration soulage plutôt, qu'elle ne cause de douleur. L'haleine est chaude, & elle sort souvent avec bruit. La toux peut dans le commencement être sèche : mais elle devient humide dans la suite, lorsque la résolution a lieu. C'est le plus souvent le second jour qu'il paroît des crachats mêlés de stries de sang ; ces crachats continuent jusqu'au quatrième, septième, même jusqu'au douzième jour. La toux occasionne des douleurs de tête, ou elle les augmente. Il y a outre cela beaucoup d'anxiétés, à raison de la gêne du sang dans son passage à travers les poulmons. La langue dans une fièvre purement inflammatoire, est au commencement nette ; ensuite elle devient brune, de manière cependant qu'on peut distinguer cette couleur de celle qui annonce la saburre des premières voies ; le pouls est mou & petit. Le visage & les yeux sont ou fort rouges, ou fort pâles & abattus ; symptômes qui proviennent l'un & l'autre de la gêne qu'éprouve le cours du sang dans les poulmons. Le plus souvent le malade ne peut se coucher sur le côté sain.

Outre les causes générales, la péripneumonie peut être occasionnée par des éruptions rentrées, une salivation ou une hémorrhagie supprimées, ou l'inflammation précédente de la plevre. La fièvre qui l'accompagne est ou pure inflammatoire, ou putride; dans le dernier cas, les crachats sont communément mêlés plus intimement avec le sang. Si la fièvre est bilieuse, outre les stries de sang dont ils sont parsemés, ils sont d'une couleur jaune.

Les crachats cessent ordinairement d'être sanguinolents le quatrième, septième, quelquefois même le douzième jour, & prennent une consistance plus épaisse. On les appelle dans cet état *cuits*: & c'est à cette époque que s'établissent les sueurs critiques; quoique quelquefois elles paroissent plutôt. Il y a des cas aussi où les crachats ne sont point du tout sanguinolents; - ce qui rend ordinairement la *coction* plus difficile.

Plus le visage est rouge ou pâle, le pouls petit, les anxiétés vives, la douleur de tête violente pendant que le malade touffe, la langue brune, & plus la maladie est dangereuse. Elle est presque toujours mortelle lorsque la pleurésie a précédé (8). La diarrhée dans une fièvre inflammatoire est dangereuse. Lorsque la résolution n'a pas lieu; que l'expectoration ne se fait point convenablement; qu'il y a des frissonnemens fréquents, & que la fièvre a des paroxysmes, on doit présumer la *sup-
-réguliers*

(8) Suivant l'Aphorism. II. de la Sect. 7. #Hippocrate.

puration. Dans ce cas l'abcès peut être *ouvert* ou *fermé*. L'abcès ouvert peut s'évacuer par la toux, ou bien la matiere purulente passe peu à peu dans le sang & occasionne la *phthisie*, ou enfin elle s'épanche dans la cavité de la poitrine, & décide ce qu'on appelle *empyeme*. L'abcès fermé s'appelle *vomique*, & se termine comme l'abcès ouvert.

S'il n'y a ni résolution ni suppuration, que les forces s'affoiblissent, que le pouls s'abatte, & que l'haleine devienne froide, il y a *gangrene*.

L'*induration*, qui est aussi une des terminaisons de la maladie, s'annonce par une respiration gênée, une toux sèche, & peut ensuite décider la suppuration.

Le traitement doit être dirigé d'après les causes qui ont précédé, & la nature de la fièvre. On tâche de rappeler les éruptions rentrées, par le moyen des vésicatoires, &, si les forces ne sont qu'opprimées, par la saignée (qui d'ailleurs est indiquée par l'inflammation), & enfin par de légers sudorifiques, sur-tout les camphrés.

On rétablit l'expectoration supprimée, par des remèdes expectorants.

Et l'on tâche de remplacer les hémorrhagies naturelles supprimées, par des saignées locales.

Mais on doit principalement regler le traitement, sur la nature de la fièvre concomitante: par-là on combat le plus souvent avec avantage toutes les autres causes.

Dans une constitution inflammatoire, il faut employer la *méthode antiphlogistique*. Il faut cependant

cependant observer que le pouls , à raison de sa mollesse & de sa petitesse , n'indique pas ici d'une maniere sure : l'on doit par conséquent prendre ses indications des forces du malade , & particulièrement des suites de la saignée , & de l'état du sang tiré de la veine. Si la saignée est suivie de défaillance , si les douleurs diminuent immédiatement après elle , si le pouls se relève un peu , si le sang est couvert d'une croûte inflammatoire , ou du moins s'il a une *consistance ferme* (9) , & que les douleurs cependant reviennent : ce sont des indications pour répéter la saignée. On applique les vésicatoires sur la poitrine ; on fait respirer au malade des vapeurs émollientes ; & on ne lui administre les remèdes que tièdes.

Lorsque les crachats sont cuits , & que l'expectoration ne se fait pas avec facilité : on la favorise par l'usage du *miel* , & si la fièvre est beaucoup diminuée , par celui de la *gomme*

(9) Cette seconde circonstance , qui caractérise le sang inflammatoire, est très-importante , & mérite la plus grande attention. En effet , le caractère phlogistique du sang ne se marque pas toujours par la *croûte phlogistique* : & très-récemment M. Plenciz s'est assuré , par un nombre infini d'observations , que cette croûte étoit souvent remplacée par la *tenacité* qu'affectoit le *placenta* du sang ; tenacité qu'il n'observoit pas toutes les fois que la croûte existoit. Il pense que dans l'un & l'autre cas , la croûte a toujours lieu ; mais que dans le premier , parfaitement mélangée avec le *cruor* du sang , elle se déclare par la consistance non-naturelle de ce même *cruor* , &c. Voyez ses Act. & Observat. med. Pragæ & Viennæ edit. 1783. p. 55. sqq.

ammoniaque. On peut remplacer cette dernière par le *polygala de Virginie*. On peut aussi dans la même vue , ajouter dès le commencement aux sels résolutifs & tempérants , du *vin émétique* , à une dose assez faible pour qu'il n'excite point de vomissement. Voyez *Syrop pectoral résolutif*. Souvent un vésicatoire appliqué sur la poitrine est l'expectorant le plus efficace.

S'il y a tendance à la putridité , la saignée est contraire , ou du moins on ne doit la pratiquer qu'avec beaucoup de précaution. On ajoute du camphre aux vésicatoires : & au lieu de nitre on se sert de sel ammoniac , de polygala de Virginie & de camphre. On emploie l'*oxymel* pour les fumigations. Dans les cas pressants , on mêle les acides minéraux avec du vin & du miel , & l'on donne l'infusion de *quinquina*.

La diarrhée qui survient à ces deux espèces de fièvres , est le plus souvent symptomatique , & doit être arrêtée par des émulsions avec le sel ammoniac , par des remèdes émollients , & par les vésicatoires appliqués sur le bas-ventre.

Dans une fièvre bilieuse il faut être circonspect dans l'usage de l'émétique ; & tâcher plutôt d'évacuer la bile par les selles au moyen des remèdes doux , tels par exemple que le *sel de Glauber* , la *manne* & les lavemens. Mais si les crachats sont cuits , & que la turgescence de la matière s'annonce par les parties supérieures : on peut encore se servir avec succès de l'émétique ; sur-tout en le faisant précéder d'un vésicatoire sur l'estomac , qui dans ce cas , non-seule-

ment prévient l'irritation que l'émétique pourroit occasioner aux poumons , mais facilite encore la turgescence & l'évacuation de la bile.

Pleurésie.

Les Médecins ne sont pas d'accord sur la définition de la *Pleurésie*. Les uns la font consister dans une inflammation des poumons ; les autres la regardent comme une inflammation des poumons & de la plevre à la fois ; & quelques-uns prétendent qu'il n'y a que la plevre qui soit enflammée.

Si elle ne consistoit que dans une inflammation des poumons , on ne voit pas pourquoi elle seroit différente de la *péripneumonie* , ou de l'*esquinancie de poitrine*.

Et si dans toute inflammation de la plevre les poumons étoient aussi enflammés ; il s'ensuivroit que les symptômes de la *péripneumonie* devroient toujours se joindre à la *pleurésie* ; ce que très-souvent on n'observe point.

Il est certain que dans une inflammation de la plevre , les poumons peuvent s'enflammer très-aisément : mais il n'est pas moins certain qu'il y a des cas où ils restent exempts de toute inflammation. Dans tous les deux cas les symptômes de la maladie sont différents , & ils méritent par conséquent des noms différents. Il ne faut donc appeller *pleurésie* que la seule inflammation de la plevre.

La *pleurésie* s'annonce par une douleur conf-

tante de côté, à laquelle se joignent une respiration pénible, courte & inégale, & un pouls dur & plein. Au reste, on n'y observe aucun symptôme de péripneumonie : la toux reste toujours sèche ; & la maladie ne se termine point par des crachats cuits : aussi n'a-t-on rien à ajouter au traitement général. Les vésicatoires sont appliqués sur la partie affectée. Cette maladie d'ailleurs est très-rare, par la raison qu'elle dégénère facilement en pleuropneumonie.

Pleuropneumonie.

C'est cette maladie que la plupart des Auteurs appellent *Pleurésie*. Elle consiste dans une inflammation de la plevre, qui s'étend jusqu'à la superficie des poumons. On y observe les symptômes de la pleurésie & de la péripneumonie : quoique ceux de la dernière soient dans un moindre degré. Le pouls est dur & plein, & la douleur piquante ; la langue n'est point brune, & les anxiétés ne sont pas aussi violentes. Cette maladie est souvent épidémique, de manière qu'il ne faut pour lors qu'un refroidissement pour en être atteint. Le *miasme* en est inconnu : mais l'inflammation paroît être souvent un *érysipele* ; parce qu'elle change facilement de place. Elle se termine, de même que la péripneumonie, par des crachats cuits, & par la sueur : elle peut cependant se terminer aussi sans crachats. Lorsque la douleur se porte du côté au cou & aux épaules, c'est communément un bon signe, & qui annonce une terminaison prochaine.

Mais si les crachats sanguinolents cessent tout-d'un-coup, c'est un signe que l'inflammation pénètre plus avant dans la substance même des poumons, & qu'elle y produit une péripneumonie, qui le plus souvent est mortelle. On peut porter le même pronostic, toutes les fois que les symptômes ne diminuent pas après le douzième jour au plus tard, & qu'il n'y a ni crise ni suppuration.

Dans la suppuration, les lobes du poumon affecté s'attachent très-souvent à la plevre, & de leur adhésion résulte une espece de sac où se forme l'abcès. On peut dans ce cas en évacuer le pus au moyen de l'opération ou d'un séton.

Au reste, le traitement est parfaitement le même que celui que nous avons indiqué pour la péripneumonie. Le pouls est ici un meilleur guide qu'il ne l'est dans cette dernière maladie. La saignée doit être répétée jusqu'à ce que le pouls perde sa dureté & sa plénitude. Mais si en devenant trop petit, il conserve cependant sa dureté, il faut s'abstenir de la saignée, & employer plutôt des remèdes émollients & antispasmodiques.

Inflammation du diaphragme.

Cette maladie se manifeste par une douleur piquante, qui s'étend depuis les dernières fausses côtes jusqu'aux dernières vertèbres dorsales. La respiration est courte, & accompagnée par conséquent d'anxiétés. L'irritation du diaphragme peut occasioner une toux sèche & le hocquet; auxquels se joignent souvent des convulsions & le délire.

Cependant ce dernier n'est point un symptôme essentiel à cette fièvre : quoiqu'il y ait beaucoup d'Auteurs qui prétendent , que dans une inflammation de poitrine , le *ris sardonien* & le *délire* sont des signes univoques de l'inflammation du diaphragme ; & que réciproquement une inflammation du diaphragme est toujours accompagnée du ris sardonien & du délire , qu'ils appellent pour cette raison *paraphrenitis*. Mais c'est un fait constaté par des observations exactes , que l'inflammation du diaphragme peut exister sans qu'il y ait ni délire ni ris sardonien : de même que ces deux symptômes peuvent avoir lieu sans aucune inflammation du diaphragme.

Au reste , cette maladie ne diffère de la *pleurésie* qu'en ce qu'elle peut facilement dégénérer en *inflammation du foie*. Elle a le même rapport avec cette dernière maladie , qu'a la pleurésie avec la *pleuropneumonie*. On suit la même méthode de traitement que dans la pleurésie.

Hépatite.

On entend sous le nom d'*Hépatite* une inflammation du foie : mais il faut la considérer sous deux états différents , qui ont entre eux le même rapport qu'a la *pleuropneumonie* avec la *péripleuropneumonie*.

L'inflammation occupe ou la superficie de la partie supérieure & convexe du foie , & la partie contiguë du diaphragme , ou elle est établie dans sa partie inférieure & concave , & pénètre

plus dans sa substance. Tous les deux cas se distinguent par les causes qui ont précédé , & exigent souvent une méthode de traitement différente.

L'inflammation de la partie supérieure du foie , se manifeste par une douleur constante & piquante de l'hypochondre droit , qui s'étend de bas en haut , & qui augmente par le mouvement du diaphragme. L'inspiration est douloureuse , tandis qu'au contraire l'expiration se fait avec plus d'aisance. Le pouls est plein & dur. Il y a souvent une toux sèche.

Cette inflammation ne diffère pas essentiellement de la pleuropneumonie : elle dépend des mêmes causes , & demande la même méthode de traitement. L'hémorrhagie de la narine droite (10) est souvent critique.

Si la fièvre qui l'accompagne est bilieuse , on ne doit pas craindre l'émétique , pourvu qu'on ait d'abord décidé la turgescence par des résolutifs , & prévenu les suites de l'irritation par des vésicatoires appliqués sur les parties affectées.

L'inflammation de la partie inférieure du foie s'annonce par une douleur sourde & oppressive , qui n'est point augmentée par le mouvement du diaphragme. Il s'y joint communément des symp-

(10) Parce qu'Hippocrate avoit observé que dans les affections des hypochondres , l'hémorrhagie du nez , qui se faisoit de la narine opposée à l'hypochondre affecté , étoit de mauvais augure. Voyez ses prédic. L. 1. Sect. 18.

tômes ictériques , par la raison que ce sont les organes sécrétoires & conducteurs de la bile , qui sont immédiatement affectés. Le pouls n'a pas la dureté qu'il a dans la première espèce , mais il ressemble souvent à celui de la péripneumonie. En général , cette seconde espèce d'inflammation du foie exige d'autant plus d'attention , qu'on peut facilement la méconnoître.

Quelquefois il s'élève une tumeur sur la partie extérieure.

Cette inflammation peut bien provenir des causes générales : mais il y a toujours d'autres circonstances particulières qui précèdent : telles sont sur-tout les passions de l'ame & la suppression des hémorroïdes dans une constitution bilieuse de l'air ou du corps.

La cause prochaine paroît être la congestion d'un sang acre & bilieux dans le système de la veine-porte.

La crise se fait , ou du moins est le plus souvent facilitée par la diarrhée : parce que les humeurs acres sont portées du foie au duodenum par les canaux ~~cholédocus~~ biliaires.

C'est par la même raison que la fièvre concomitante est le plus ordinairement bilieuse ; & qu'elle supporte très-bien les émétiques dans le commencement de la maladie , parce que le diaphragme dans ses mouvemens n'agit point immédiatement sur la partie affectée. Dans le progrès de la maladie on doit favoriser l'évacuation de la matière par la *manne* & par des lavemens émollients.

Comme

Comme rarement la fièvre est purement inflammatoire , mais qu'elle est presque toujours bilieuse en même temps , & assez souvent de l'espece desputrides , on doit être circonspect dans l'usage de la saignée. Les sangsues au contraire appliquées à l'anus , produisent presque toujours un bon effet.

Le *camphre* avec le *sel ammoniac* , sont ici principalement fort utiles.

On emploie extérieurement au lieu des vésicatoires le *mercure* ; dont les Indiens , chez lesquels cette maladie est très-commune , se servent même intérieurement avec succès.

Dans toutes les deux especes d'inflammation du foie , lorsque la résolution n'a pas eu lieu le douzieme jour au plus tard : on doit , si rien ne s'y oppose , s'attendre à la suppuration.

S'il y a tumeur à la partie extérieure , on peut en l'ouvrant procurer une issue au pus , & guérir ensuite l'abcès.

Mais quelquefois le pus se transporte à la cuisse ou au gras de la jambe , & y produit des abcès : qui , pour être presque sans-cesse entretenus par l'exulcération toujours subsistante du foie , sont le plus souvent incurables , & même ne doivent pas être guéris.

Il se peut aussi que le pus étant absorbé , s'évacue ensuite par les voies urinaires , les poulmons ou les intestins. Il est de même possible que l'*estomac* , dans la premiere espece d'inflammation du foie , ou quelque *intestin* dans la seconde , soient corrodés , livrent passage au pus , & , en

cas de guérison , contractent adhérence avec le foie.

Lorsque l'absorbtion se fait lentement , une *fièvre consomptive* en est la suite : & si l'abcès s'ouvre dans le bas-ventre , il décide une *ascite purulente*. Tous ces deux cas sont suivis de mort.

S'il n'y a ni résolution , ni suppuration , ni gangrene , il se forme des indurations , avec lesquelles la douleur cesse à la vérité , mais il reste une respiration pénible & de mauvaises digestions suivies de *cachéxie* & d'*hydropisie*.

Gastrite.

On appelle *Gastrite* l'inflammation de l'estomac.

Elle se manifeste par une douleur dans l'*épigastre* , qui augmente par la présence des alimens & de la boisson , par la respiration & par la pression extérieure. Il s'y joint une envie continuelle de vomir , & l'on rend tout ce que l'on prend. Les extrémités sont froides , le pouls est un peu dur & concentré , & le malade communément fort constipé.

Les causes de cette maladie agissent ou par sympathie , ou elles sont dans l'estomac même.

Les lésions de la tête agissent ordinairement sur le foie & sur l'estomac , & peuvent y produire une inflammation.

La matière acre contenue dans l'estomac , y est introduite par la bouche , ou elle s'y transporte par *métastase* de quelque autre partie du corps.

A la premiere classe appartiennent tous les poisons acres , tels que le *sublimé* & l'*arsenic* , les émétiques & les purgatifs , ou acres en effet , ou administrés mal-à-propos à des personnes d'un tempérament fort irritable, pléthorique & sujettes de plus à la constipation. Des alimens & des boissons trop échauffantes peuvent aussi occasioner une inflammation de l'estomac.

Dans la petite vérole & dans la rougeole , l'inflammation de l'estomac peut avoir lieu par métastase.

La maladie est toujours dangereuse ; quoique jusqu'au huitieme jour on conserve encore l'espoir de combattre l'inflammation avec succès. La plus dangereuse est celle qui est occasionée par *sympathie* à la suite des lésions de la tête, ou par des poisons avalés.

Le traitement doit être approprié aux différentes causes. Dans les lésions de la tête , la gastrite est un symptôme qui ne se guérit qu'après avoir enlevé la cause. En cas de métastase , on tâche de chasser hors du corps la matiere par les felles ou par la transpiration.

Lorsque les causes irritantes sont encore dans l'estomac , on tâche de favoriser le vomissement au moyen des boissons mucilagineuses & huileuses que l'on continue tant que les matieres rejetées présentent des caracteres nuisibles.

Si ces causes ne s'évacuent point convenablement , comme cela arrive dans le cas de poisons acres ; on tâchera de *détruire* , ou du moins de *mitiger* leur nature corrosive : on obtient le pre-

mier effet , au cas que ce soit de l'*arsenic* ou du *sublimé* qu'on a pris , par le moyen du *foie de soufre* , qui décompose la mixtion du poison ; & l'on parvient à opérer le second , en faisant prendre abondamment au malade des boissons mucilagineuses & huileuses.

Il convient aussi de combattre dès le commencement l'inflammation. Pour cet effet , on saigne & on lâche le ventre. Si le vomissement persiste , & que les matieres rendues ne présentent plus de caracteres nuisibles , on tâche de l'appaiser par un vésicatoire appliqué sur l'estomac , & par l'*antiémétique de Riviere*. On doit encore rechauffer par des frictions les extrémités , ordinairement froides. Il faut être circonspect dans l'usage intérieur de l'opium & des remedes aromatiques , attendu qu'ils peuvent augmenter l'inflammation. On pourroit plutôt les employer extérieurement : on applique sur l'estomac quelque emplâtre émollient , fait avec du camphre & de l'opium ; & on lave les extrémités avec des eaux aromatiques.

Entérite.

C'est le nom qu'on donne à l'*inflammation des intestins* , qui très-souvent est accompagnée de l'*inflammation de l'épiploon*.

Elle est toujours accompagnée de douleurs constantes & quelquefois cuisantes. Le bas-ventre devient plus douloureux par la pression ; le malade est ordinairement constipé , & rend sou-

vent par le vomissement les alimens & la boisson quelque temps après les avoir pris. La maladie se distingue enfin de la simple *colique*, par la fièvre. Le pouls est ordinairement petit mais dur ; la chaleur des extrémités n'est point considérable.

Les causes sont : 1°. des hernies *étranglées*, 2°. des accouchemens qui ont précédé, 3°. des hémorrhagies supprimées, 4°. des diarrhées & des dysenteries, 5°. des substances acres prises intérieurement, 6°. des excréments endurcis, & 7°. des *métastases*.

La maladie est toujours dangereuse ; par la raison sur-tout qu'on peut facilement la méconnoître dans son commencement. L'inflammation peut dégénérer très-facilement en gangrene, & se termine fréquemment par suppuration. Plus les extrémités sont froides & la constipation opiniâtre, plus le cas est dangereux. Le hocquet & le vomissement des matières fécales sont aussi des symptômes dangereux.

Au cas qu'il y ait une hernie étranglée, mais sans adhésion des parties, on peut souvent en opérer la réduction par des fomentations d'eau froide & de glace. On obtient rarement cet effet par les émolliens, qui rendent même souvent la réduction plus difficile, en dilatant les intestins sortis du ventre. Si la réduction est impossible, il faut en venir au plutôt à l'opération.

On tâche de rétablir les hémorrhoides, & chez les femmes les règles supprimées, par des sangsues appliquées à l'anüs & aux parties de la génération, & par des fomentations chaudes.

Lorsque la diarrhée ou la dysenterie subsistent encore , on tâche d'y remédier suivant leurs causes respectives.

En cas de poisons avalés , on procede de la maniere que nous avons exposée dans l'article de la *Gastrite*.

Il faut , dès qu'on observe l'inflammation , pratiquer nécessairement une saignée , en la proportionnant aux forces du malade & à la nature de la fièvre.

On cherche en même temps à entretenir la liberté du ventre. Pour cet effet , on commence par des lavemens émollients ; on en vient ensuite aux irritants faits avec du tartre émétique dissous dans l'oxymel ; & l'on frotte en même temps le bas-ventre avec des substances émollientes & antispasmodiques. Si ces moyens ne produisent aucun effet , on emploie la fumée du tabac , & l'on applique des vésicatoires sur le bas-ventre. On peut aussi y appliquer des cataplasmes froids & même la glace. Pour ce qui est des remèdes internes , il faut être fort circonspect dans leur usage , tant que la constipation dure : parce qu'ils peuvent augmenter l'inflammation par leur *stimulus*. Si cependant des poisons ou d'autres substances acres se trouvent dans les premières voies , on peut employer les boissons huileuses & mucilagineuses.

Nephritie.

On appelle de ce nom l'*inflammation des reins*. Elle s'annonce par une douleur constante.

des parties affectées , qui débute avec la fièvre , & qui est plus ou moins vive suivant la différence de l'endroit qu'elle occupe. Plus le *bassin* est enflammé , plus la douleur est piquante , & le pouls dur : mais si l'inflammation est plus intérieure & dans la substance même des reins , la douleur est moins piquante & plus oppressive , & le pouls n'est point aussi dur. Il s'y joint ordinairement une rétention d'urine , ou du moins une strangurie. L'urine est fort rouge ou même sanguinolente ; quelquefois elle est pâle. Il survient aussi facilement des vomissemens , des coliques , des constipations , & des envies fréquentes , mais inutiles , d'aller à la selle.

Cette maladie n'est guere épidémique. Elle est occasionnée par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoidal ; particulièrement lorsqu'il y a constipation , & qu'il survient des échauffemens ou des refroidissemens. La rétention forcée de l'urine , des lésions extérieures , & l'usage des diurétiques très-forts , y peuvent aussi donner lieu : mais la cause la plus ordinaire est le calcul des reins.

Un flux de sang favorise souvent la résolution de cette maladie , qui se fait d'ailleurs par un sédiment épais qu'on observe dans les urines : mais elle peut aussi très-bien se terminer par suppuration.

Le pus se porte par les uréteres à la vessie , & c'est ce qui peut arriver de mieux ; ou l'abcès s'élève vers la partie extérieure & demande alors l'opération ; ou quelque intestin se corrode , livre

passage au pus , & s'attache ensuite au rein ; ou l'abcès s'épanche dans la cavité du bas-ventre , & cause une mort soudaine ; ou enfin le pus est absorbé lentement & occasionne la *phthisie renale*.

L'induration a rarement lieu , & plus rarement encore la gangrene.

La methode antiphlogistique peut bien convenir dans cette maladie ; il faut seulement éviter tous les remedes qui agissent particulièrement sur les voies urinaires. On ne doit point par conséquent employer les vésicatoires , à moins que la fièvre ne les exige absolument ; & dans ce cas même on doit les mitiger avec du camphre , & ne point les appliquer directement sur la partie affectée.

On fait la saignée au pied , toutes les fois que la maladie dépend de quelque hémorrhagie supprimée : mais si les forces du malade ne la permettent pas , ou que la fièvre soit de nature putride , l'on doit se contenter des sangsues appliquées à l'anus ou aux parties de la génération.

Les remedes extérieurs les plus efficaces sont les fomentations & les lavemens émollients. On donne intérieurement le nître dans des émulsions avec du camphre , & s'il faut lâcher le ventre , on prescrit la manne.

Cystite.

L'inflammation de la vessie rarement est une maladie primitive : elle est le plus souvent la suite du calcul , ou de son opération , ou d'une longue rétention

rétention d'urine. Des lésions extérieures peuvent aussi quelquefois y donner lieu. Son traitement est le même que celui de l'*inflammation des reins*.

Métrite.

L'inflammation de la matrice, considérée comme une maladie aiguë, n'a guère ou n'a jamais lieu hors le temps des couches. Je la renvoie par conséquent aux maladies des femmes en couche.

Fievre érysipélateuse.

L'Erysipele tient le milieu entre une véritable inflammation & une fièvre exanthématique, puisqu'il est toujours le produit d'un mouvement fébrile, & qu'il change facilement de place. Il y a des fièvres érysipélateuses internes ; & la plupart des *pleuropneumonies* paroissent être plutôt des *érysipèles* que de véritables *phlegmons* : mais cette distinction est difficile à faire ; & je ne parle ici que de la fièvre qui est accompagnée d'un *érysipele* externe.

L'érysipele est une inflammation qui s'étend sur la superficie de la peau, y forme une tumeur plate, qui cède à la pression, change facilement de place, & est souvent recouverte de petites phlyctènes ou vésicules pleines d'une humeur jaune. Il occupe le plus communément le visage, & assez souvent la poitrine. Lorsque son acrimonie est très-considérable, on lui donne le

nom de *feu de St. Antoine* : & s'il embrasse le bas-ventre en guise de ruban , celui de *ceinture* (*zoster* ou *zona*). L'érysipele des pieds est plutôt une maladie chronique , & existe souvent sans fièvre , quoiqu'il dépende des mêmes causes.

La cause de l'érysipele , autant que de nouvelles observations peuvent l'établir , est toujours une acrimonie bilieuse. Cependant la fièvre qui l'accompagne peut être non-seulement inflammatoire , mais aussi putride ou maligne. Il peut par un mauvais traitement se terminer par suppuration : & cette suppuration n'est point aussi bénigne que celle du phlegmon ; mais dégénère en gangrene , ou du moins en un ulcère long & fâcheux.

Comme l'érysipele est toujours amené par un mouvement fébrile , il peut dès-lors , quoique rarement , être critique.

Et comme la fièvre qui l'accompagne est toujours *inflammatoire-bilieuse* , ou *putride-bilieuse* , on procède dans son traitement de la manière que nous avons indiquée ci-dessus. Il faut cependant employer de bonne heure la méthode évacuante , à cause de sa tendance à l'exulcération.

On ne fait rien extérieurement , si ce n'est que , lorsqu'on a lieu de craindre la gangrene , on emploie les scarifications , & des fomentations de quinquina.

DES EXANTHÈMES.

Les *Exanthèmes*, dont je parle ici, sont des taches ou des protubérances de la peau, accompagnées de fièvre.

Les causes sont, ou une acrimonie particulière dans le sang, ou un *miasme*.

Ils sont ou critiques ou symptomatiques, & peuvent se joindre à toute espèce de fièvre. La même espèce d'exanthème peut être accompagnée d'une fièvre tantôt inflammatoire, tantôt putride, tantôt bilieuse, & tantôt maligne : & c'est de la nature de ces fièvres que dépend le plus ou moins de danger des exanthèmes.

Aussi doit-on en diriger le traitement d'après les indications que présente la fièvre. On ne provoque jamais directement les exanthèmes critiques : mais on tâche seulement d'écarter tout ce qui pourroit s'opposer à leur éruption.

Peste.

La *Peste* se caractérise par des inflammations locales des glandes ou des parties musculieuses & membraneuses, qui rarement se terminent par une suppuration bénigne, mais qui tendent souvent à la gangrene. On les appelle dans le premier cas *bubons*, & dans le second, *charbons* ou *anthrax*.

Les bubons se manifestent communément le troisième jour de la maladie, & sont souvent cri-

tiques ; les charbons au contraire désignent toujours un état fâcheux de la maladie.

Il n'est point décidé si la maladie attaque plus d'une fois le même sujet.

La cause prochaine est un miasme, endémique en *Egypte* , & qui est apporté en *Europe* par le vent du Midi. Ce miasme ne doit pas même avoir une très-grande volatilité ; puisqu'il peut rester renfermé long-temps dans des caisses & dans des balles : cependant il se communique fort aisément. Il paroît agir ordinairement sur la bile : mais principalement sur les nerfs ; ce qu'on pourroit déduire des moyens prophylactiques , qui consistent pour la plupart dans une diète fortifiante , & dans la tranquillité de l'esprit.

La fièvre qui accompagne la peste , est aussi variée que dans d'autres maladies aiguës : cependant elle n'est jamais parfaitement bénigne , à cause de la grande acrimonie du virus.

Dans une bonne & froide constitution de l'air , & chez des personnes robustes , les symptômes nerveux ne sont point en grand nombre ; la fièvre est d'une nature inflammatoire assez pure ; les bubons se terminent par une suppuration bénigne ; & l'on y observe rarement des charbons. Néanmoins il ne faut point employer la méthode antiphlogistique dans toute son étendue ; & l'on doit éviter sur-tout les évacuations copieuses. Après l'emploi circonspect de la saignée , on tâche de favoriser la transpiration par de légers alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque première*.

Mais lorsque l'état de l'air ou du corps a une tendance à la putridité , il survient ordinairement des charbons ; & la maladie est fort dangereuse. Dans ce cas il faut toujours mêler avec les anti-septiques , les remèdes fortifiants , tels que les *acides minéraux* & le *vin*. On donne , pour provoquer la sueur , la *Potion alexipharmaque seconde*.

Le plus souvent il y a une acrimonie bilieuse dans les premières voies , qu'on doit cependant évacuer par le moyen des émétiques plutôt que par celui des purgatifs.

La peste maligne tue souvent le malade dès le second jour , avant qu'il paroisse ni bubons ni charbons.

Petite - Vérole.

La *Petite-Vérole* consiste dans des taches rouges , qui ont un point au milieu , qui s'élèvent petit-à-petit , & finissent par suppurer.

La cause prochaine est un miasme , qui ne s'engendre pas (au moins chez nous) dans le corps même. La maladie peut se transporter par le moyen de l'air , d'un endroit à un autre. Elle fut connue pour la première fois l'an 572 en Arabie ; & de-là fut portée par les Sarrafins en Europe , où l'on n'a aucun motif de présumer qu'elle eût été avant cette époque.

L'activité de ce miasme dépend toujours des circonstances particulières de l'air & du corps : aussi la petite-vérole regne-t-elle très-souvent dans la campagne , tandis que les Villes circon-

voisines en demeurent exemptes ; aassi n'attaque-t-elle pas deux fois le même sujet , & n'est-il pas nécessaire que tout homme éprouve cette maladie.

Quoique le miasme soit toujours le même , son action cependant varie , au point de produire une fièvre tantôt inflammatoire , tantôt putride , tantôt bilieuse & tantôt maligne. L'éruption même des pustules , n'est pas non plus uniforme : & il y a des cas où le miasme se sépare du corps affecté , non par la voie des pustules , mais simplement par la sueur.

Puis donc que ce miasme agit d'une manière si variée , & qu'il n'y a point d'*antidote* connu contre lui : on doit absolument diriger le traitement d'après la nature de la fièvre qu'il excite.

Le cours de la maladie se divise en quatre périodes , qui sont :

1°. Le *Période de l'ébullition*. Après la communication du miasme , il paroît une fièvre , ordinairement accompagnée d'assoupissement , de constipation & de maux de gorge ; l'urine est communément trouble.

2°. Le *Période de l'éruption*. C'est au troisième jour que les boutons se manifestent chez les adultes avec sueur , & chez les enfants assez souvent avec des mouvemens épileptiques. Ils paroissent d'abord sur le visage , ensuite sur les mains & sur le corps , & enfin sur les extrémités inférieures.

3°. Le *Période de la suppuration*. Ce période débute d'ordinaire vers le sixième jour avec des

mouvemens fébriles. Les boutons commencent à devenir pâles; & les paupieres se tuméfient. Le septieme jour ils deviennent blancs dans leur milieu, le huitieme dans tout leur contour, & le neuvieme ils prennent une couleur jaune. Cette suppuration suit le même ordre que l'éruption, en commençant par le visage, & en parcourant successivement tout le corps jusqu'aux extrémités inférieures.

4°. Le *Période de la dessication*. Dans la petite-vérole bénigne, ce période commence au dixieme jour. Les croûtes qui se forment à cette époque, tombent après le douzieme.

Les pustules sont ou distinctes & séparées les unes des autres, ou se joignent ensemble & se confondent: on appelle les premieres *discrettes*, & les secondes *confluentes*.

Il survient chez les adultes dans le temps de la suppuration, une salivation qui est quelquefois tant soit peu critique, & qui dès-lors ne doit être ni provoquée, ni supprimée.

Après que la suppuration a eu lieu, l'absorption du pus excite ordinairement une fièvre, à laquelle on donne le nom de *fièvre secondaire* de la petite-vérole.

C'est un bon signe lorsque la fièvre de l'éruption cesse avec l'éruption même: si elle persiste, la maladie n'est point bénigne.

Les mouvemens épileptiques, qui précèdent immédiatement l'éruption chez les enfans, ne sont guere dangereux.

C'est un mauvais signe lorsque l'éruption se fait

avant le troisieme jour ; & plus mauvais encore quand elle se fait long-temps après.

Lorsque les taches sont par-tout d'un rouge égal , elles se confondent ordinairement ensemble : ce qui cependant n'est pas toujours dangereux ; pourvu que la rougeur disparoisse après le troisieme jour. Mais si au contraire elles sont pâles dès le moment de l'éruption , il y a beaucoup à craindre.

C'est encore un mauvais signe lorsque l'éruption n'observe point l'ordre indiqué ci-dessus.

Le second jour après l'éruption doit être proprement le meilleur de la maladie.

Les pustules confluentes ne sont pas toujours dangereuses : tout dépend de la fièvre concomitante.

Lorsque les boutons sont encore rouges le troisieme jour , à compter de celui de l'éruption , la maladie est plus longue : & ce n'est que le septieme (à compter du même jour) qu'on doit attendre , ce qui autrement arriveroit le quatrieme.

La salivation indique toujours un état fâcheux de la maladie : le malade peut mourir , lors même qu'elle se fait bien (11).

La fièvre secondaire se manifeste souvent avant la maturité même des pustules ; c'est-à dire , que
dans

(11) La salivation se fait bien , si la bave est délayée , légère & permanente : elle se fait mal , si la bave est visqueuse , rejetée avec peine , & qu'elle s'arrête tout-à-coup. Voyez Rozen , Malad. des enf. p. 140. sqq.

dans ce cas les mouvemens fébriles , qui s'étoient manifestés au commencement de la suppuration ne discontinuent point , mais constituent également la fièvre secondaire. Cette fièvre non-seulement entretient la tendance générale à l'inflammation , mais souvent elle occasionne encore par métastase des dépôts de pus mortels. On a lieu de présumer que cette métastase se fait , toutes les fois qu'on observe de l'inquiétude , des anxiétés , l'insomnie , une respiration difficile , des douleurs au cou , & des spasmes.

Quant au traitement , on ne doit rien faire en général lorsque tout va bien. Il ne faut en aucune maniere forcer l'éruption : à moins qu'elle ne reste trop long-temps à se faire ; & alors on doit en chercher les causes , & tâcher de les éloigner. On ne doit pas non plus la retenir par force : pourquoi feroit-on dans la petite-vérole , ce qu'on ne se permet pas dans aucune autre maladie , ni souvent même dans l'état de santé ?

Pour prévenir une éruption trop abondante au visage , quelques Médecins ont conseillé les bains de pieds : mais il est premierement fort douteux que l'on obtienne par-là l'effet qu'on désire ; & en second lieu , ils sont très-souvent contre-indiqués.

La salivation est souvent entretenue par une surcharge des premières voies ; & dès-lors elle est diminuée par des remèdes évacuans.

La fièvre secondaire exige l'usage des acides & des laxatifs ; les premiers , pour s'opposer à la putridité , & les seconds , pour évacuer le

pus. La *manne* convient éminemment dans ce dernier cas. S'il y a quelque métastase, on a recours aux vésicatoires, qu'on peut même changer en cauteres. Il est même à propos, pour prévenir de pareils dépôts de pus, de soutenir l'action de la peau par de légers *diaphorétiques*, tels que le *polygala de Virginie* : mais si cela ne suffit pas, & que la peau reste sèche, il convient d'employer les bains chauds & les fomentations.

Lorsque la fièvre est purement inflammatoire, la petite-vérole est de même nature. La diathèse phlogistique peut être exaltée au point d'empêcher l'éruption ; dans ce cas une saignée peut la décider. Souvent aussi dans cette diathèse éminemment phlogistique, la petite-vérole est confluente : cependant on réussit communément au moyen d'une bonne méthode antiphlogistique.

On peut présumer une tendance à la putridité, par la constitution de l'épidémie & du corps, avant même que les signes s'en présentent. Dans ce cas la fièvre de l'éruption est communément accompagnée d'une plus grande chaleur, quoique cependant le visage soit pâle. Les boutons même sont dès le commencement d'un rouge plus foncé, ils se joignent ensemble & se confondent, ils ne s'élèvent point convenablement, ils deviennent bleuâtres & enfin noirs. Cette putridité est bien différente de celle qui est la suite de la fièvre secondaire : puisque la première dépend de la constitution épidémique ; tandis que la seconde est occasionnée par le pus.

Cette espèce de petite-vérole est extrêmement

dangereuse , & se termine ordinairement le huitieme , le onzieme ou le treizieme jour. Pendant la fièvre de l'éruption , on doit éviter avec soin tout ce qui pourroit affoiblir le malade ; il faut lui faire prendre souvent de l'*oxymel* ; & immédiatement après l'éruption , lui donner les *acides minéraux* , le *quinquina* , ou , si c'est un enfant , lui faire prendre l'*alun*.

Si la putridité est parvenue à son comble , il faut avoir recours au *camphre* & au *vin*.

Comme en général la fièvre inflammatoire & la fièvre putride s'offrent rarement dans leur état de pureté , il arrive souvent aussi que la fièvre de la petite-vérole est bilieuse ; c'est-à-dire qu'elle se complique avec une saburre bilieuse des premières voies , qui influe sur la fièvre , & qu'on doit tâcher d'évacuer.

La petite-vérole bénigne ordinaire , est communément de nature inflammatoire-bilieuse : il y a cependant des épidémies , où la fièvre est putride-bilieuse.

Lorsque la bile n'est point évacuée , elle rend l'éruption difficile , occasionne de mauvaises supurations , & une salivation affoiblissante : souvent elle rend la fièvre secondaire plus dangereuse.

Mais comme on doit ménager les forces jusqu'à la maturité des boutons , il ne convient point de purger beaucoup ; il seroit plus à propos de rendre d'abord la matière mobile par la *manne* & le *sél admirable* , pour l'évacuer ensuite au moyen de l'émétique.

Le temps le plus propre pour administrer l'émétique, est le commencement du troisieme jour : par-là non-seulement on se ménage assez de temps pour l'emploi des résolutifs, mais encore on place l'émétique à l'époque où il peut faciliter l'éruption.

Mais après la maturité des boutons, supposé que la matiere rendue mobile n'a pas été évacuée convenablement, il faut cependant s'abstenir de l'émétique ; & employer, comme nous l'avons déjà dit, les *laxatifs*, beaucoup plus convenables par rapport à l'évacuation du pus qu'on doit procurer.

Ce que l'on pourroit dire de l'usage des *évacuants* par rapport aux boutons formés intérieurement, ne pourroit être qu'hypothétique : parce qu'une semblable éruption n'est point encore suffisamment démontrée ; quoiqu'il y ait des observations qui semblent la rendre assez probable.

Quelquefois la fièvre qui accompagne la petite-vérole, est une *fièvre lente-nerveuse* : c'est-à-dire que la Nature alors n'a pas assez de forces pour mettre le miasme en voie de coction. Dans ce cas l'éruption est retardée souvent jusqu'au septieme & huitieme jour, & se fait dans un ordre opposé, en commençant par les extrémités & finissant au visage. Les pustules sont pâles, ne s'élevent point ; & enfin donnent au lieu de pus, une humeur aqueuse ou âcre, ou elles s'endurcissent. Dans le premier cas, on les appelle *petite-vérole crystalline* ou *lymphatique*, & dans le second, *petite-vérole verruqueuse*. Il survient

toujours de nouveaux boutons , qui finissent souvent par épuiser les forces du malade.

C'est dans cette espece de petite-vérole que le traitement *excitant* , si usité parmi le Peuple , doit avoir lieu. On donne d'abord un émétique , on applique des vésicatoires , & l'on administre ensuite les *alexipharmques* & le *vin*.

Comme le plus ou moins de danger du miasme de la petite-vérole dépend toujours de circonstances accessoires , on peut en affoiblir la malignité en l'introduisant dans le corps dans des circonstances favorables. C'est sur ce principe , confirmé par l'expérience , qu'est fondée l'*inoculation de la petite-vérole*. Et si nous sommes en état d'assigner les circonstances les plus favorables pour la coction du *virus variolique* , il n'est pas douteux qu'on ne puisse par l'inoculation diminuer le danger de cette maladie : puisque , en premier lieu , la plupart des hommes y sont sujets au moins une fois , & que le peu qui en échappe n'est qu'une exception à la regle générale ; & qu'en second lieu , dans la petite-vérole naturelle les circonstances très-souvent ne sont point favorables.

Il paroît par des observations faites au sujet de l'inoculation , que , généralement parlant , il meurt beaucoup moins de sujets inoculés , que de ceux qui ont la petite-vérole naturelle : c'est ce qui paroît prouver la possibilité d'assigner les circonstances , dont dépend le plus ou moins de danger de cette maladie.

Mais peut-être n'est-ce qu'une illusion ; peut-

être la petite-vérole inoculée n'est-elle plus légère que parce que son virus n'est pas détruit complètement, mais qu'il reste dans le corps inoculé.

On est au moins fondé à regarder comme vraisemblables de pareilles conjectures. On ne voit pas d'abord pourquoi la petite-vérole inoculée seroit en général plus légère que la plus bénigne petite-vérole naturelle. Si l'on soutient cette opinion, on contredit l'expérience; & de plus, on laisse subsister le soupçon que le virus n'a pas été convenablement travaillé par la Nature, mais qu'il a corrompu la masse des humeurs, ou qu'il ne garantit point suffisamment d'une seconde contagion. En vain objecteroit-on que le virus de la petite-vérole n'a pas besoin d'être travaillé: la Nature ne souffre rien d'*hétérogène* dans les humeurs; elle tâche, toutes les fois qu'elle en a la force, de l'en séparer par des mouvemens fébriles. Si l'on ajoute, qu'il ne s'agit que de dépouiller, pour ainsi dire, le corps de la disposition à recevoir le virus de la petite-vérole: je réponds que la petite-vérole inoculée n'est souvent si légère que parce que la Nature ne se trouve disposée ni à recevoir, ni à travailler ce virus; & que par conséquent l'inoculation ne lui ôte point cette disposition. Tout ce que l'on fait alors, c'est d'introduire dans le corps une matière vénéneuse: qui, si elle n'en est point séparée, doit nécessairement nuire d'une autre manière; car personne ne s'avisera de regarder la matière de la petite-vérole comme une substance innocente.

Ces conjectures acquièrent d'autant plus de

poids qu'il existe en effet des cas , où la matiere de la petite-vérole n'ayant point excité une fièvre & une éruption régulières , produit d'autres accidens qui n'auroient pas eu lieu ; tels par exemple qu'une *fistule lacrymale*. On a aussi observé de petites-véroles inoculées , où , à raison des saignées copieuses faites après l'inoculation , il ne parut que peu de boutons : mais dans lesquelles , dès que les forces furent rétablies , il s'alluma une nouvelle fièvre , qui décida une éruption abondante. D'ailleurs il n'est pas encore constaté , que la mortalité , prise en général , soit diminuée par l'inoculation.

Je me suis écarté de mon sujet en faveur de cette matiere : parce que je ne regarde point comme une chose indifférente d'agir avec ce virus d'une maniere aussi leste , que s'il étoit question d'une prise de tabac. Mon dessein n'est point de condamner absolument l'inoculation : je crois seulement que jusqu'à présent nous ne sommes point en état de déterminer convenablement les circonstances , à la faveur desquelles le *virus* de la petite-vérole peut être élaboré dans le corps , & séparé ensuite de la maniere la plus sûre & la plus innocente. Celui qui est en état de choisir ces circonstances peut fort bien inoculer : il rendra des services immortels à l'humanité.

Au reste , souvent il s'agit aussi d'une utilité relative. L'inoculation seroit toujours assez utile , quand elle ne seroit que garantir des épidémies très-malignes & des traitemens mal-entendus : & , quoique je ne crois pas cette raison

suffisante pour déterminer chaque particulier ; ce sera toujours un motif assez puissant pour engager les Souverains à protéger & à favoriser cette pratique.

Pour inoculer , il faut donc que l'état de la saison & la constitution épidémique soient favorables. L'hiver, quand il est beau , doit être la saison de préférence , parce que la *constitution épidémique* est alors le plus souvent de *nature phlogistique* , & par conséquent bénigne.

On doit en second lieu , choisir des sujets d'un bon tempérament , ou du moins dont l'état de santé soit également favorable à l'inoculation. On peut facilement se tromper dans un pareil choix : & c'est ce qui diminue jusqu'à présent l'utilité de cette pratique. Car il est démontré par l'expérience , qu'il y a des virus , tels par exemple que le *virus scrofuleux* , qui n'aggravent point la petite-vérole ; comme il est également reconnu qu'en général la matière variolique a fort peu d'affinité avec d'autres virus : tandis qu'au contraire il y a d'autres états du corps , où l'action de cette matière devient dangereuse.

Troisièmement , l'âge ne doit guere être au-dessous de deux ans : autrement la nature pourroit bien manquer de forces nécessaires.

On n'a pas besoin non plus d'une préparation particulière. Il ne faut point inoculer les sujets chargés de mauvais suc ; & ce qui convient aux autres , se fait mieux pendant la maladie même.

Il faut choisir le *virus variolique* un peu fluide , & pris de boutons qui soient en pleine maturité ,

rité , & qui ne soient point couverts de croûtes.

La meilleure maniere & la plus facile de pratiquer l'inoculation , c'est de prendre sur le bout d'une lancete un peu de *virus variolique* , d'inciser l'épiderme , & de déposer le virus dans l'endroit de l'incision. La partie intérieure du bras depuis l'épaule jusqu'à la main , est l'endroit le plus sûr & le plus convenable pour cette opération.

Après le troisieme jour , la plaie commence à s'enflammer , l'urine se trouble , & l'haleine devient forte. Bientôt après paroît la fièvre de l'éruption , qui est ordinairement légère , & rarement suivie de salivation & d'une fièvre secondaire.

Lorsqu'après l'inoculation il paroît quelques boutons autour de la plaie , mais sans fièvre régulière suivie d'éruption , on n'est pas à l'abri d'une contagion ultérieure. Car chez ceux même qui ont eu la petite-vérole , on peut , par le moyen de l'inoculation , faire venir des boutons autour de la plaie : nouvelle preuve que la petite-vérole trop bénigne ne détruit pas entièrement la disposition à une seconde contagion ; & que , s'il n'y avoit ni épidémies de petite-vérole maligne , ni mauvais Médecins , ni mauvais traitemens , ni pratiques absurdes de la part des assistans , on feroit mieux d'attendre la petite-vérole naturelle.

Petite - vérole fausse ou volante.

Les Allemands donnent à cette espece de petite-vérole les noms de *Schweipocken* , *Spitz-*

pocken, *Windpocken*, ou *Wasserpocken*. Les boutons paroissent dès le second jour, accompagnés d'une fièvre légère, commencent ordinairement par le dos, & suppurent déjà le lendemain, ou se remplissent du moins d'une humeur aqueuse.

Cette espèce ne garantit point de la *petite-vérole régulière* : & l'on a conclu de-là, que la matière de cette petite-vérole diffère essentiellement du virus de la petite-vérole régulière.

Cependant ce qu'il y a de certain c'est qu'elle ne paroît que pendant le cours de la régulière : & je ne suis pas éloigné de croire qu'il en est de la petite-vérole fautive, comme de celle qui se manifeste sans fièvre, autour de la plaie, à la suite de l'inoculation, & que toutes les deux par conséquent dépendent de la même cause, & ne diffèrent dans leurs effets que du plus au moins.

Rougeole.

On appelle *Rougeole* des taches moins élevées, mais plus étendues que celles de la petite-vérole; qui ne suppurent point, mais se dessèchent, & se terminent par la desquamation de la peau.

Elle ressemble à la petite-vérole : 1°. comme elle, elle attaque presque tous les hommes; 2°. elle ne les attaque peut-être qu'une seule fois; 3°. elle dépend d'un miasme particulier; 4°. elle est épidémique; & 5°. elle est une maladie nouvelle chez nous.

La fièvre commence presque toujours avec des symptômes de catarrhe : & lorsque les choses vont bien , l'éruption commence le quatrième , & la desquamation le sixième jour.

L'éruption n'est point critique , ou du moins elle n'adoucit point la fièvre.

Les taches rouges annoncent un état très-inflammatoire , les pâles un défaut de force , & les plombées une tendance à la putridité.

La rougeole se répercute très-aisément , & occasionne des inflammations de poitrine dangereuses.

Elle laisse très-souvent des dartres & des ulcères après elle : & son *virus* paroît avoir quelque rapport avec le virus scrofuleux.

Il faut donc dans le traitement avoir sur-tout soin de prévenir de pareilles *métastases* : ainsi le régime doit être plus chaud que dans la petite-vérole.

Dans une diathèse phlogistique , si l'éruption est difficile , on peut la faciliter par la saignée. Du reste , on favorise la transpiration par des boissons copieuses un peu *nitrées* , & par des remèdes légèrement *camphrés*.

Lorsqu'il y a tendance à la putridité , il faut se hâter d'employer les *alexipharmques* & les *antiseptiques*.

Dans le cas de diathèse bilieuse , on peut faciliter & soutenir l'éruption par le moyen de l'émétique.

Et si la nature manque de forces , il faut avoir recours aux vésicatoires & au vin.

Autre espece de Rougeole appelée
Rubeolæ (12).

Elle differe de la *Rougeole*, en ce que la fièvre ne commence point avec larmoyement & toux, mais le plus souvent, avec un mal de gorge; en ce que les exanthêmes sont plus élevés & remplis d'une humeur puriforme, & qu'ils tombent non par desquamation, mais par la séparation de l'épiderme.

Le traitement ne differe pas beaucoup de celui de la rougeole. Tout dépend de la nature de la fièvre, & des circonstances particulieres. A cause de l'*esquinancie*, qui dans une fièvre putride est ordinairement dangereuse, on doit faciliter l'éruption des boutons, par le moyen des vésicatoires & des remedes diaphorétiques.

Si la fièvre est de nature inflammatoire, la saignée peut, de même que dans la rougeole, favoriser l'éruption.

Fievre Rouge ou Scarlatine.

Ces *Exanthêmes* different de la *petite-vérole* & de la *rougeole*, en ce qu'ils sont gros & difformes, & d'un rouge plus foncé, qu'ils se

(12) Cette espece n'est qu'une variété de la *rougeole*, comme l'Auteur lui-même semble l'indiquer dans sa *Pyréologie*, pag. 156. *Sauvages* ne la distingue point de la *rougeole*. Voyez *Nosol. Method.* tom. 2. part. 1. p. 386.

réunissent aisément , se confondent , & ne suppurent point. Ils different de plus , de la rougeole par les autres phénomènes.

L'éruption dans la *Fievre Scarlatine* est plus critique ; & une *tumeur leucophlegmatique* de la peau suit ordinairement la desquamation.

La maladie est ordinairement accompagnée d'*esquinancie* : & la peau est fort sèche ; cette dernière circonstance paroît être la cause de la tumeur.

La cause est un miasme épidémique , qui n'est pas cependant assez contagieux pour que tout homme soit sujet à la fievre scarlatine : ce qui la distingue encore de la rougeole.

Au reste , le traitement est le même que dans la rougeole : comme on tâche de s'opposer à la répercussion de cette dernière en soutenant la transpiration ; de même on prévient la tuméfaction qui suit la fievre scarlatine , en employant les mêmes moyens.

La putridité s'annonce , comme dans la rougeole , par la couleur pourprée ou plombée des taches.

On traite l'*esquinancie* , selon le besoin , de la manière que nous avons exposé ci-dessus.

La tuméfaction qui reste après la maladie , est traitée par les bains chauds , & par des remèdes diurétiques & sudorifiques , parmi lesquels le *polygala de Virginie* est sur-tout d'un emploi avantageux.

Fievre Ortiée.

Cette fièvre est souvent sporadique , rarement épidémique ; les taches sont semblables à celles qui sont excitées sur la peau par l'action des *orties* , & y font presque la même sensation. La fièvre ne dure que quelques jours : & souvent un émétique ou un laxatif emporte la maladie.

Il suit de-là , que la cause de cette fièvre est une acrimonie formée dans les premières voies , & passée ensuite dans le sang.

Lorsque les *taches* sont fort étendues , on leur donne le nom d'*Effère* ou *Porcelaine*.

Fievre Miliare.

Le nom de *Miliare* lui vient de ce que les exanthèmes ressemblent à des grains de *millet*. Leur couleur est quelquefois rouge : & on leur donne alors le nom de *pourpre*. Ils sont plus petits mais plus élevés que la *rougeole* ; & ressemblent dans leur éruption à la *petite-vérole* au cercle rouge près.

Ils se remplissent bientôt d'une humeur claire , & disparaissent par desquamation.

On les distingue en *rouges* & en *blancs* : les blancs se remarquent le plus souvent dans les fièvres nerveuses.

On a lieu de présumer l'éruption de pareils exanthèmes , toutes les fois :

1°. Que les malades ont un sang âcre & peu consistant ;

2°. Que le traitement a été trop échauffant , & qu'on a négligé les remèdes évacuans ;

3°. Il n'est pas rare de voir des exanthèmes miliaires dans la *fièvre puerpérale* ;

4°. Ils s'annoncent encore par une tendance à des sueurs symptomatiques d'une odeur aigre , une toux sèche , des anxiétés & des douleurs de tête sans cause manifeste , la démangeaison de la peau , des soupirs extraordinaires , & par un pouls contracté & inégal , qu'on ne peut attribuer ni au spasme , ni à l'inflammation.

L'éruption n'observe point de temps marqués. Quelquefois les boutons s'écaillent dès le septième jour ; d'autres fois il se fait de nouvelles éruptions à différentes reprises successives.

La cause de ces exanthèmes n'est point une contagion , ni un miasme particulier : ils ne dépendent que d'une acrimonie formée dans le corps même.

Il est vraisemblable que cette acrimonie est de nature acide :

1°. Parce que presque toujours les exanthèmes sont précédés de sueurs acides ;

2°. Qu'on les observe le plus souvent chez des personnes foibles & sujettes aux aigreurs des premières voies ;

3°. Qu'ils sont ordinairement produits chez les accouchées par un lait retenu , & qui n'a pas été convenablement évacué ;

4°. Et qu'on observe des exanthèmes miliaires chroniques chez des personnes d'un tempérament lâche & scorbutique.

Cependant il est digne de remarque que cette maladie est nouvelle , ou du moins qu'elle étoit anciennement (13) moins fréquente que de nos jours. On la connut chez nous pour la première fois à *Leipsick* au milieu du siècle précédent.

Le peu que nous savons de la cause prochaine de cette maladie , est trop vague pour nous guider dans son traitement. L'éruption est ordinairement symptomatique : ou lors même qu'elle est critique (ce qu'on ne peut pas nier) , c'est toujours une crise dangereuse , qu'on doit prévenir autant que cela peut se faire , ou du moins qu'on ne doit point provoquer.

Le traitement ne doit être dirigé que d'après les indications générales de la fièvre. Cependant lorsqu'il y a grande foiblesse , & que les avant-coureurs de l'éruption paroissent , il faut être circonspect dans l'usage des laxatifs. S'il faut évacuer , on doit préférer l'émétique : & la transpiration ne doit point être excitée d'une manière violente , mais aussi elle ne doit pas non plus être supprimée.

Dès que les exanthèmes ont paru , il faut s'occuper sérieusement d'en empêcher la rentrée , que la seule impression du froid ou quelque autre cause affoiblissante pourroit facilement occasionner , & qui seroit fort dangereuse.

S'ils

(13) Hippocrate fait mention de fièvres d'été accompagnées d'exanthèmes miliaires. *Epidem. L. 2. Sect. 3.*

S'ils sont effectivement rentrés , on doit tâcher de les rappeler par le moyen des vésicatoires & des remèdes camphrés.

Dans une fièvre putride , il s'élève quelquefois de grosses vessies , qui forment en crevant une croûte noire. C'est dans un pareil cas que quelques Auteurs leur ont donné le nom de *pemphigode* ou *fièvre vésiculaire* (*febris bullosa*). Au moins est-il fort vraisemblable , que ces deux maladies ne different entre elles que par cette circonstance extérieure.

Aphthes.

Les *Aphthes* sont de petits ulcères ronds ; blancs , qui occupent la bouche & la langue , & qui surviennent aux fièvres dans les mêmes circonstances que les *exanthèmes miliaires*.

Les enfants nouveaux nés sont fort sujets aux aphthes , qui souvent leur occasionent une inflammation mortelle du gosier & de l'estomac.

Il paroît que dans les aphthes l'acrimonie n'a pas autant infecté le sang , que dans la fièvre miliaire : car souvent on réussit par le seul moyen des purgatifs.

Pétéchies.

Les *Pétéchies* sont le plus souvent un symptôme des fièvres putrides & bilieuses , & ne doivent pas dès-lors être regardées comme formant une espèce naturelle de fièvre. Chaque fièvre putride peut devenir *pétéchiale* ; quoiqu'il soit cer-

tain , que quelques épidémies ont une disposition particulière à cette espèce d'exanthèmes.

Ce sont des taches rouges , qui ne s'élèvent pas au-dessus de la peau , mais qui ne disparaissent pas non plus par la pression du doigt.

La cause est toujours une acrimonie putride ; quoique leur existence n'exige pas nécessairement une dissolution générale des humeurs , puisqu'elles surviennent quelquefois à des fièvres inflammatoires.

Elles ne sont que très-rarement , ou presque jamais critiques. Lorsqu'elles tirent sur le plombé ou le rouge foncé , elles annoncent ordinairement une dissolution générale.

Si elles paroissent dans un temps de la fièvre , où l'on n'observe point encore cette dissolution générale , elles doivent communément leur existence à une acrimonie putride-bilieuse des premières voies.

Les évacuans par conséquent , & les antiseptiques sont les moyens par lesquels on combat ce symptôme : il faut au reste avoir toujours égard à la nature de la fièvre concomitante.

D E S R H U M A T I S M E S.

On donne le nom de *Rhumatisme* à des douleurs des *muscles* & des jointures qui ne dépendent point d'un spasme , mais qui dépendent d'une espèce d'inflammation , & n'ont point les signes de la véritable *Goute*. Cette inflammation se termine rarement par suppuration.

La cause prédisposante du rhumatisme paroît être une gêne dans la circulation des humeurs dans les viscères du bas-ventre : au moins les personnes les plus disposées au rhumatisme , sont ordinairement sujettes aux incommodités hémorrhoidales (14).

Selon toutes les apparences , cette difficulté du cours du sang dans les viscères du bas-ventre , fait que les humeurs lymphatiques acquierent une acrimonie particulière ; de sorte que la matière de la transpiration , qui devoit s'échapper par la peau , venant à être retenue , s'arrête aux parties musculieuses & ligamenteuses , & y occasionne les douleurs rhumatismales.

Cependant cette acrimonie des humeurs peut aussi être de nature *scorbutique* ou *vénérienne* : ou du moins elle peut être augmentée par un de ces virus , au point d'occasionner un rhumatisme opiniâtre.

Ce qu'il y a de certain , c'est que le refroidissement est la cause occasionnelle la plus ordinaire du rhumatisme ; & qu'on l'évite par conséquent , en se garantissant de toutes les causes de refroidissement.

On divise le rhumatisme en *aigu* & en *chronique*.

Rhumatisme Aigu.

Le *rhumatisme aigu* est toujours accompagné

(14) C'est une observation qu'Hippocrate a déjà faite , comme on peut le voir dans ses *prédic. L. 2. Sect. 47.*

de fièvre. Les douleurs se font communément sentir dans tous les membres ; & souvent il se manifeste extérieurement une tumeur avec rougeur , qui cependant ne s'abscede presque jamais , & qui occasione rarement des exulcérations internes.

La fièvre est le plus communément inflammatoire : quoique souvent compliquée avec une diathèse bilieuse.

Il attaque les personnes robustes , à la suite de refroidissemens considérables.

Lorsque la douleur est dans les muscles de la poitrine , on l'appelle *Pleurodyne* ou *Pleurésie fausse*.

La maladie est rarement dangereuse : & se juge par la sueur & les urines.

Lorsque la fièvre est purement inflammatoire , on doit employer la *méthode antiphlogistique* , comme dans toute autre fièvre inflammatoire : on peut le plus souvent se passer des vésicatoires.

Après les saignées suffisantes , on se contente de faire prendre au malade du nitre , depuis demi-once jusqu'à une once par jour , étendue dans la boisson ordinaire.

Mais ces fièvres pures sont très-rares : ordinairement la bile est en même temps affectée ; & l'on doit toujours y faire attention. Cependant on ne doit point donner de forts purgatifs , de peur de s'opposer à la crise qui doit se faire par les sueurs : mais il faut se contenter d'obtenir des évacuations par le moyen des résolutifs & des émétiques.

Les douleurs rhumatismales se joignent aussi souvent aux fièvres putrides : mais elles sont alors le plus souvent accidentelles , ou du moins un des symptômes les moins dangereux.

Lorsque dans des épidémies malignes , la fièvre commence par des douleurs rhumatismales , on ne doit pas la traiter par les évacuations ordinaires. La saignée ne doit être pratiquée que lorsqu'on est menacé de stases inflammatoires ; la bile doit être évacuée dès le commencement par l'émétique ; & l'on doit songer le plutôt possible à favoriser la transpiration.

Rhumatisme Chronique.

Ce rhumatisme est ordinairement long , toutes les fois qu'il n'est point accompagné de fièvre : il est cependant possible qu'un *Rhumatisme chronique* soit la suite d'un *Rhumatisme aigu*.

La douleur dans le rhumatisme chronique est presque toujours fixe ; & n'attaque différentes parties du corps que successivement & dans des temps différents.

Lorsque la douleur occupe les vertèbres des lombes , on l'appelle *lumbago* ; & si c'est l'articulation supérieure de l'os de la cuisse qui en est attaquée , on la nomme *sciaticque*. Souvent la douleur se fait sentir aux vertèbres du cou , qui par-là devient roide ; on lui donne le nom de *torticolis*.

Dans le rhumatisme chronique , rarement les parties affectées se tuméfient ; elles sont ordinairement froides & roides.

Le traitement exige des saignées locales , des remedes résolutifs , des frictions & des bains.

Les sangsues appliquées sur la partie affectée , sont d'une grande efficacité ; les ventouses scarifiées y sont aussi fort utiles.

Les remedes résolutifs doivent être employés suivant la nature de l'acrimonie. On doit d'abord avoir égard à la bile , & donner pour cet effet l'émétique à des doses assez foibles , pour qu'il n'agisse qu'en résolvant ; & si pour lors il se manifeste une matiere turgescence , on fait vomir. On cherche à provoquer la sueur , d'abord par des sudorifiques légers , & ensuite par de plus forts. La *teinture volatile de gayac* , & la *liqueur de corne de cerf succinée* , sont les remedes qui conviennent.

Dans les cas d'acrimonie scorbutique , il faut employer les *antiscorbutiques* & l'*acide vitriolique*.

Dans une acrimonie vénérienne , on obtient les meilleurs effets de la *gomme de gayac* , & du *mercure* : & si la maladie est opiniâtre , on continue l'usage des frictions mercurielles , & des bains , jusqu'à ce qu'il y ait salivation.

On peut encore dans les rhumatismes opiniâtres se servir des remedes mercuriels , quand même il n'y auroit point de soupçon d'acrimonie vérolique. Voyez *pilules résolutives*.

On provoque la sueur par une décoction chaude de *bois de gayac* , prise matin & soir.

Outre cela on fait usage des bains , ou l'on fomenté les parties affectées.

Dès qu'on a lieu de croire que l'acrimonie a été détruite , au moins pour la plus grande partie , on emploie les bains froids , & même la *glace* qu'on applique sur les parties affectées : si cependant il y a une grande rigidité , & que les parties soient habituellement froides , on les frotte avec des *huiles aromatiques* , le *pétrole* , ou l'*onguent nervin*.

DES MALADIES ARTHRITIQUES.

Ces maladies consistent , de même que le *rhumatisme* , dans des douleurs aux muscles & aux jointures : mais elles different de ce dernier en ce que :

1°. L'*arthritisme* suppose dans le corps une disposition toute particuliere , souvent héréditaire , & qui ne se développe guere dans la jeunesse : ce qui n'a pas lieu dans le *rhumatisme* ; ou du moins on ne fait point encore s'il peut être héréditaire.

2°. Les corps foibles ne sont guere , ou peut-être jamais attaqués de la véritable *arthritisme* ; mais ce sont

3°. Les personnes qui ont beaucoup de forces musculaires , qui mangent beaucoup , & des aliments très nourrissans , & dont les nerfs sont très-sensibles , soit que cette sensibilité soit naturelle , ou qu'elle ait été contractée par différentes causes affoiblissantes , qui ont agi particulièrement sur les nerfs.

4°. La maladie paroît ordinairement d'elle-même , sans que des causes externes y donnent occasion ; cependant

5°. Elle ne se manifeste pas chez des personnes trop jeunes , ni ne se développe guere avant l'âge de 35 ans.

6°. Quand une fois elle est formée , elle ne se guérit que très-difficilement , ou peut être jamais ; mais elle revient par intervalles plus ou moins longs.

7°. Elle entretient des relations bien marquées avec l'acte de la digestion ; & son apparition est toujours précédée de quelque dérangement dans l'estomac.

8°. La matiere arthritique est fort mobile ; elle se porte souvent sur les parties intérieures , & particulièrement sur l'estomac.

9°. Elle se manifeste ordinairement par des congestions , & des endurcissmens d'une matiere calcaire dans les jointures. Les urines même présentent souvent une mucosité , qui desséchée , prend la même forme terreuse (15).

10°. La maladie a souvent des accès périodiques , qui avec le temps se répètent plus fréquemment.

11°. Et enfin , la matiere rhumatismale paroît différer de l'arthritique , en ce qu'elle tire son ori-

(15) On peut voir dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* , année 1747 , le cas remarquable d'un homme délivré de la *podagre* , par l'excrétion de soixante-dix livres d'un *sédiment blanc & craieux* , qu'il rendit par les urines dans l'espace de neuf mois environ. Hippocrate n'a pas non plus ignoré ce rapport , qu'a la *matiere arthritique* avec le *sédiment des urines* qu'on rend dans cette maladie. Voyez *prædict.* l. 2 , sect. 47.

gine de celle-ci, & que la Nature paroît n'avoir pas assez de forces pour l'élaborer au point de la changer en arthritique. Au moins la matiere arthritique est-elle beaucoup plus subtile que la rhumatismale ; & se propage non-seulement par voie de génération, mais encore par contagion, toutes les fois qu'elle rencontre des corps disposés à la recevoir.

Goute.

La *goute* & le *rhumatisme aigu*, ne diffèrent entre eux que par leur cause & leur nature que nous venons d'exposer : car leurs phénomènes se ressemblent au point qu'on confond très-souvent ces deux maladies, en prenant l'une pour l'autre.

Elle attaque plus souvent les femmes que les hommes, & on l'observe plus fréquemment chez les personnes de qualité, que chez les gens de basse condition.

Ses accès arrivent communément au printemps, & durent pendant trois ou quatre semaines. La durée de chaque accès est plus ou moins longue, suivant l'état des forces : plus elles sont en bon état, moins l'accès est long ; mais aussi il est plus violent & plus douloureux.

La crise se fait par la sueur & par les urines ; & lorsqu'elle n'a pas lieu, il se fait des *métastases* dans les parties internes, où il se forme des *tophus*, qui empêchent le mouvement des articulations.

Dans le traitement il est question de favoriser la crise, en écartant tout ce qui pourroit l'empêcher.

En cas de pléthore & de diathèse inflammatoire on saigne , & s'il y a saburre dans les premières voies , on donne un léger émétique.

On provoque la sueur en couvrant les parties affectées , & par de légers diaphorétiques pris intérieurement , tels par exemple que la *mixture diaphorétique* convenablement affoiblie ; & si cela ne suffit pas , on peut se servir de la *teinture volatile de gayac*.

Comme la crise ne peut se faire qu'au moyen de la douleur , on ne doit guere employer les *anodins* Il y a cependant des cas où la sueur est supprimée par la trop grande violence de la douleur , & par le spasme qu'elle occasionne ; & c'est sans doute alors que les *narcotiques* peuvent convenir.

La goutte n'attaque quelquefois qu'une partie déterminée du corps : si ce sont les mains , on l'appelle *chiragre* ; si ce sont les genoux , on lui donne le nom de *gonagre* , & celui de *podagre* lorsqu'elle occupe les pieds.

Toutes ces trois especes peuvent se rencontrer dans la goutte ; cependant la podagre fait souvent une maladie à part , qui n'est point accompagnée de goutte générale.

Podagre.

La *podagre* proprement dite , n'attaque le plus souvent que les hommes ; du moins chez les femmes elle est presque toujours accompagnée de goutte. Elle ne differe par conséquent de

cette dernière, qu'en ce qu'elle n'est point accompagnée de douleurs arthritiques générales, & qu'elle est particulièrement affectée aux hommes.

La crise ne se fait guere par une sueur générale : ce sont les parties mêmes affectées qui éprouvent une tuméfaction, & une légère inflammation; accidens qui se dissipent par une sueur locale.

L'unique objet qu'on doit se proposer, c'est donc d'écarter tout ce qui s'oppose à la crise : cependant s'il y a quelque apparence de pléthore, on doit pratiquer la saignée, mais dans le cas seulement où la Nature ne manque point de forces ; autrement elle pourroit occasioner quelque métastase.

Les évacuans au contraire, sont d'autant moins à négliger, que l'estomac est le plus souvent affecté dans la podagre.

On abandonne le reste à la Nature, qu'on ne doit point violenter sur-tout dans cette maladie.

On couvre les parties affectées, avec de la simple flanelle.

Les remèdes externes sont encore moins nécessaires que dans la goutte.

Lorsque la matiere arthritique rentre tout-à-coup, elle se jette sur l'estomac, ou sur quelque autre viscere. Dans le premier cas, il survient un vomissement spontané qu'on doit aider & faciliter. On donne immédiatement après des remèdes camphrés ; on applique des sinapismes à la plante des pieds, & l'on tient les parties chau-

des : par ces moyens on peut rappeler la douleur aux pieds.

Plus les accès sont fréquents , plus la disposition à cette maladie augmente. On tâche hors le temps des paroxysmes , d'affoiblir cette disposition par un bon régime , en s'abstenant de tous les alimens & boissons échauffantes , par l'exercice , & par le repos & la tranquillité d'esprit. Ces moyens , qui le plus souvent sont insuffisants pour déraciner le mal , ont cependant l'avantage d'en éloigner les accès , & de les abréger.

Si la métastase se fait sur quelque autre partie , il peut en résulter des *apoplexies* , des *paralysies* , même des *inflammations* , qu'il faut pour lors traiter comme des maladies particulières.

DES CATARRHES.

Le *catarrhe* a une telle ressemblance avec le *rhumatisme* , qu'il paroît souvent n'en différer que par la diversité des parties affectées.

On appelle catarrhe la congestion d'une humeur âcre & féroce dans les glandes du nez , de la bouche , du gosier , & dans les poumons.

Il est communément accompagné d'un léger degré d'inflammation , & par-là , souvent de douleur ; mais cette inflammation ne tend point à la suppuration aussi facilement que le *phlegmon*.

La cause est une acrimonie qui agit principalement sur le *système lymphatique* , & particulièrement sur les glandes , & y occasionne une congestion d'humeurs , d'abord claires & âcres ,

mais qui deviennent ensuite épaisses & bénignes.

Cette acrimonie est très-souvent un miasme épidémique, de nature contagieuse; cependant il faut de plus une disposition particulière. Les personnes foibles & irritables, qui ont dans les humeurs une acrimonie rhumatismale, sont particulièrement sujettes aux catarrhes.

Les catarrhes sont avec ou sans fièvre. Ces derniers ne sont point dangereux, mais souvent la fièvre est si légère qu'on la méconnoît, & qu'elle peut dès-lors avec le temps amener la consommation. Les catarrhes fébriles sont plus ou moins dangereux, suivant la nature de la fièvre concomitante.

Comme le refroidissement est ce qui donne le plus souvent lieu aux catarrhes, on pensoit autrefois que tous devoient être traités par des remèdes sudorifiques. L'expérience a fait voir que cette méthode a quelquefois réussi, mais que la plupart du temps elle a été nuisible.

Dans les catarrhes simples, il s'agit :

1°. D'affoiblir & d'adoucir la matière âcre, ce que l'on obtient par l'usage des vapeurs & des boissons fréquentes ;

2°. D'empêcher la fluxion des humeurs, ou bien de rendre mobile la matière même : on obtient cet effet par les vésicatoires appliqués sur les parties affectées ;

3°. D'évacuer la matière cuite, ce qui se fait en partie par son écoulement immédiat, & en partie par la sueur & par les urines. C'est la Nature qui doit opérer l'un & l'autre : au moins

L'Art ne doit-il agir dans ce cas que d'une manière fort douce.

On conduit le reste du traitement d'après la nature de la fièvre , & les circonstances particulières que je vais exposer.

Coryza.

On appelle *rhume du cerveau* , ou *coryza* , la congestion des humeurs séreuses dans les glandes du nez. Quelquefois il ne coule point d'humeur , & on lui donne alors le nom d'*enchifrénement*. Le plus souvent il coule d'abord une humeur âcre , qui s'épaissit peu à peu , devient bénigne , & termine la maladie par son écoulement.

Ce rhume est tantôt avec fièvre , tantôt sans fièvre. S'il n'y a point de fièvre , & que le rhume ne soit pas sec , la Nature seule opere toute la guérison. Dans l'*enchifrénement* on se sert des vapeurs.

Lorsqu'au contraire le rhume est accompagné de fièvre , on le traite suivant la nature de cette fièvre. Dans une diathèse inflammatoire on emploie la *méthode antiphlogistique* : & c'est un préjugé très-pernicieux , que de croire qu'on ne doit jamais saigner dans le rhume. Si la fièvre est légère , & que la poitrine soit tout-à-fait libre , on se contente des remèdes émollients & diaphorétiques.

En cas de diathèse inflammatoire après la saignée , la *mixture diaphorétique* est ce qui convient le mieux , parce qu'elle favorise la transpiration sans échauffer.

Il s'y mêle souvent une saburre bilieuse, qu'il faut, comme à l'ordinaire, rendre d'abord mobile, & évacuer ensuite par un émétique.

Dans une fièvre putride, le rhume est un symptôme indifférent.

Esquinancie Catarrhale.

Cette *esquinancie* ne diffère de l'*esquinancie inflammatoire*, qu'en ce que la tuméfaction des parties, quoique aussi & souvent même plus considérable que dans l'inflammatoire, ne parvient cependant jamais à un aussi haut degré d'inflammation; & par conséquent ne se termine par suppuration que très-rarement, ou du moins d'une manière beaucoup plus lente, & beaucoup moins parfaite.

Le traitement ne diffère point essentiellement de celui que nous venons d'exposer.

Toux Catarrhale.

Le *rhume de poitrine*, lorsqu'il n'est accompagné ni d'inflammation ni de fièvre, est ordinairement guéri par la Nature. On peut cependant le traiter, de même que le *rhume du cerveau*, par des vapeurs émollientes, par l'usage fréquent de l'*oxymel* mêlé avec du *nitre*, &, s'il est opiniâtre, par l'*opium*.

Fausse Péripleumonie.

Cette *Péripleumonie* diffère de la *vraie* par

une fièvre plus légère , & souvent imperceptible ; & par l'absence des signes d'inflammation. Cependant la toux n'est pas moins accompagnée d'anxiétés , & de mal de tête , & la respiration est extrêmement pénible. Les corps foibles , bouffis & pituiteux sont sujets à cette maladie , toutes les fois qu'il y a des catarrhes épidémiques.

La crise se fait par des crachats cuits , la sueur & les urines. Lorsqu'au contraire il arrive une congestion de pituite , le malade est suffoqué ; & c'est ce qu'on appelle *catarrhe suffocant*.

La maladie a plusieurs degrés , par lesquels elle approche plus ou moins de la *péritneumonie inflammatoire*.

Moins elle est inflammatoire , plus la saignée peut être nuisible. On doit l'éviter toutes les fois que le visage est pâle , la peau molle , & sur-tout toutes les fois que le corps est foible.

Il faut au contraire employer tout de suite des résolutifs d'autant plus actifs , que la maladie s'éloigne de l'état inflammatoire , & s'approche de l'état pituiteux. On applique un fort vésicatoire sur toute l'étendue de la poitrine ; & l'on donne toutes les heures un grain de *soufre doré d'antimoine* , dont on pourroit augmenter la dose , pourvu qu'il n'excitât point de vomissement. L'*ipe-cacuanha* & le *vin émétique* à petites doses , mais augmentées successivement , conviennent également. S'il y a relâchement , & qu'on veuille en même-temps pousser par la peau , on peut employer avec succès le *Polygala de Virginie*.

Si la pituite rendue mobile ne peut cependant
être

être évacuée faute de forces , il est à propos de donner un émétique ; qu'on doit cependant administrer de manière qu'il n'agisse que par ~~un~~ haut. En excitant une diarrhée , on affoibliroit le malade , sans avoir obtenu l'effet qu'on se propose.

DE LA DYSENTERIE.

On met une différence essentielle entre la *Dysenterie* & la *Diarrhée* : mais on n'est point d'accord sur les caractères qui distinguent l'une de l'autre.

D'après la signification propre du *terme* , la diarrhée est un des symptômes essentiels de la dysenterie. On appelle diarrhée un flux de ventre fréquent & contre-nature : mais on ne donne point le nom de dysenterie à toute diarrhée.

On a cru pouvoir caractériser la dysenterie par le nom de *diarrhée sanguinolente* : cependant on ne peut donner à toute diarrhée sanguinolente le nom de dysenterie , si l'on veut attribuer à ce dernier mot une signification précise. Aussi y a-t-il de véritables dysenteries , où les déjections ne sont point sanguinolentes.

On a enfin admis l'état fébrile dans la définition de la dysenterie : mais cela même a encore besoin d'une détermination plus exacte , si l'on ne veut point confondre les idées ; puisqu'il peut survenir aux fièvres des diarrhées sanguinolentes , auxquelles le nom de dysenterie ne convient pas non plus.

Il ne faut donc appeller dysenterie , que cette

espece de diarrhée qui regne épidémiquement pendant les jours chauds de l'été , & qui est accompagnée d'une fièvre qui dépend entièrement de la diarrhée , & qui ne cesse qu'avec elle.

La cause de cette maladie est un *miasme épidémique* particulier , qui occasionne dans les intestins une espece de *catarrhe* , qui se manifeste par des selles fréquentes , le plus souvent sanguinolentes , & se termine enfin par la sueur & par les urines.

Cette maladie d'ailleurs est, comme le catarrhe, presque toujours contagieuse , & se communique particulièrement par les exhalaisons des excréments. Cette faculté de se communiquer n'est point une suite de la putridité : elle a également lieu dans les dysenteries où il n'existe encore aucune putridité ; quoiqu'il soit certain que plus les excréments sont dissous , plus ils sont propres à favoriser la contagion.

Les Auteurs divisent ordinairement la dysenterie en dysenterie sans fièvre , & en dysenterie accompagnée de fièvre manifeste. La distinction seroit juste , & dès-lors notre définition fautive , s'il y avoit des diarrhées qui régnaient épidémiquement pendant les chaleurs de l'été , & qui ne différassent de la vraie dysenterie , que par le seul défaut de fièvre : mais il n'y a point de véritable dysenterie , sans mouvement fébrile. La fièvre à la vérité est souvent imperceptible ; le pouls & la chaleur sont assez naturels : mais la crise , qui se fait toujours par la sueur & par les urines , & la marche entière de

la maladie , prouvent la nature fébrile de la vraie dysenterie.

On regardoit autrefois les *fruits* comme cause de la dysenterie : cependant il est certain qu'on peut employer avec succès dans la dysenterie les fruits mûrs. Ceux qui ne le sont point ne peuvent tout au plus que devenir une cause prédisposante ou occasionelle de la maladie : mais sans un miasme épidémique particulier , il ne peut jamais y avoir de véritable dysenterie.

Il y a dans la dysenterie , de même que dans le catarrhe , une tendance plus ou moins grande à l'inflammation. Le sang paroît venir des intestins grêles : & ce qui le fait présumer , c'est que chaque selle est toujours précédée de tranchées qui se font sentir dans la région ombilicale , & que le sang est le plus souvent mêlé intimement avec la mucosité. Cependant on n'est pas fondé à croire qu'il provienne de vaisseaux corrodés ; il est vraisemblablement exprimé par l'effet d'une forte irritation des parties.

La meilleure division de la dysenterie , est celle qui se tire de la nature de la fièvre concomitante.

Il y a des dysenteries où la fièvre est imperceptible , les forces en bon état , & où il n'y a point de signe de saburre bilieuse. Ce sont des dysenteries bénignes , qui souvent se guérissent par un simple régime chaud. Des épidémies entières ne sont que rarement ou jamais de cette nature : mais la dysenterie sporadique peut être bénigne

sous des circonstances favorables de l'air & du corps.

Il en est de même de cette espèce de dysenterie où la fièvre est purement inflammatoire, le pouls un peu dur, les forces en bon état ; & où il n'y a point de signes de bile.

Le cas le plus ordinaire est celui où la dysenterie est accompagnée d'une tendance à l'inflammation, & de saburre bilieuse.

Toutes ces espèces de dysenteries peuvent dégénérer en putrides sous une très-mauvaise constitution de l'air & du corps, par un mauvais régime, & par un traitement mal-entendu. C'est dans ce cas que non-seulement les selles sont fréquentes & fétides, mais qu'il survient beaucoup de symptômes nerveux, & que la maladie devient extrêmement dangereuse.

Pour ce qui est du pronostic, on doit avoir égard aux phénomènes suivans :

C'est un bon signe lorsque les selles sont rares, & qu'elles ont une consistance solide.

De simples filets de sang dans les excréments sont d'un meilleur augure, qu'un sang mêlé intimement avec eux.

Ce dernier cas annonce, ou que le sang vient des intestins grêles, ou qu'il y a tendance à la putridité. La couleur jaune-foncée des excréments est la meilleure.

C'est un très-bon signe lorsque les douleurs s'apaisent après les selles.

C'est encore un bon signe lorsque la Nature

décide dès le commencement des vomissemens bilieux , & que les remedes convenables ont un effet marqué.

Mais il y a du danger lorsque le vomissement n'entraîne point de bile , ou lorsque la bile qui sort , est pure & d'une couleur verte : c'est un signe d'inflammation , ou d'un état nerveux porté à l'excès.

Plus les selles sont fréquentes & en petite quantité , & moins les douleurs s'appaisent , plus il y a de danger.

Lorsque les selles sont fréquentes & douloureuses , & que cependant elles sont blanches sans être sanguinolentes , c'est un signe que la bile ne coule point dans les intestins , & qu'on a à craindre la phrénésie. Il en est de même des selles tout-à-fait vertes.

Si les selles sanguinolentes sont pâles & décolorées , il y a danger de gangrene ; sur-tout lorsqu'elles exhalent en même temps une odeur cadavereuse.

Lorsque les douleurs cessent tout-à-coup sans diminution de symptômes , c'est un signe de gangrene ou de paralysie des intestins. Dans le dernier cas les selles sont ordinairement extrêmement aqueuses , & coulent involontairement.

Il y a souvent une cuisson dans le bas-ventre , accompagnée de strangurie. Ce n'est pas un signe fort dangereux , pourvu que la cuisson ne soit pas continuelle , & que la strangurie puisse être attribuée à une surabondance de matieres bilieuses.

En général les symptômes nerveux sont dan-

gereux, comme dans toutes les fièvres, toutes les fois que la maladie étant bien conduite, ils n'ont aucune cause évidente qu'on puisse facilement dissiper.

C'est un mauvais signe lorsque les émétiques agissent par les selles, & que celles-ci ne diminuent point après l'usage des remèdes évacuants.

De longues insomnies font craindre un délire phrénétique.

En général la maladie peut devenir dangereuse par sa seule durée. Elle peut laisser après elle une diarrhée habituelle, ou même ulcérer les intestins; deux cas qui menent également à la consomption.

Le froid des membres, le hocquet, l'affaïssement du visage, & les selles involontaires sont des signes d'une mort prochaine.

On dirige le traitement d'après la nature de la fièvre.

Si la fièvre est fort légère, & qu'il n'y ait point tendance à l'inflammation ou à la putridité, ni saburre bilieuse, on se contente de boissons acides chaudes, & de fomentations émollientes.

En cas de disposition inflammatoire, on commence par la saignée; on fait ensuite boire au malade beaucoup d'*oxymel* mêlé avec un peu de *nitre*; & outre les remèdes émollients, on applique un vésicatoire sur la partie du bas-ventre où la douleur commence à se fixer.

Dans une dysenterie bilieuse, on examine d'abord la disposition des humeurs. Si elle est inflammatoire, on saigne, & l'on donne immédia-

tement après un émétique. On applique les vésicatoires sur le bas-ventre , & l'on tâche d'évacuer le reste par la *pulpe des tamarins* & la *crème de tartre* données à la dose de quelques onces par jour. S'il n'y a point de disposition inflammatoire, on se borne à la *méthode émolliente & évacuante*.

Lorsqu'il y a putridité des humeurs sans saburre bilieuse , il faut être circonspect dans l'usage de tous les remedes *évacuants*. Le *camphre* & le *vin* , employés intérieurement & extérieurement, sont d'une grande utilité.

Mais souvent une saburre bilieuse s'y joint en même temps : & c'est alors qu'on doit mêler les évacuants avec les antiseptiques que nous venons d'indiquer.

Dans des épidémies malignes , où les évacuations sont bientôt suivies d'une foiblesse dangereuse , les *alexipharmques* sont utiles , & comme diaphorétiques , & comme capables de chasser en partie le miasme âcre.

On doit se servir par préférence du *vin émétique* lorsqu'on veut exciter le vomissement , & de la *pulpe des tamarins* ou de la *crème de tartre* , lorsqu'on se propose de lâcher le ventre. L'*ipecacuanha* n'agit pas assez , & la *rhubarbe* peut augmenter les douleurs.

Pour boisson on peut employer avec succès les émulsions de *graines de pavot* , qui arrêtent doucement les selles ; en même temps qu'elles sont antispasmodiques.

S'il y a plus de tendance aux spasmes , on se sert extérieurement de remedes émollients & de

popium : & si c'est la tendance à l'inflammation qui domine , on emploie les vésicatoires & les boissons émollientes & rafraîchissantes.

Quand les déjections ne dépendent plus que d'une irritation contre-nature , & qu'on n'a plus de raison pour évacuer , ou même lorsque des selles trop fréquentes menacent la vie du malade , on emploie avec succès l'écorce de *simarouba* ; d'autant plus qu'on doit dans ce cas tâcher de provoquer la transpiration.

Lorsque la fièvre a cessé , & que la diarrhée continue encore par foiblesse , on donne la *cas-carille*.

En cas de suppuration on agit comme dans toutes les exulcérations internes.

DU CHOLERA MORBUS,

O U

TROUSSE - GALANT.

On donne le nom de *Cholera* à une maladie épidémique qui regne quelquefois en même temps que la dysenterie ou peu après , & qui est accompagnée de fréquentes évacuations bilieuses par le vomissement & par les selles.

Il diffère d'abord de la dysenterie , en ce qu'il est accompagné de vomissement , que les matières évacuées ne sont point sanguinolentes , mais presque toujours bilieuses , en ce qu'on n'y observe que peu ou point de mouvemens fébriles , qu'il se termine cependant dans un plus court espace

espace de temps , & qu'en général il est beaucoup plus rare que la dysenterie.

Cette maladie dépend d'une congestion de bile dans la vésicule du fiel , qui devient âcre par l'impression d'un miasme au point qu'elle s'épanche , & occasionne , en irritant les parties , des vomissemens & des déjections bilieuses.

Elle peut très-bien devenir mortelle par l'épuisement ou par la gangrene.

Tant qu'il sort des matieres dépravées , on cherche à en faciliter l'évacuation par des boiffons fréquentes. On doit de plus avoir égard à l'état du malade. S'il y a quelque inflammation à craindre , on saigne , & l'on applique un vésicatoire sur l'estomac. Dès que les matieres peccantes sont évacuées , on donne l'*antiémétique de Riviere* & l'*opium* , & l'on frotte extérieurement les membres avec du *vin*.

DES HÉMORRHAGIES.

L'*Hémorrhagie* est un flux de sang contre-nature. Nous ne parlerons que de celles où ce flux est le symptôme principal , & constitue une maladie par lui-même.

Les causes prochaines d'une hémorrhagie sont de trois especes :

1^o Quelquefois les pores de la tunique des vaisseaux se dilatent au point de laisser passer le sang , c'est ce qu'on appelle *diapédèse* ;

2^o Ou les vaisseaux sont déchirés , & cela se nomme *diérèse* ;

3°. Ou ils sont corrodés par quelque matière âcre ; on la connoît alors sous le nom de *diabroûse*.

Les causes éloignées sont :

1°. La pléthore : cette seule cause occasionne rarement des hémorrhagies ; mais elle augmente cependant l'action des autres causes. A cette cause appartient encore tout ce qui peut gêner la circulation ; comme par exemple, des *anevrismes de l'aorte* : en un mot, tout ce qui peut occasionner des congestions de sang dans quelque partie ;

2°. La foiblesse des petits vaisseaux, qui dépend quelquefois de la pléthore, mais qui est souvent aussi l'effet de quelque désordre dans la circulation ;

3°. La dissolution & l'acrimonie du sang, qui non-seulement affoiblissent les solides, mais qui donnent encore au sang ce degré de ténuité qui lui permet de s'échapper à travers les parois des vaisseaux ; c'est ce qui arrive dans le *scorbut* ;

4°. Des lésions extérieures qui déchirent les vaisseaux, ou qui les affoiblissent tellement, qu'ils ne peuvent plus résister à l'impulsion du sang ;

5°. Des stases inflammatoires, telles que les rhumatismales & les catarrhales ;

6°. Des matières âcres : c'est ainsi que les diurétiques âcres occasionnent souvent un *pissement de sang*, & que l'âcreté du pus dans la *pulmonie* donne lieu à l'*hémoptysie* ;

7°. La suppression des hémorrhagies naturelles & habituelles.

8°. L'action de toutes les causes qui échauffent fortement ;

9°. La constipation n'excite guere par elle-même une hémorrhagie ; mais elle peut cependant la favoriser & l'augmenter ;

10°. Des spasmes qui gênent la circulation , & qui dès-lors poussent le sang avec trop de force vers quelque partie ;

11°. Des suc bilieux dans les premières voies , qui passent dans le sang , & causent dans l'endroit où ils se déposent une affluence d'humeurs , des stases inflammatoires , & autres affections de cette nature , où bien occasionent des congestions par sympathie ;

12°. Des obstructions dans les viscères du bas-ventre , qui occasionent pareillement des congestions.

Dans la jeunesse le sang se porte en plus grande quantité vers la tête ; ce qui fait que dans cet âge on est sujet aux *hémorrhagies du nez*.

Dans l'âge viril il se porte plus du côté de la poitrine , & c'est pourquoi les *hémoptysies* sont alors plus fréquentes.

Dans un âge plus avancé le sang s'amasse en plus grande quantité dans le bas-ventre ; & c'est cette congestion qui décide le *flux menstruel excessif* , & les *affections hémorrhoïdales*.

Les hémorrhagies sont quelquefois salutaires , lorsqu'elles n'arrivent que par *diapédese* , qu'elles n'affoiblissent point , qu'elles suppléent à d'autres évacuations sanguines , & qu'elles dépendent de pléthore plutôt que de toute autre cause.

Mais elles peuvent aussi facilement donner lieu aux *suppurations*, aux *cachexies*, aux *hydropisies*, aux *spasmes* & aux *fièvres consomptives*.

Le traitement des hémorrhagies se règle sur leurs différentes causes.

Ce n'est pas seulement dans le cas de pléthore réelle qu'on doit saigner, mais il est encore permis de le faire, toutes les fois qu'on a lieu de présumer que les forces ne sont pas trop affectées. La saignée peut au moins diminuer l'affluence & la pression ultérieure du sang. Elle est doublement nécessaire, lorsque l'hémorrhagie dépend de quelque stase inflammatoire.

Mais si elle ne dépend que d'une simple atonie des vaisseaux, on tâche d'y remédier par des moyens nourrissants & fortifiants : ce qui ne doit cependant se faire, ni tout-à-coup, ni par des moyens trop actifs ; autrement on auroit à redouter qu'il ne s'amassât une quantité de sang trop considérable, pour que les vaisseaux encore affoiblis pussent la supporter. Des alimens légèrement nourrissants, l'abstinence de tout ce qui pourroit affoiblir, & des bains froids suffisent. La règle qu'on y doit observer, c'est de tâcher de fortifier lentement, & d'une manière complète. S'il y a en même-temps un orgasme considérable dans le sang, on doit faire usage du nitre donné dans quelque eau aromatique, telle que l'*eau de mélisse* ou de *menthe avec le vin*.

Dans le cas de dissolution du sang, on emploie des acides, & de légers diaphorétiques.

Dans les stases inflammatoires, il faut em-

ployer la *méthode antiphlogistique* la plus complète.

S'il y a des matieres âcres , on tâche d'émouffer leur action par des remedes adoucissans , & de les évacuer selon l'exigence des cas.

Si l'hémorrhagie dépend de la suppression de quelque autre hémorrhagie habituelle, on cherche à rétablir cette dernière, ou du moins à porter le sang vers les parties qui la donnoient , en y appliquant des sangsues , des ventouses, ou des fomentations émollientes , & en employant des bains de pieds.

Dans le cas d'échauffement , on tempere peu-à-peu , & vers la fin on donne l'eau froide en boisson , qu'on applique aussi sur les parties affectées.

Dans toutes les hémorrhagies , on doit surtout avoir égard à l'état de constipation , & tâcher d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens émollients.

Lorsqu'il y a spasme , on tâche de calmer par l'usage extérieur des émollients & des antispasmodiques , & en donnant intérieurement l'opium.

Les suc bilieux doivent être atténués , rendus mobiles , & évacués ensuite de la maniere que les circonstances indiquent.

On remédie aux obstructions des viscères du bas-ventre , par de forts *résolutifs*.

Stomacacé.

On appelle *stomacacé*, l'hémorrhagie qui se fait par quelque partie de la bouche , & sur-tout par

les gencives. Elle dépend toujours d'une affection scorbutique, & ne cede qu'à la méthode antiscorbutique dont nous parlerons dans la suite.

Hémorrhagie du nez.

Les jeunes gens sont particulièrement sujets à l'*hémorrhagie du nez*. Dans un cas de pléthore, elle dépend ordinairement d'échauffement, & est dès lors rarement dangereuse. Mais si elle est trop fréquente, elle indique une disposition à la phthisie, ou des obstructions dans les viscères du bas-ventre.

Si l'hémorrhagie est trop forte, on tâche d'abord de modérer le mouvement du sang, par l'usage intérieur & extérieur des tempérants acides. S'il y a tension au bas-ventre, on fait prendre des laxatifs doux; on applique sur cette région des fomentations émollientes, & l'on prescrit des bains de pieds. Lorsqu'il y a un spasme manifeste, on administre l'*opium*.

Hémoptysie.

On appelle *hémoptysie*, une toux accompagnée de crachats sanguinolents. Pour que cette maladie ait lieu, il ne suffit point de cracher du sang; il faut encore que ce sang provienne des poumons. Le nom par conséquent de *toux hémoptoïque* lui conviendrait mieux.

Ceux qui ont quelque disposition à la *phthisie*, sont aussi ordinairement sujets à l'hémoptysie, qui

paroît même être endémique dans quelques pays.

Les causes les plus ordinaires de l'hémoptysie sont :

1°. Des lésions extérieures produites par des coups, des compressions, ou un fort échauffement des poumons occasioné par des cris, des ris, des chants, le parler, & l'usage des instrumens à vent. Dans ces cas le crachement de sang n'est point accompagné de fièvre ; & à moins qu'il n'y ait tendance à l'inflammation, la maladie finit même sans fièvre.

2°. Quelque matière âcre contenue dans les poumons ; comme par exemple des vapeurs âcres inspirées. Dans la phthisie, quand le pus est fort âcre, il corrode souvent les vaisseaux des poumons.

3°. Des stases inflammatoires qui proviennent, soit d'une matière catarrhale ou rhumatismale après des refroidissemens, ou qui se forment spontanément par la seule disposition de la Nature. Dans ce cas, l'hémoptysie est précédée d'une petite fièvre accompagnée d'anxiétés, de palpitations, de resserrement de poitrine, & d'une respiration pénible. Bientôt après le malade éprouve un sentiment de chaleur & de douceur dans la bouche ; il survient une petite toux qui amène le crachement de sang. La fièvre est presque toujours de nature inflammatoire, & souvent accompagnée d'une diathèse bilieuse : elle dure encore quelque temps après le crachement de sang, & se termine par la sueur & les urines.

4°. Il y a des hémoptysies qui sans beaucoup

de toux viennent à la suite de suppression d'hémorrhagies naturelles & habituelles , & qui existent sans aucune fièvre.

Cette dernière espèce est la moins dangereuse ; la première ne l'est pas toujours , & la troisième favorise les progrès de la *pulmonie*.

Plus la fièvre est forte , plus la maladie tend à la suppuration. Mais si l'hémoptysie n'est occasionnée , ni par une lésion extérieure , ni par la suppression de quelque hémorrhagie habituelle , & qu'elle survienne sans fièvre , on doit craindre des obstructions opiniâtres dans les viscères.

C'est un mauvais signe , lorsque la toux devient sèche immédiatement après l'expectoration du sang. Si la couleur du crachat qui suit immédiatement la toux , est jaune-verdâtre , c'est un signe qu'il préexistoit une *vomique*. Plus la toux dure long-temps après le crachement de sang , plus on a à craindre qu'il ne se forme une vomique.

Lorsqu'après l'hémoptysie il survient des douleurs rhumatismales dans d'autres parties du corps , c'est souvent une métastase salutaire , qu'il faut favoriser par le moyen des canteres.

Pendant le crachement de sang , le malade doit se tenir en repos , garder le silence le plus absolu , & tenir la tête & le tronc un peu relevés ; s'il y a beaucoup d'échauffement , on fait dissoudre quelques gros de *nitre* dans quelques onces d'*esprit de vin* , & on lui en donne à chaque quart-d'heure une pleine cuillerée. Dès qu'il sera tranquille , on lui fera boire abondamment de l'eau froide. On examine enfin , si une saignée
feroit

feroit nécessaire. Si le crachement de sang est considérable, & que le malade soit pléthorique & robuste, on le saigne au pied. S'il a une disposition inflammatoire, & que le crachement de sang ne dépende d'aucune cause extérieure, on a double raison de pratiquer la saignée, qui doit alors se faire au bras. On entretient en même-temps la liberté du ventre.

Si le sang est inflammatoire, on applique d'abord un vésicatoire sur la poitrine, & l'on mêle les remèdes tempérants avec du *camphre*.

Si au contraire il y a plus de spasme que d'inflammation, il faut être circonspect dans l'usage de la saignée, appliquer des fomentations émollientes & antispasmodiques sur le bas-ventre, & mêler les remèdes tempérants avec l'*opium*.

Si c'est une acrimonie bilieuse qui auroit occasionné des congestions dans la poitrine, on donne des sels neutres; & l'on peut avec sûreté, lorsque la saburre est en turgescence, administrer l'émétique: mais cela ne doit se faire que quelque temps avant l'exacerbation de la fièvre; autrement on auroit toujours à craindre de nouveaux crachemens de sang.

En cas d'hémorrhoides supprimées, on fait appliquer des sangsues à l'anus; & l'on place le malade sur un bain de vapeurs émollientes, de manière cependant qu'il n'en soit point échauffé. Si c'est le flux menstruel qui est supprimé, il faut tâcher de le rétablir: mais il faut être circonspect dans l'emploi des remèdes excitants, qui

pourroient en échauffant occasioner une nouvelle hémoptysie.

Si après la cessation du crachement de sang la toux persiste encore , on a la suppuration à craindre. Pour la prévenir, l'unique moyen est de changer en cauterés les plaies occasionées par les vésicatoires ; de défendre au malade toute espece de viande , & de lui faire boire de l'*eau de selten* avec du *lait* & du *miel*. Tous les remèdes *balsamiques* , & particulièrement le *quinquina* , sont ordinairement nuisibles dans ce cas : ils peuvent occasioner de nouvelles stases inflammatoires , augmenter même la tendance à la suppuration , & si le pus est formé , en favoriser le passage dans le sang.

Dans le cas de lésions extérieures , souvent au lieu de l'hémoptysie , il se fait un épanchement de sang dans la cavité de la poitrine. On reconnoît cet état à la difficulté de respirer , l'impossibilité de se coucher sur le dos , un sentiment de pesanteur sur le diaphragme , des défaillances fréquentes : mais sur-tout lorsque quelques jours après il survient une *ecchymôse* de couleur légèrement violette du côté de l'angle des fausses côtes , vers le muscle quarré des lombes. Quand ce dernier signe manque , on ne peut avoir aucune certitude sur l'épanchement du sang dans la poitrine : car on sait par l'expérience , que tous les autres symptômes peuvent dépendre uniquement de la lésion des nerfs ou des tendons. Il faut de plus , bien distinguer cette *ecchymôse* de celle qu'on observe à la circonférence d'une partie à la suite d'une lésion

extérieure. Celle-ci paroît toujours bientôt après la lésion ; elle est d'une couleur foncée , & entourée de points rouges.

Pour évacuer sûrement le sang épanché , il faut d'abord fermer la plaie , si elle n'est point dans un endroit convenable , & faire une ouverture dans la partie la plus déclive de la poitrine.

Vomissement de sang.

Dans cette maladie le sang sort sans toux par le vomissement : il est d'ailleurs noirâtre , & communément mêlé avec les alimens. Le vomissement est souvent suivi de défaillances : & quelques jours auparavant les malades sentent une oppression vers le creux de l'estomac.

La cause la plus ordinaire est une obstruction des viscères du bas ventre , & la suppression des hémorrhagies habituelles : des poisons âcres peuvent aussi occasioner un *vomissement de sang*.

Comme l'*hémoptysie* , le vomissement de sang est quelquefois accompagné de fièvre ; mais le plus souvent il est chronique. Au reste , il n'est pas aussi fréquent ni aussi dangereux par lui-même que le crachement de sang. Tant que les extrémités sont froides , on a toujours à craindre un nouveau vomissement qui peut devenir nuisible , ou en affoiblissant le malade , ou par la suppuration qu'il pourroit entraîner avec lui.

Pendant le vomissement , il faut laver & frotter les extrémités avec du vin ou du vinaigre. La saignée ne convient guere , à moins qu'il n'y ait une disposi-

tion pléthorique particuliere ; & pour-lors il faut faire attention à la nature de l'hémorrhagie supprimée, pour pratiquer en conséquence la saignée au pied, ou pour appliquer des sangsues à l'anus. Intérieurement il faut éviter tout ce qui peut donner du dégoût au malade, de peur de décider des soulèvements d'estomac. On tâche d'entretenir seulement la liberté du ventre par des lavemens. S'il y a enfin une disposition inflammatoire, on applique un vésicatoire sur l'estomac, & l'on donne intérieurement les acides : mais si c'est un état spasmodique qui domine, on n'applique extérieurement que des émolliens, & l'on donne intérieurement l'opium avec l'acide du citron ou le vinaigre.

Je parlerai du *pisement de sang*, lorsque je traiterai des affections des voies urinaires; je m'occuperai de l'*hémorrhagie de l'uterus* dans l'article suivant.

Des dérangemens du flux menstruel.

Lorsque le *flux menstruel* ne se fait point, qu'il se fait en trop grande quantité, ou d'une manière irrégulière, il arrive dans ces différentes circonstances plusieurs maladies (16), & ordinairement les femmes restent stériles.

Suppression du flux menstruel.

Les regles peuvent être considérées, ou comme

(16) Voyez les Aphorism. d'Hippocrat. Sect. 5, Aphorisme 57.

ne paroissant point à l'époque marquée pour cette évacuation , ou comme se supprimant après avoir eu lieu pendant quelque temps.

Dans tous les deux cas il survient une lenteur dans les fonctions , des maux de tête , des anxiétés , des palpitations , des spasmes , une irritabilité contre-nature , des digestions vicieuses , des obstructions des viscères , la cachexie , l'hydropisie , d'autres hémorrhagies , des exulcérations & la phthisie.

Les causes du *défaut des regles* qui n'ont pas encore paru , sont communément la foiblesse & le manque d'irritabilité , qui peuvent aussi donner lieu à cette espece de *cachexie* qu'on appelle *chlorose*. Il y a aussi des cas où le *vagin* est fermé par l'*hymen* , & où les regles ne coulent qu'après que la liberté du passage a été rétablie.

Les causes de la *suppression des regles* , quand elles ont déjà paru , sont le refroidissement , la frayeur , la colere , la tristesse , l'engorgement & l'obstruction des viscères du bas ventre. Si la suppression arrive tout d'un-coup & dans le temps de l'écoulement , elle peut aisément entraîner avec elle des exulcérations de la matrice. Il peut survenir aussi des *fleurs blanches*.

Il faut distinguer très-attentivement cette suppression des regles contre-nature , d'avec leur cessation déterminée par l'état de grossesse. Dans ce dernier cas , les personnes se portent bien , & n'éprouvent aucun des accidens dont nous venons de parler.

On ne doit par conséquent songer à *établir*

ou à *rétablir* les regles , que lorsqu'il paroît des accidens qui donnent lieu de craindre des suites fâcheuses.

Au reste , il est plus aisé de rétablir les regles une fois commencées , mais supprimées , que d'établir celles qui n'ont pas encore eu lieu. Cela tient aussi beaucoup aux causes de la suppression , si elles sont manifestes , faciles à combattre ou non. Lorsqu'il y a obstruction des viscères , & surtout lorsque les poumons sont affectés , le cas est ordinairement incurable & dangereux.

Dans le traitement , il faut détruire les causes qui empêchent le sang de se porter vers la matrice , & ensuite favoriser son mouvement vers cet organe.

Si les regles n'ont pas encore eu lieu , ou qu'elles aient été peu-à-peu & successivement supprimées , c'est ordinairement le signe d'une certaine acrimonie dans le corps , qui occasionne un spasme dans les petits vaisseaux , & par-là tous les accidens dont nous avons déjà fait mention. On doit par conséquent commencer par purger les premières voies ; ce qu'on obtient principalement par l'usage soutenu du *sél de Glauber*, à la dose d'une demi-once par jour , & par des remèdes où il entre de la *rhubarbe*. Voyez *Poudre ecphractique*. Si ces remèdes ne rétablissent point la digestion , il faut qu'il y ait une acrimonie particulière dans le sang , ou des obstructions des viscères.

Dans le premier cas on emploie des *antiscorbutiques* & de légers *diaphorétiques* ; on peut

se servir en même temps avec avantage , de bains chauds. En cas d'obstructions , on fait prendre le *soufre doré d'antimoine* , dont on augmente la dose chaque jour. Voyez *teinture d'antimoine de Jacobi*. Et si cela ne suffit pas , on a recours aux *mercuriels*.

Ce vice une fois corrigé , on tâche de fortifier les parties relâchées ; ce qu'on opere sur-tout par l'usage du *fer*. Voyez *teinture de mars astringente*. Tant qu'on a des obstructions à craindre , on peut se servir des *fleurs de sel ammoniac martiales*. Voyez *Teinture de mars apéritive*. Les bains froids peuvent aussi très-bien convenir. En cas de spasmes , auxquels on doit sur-tout faire attention , il faut ajouter aux remèdes de l'*opium*.

La seconde partie du traitement , qui a pour objet de déterminer le sang vers les parties inférieures , devient souvent inutile , quand on a conduit la maladie de la manière que nous venons d'exposer : néanmoins si l'écoulement ne s'établit point , & que son retard puisse devenir dangereux , on doit absolument employer les secours de l'Art.

On ne doit cependant en faire usage qu'à l'époque où les règles devroient avoir lieu ; ce qu'on peut savoir par le nombre des jours , ou présumer par les signes qui précèdent. Ces signes sont : la lassitude des membres , le météorisme du bas-ventre & des parties génitales , des coliques , & des douleurs du dos.

On commence d'abord par des moyens doux , tels que l'exercice que procure la promenade ,

une danse légère, & qui n'échauffe point ; on emploie encore les fomentations, & les bains de pieds, ou de siege ; on peut faire ces derniers avec une dissolution des *scories du régule d'antimoine*.

Si l'on n'a obtenu aucun effet de ces moyens, on peut donner au commencement du période suivant les *pillules balsamiques* ; de manière cependant qu'elles ne procurent pas plus de deux ou trois selles par jour.

L'air fixe a une vertu singulière pour provoquer les hémorrhagies. Lorsqu'on est sûr de ne point exciter d'hémoptysie, & que l'on a affaire à des sujets qui n'ont aucune disposition à cette affection, on peut employer ce moyen, soit extérieurement en insersion, soit intérieurement. Pour l'administrer de cette ^{dernière} manière, on donne ou la *crème de tartre* mêlée avec une *terre absorbante*, ou quelque *sel alcali*, & immédiatement après, l'*acide vitriolique* suffisamment étendu dans l'eau. Il faut, pour diriger l'action de ce remède vers les parties inférieures, entretenir en même temps la liberté du ventre par des *pillules aloétiques*. Voyez *Air fixe* & *Pillules balsamiques*.

Si l'on craint l'hémoptysie, on fait appliquer des sangsues aux parties de la génération.

Enfin, l'*électricité* a aussi très-souvent produit les meilleurs effets pour rétablir les règles supprimées.

Hémorrhagie contre-nature de l'uterus.

Je comprends sous cette dénomination :

1°. Les regles commencées trop tôt , & qui affoiblissent les sujets. Il y a des exemples , de regles commencées depuis l'âge de huit ans ; ce qui est contre-nature dans nos climats ;

2°. Leur flux immodéré dans chaque période ;

3°. Leur retour trop fréquent , tel par exemple que celui qui a lieu tous les quatorze jours ;

4°. Leur durée au-delà du terme où elles doivent s'arrêter , & qui affoiblit les sujets ;

5°. Toute hémorrhagie qui survient hors le flux menstruel , & qui en est indépendante ;

6°. Et enfin une hémorrhagie lente-continue , qui vient quelquefois à la suite d'une fausse-couche , d'un accouchement , ou d'autres causes.

Ces hémorrhagies , indépendamment des causes générales , sont occasionnées par une irritation particulière des parties de la génération , produite par le frottement , la danse , le fréquent coït , l'usage inconsidéré des moyens excitants , les couches fréquentes , où les accouchées n'allaitent point elles-mêmes , & où le mouvement du sang vers l'uterus n'a pas été assez-tôt détourné par la *lactation*.

Une hémorrhagie considérable qui survient dans l'état de santé , indépendamment du flux menstruel , dépend ordinairement des *polypes* de la matrice : *L'hémorrhagie lente* est communément le symptôme d'un *ulcere carcinomateux* dans cette partie.

Dans le *squirrhe* de la matrice , toute cause irritante peut de même exciter une hémorrhagie soudaine & considérable.

Dans le cas où les regles commencent trop tôt , il y a ordinairement disposition à la *phthisie*. Lorsqu'elles durent au-delà du terme ordinaire , elles donnent lieu à l'*hydropisie*. Un flux menstruel immodéré , s'il est en même temps irrégulier , a des suites plus fâcheuses , que s'il observe des périodes réglées : il occasionne souvent dans le premier cas , des exulcérations dans la matrice. Les hémorrhagies indépendantes des regles , sont toujours les plus mauvaises , & supposent ordinairement un vice local dans l'utérus.

Le traitement ne diffère pas essentiellement du traitement général. Dans le cas seulement de regles trop abondantes , l'hémorrhagie ne doit point être entièrement supprimée ; il ne faut que la modérer.

Si l'hémorrhagie est trop considérable , on applique des fomentations d'eau froide sur le bas-ventre , & l'on fait des injections de même nature dans le *vagin*. Quelquefois à la disposition de la matrice aux hémorrhagies , se joint la sécheresse de la peau & la diminution de la transpiration : c'est dans un pareil cas qu'on peut se servir des bains chauds avec avantage.

La règle que nous avons déjà indiquée plus haut , savoir , qu'il ne faut point fortifier trop tôt ni trop vite , mais peu-à-peu , convient ici principalement : attendu que les vaisseaux des parties génitales ont besoin d'une grande force

pour résister aux congestions même les plus foibles.

S'il y a un *polype* dans l'utérus , il faut en procurer la séparation par la *ligature* (17).

Des affections hémorrhoïdales.

On appelle *Hémorrhoïdes* des congestions de sang ou de quelque autre humeur dans le *rectum*.

On les divise en *ouvertes* & en *aveugles*.

Les ouvertes sont ou *sanguines* ou *muqueuses*.

Les aveugles , ou sont inflammatoires , ou ne le sont point : dans ce dernier cas on les nomme *varices*.

La cause de toutes les hémorrhoïdes paroît être une congestion de sang dans le système de la veine-porte : ce qu'on peut présumer par les symptômes subséquents. De plus , il y a communément une acrimonie rhumatismale dans le corps , qui vraisemblablement contribue aussi à la production des hémorrhoïdes.

Hémorrhoïdes sanguines ouvertes.

De toutes les affections hémorrhoïdales , les *hémorrhoïdes sanguines* sont celles qui entraînent le moins d'inconvéniens : mais elles ne sont

(17) On peut voir la nouvelle Méthode que M. Levrœu a imaginée pour faire la *ligature des polypes* , dans ses *Observations sur la cur. rad. de plusieurs polyp. de la matr.* &c. p. 63. & suiv.

jamais à comparer avec le *flux menstruel* des femmes, quoiqu'elles soient souvent périodiques, comme ce dernier. C'est toujours une affection contre-nature, qui dénote quelque dérangement dans la santé; sur-tout lorsqu'elles paroissent de bonne-heure.

On les distingue de la *dysenterie* & du *flux hépatique*, parce que le sang n'est point mêlé avec les excréments, mais qu'il vient toujours après eux, sur-tout lorsqu'ils sont durs.

La cause prochaine n'est point une simple pléthore: parce que premierement, elles attaquent souvent des personnes qui ne sont point pléthoriques; & qu'en second lieu, souvent la saignée ne guérit point cette maladie, qui cesse enfin après que l'écoulement a eu lieu.

Il paroît souvent y avoir une disposition naturelle particuliere: & dans ce cas le flux hémorrhoidal revient facilement, & doit être d'autant moins supprimé, que la santé du sujet paroît en dépendre.

Mais souvent aussi ce flux ne vient qu'à la suite des échauffemens, des constipations, des excréments fort durs, des erreurs dans la diete, des purgatifs âcres, & chez les femmes du défaut ou de la suppression des regles.

On reconnoît la disposition particuliere au flux hémorrhoidal, lorsqu'il a lieu sans aucune cause manifeste, & que les anxiétés, la lassitude, les maux de tête, les vertiges, les spasmes dans l'estomac, les douleurs des intestins & de l'os sacrum, la chaleur & la démangeaison du rec-

rum , qui l'ont précédé , cessent avec ce flux.

Dans ce cas on ne doit point le supprimer ; autrement on risqueroit d'occasioner des congestions dangereuses dans d'autres parties : ce n'est que lorsqu'il est trop considérable , & qu'il affoiblit le malade , qu'on doit l'arrêter par des remèdes rafraîchissans , tant extérieurs qu'intérieurs.

Lorsqu'on fait que les symptômes précurseurs sont l'effet d'une disposition aux hémorrhoides , & que l'on craint en même temps quelque congestion à la poitrine , on tâche de provoquer le flux par des bains de pieds chauds & par des bains de siége. Quant aux moyens excitans , il faut être ici plus circonspect que dans le *flux menstruel*. Il vaut mieux tâcher de détourner le sang , & lever les congestions par l'application des sangsues à l'anus , ou par une saignée au pied.

Il y a cependant des cas où l'on a à espérer des avantages manifestes du flux hémorrhoidal : tel est souvent celui de la *tympanite* ; & c'est dans ce cas que les lavemens d'*air fixe* produisent d'excellents effets. Voyez *Air fixe*.

Mais si le flux hémorrhoidal dépend de causes évidentes , on cherche à les combattre par des remèdes rafraîchissans , des purgatifs , des laxatifs , des résolutifs ou des fortifiants , selon le besoin. Voyez *Poudre ecphrastique* & *Elixir résolutif*.

Hémorrhoides muqueuses ouvertes.

La mucofité qui sort de l'anus , est quelquefois

comme critique ; & dès-lors on ne doit point en arrêter l'écoulement d'une manière directe. On reconnoît que cette excrétion est critique à ce que ceux qui y sont sujets éprouvent à la suite de sa suppression, des congestions d'humeurs féreuses dans les parties supérieures. On doit s'appliquer à combattre l'acrimonie particulière par des remèdes qui purifient le sang, & par l'exercice ; ce qui cependant ne réussit pas toujours.

Quelquefois ce flux muqueux n'est que l'effet d'une foiblesse du *rectum* ; & dans ce cas les lavemens d'eau froide sont extrêmement utiles.

Hémorrhoïdes de l'Urèthre.

Ces hémorrhoïdes ne sont qu'une pure *anomalie* des hémorrhoïdes ordinaires. On les traite par l'application des sangsues à l'anüs, & par des remèdes atténuants & légèrement diurétiques.

Hémorrhoïdes Aveugles.

Les *Hémorrhoïdes aveugles* ou *varices*, se joignent quelquefois aux *ouvertes*, & dépendent des mêmes causes ; avec cette différence cependant, que les aveugles donnent plus lieu de craindre des obstructions dans les viscères du bas-ventre.

Il paroît que les varices ne consistent que dans une stagnation du sang dans les veines. Elles cèdent à la pression du doigt, & sont indolentes. Lorsqu'il existe une disposition au *flux hémor-*

thoïdal , les varices trouvent presque toujours leur guérison dans ce flux , qu'on doit par conséquent provoquer dans ces circonstances. Mais dans des constitutions différentes , & lorsqu'elles durent trop long-temps , on doit craindre qu'elles ne s'enflamment. On tâche dans ce cas d'y remédier par l'eau froide ; ou , si cela ne suffit point , & qu'elles soient placées convenablement , il faut en venir à l'opération.

On traite les tumeurs enflammées , comme toute autre inflammation : mais si la résolution ne se fait pas bientôt , on doit les ouvrir de bonne heure ; autrement les humeurs en stagnation , en devenant âcres , occasioneroient la *fistule*.

D E S V E R S .

Il n'est ici question que de ces *Vers* qui se forment spontanément dans le corps humain , sans y être portés du dehors , ou déposés sous forme d'œufs.

C'est à dessein que j'ajoute ces deux dernières conditions : parce qu'il peut se faire que des vers se mettent dans des plaies ouvertes , & y déposent leurs œufs ; & qu'en second lieu , il y a des cas où des vers déjà vivants percent la peau & s'y nichent , comme paroissent être les *dracuncules* (*vena medinensis*). Toutes ces especes n'exigent qu'un traitement extérieur , & ne sont point par conséquent de notre sujet.

Ce seroit donc assez caractériser les vers dont je veux parler , que de les considérer comme pro-

duits dans le corps même de l'homme , s'il étoit bien prouvé que leurs œufs n'y fussent point apportés du dehors.

On croit communément que les œufs des vers qui existent dans le corps , y sont apportés par le moyen des alimens & de la boisson , & cela pour les raisons suivantes :

1°. C'est contredire la théorie ordinaire , que de vouloir que ces animaux puissent se former dans le corps humain sans aucun germe préexistant : & comme il seroit difficile de prouver que ces germes sont innés dans le corps , on ne peut les considérer que comme apportés du dehors.

2°. Cela paroît d'autant plus vraisemblable , qu'on a rencontré très-fréquemment les mêmes especes de vers dans les poissons , & que c'est dans les endroits où l'on se nourrit principalement de poissons , & où l'on boit des eaux stagnantes , que les hommes y sont le plus sujets ; & enfin ,

3°. On prétend avoir rencontré hors du corps humain , des vers absolument semblables à ceux qu'on y trouve.

Mais on peut répondre à ces raisons par celles qui suivent :

1°. Il n'est rien moins que prouvé , que tout corps animal doive originairement provenir de germes préexistants. Au contraire , toutes les observations semblent prouver que l'organisation est une suite de la combinaison des élémens chimiques.

miques. (18) La théorie donc des germes préexistants, est une raison trop foible pour qu'on nie que des parties non-organisées puissent se combiner de maniere à produire l'organisation, & par conséquent des vers. D'ailleurs, ne seroit-il pas possible que certaines parties du corps animal eussent une espece d'organisation imperceptible dans l'état de santé, mais dont il pût dans une disposition particuliere résulter des vers.

2°. Si dans les endroits où les hommes se nourrissent de poissons & d'eaux stagnantes & de mauvaise qualité, on rencontre des affections vermineuses plus fréquentes que par-tout ailleurs, c'est que la faculté digestive y étant affoiblie, donne lieu à une surabondance de pituite dans les premieres voies, qui favorise à son tour le développement & la formation des vers.

3°. Et enfin, il est prouvé par des observations, que les vers qui se forment dans le corps animal, different essentiellement dans leur organisation, de ceux qu'on trouve au-dehors.

Puis donc qu'on n'est point fondé à adopter la théorie ordinaire, il est très-naturel de présumer que la matiere même qui sert à la formation des vers, existe déjà dans le corps animal, ou bien s'y produit sans aucune cause organique extérieure. D'ailleurs, il y a plusieurs raisons qui détruisent l'opinion ordinaire : je ne rapporterai

(18) L'Auteur entend sans doute les *éléments* que la *chymie* reconnoît.

que celle-ci ; c'est qu'il est difficile de croire que ces œufs introduits dans le corps, puissent être digérés & assimilés au sang , sans éprouver aucune altération , ce qui devoit cependant arriver ; tandis que l'expérience prouve qu'il existe déjà des vers dans les enfans nouveaux-nés , & même dans le *avortons*.

Les especes de vers les plus ordinaires sont les suivantes.

Ascarides.

Les *ascarides* ressemblent pour la plupart aux *vers du fromage* : il y en a cependant de si longs , qu'on les prendroit pour des *Lombrics*. Ils ne se tiennent que dans les intestins gros , où ils occasionent par l'irritation, des envies d'aller à la selle.

On les reconnoît à la démangeaison du nez , & aux symptômes spasmodiques ; mais le signe le plus certain se tire de l'inspection des selles.

Un *laxatif mercuriel* , & des lavemens avec de l'*huile* peuvent les chasser. Lorsqu'ils sont en grande quantité , & qu'ils occasionent quelques accidens , il faut d'abord purger les premières voies , pour donner ensuite les remèdes fortifiants.

Lombrics.

Les *Lombrics* diffèrent des *vers de terre*, en ce que ceux-ci ont à l'extrémité de la tête un anneau garni de mammelons , ce qui manque aux *Lombrics* ; & que la bouche de ces derniers est composée de différents tuyaux ou

juçoirs, tandis que celle des vers de terre n'a qu'une seule ouverture. Au reste, les Lombrics sont une espece de *polypes*, dont la partie séparée où la tête se trouve, peut survivre.

Les enfants sont particulièrement sujets à cette espece de vers; ~~quelquefois~~ ^{facilement} cependant on les trouve aussi chez les adultes, ^{dans les circonstances indiquées plus haut.}

Les signes des Lombrics sont un appétit extraordinaire, sur-tout pour les alimens solides, farineux & doux, sans aucun accroissement convenable du corps, des tranchées fréquentes, une humeur aqueuse qui vient ordinairement à la bouche, lorsque l'estomac est vide, & des nausées qui ne sont point suivies de vomissement; les selles sont muqueuses, fréquentes & imparfaitement digérées; le visage est pâle; on observe une tuméfaction bleuâtre autour des yeux, qui souvent deviennent extrêmement rouges après les repas; l'haleine est forte sans signes de saburre dans les premières voies; il y a une démangeaison au nez; les yeux sont fixes & larmoyants, & la prunelle dilatée; le sommeil est inquiet, & il y a un mouvement particulier dans les levres.

Lorsqu'il y a une grande congestion de pituite, le ventre est en même temps gonflé. L'urine est ordinairement trouble & chargée. Le pouls est quelquefois *intermittent*; & lorsque ce caractère du pouls se trouve avec la *dilatation de la prunelle*, c'est un signe assez sûr de la présence des vers. Comme ils troublent la digestion, le sang est dans un état de dissolution acrimonieuse; &

voilà pourquoi ils occasionent aussi de fortes lueurs nocturnes. Il survient enfin une fièvre remittente régulière de nature putride. Les vers peuvent encore par leur irritation occasioner plusieurs affections convulsives ; comme aussi donner lieu lorsqu'on néglige leur traitement, à des *fièvres hectiques* & à la *phthisie*. Au reste, ils se compliquent souvent avec d'autres maladies, qui deviennent pour-lors plus fâcheuses.

Dans le traitement, on doit principalement songer à purger & à fortifier les premières voies : mais rarement les remèdes ordinaires suffisent pour obtenir cet effet. Après l'usage soutenu des purgatifs *mercuriels*, & de la racine de *jalap*, on cherche à fortifier les intestins par des remèdes amers & astringents. On doit en même-temps corriger la diète. Les remèdes qu'on appelle *anthelminthiques* agissent rarement d'une manière directe sur les vers : mais il peuvent, en fortifiant les intestins, contribuer à leur destruction.

Il faut par conséquent employer pendant quelque temps, alternativement la *Poudre anthelminthique*, & les *Pillules purgatives anthelminthiques*, jusqu'à ce que les intestins soient suffisamment purgés & fortifiés.

Ténia ou Ver Solitaire.

Le *Ténia* est aussi appelé *Ver Solitaire*, parce qu'on avoit cru qu'il n'en pouvoit exister plus d'un à la fois dans le corps humain ; ce qui cependant

est contredit par l'expérience. Il peut très-bien y exister à la fois cinq ou six vers, chacun séparément.

Le Ténia differe des autres especes par sa figure plate, dont il tire aussi son nom. Sa longueur varie; elle peut être quelquefois de quatre-vingts aunes. Il est composé de différents anneaux ou articulations, chacune de la longueur d'un jusqu'à deux pouces, qu'il peut perdre l'une après l'autre sans cesser de vivre, pourvu que la tête lui reste. La tête consiste dans un filet long & mince, terminé par une tubercule, où se trouvent de simples tuyaux ou *sugoirs*, qui sont tantôt armés de crochets, tantôt ne le sont pas. Il n'est pas encore prouvé, ni même vraisemblable, que chacun de ses anneaux séparés puisse vivre & croître par soi-même.

Les Auteurs ont jusqu'ici divisé le Ténia, ou d'après les différentes éminences qu'on observe sur ses anneaux, & qu'on a pris, peut-être mal-à-propos, pour des tuyaux, ou d'après la différente figure de ces mêmes anneaux. On a donné le nom de *Ver cucurbitin*, à celui dont les anneaux ressemblent à des *pépins de courge* ou de *citrouille*; & on le regarde comme le plus difficile à détruire.

Il existe en effet des Ténia qui cèdent facilement aux purgatifs forts, & d'autres au contraire qui résistent aux remèdes les plus actifs: mais l'expérience m'a appris que cette différence ne dépend point de la figure des anneaux, qu'il y en a parmi les vers cucurbitins qui cèdent très-facilement aux remèdes, d'autres au con-

traire qui sont extrêmement difficiles à détruire ; & qu'enfin cette diversité dans la figure des anneaux , est purement accidentelle.

Il me paroît plus vraisemblable que cette différence tient à ce que les suçoirs peuvent être armés de crochets ou en manquer.

Dans le premier cas , il est extrêmement difficile de détacher le ver avec sa tête.

Les signes du *Ténia* sont fort équivoques. On peut facilement s'abuser sur le mouvement qu'il cause : & les symptômes produits par son irritation , peuvent dépendre de causes fort différentes.

Le *Ténia* se porte ordinairement vers les parties supérieures , quand on a pris des alimens doux ; & il se retire en bas , lorsque les alimens sont âcres. La démangeaison du nez manque quelquefois , quoiqu'on observe assez souvent tous les autres signes des *Lombrics*. On ne peut guere s'assurer de la présence du *Ténia* , que par l'excrétion de ses parties détachées.

On s'est beaucoup occupé dans tous les temps de la recherche d'un *spécifique* contre ce ver ; & l'on en a donné plusieurs : mais j'ai été convaincu par l'expérience , que toutes les fois que le ver ne cède point aux purgatifs les plus actifs , tous les autres remèdes sont inutiles.

Pour l'administration des purgatifs , je suis la méthode de *M. Herrenschand*. Je fais prendre au malade le soir quelques cuillerées d'huile ; toute huile douce , l'huile de ricin même peut servir : je lui donne ensuite le matin à jeun dix

grains de *gomme-gutte*. Si le ver ne sort point par les selles, je lui en fais prendre encore dix grains immédiatement après : si ce moyen ne réussit pas non plus, & qu'il n'y ait rien à craindre de l'irritation, je lui donne d'abord un peu de bouillon de viande, & à la suite encore dix grains de *gomme-gutte*, en lui faisant en même-temps administrer un lavement avec du lait.

Si cette méthode ne réussit pas à détacher le ver avec sa tête, il est difficile d'y parvenir d'une autre manière; & l'on doit laisser la chose au temps, qui souvent amène différents moyens de guérison. C'est ainsi par exemple, qu'une *fièvre putride* peut détruire le Ténia.

D E L' I C T E R E.

Les Auteurs Latins appellent la *jaunisse*; *icterus*, *aurigo*, *morbus regius*, *morbus arcuatus*.

On reconnoît cette maladie à la couleur jaune foncée de la peau & du blanc des yeux. Ordinairement la bouche est amère, & la digestion mauvaise; il y a des flatuosités & des tranchées; les selles sont dures, & les excréments blancs, ressemblant à de l'argille; les urines sont fort rouges, teignent le linge en jaune, & déposent communément un sédiment rougeâtre; la bile passée dans le sang occasionne une forte démangeaison à la peau; quelquefois il s'y joint aussi des mouvements fébriles.

D'après la différence de la couleur, on divise l'ictère en *ictère jaune*, *verd* & *noir*.

La cause prochaine paroît toujours être la *bile cystique* passée dans le sang.

La suppression seule de la sécrétion de la bile ne peut point causer l'ictère , parce que la bile ne se forme que par cette sécrétion même. Le sang même de la veine - porte ne présente aucun indice de bile.

Il est bien rare aussi que la *bile hépatique* soit la cause d'un véritable ictère ; & cela par les raisons suivantes :

1°. La bile hépatique n'est ni amère , ni colorée ; & l'expérience démontre que lorsque le *canal cystique* est obstrué , & qu'il n'y a que la bile hépatique qui puisse passer dans les intestins , la digestion est fort pénible.

2°. On a observé des obstructions dans le foie , & des calculs dans le *canal hépatique* , sans qu'il y eût ictère.

3°. On observe bien , dans le cas où la bile hépatique passe dans le sang , une mine jaunâtre & cachectique , mais jamais un véritable ictère.

Il peut arriver cependant , que lorsque la bile hépatique engorge les canaux biliaires , elle s'y concentre , & s'exalte au point d'occasioner un ictère assez considérable ; ce qui semble le prouver , c'est que les animaux qui n'ont point la *vésicule du fiel* , sont pourvus d'un *canal hépatique* plus considérable , dans lequel la bile prend des qualités plus actives : cependant ce cas doit être extrêmement rare ; & c'est le plus ordinairement la *bile cystique* qui produit le véritable *ictère idiopathique*.

Il est rare que la bile cystique passe dans le sang par le *canal hépatique* & les *veines du même nom* ; parce que cela suppose d'abord dans le *canal cholédoque* , une obstruction qui n'existe pas toujours ; & qu'en second lieu , les icteres s'établissent quelquefois d'une maniere prompte & soudaine , qu'on ne peut point concilier avec la longueur de cette route : cependant je ne veux point dire que cela ne puisse jamais arriver.

La *veine cystique* ne peut pas fournir non plus le moyen de ce passage ; parce qu'elle s'ouvre dans la *veine-porte* , & que dès-lors elle conduit de nouveau la bile à son organe de sécrétion.

Mais la bile peut bien passer par les pores de la vésicule , & être prise par les vaisseaux absorbants.

Ce qui arrive le plus ordinairement , c'est que la bile est portée par les vaisseaux absorbants de la vésicule , aux vaisseaux lymphatiques , & de-là dans le sang.

L'on demande maintenant ce qui occasionne cette absorption de la bile.

On a souvent observé le canal cystique engorgé , & la vésicule fort tuméfiée par la bile , sans aucun ictere : & réciproquement , un véritable ictere sans aucun engorgement des canaux biliaires.

Ainsi , la cause principale paroît tenir à un spasme : & cela est d'autant plus vraisemblable , que toutes les causes de l'ictere ne paroissent agir que par irritation ; quoique cette irritation puisse dépendre d'obstructions , comme causes éloignées.

Les causes de l'ictère sont :

- 1°. Des calculs dans la vésicule du fiel. On a lieu de les présumer lorsque quelque temps auparavant, on éprouve des anxiétés & des cardialgies après le repas, que l'ictère se manifeste sans aucune cause évidente, qu'il revient en certains temps avec les mêmes circonstances, & qu'on sent pendant la maladie même, une douleur sous le *cartilage xiphoïde* ;
- 2°. L'inflammation du foie, dont l'ictère est un symptôme ordinaire ;
- 3°. L'oblitération du *canal cholédoque*, ou son obstruction par des calculs, des vers, & une bile visqueuse & tenace. L'ictère ne suit pas nécessairement un pareil état : mais il peut survenir aisément, lorsque d'ailleurs il s'y joint une cause d'irritation, soit extérieure, soit de la part de la bile devenue âcre ;
- 4°. La saburre âcre des premières voies, qui décide le resserrement spasmodique du *duodenum* & du *canal cholédoque* ; ce qui peut aussi être occasionné par la présence
- 5°. Des vers.
- 6°. Les lésions de la tête, où le foie s'affecte en même temps par une sympathie particulière.
- 7°. Les spasmes hystériques ;
- 8°. Les passions fortes de l'ame ; sur-tout la colere & le chagrin ;
- 9°. La morsure de certains animaux, tels que les scorpions, quelques espèces de serpens, & même quelquefois les chiens enragés.
- 10°. Quelquefois la cause est un *miasme épidé-*

mique qui paroît agir particulièrement sur les voies biliaires ;

11°. Une dissolution putride des humeurs d'acrimonie scorbutique ;

12°. Une dissolution générale occasionée par une fièvre maligne.

Le pronostic se tire de la considération des différentes causes. Lorsqu'il y a une disposition calculeuse , les calculs , quand même ils sortiroient par les selles , sont facilement reproduits par cette disposition. L'ictère qui dépend de causes irritantes qu'on connoît, qu'on peut enlever ou éviter , est moins dangereux que celui dont la cause n'est pas connue , ou n'est pas au pouvoir de l'Art : c'est ainsi , par exemple , que les ictères qui viennent à la suite des lésions de la tête , ou de la morsure des animaux vénimeux ou enragés , sont fort dangereux.

Plus la couleur de la peau est légère , plus l'affection se guérit facilement. La couleur verte ou noire dénotent une affection profonde des nerfs , & la putridité.

Le traitement en général consiste dans des remèdes antispasmodiques & émollients. On donne intérieurement l'*opium* , & l'on frote extérieurement le malade avec des linimens émollients. S'il y a saburre , ou des vers dans les premières voies , on les évacue. En cas d'obstructions , on donne les remèdes résolutifs , & sur-tout le *sels ammoniac* , qui combat en même temps la putridité. Si l'on est fondé à présumer des calculs , on peut employer avec beaucoup d'avantage les

sucs frais des plantes ameres. Dans la morsure des animaux vénimeux ou enragés , la plaie doit être , sinon cernée & brûlée , au moins fort ramollie & portée à la suppuration. Lorsqu'il y a dissolution des humeurs , on donne , selon le besoin , les *acides* , les *antiscorbutiques* & les *diaphorétiques* : mais si l'on ne peut présumer aucune autre cause matérielle , on se borne à l'*opium* , dont on augmente successivement la dose suivant les circonstances. Il convient aussi , chez des personnes d'une disposition hypochondriaque & hystérique , d'ajouter à ce dernier remède l'*Assa-fœtide* , qu'on peut en même temps appliquer extérieurement. Voyez *Emplâtre résolutif de Schmucker* , & *Pilules antihystériques*.

DES MALADIES VÉNÉRIENES.

Les *Maladies Vénérienes* s'annoncent par des inflammations , des ulcères , des taches & des tumeurs. Ces maladies aujourd'hui ne sont jamais sporadiques en Europe : mais se communiquent seulement par un contact immédiat , ou par l'application de la matière vérolique sur les plaies & les parties dont la peau est fort mince.

Il faut que ces maladies aient pris naissance chez nous par une épidémie qui se propage encore aujourd'hui , ou qu'elles nous aient été apportées d'autres pays.

Elles furent connues en Europe après l'an 1493 , précisément après le premier retour de *Christophe Colomb* de l'Amérique. Elles se mani-

feffèrent pour la premiere fois en Italie dans l'armée françoise qui y étoit alors , & d'où leur vient le nom de *mal François*. Et comme dans cette armée il y avoit aussi des Espagnols , on ne douta point que cette maladie ne fût apportée par *Colomb* de l'Amérique en Espagne , & de-là par l'armée françoise en France , & en d'autres endroits successivement.

C'est une chose cependant extraordinaire , que ni *Christophe Colomb* , ni aucun autre Ecrivain de ceux qui avoient été en Amérique , n'aient fait mention de cette maladie , qui pourtant faisoit tant de ravages dans ses commencemens. Il y a d'ailleurs des Ecrivains qui soutiennent qu'elle étoit déjà connue en France deux ans avant que l'armée françoise eût été en Italie. Et enfin , il y en a qui se croient fondés à conclure de l'étonnante rapidité même & de la véhémence avec laquelle le mal s'étoit propagé , que ce fut une espece d'épidémie.

Elle se communique :

1°. Toutes les fois que des parties du corps , ou blessées , ou qui ont la peau très-fine , comme les levres & les bouts des mammelles , ont eu un contact immédiat avec le pus vérolique. Vraisemblablement la transpiration n'est point contagieuse , parce que le virus n'est point assez volatil pour pouvoir s'échapper par cette voie : le mal peut bien cependant se communiquer par la sueur , par la salive & par le lait de nourrice , mais principalement par le pus vérolique. Il paroît en général que la suppuration , en atténuant &

subtilisant ce virus , le rend plus contagieux ; puisque sans elle il peut demeurer long - temps caché dans le corps , sans exciter aucun accident.

2°. Ce virus se propage encore par la génération.

3°. Sa maniere la plus ordinaire de se communiquer est le coït.

On divise les maladies vénériennes :

1°. En *vérole* (*lues venerea*) ; où non-seulement les parties infectées immédiatement , en sont affectées , mais où le virus est déjà répandu dans tout le corps , & y demeure caché , ou bien produit d'autres accidens ;

2°. En ces maladies , où les parties immédiatement exposées à la contagion , s'en ressentent bientôt après que le contact a eu lieu ; &

3°. En des accidens particuliers , soit qu'ils paroissent d'abord , ou qu'ils viennent long-temps après la contagion , dans les parties mêmes immédiatement infectées , ou dans d'autres endroits.

Le *virus vérolique* ne peut être guéri par la nature seule : mais il exige l'usage des remèdes spécifiques , parmi lesquels le *mercure* occupe toujours le premier rang. Il guérit presque toutes les maladies vénériennes , pourvu qu'elles ne soient pas trop enracinées , ou que le malade ne soit pas trop affoibli pour soutenir le traitement ; il réussit sur - tout , lorsque ces maladies sont accompagnées d'ulceres extérieurs.

Le mercure paroît agir , non , comme on le pense communément , en altérant la qualité contagieuse & corruptive du virus vérolique , mais uniquement en le chassant hors du corps. Cette

opinion paroît d'autant plus vraisemblable , que les maladies vénériennes se guérissent souvent dans des pays chauds , par le seul usage des décoctions sudorifiques ; & qu'en second lieu , le crachat de ceux qui sont traités par la salivation est encore effectivement contagieux.

Si cette opinion est fondée , comme il y a apparence , on peut aisément décider la question : savoir quelle méthode doit être préférée , de celle qui administre le mercure dans la vue d'exciter la *salivation* , ou de celle qu'on appelle *méthode par extinction* , & par laquelle on tâche avec soin d'éviter la salivation.

Ce n'est pas seulement d'après ce principe , mais encore d'après une expérience pratique , que je suis convaincu que toutes les fois que le mal est en quelque manière enraciné , que le malade n'est point trop foible , que ce n'est ni un enfant , ni une femme enceinte , la méthode la plus sûre est celle par laquelle on excite d'une manière lente une légère salivation. On est plus sûr par cette méthode de chasser non seulement le virus , mais le mercure lui-même.

On donne le mercure intérieurement , ou on l'administre extérieurement en frictions. Il est difficile de décider laquelle de ces deux méthodes mérite la préférence. On peut du moins employer indifféremment l'une ou l'autre , quand on a dessein d'exciter la salivation. Des circonstances purement accidentelles & étrangères à la maladie , exigent quelquefois l'une ou l'autre méthode par préférence. Pour l'usage interne , on se sert du

mercure doux, en commençant par la dose d'un grain par jour, qu'on peut ensuite augmenter successivement. On pourroit encore dans le même cas se servir avec avantage de la *solution de Plenck*, toutes les fois que le mercure doux pourroit nuire par son âcreté, ou qu'il agit trop par les selles. Il y a cependant des cas où le virus vérolique s'est un peu altéré, & est devenu de nature scrofuleuse; & c'est pour lors que l'*éthiops antimonial*, le *sublimé* & le *précipité rouge*, ou une *dissolution de mercure dans l'acide nitreux*, produisent de meilleurs effets.

Lorsqu'on se propose de provoquer la salivation, on commence par y préparer le malade. On lui prescrit quelque temps auparavant une bonne diète. S'il est pléthorique on le saigne: s'il y a saburre dans les premières voies, on l'évacue, & l'on tâche enfin de profiter d'une saison chaude pour traiter la maladie.

On commence par froter les pieds avec l'*onguent Napolitain*, à la dose d'une demi-drachme par jour. Après les frictions on recommande au malade de garder le lit, ou du moins de tenir chaudement les parties qui viennent d'être frotées.

Si la salivation s'établit dès le second ou le troisième jour, on lui fait prendre un bain de pieds, & l'on suspend les frictions: parce qu'une salivation trop prompte pousse trop tôt le mercure hors du corps, & avant qu'il ait pu emporter avec lui le virus vérolique. Dès que la salivation a diminué, on recommence les frictions, & l'on tâche d'entretenir la salivation de manière qu'il

qu'il sorte environ une livre de salive par jour. On peut même en porter la quantité jusqu'à deux livres, sans préjudice, à moins que le malade ne soit trop affoibli; considération qu'on ne doit jamais perdre de vue.

Quelquefois on ne peut absolument exciter la salivation. Si dans ce cas il survient quelque autre évacuation qui ne paroisse d'aucun danger, on doit la soutenir.

Si la salivation est trop forte, & que les parties de la bouche se tuméfient trop, on suspend les frictions; on donne un *laxatif de manne* quelques jours de suite; on prescrit des bains de pieds; & l'on fait garder un régime un peu plus rafraîchissant, pourvu cependant qu'il n'occasionne aucun refroidissement subit.

C'est de la même manière qu'on doit se conduire toutes les fois qu'il survient des mouvemens fébriles pendant la salivation.

On doit en général donner des boissons atténuantes & émollientes, qu'il faut choisir d'après le goût du malade. La *salsépareille* est à préférer, à cause de son goût agréable. Si son usage étoit trop dispendieux, on pourroit lui substituer le *chiendent*. Il faut que les alimens soient pris du règne végétal, & qu'ils n'échauffent point, quoique tout le reste du régime doive avoir pour objet d'entretenir une température plutôt chaude que froide.

On continue de cette manière jusqu'à ce que tous les symptômes cessent, ou du moins n'éprouvent plus aucun changement de la part du traitement. Dans ce dernier cas on les traite ensuite

On distingue les especes suivantes de cette gonorrhée contractée par un commerce impur.

1^o. Il y a des cas , quoique rares , où elle n'est qu'un symptôme de la vérole. On reconnoît une telle gonorrhée lorsqu'elle se manifeste sans être précédée d'un commerce impur chez des personnes déjà infectées , mais qui n'avoient jamais eu de gonorrhée. On pourroit l'appeller *gonorrhée symptomatique*.

2^o. Il y a des gonorrhées qui viennent très-facilement aux personnes qui en ont eu autrefois , à la suite des échauffemens , sans être précédées immédiatement d'un commerce impur. On peut les appeller , à cause de leur durée , *gonorrhées chroniques*.

Cette dernière espece differe de la précédente , en ce que le mercure n'a aucune action sur elle. Il y a des cas où avec un pareil écoulement de pus , se manifestent en même-temps d'autres *symptômes vénériens* , qui cèdent parfaitement à l'usage du mercure , tandis qu'au contraire, l'écoulement purulent de l'urethre persiste dans le même état.

Il paroît que dans ce cas ce sont des glandes endurcies ou relâchées , qui , à l'occasion de quelque échauffement , contractent une espece d'inflammation , & donnent cette humeur corrompue & puriforme : aussi y observe-t-on souvent un endurcissement de la glande *prostate*.

On a beaucoup agité la question : si l'humeur puriforme qui coule dans cette sorte de gonorrhée n'étoit pas la suite d'une véritable exulcération. Il se peut en effet que la matiere qui coule

soit d'une mauvaise couleur, sans qu'il y ait aucun ulcere : mais souvent aussi il existe une véritable exulcération, qui se comporte comme un *érysi-pele*, & qui, comme lui, n'occupe que la peau ; quoiqu'alors même on doive considérer que les parties affectées sont des glandes, qui ne forment presque jamais dans ce cas un véritable ulcere. Souvent dans une gonorrhée de cette espèce, la glande *prostate* est fort tuméfiée & douloureuse, & s'affaïsse ensuite de nouveau, sans que l'écoulement change en qualité ou en quantité. Au reste, il n'est question ici que d'une dispute qui est presque une *dispute de mots*.

Je n'ose décider si la mucosité puriforme, qui coule dans cette espèce de gonorrhée, perd quelquefois sa qualité contagieuse.

3°. Il y a des écoulemens d'une humeur bénigne, claire & gluante, qui restent après les gonorrhées virulentes, & qui ne paroissent être que la suite d'un relâchement. Nous les appellons *nachtripper*, & les Anglois *gleet* (gonorrhée simple).

Cette espèce de gonorrhée n'est pas contagieuse, & peut naître aussi d'autres causes ; c'est dans ce dernier cas qu'on l'appelle *gonorrhée bénigne*.

4°. La dernière espèce de gonorrhée, & la plus ordinaire, est celle qui suit immédiatement un commerce impur, & que je puis appeller *gonorrhée idiopathique*.

Elle se manifeste pour l'ordinaire quelque temps après l'infection ; temps qu'on ne peut précisément déterminer, & qui peut se prolonger

jusqu'au huitieme jour. On sent une démangeaison & une tension dans l'urethre , suivies bientôt d'une cuisson quand on rend les urines. Les choses subsistent dans cet état pendant quelques jours , lorsqu'il survient un écoulement , d'abord fluide , âcre , & accompagné de difficulté d'uriner , mais qui devient ensuite plus épais & plus purulent. A cette époque la tension diminue , mais elle ne cesse point entièrement : la matiere , après que toute l'acrimonie en est évacuée , se change en une humeur claire & gluante , avec laquelle tous les accidens cessent.

Tant qu'il y a tension & difficulté d'uriner , c'est un état de nature inflammatoire , qui peut cesser dans l'espace de huit à quatorze jours , mais qui souvent aussi dure quelques mois.

Lorsque l'humeur qui coule , devient claire & gluante , c'est un signe que toute l'acrimonie est évacuée : mais il n'est pas facile à déterminer le temps pendant lequel peut encore durer un écoulement puriforme accompagné de tension , quand même tout le virus seroit évacué.

Au reste , la maladie a beaucoup de rapport avec un *catarrhe* : & en effet la même acrimonie produit dans la membrane pituitaire une espece de *coryza*.

Il arrive quelquefois , que dès le commencement la tension se dissipe d'elle-même , sans qu'il paroisse aucun écoulement de matiere purulente. Cela peut venir de ce que l'acrimonie a été évacuée par la Nature , ou de ce qu'elle a été absorbée.

Lorsque l'irritation est trop grande , il y a des érections douloureuses , qui recourbent la verge : on appelle cet état *gonorrhée* ou *chaude-pisse cordée* (*chorda veneris*).

Les testicules & les glandes des aines peuvent se tuméfier & s'enflammer par simple sympathie : mais ces accidens peuvent aussi être occasionés par l'absorption du pus.

Ordinairement l'humeur purulente des gonorrhées qui suivent immédiatement l'infection , ne suppose aucun véritable ulcere : mais elle paroît être seulement une mucosité de l'urethre , corrompue par le virus.

Cette gonorrhée a communément son siege dans les *glandes de Morgagni* ; & il est rare qu'elle s'étende dans le commencement jusqu'à la *glande prostate*.

Mais si le virus n'a pas été évacué à temps , il produit inmanquablement des exulcérations & des indurations ; il arrive aussi très-facilement qu'il est absorbé , & qu'il se mêle avec le sang.

On n'est pas d'accord , si la matiere de la gonorrhée est la même que le *virus vérolique* , ou si elle en diffère essentiellement.

Il est certain qu'une gonorrhée négligée n'est guere suivie de *vérole* , & que d'autres maux vénériens cèdent beaucoup plus facilement aux remèdes mercuriels que la *gonorrhée idiopathique*. Il n'est pas moins vrai qu'on peut guérir parfaitement une gonorrhée par le seul usage des remèdes atténuants & émollients : & l'on est enfin certain que ces especes de gonorrhées que j'ai

appelées *chroniques* , ne cèdent en aucune maniere aux mercuriels.

Ces raisons sont fans doute spécieuses ; mais on pourroit y opposer les réflexions suivantes :

1°. Si les remedes mercuriels ont si peu d'action sur la gonorrhée , & que cette dernière se guérisse pour l'ordinaire par les seuls remedes atténuants & émollients : cela peut venir , de ce que le mercure par lui-même n'agit guere sur les voies urinaires , & que c'est par ces voies que la Nature guérit d'elle-même la gonorrhée. Comme dans les pays chauds on guérit la *véritable vérole* par le seul usage du *gayac* , de même on peut guérir une *gonorrhée* par des remedes légèrement diurétiques & émollients , sans qu'on soit fondé pour cela , à révoquer en doute la nature *vérolique* de l'une ou de l'autre.

2°. Si les remedes mercuriels n'agissent point sur les gonorrhées chroniques , c'est peut-être que ces gonorrhées ne sont plus entretenues par le virus vérolique , mais par d'autres causes différentes , & par des lésions locales sur lesquelles le mercure n'a point de prise. Au moins il n'est pas prouvé que la mucosité purulente qui coule dans les gonorrhées chroniques , contienne encore du véritable virus vérolique.

3°. Le virus de la gonorrhée peut bien différer de celui de la vérole *spécifiquement* , mais non point *génériquement*. Au moins la naissance du premier nous porte à présumer avec beaucoup de vraisemblance , qu'il doit tirer son origine du virus vérolique. Peut-être n'est il pas assez subtil ,

ni assez pénétrant pour se communiquer aisément aux autres glandes du corps , & par conséquent pour éprouver l'action du mercure.

4°. Supposé enfin que l'on puisse réellement produire de véritables *chancres* avec la matiere gonorrhœique ; & que les expériences qu'on a faites à ce sujet soient exactes , il ne reste plus aucun doute que cette matiere ne soit un véritable virus vérolique.

Il y a cependant plus d'une raison qui me porte à croire que la matiere gonorrhœique est tout-à-fait différente du virus proprement dit vérolique. J'exposerai ces raisons dans la suite , à l'article des éruptions scrofuleuses & dartreuses.

Il s'agit dans le traitement de la gonorrhée idiopathique , de changer l'état inflammatoire de l'urethre , & de favoriser l'évacuation du virus par cette partie.

Tant que la tension inflammatoire dure , on conduit la maladie par la méthode purement antiphlogistique. En général , toutes les fois qu'il y a une disposition inflammatoire , on saigne ; on donne des boissons copieuses émollientes & résolutives. Le *gruau* clair , ou des émulsions faites avec la *graine de pavot* , de *chanvre* & de *persil* , & un peu de nitre , sont les plus appropriées. De plus , on fait des fomentations émollientes sur la verge.

Quelquefois par cette seule méthode le virus s'évacue , & l'inflammation se dissipe sans qu'elle soit suivie d'un écoulement purulent.

Mais le plus souvent cet écoulement a lieu ;

ou plutôt , on s'adresse très-rarement à un Médecin , à moins que cet écoulement n'ait lieu. Dans ce cas , on doit également employer la méthode que nous venons d'exposer , tant qu'il y a tension & douleur.

Si-tôt que l'état inflammatoire a considérablement diminué , mais que l'écoulement purulent persiste encore , on peut employer les diurétiques. Les remèdes *balsamiques* , & entr'autres la *térébenthine* , sont ceux qui conviennent le mieux. On doit cependant être circonspect dans leur usage ; parce qu'ils peuvent facilement renouveler l'inflammation , & qu'ils en occasionent quelquefois une aux testicules , ou donnent même lieu par leur forte irritation , à des gonorrhées chroniques. On pourroit par conséquent commencer par la *térébenthine cuite* mêlée avec le *nitre* & la *gomme arabique* , & donnée à petites doses , qu'on augmenteroit successivement selon le besoin.

Plusieurs Médecins se servent aussi des injections , qui cependant pourroient très-facilement nuire. Les injections irritantes peuvent augmenter l'état inflammatoire de la maladie. Les remèdes astringents sont manifestement nuisibles , & occasionent des stranguries & des dysuries chroniques. La *solution de Plenk* seroit plus convenable , si l'on étoit sûr que le mercure a quelque action sur ce virus , & qu'on n'eût pas lieu de craindre que l'injection ne favorisât son absorption.

Les purgatifs qu'on donne ordinairement dans les gonorrhées , ne sont d'aucune utilité : souvent

au contraire ils pourroient nuire , non-seulement en occasionant par leur irritation des inflammations aux testicules & aux glandes des aines , mais encore en favorisant l'absorption du virus. Ils ne peuvent convenir que dans le cas de saburre des premieres voies , qui rend l'urine âcre , ou qui augmente la disposition inflammatoire : on se sert alors de la *manne* , des *tamarins* , ou de la *crème de tartre*.

Souvent les gonorrhées sont extrêmement opiniâtres , & ne cèdent point facilement aux remèdes indiqués. On doit sans doute en chercher la cause dans les échauffemens & dans les mauvais traitemens. Ne pourroit-on pas dans ce cas , se servir avec avantage des remèdes mercuriels ? Ma propre expérience ne m'a rien appris de précis sur ce sujet : & je ne crois point qu'ils puissent agir directement contre le mal. C'est peut-être la précaution dont le malade use pour l'ordinaire , lorsqu'il fait qu'on lui administre des remèdes mercuriels , qui a la plus grande part au succès ; sur-tout lorsqu'on lui fait prendre en même temps une décoction de *bois de gayac*. Je ne crois pas d'ailleurs que le mercure soit nuisible , & je ne vois pas comment il pourroit l'être.

Que le mercure n'ait point d'action sur la gonorrhée chronique , c'est ce dont l'expérience m'a malheureusement convaincu : & je dois avouer que je ne connois encore aucun remède propre pour cette fâcheuse maladie. La *teinture d'antimoine de Jacobi* m'a une fois réussi.

Les gonorrhées simples résistent aussi souvent à

tous les remèdes astringents , & ne se guérissent quelquefois qu'avec le temps : il y en a qui cèdent aux diurétiques forts , comme à la *teinture de cantharides*.

La gonorrhée symptomatique exige l'usage du *mercure*.

Fleurs Blanches Vénérienes.

Les *fleurs blanches vénérienes* different des bénignes , en ce qu'elles viennent à la suite d'une infection , & qu'elles sont au commencement accompagnées de cuisson dans le vagin.

Elles different de la *gonorrhée* , en ce qu'elles n'attaquent que les personnes du sexe.

L'inflammation n'est que dans le vagin , & rarement elle s'étend jusqu'à l'urethre : aussi n'est-elle point accompagnée dans le commencement , d'autant de douleurs que la gonorrhée , parce que le vagin est d'un tissu plus lâche ; & c'est par-là même que souvent on ne la connoît point dans son premier temps.

C'est encore par la même raison , que la guérison de cette maladie est beaucoup plus difficile que celle de la gonorrhée.

Les seuls diurétiques ne peuvent rien ; les remèdes mercuriels , soit externes , soit internes , sont souvent inutilement employés ; la maladie étant pour l'ordinaire enracinée , parce qu'elle a été ou méconnue , ou tenue secrète. Les remèdes dépuratifs & fortifiants sont ceux qui conviennent le mieux.

En général, la nature des fleurs blanches est aussi inconnue que celle de la gonorrhée. Ne feroit-ce pas une espece de *dartres* dans le vagin, qui occasionne cette affluence considérable de mucosité? Ce qu'il y a de certain, c'est que les gonorrhées négligées sont souvent suivies d'*éruptions dartreuses*; fait dont je suis convaincu par des expériences certaines.

D'ailleurs, comme les dartres indiquent presque toujours un *virus scrofuleux*, les fleurs blanches & la gonorrhée n'appartiendroient-elles pas à la classe des maladies scrofuleuses?

Et puisque dans ces dernieres les remedes mercuriels sont quelquefois avantageux, ne le feroient-ils pas également dans les fleurs blanches & dans la gonorrhée?

Et comme enfin le virus scrofuleux peut souvent être affoibli par la seule diete & le bon régime, ne pourroit-on pas expliquer par-là, pourquoi ces mêmes moyens sont souvent si avantageux dans la gonorrhée?

Bubons.

On donne ce nom aux *tumeurs vénériennes des aines*, qui sont le plus souvent inflammatoires, & qui négligées, se terminent ordinairement par suppuration.

Les bubons surviennent, ou immédiatement après l'infection, ou lorsque dans une gonorrhée l'inflammation est très-considérable, qu'on a été trop purgé, ou trop échauffé, ou ils

surviennent enfin à la suite des chancres trop tôt guéris.

Dans les deux premiers cas , l'inflammation n'est que sympathique ; mais dans le troisieme , la matiere gonorrhœique est ordinairement absorbée , ce qui fait que le plus souvent l'écoulement se supprime ; dans le dernier cas , les bubons sont un symptôme de la vérole.

Dans toutes ces circonstances , on applique d'abord sur la partie des remedes résolutifs , jusqu'à ce que l'écoulement s'établisse. Les fomentations chaudes augmentent souvent la tumeur : les froides sont beaucoup plus avantageuses.

Lorsque l'inflammation est passée , on frote la tumeur avec l'*onguent Napolitain* , & l'on y applique pour le reste du temps , l'*emplâtre mercuriel d'Edimbourg*.

Si la tumeur ne se résout point , & qu'elle soit cependant en partie ramollie , on tâche de la faire suppurer : mais on doit ménager l'incision , de maniere à ne pas attaquer les parties saines. On la traite ensuite comme un ulcere vénérien.

Si la tumeur n'est que sympathique , l'écoulement se rétablit ordinairement par sa résolution.

Mais si l'on est fondé à regarder la tumeur comme une suite du virus contenu dans les humeurs , on doit joindre aux remedes extérieurs le traitement interne.

Gonflement des Testicules.

Les mêmes causes qui agissent sur les glandes

des aines , occasionent aussi souvent une *tumeur des testicules* , qui se termine rarement par suppuration , mais le plus souvent par induration. On ne doit point par conséquent en venir légèrement à l'ouverture. On conduit la tumeur de la même manière que les bubons ; & l'on tâche sur-tout d'établir l'écoulement. Il faut de plus défendre au malade de marcher , & lui faire porter un *suspensoir*. Si l'inflammation n'est que sympathique, on peut employer les fomentations froides. On doit tâcher de dissiper l'induration par des frictions mercurielles , de crainte qu'elle ne s'enracine.

Phimosis & Paraphimosis.

On appelle *Phimosis* la tuméfaction du prépuce , sur-tout lorsqu'elle empêche qu'on ne le renverse pour découvrir le gland ; & *Paraphimosis* , cet état du prépuce qui ne permet point de le ramener sur le gland.

L'un & l'autre sont pour l'ordinaire *inflammatoires* , & surviennent aux gonorrhées , par les mêmes causes qui produisent le *gonflement des testicules* , & les *bubons*.

On les traite par conséquent de la même manière. Lorsque la tumeur est si considérable , que le malade ne peut point uriner , ou qu'elle présente une mauvaise couleur , on y fait des incisions ; & l'on traite la tumeur comme les autres symptômes vénériens.

Inflammation de la prostate.

Il survient quelquefois dans les gonorrhées une *inflammation de la prostate*, qui s'ulcère facilement, s'endurcit, & donne lieu à des *stranguries*, & à des *ischuries*.

Pendant le temps de l'inflammation, on agit comme dans les autres tumeurs inflammatoires. Il faut bien prendre garde sur-tout, qu'il ne reste des indurations : car je ne connois aucun moyen extérieur assez actif pour les dissiper. Une incision externe seroit peut-être le remède le plus praticable.

Chancres.

On entend par *Chancres*, des ulcères vénériens, particulièrement ceux qui viennent aux parties génitales, à la poitrine & au cou. Aux deux premiers endroits, ils surviennent souvent immédiatement après l'infection : ceux du cou sont communément le symptôme principal d'une vérole générale.

Il n'y a point de maladie vénérienne qui cede mieux aux remèdes mercuriels, que les chancres : mais aussi dans aucun autre cas, le virus vérolitique n'est-il aussi facilement absorbé que dans ceux-ci. On doit pour cette raison, outre l'usage extérieur des remèdes mercuriels, recommander avec soin des remèdes internes en suffisante quantité : autrement la maladie externe pourroit bien se guérir, tandis que le venin vérolitique resteroit dans

dans le corps. Il faut par conséquent non-seulement introduire dans le corps une suffisante quantité de mercure, mais traiter encore pendant quelque temps les ulcères par les mercuriels caustiques, tels que le *sublimé* ou le *précipité rouge*, afin de les tenir quelque-temps ouverts. Lorsqu'on est sûr que le virus est évacué, si les ulcères résistent encore, on peut se servir des *préparations de plomb*.

Condylomes.

On appelle *condylomes*, les *pustules cristallines* qui surviennent au gland & aux levres de la vulve : ils ont la forme des grains de raisin, & deviennent souvent d'une grosseur considérable.

Ils exigent, outre le traitement interne, l'application des caustiques, la ligature ou le scalpel. Le *précipité rouge* ou une dissolution de mercure dans l'eau forte, réussissent quelquefois parfaitement.

Taches & verrues vénériennes.

Les *taches* viennent souvent au visage, & les *verrues* occupent le fondement. On appelle aussi ces dernières *fics* ou *marisca*. Outre le traitement interne, il faut employer extérieurement un onguent fait de *précipité rouge*.

Il y a en *Ainérique* une maladie endémique qui est sporadique, mais qui se communique comme la vérole, & qui se guérit de même par le mer-

cure. Elle consiste également dans des verrues qu'on appelle *yaws*, ou *framboesia* à cause de leur ressemblance avec les *framboises*. Les François leur donnent le nom de *pian*. Quelques Médecins pensent que c'est de cette maladie que la vérole tire son origine.

Maladies des os vénérienes.

Lorsque le virus vérolique se jette sur les os, il y produit des gonflemens qu'on appelle *tophus* ou *gommés*, tant qu'ils sont mous.

Les os dans ce cas se carient facilement, & le virus peut les détruire d'une manière extraordinaire. Le plus ordinairement ces maladies se manifestent au crâne & aux os des jambes.

Outre le traitement interne, on tâche d'emporter la partie attaquée, par des caustiques mercurels, ou à l'aide d'un instrument.

Souvent la tuméfaction produit une *exostose*, qui rend ordinairement les os fort fragiles.

Il est plus rare que les os se ramollissent tout-à-fait : l'usage mal-entendu du mercure, contribue peut-être à produire cette affection. J'ai vu un pareil cas où les os étoient devenus si mous, qu'ils cédoient à l'action des muscles, & se courboient d'une manière singulière. La partie muqueuse des os étoit dissoute, & les parties terreuses sans aucune espèce de solidité.

D U S C O R B U T.

Le *Scorbut* est une putréfaction chronique des humeurs. On le connoît aux gencives fongueuses, gonflées & saignantes, à une haleine puante indépendamment de toute affection des premières voies, à une stupeur ou pesanteur particulière du corps, à des taches, des ulcères & des douleurs dans les membres, qu'on ne peut déduire d'aucune autre cause.

Le sang dans le commencement, n'est pas toujours putride: mais dans le progrès de la maladie, il se dissout au point d'occasionner les hémorrhagies les plus dangereuses.

Cependant la cause du scorbut est bien différente de celle qui produit une fièvre putride: c'est ce qu'on peut au moins conclure de la marche, & de la méthode curative différentes dans l'une & dans l'autre.

Au reste, la division que plusieurs Auteurs ont faite du scorbut, en *scorbut chaud*, & *scorbut froid*, d'après la différence des remèdes qu'on y emploie, n'est pas juste: puisque les fruits acides, de même que les plantes antiscorbutiques chaudes, conviennent également à toutes sortes de scorbut.

La division en *scorbut acide*, *alcalin*, *muriatique* & *rance*, est encore moins fondée: car la nature de ce virus nous est absolument inconnue.

Quoiqu'on ne puisse pas dire que le scorbut dépende toujours d'un virus particulier, c'est une

chose cependant digne de remarque , que les *scorbuts sporadiques* n'aient été connus pour la première fois que dans le seizième siècle.

Ne pourroit-on pas présumer que le *virus scorbutique* tire en partie son origine , de même que le *scrofuleux* , du virus vérolique ?

Sur les vaisseaux qui ont resté long-temps en mer , & où l'on se nourrit de viandes salées , & d'eaux pourries , le scorbut attaque toute sorte de tempérament ; & l'on pourroit croire facilement , que sur terre même il dépend des causes qui relâchent le corps , rendent les humeurs âcres , & empêchent la transpiration. Au moins il est certain que le scorbut vient pour l'ordinaire à la suite de pareilles circonstances.

Il paroît cependant y avoir toujours une différence essentielle entre le scorbut de *mer* & le scorbut sporadique de *terre* : différence qu'on observe sur-tout dans le traitement ; puisque souvent la cause principale de l'acrimonie scorbutique paroît être une *pléthore abdominale*. Du moins la maladie exige souvent des remèdes qui désobstruent les viscères du bas-ventre. On doit par conséquent songer non seulement à corriger les humeurs , mais encore à dissiper les obstructions.

Il s'agit dans le traitement , de savoir jusqu'à quel point on pourroit changer ces circonstances. Pour guérir la maladie , il suffit souvent de transporter les malades des endroits humides & froids , dans des endroits plus chauds , de leur fournir

des alimens frais du regne végétal, de les égayer, & de leur faire faire de l'exercice.

L'air fixe paroît agir sur le scorbut d'une maniere avantageuse. Pour cet effet, on fait boire au malade de l'eau de *Selten*, avec du vin de *Champagne*, ou si cela ne peut pas se faire, d'une décoction de *drêche*. Il doit aussi faire dans ses repas un usage continuel de fruits acides, & de plantes antiscorbutiques. On peut encore lui donner l'acide vitriolique étendu dans du vin. On tâche de plus, de fortifier les organes digestifs par les remedes amers. Voyez *Elixir antiscorbutique*.

On frote les gencives avec une dissolution d'alun dans du miel rosat. Pour les ulceres on se sert avec avantage de l'eau d'arquebuse de *Theden*. On pourroit même les arroser avec de l'air fixe, qu'on aura puisé chez quelque brasseur, avec des bouteilles vides.

Mais on doit s'occuper sur-tout, de corriger les humeurs, & d'augmenter la transpiration.

DES ÉCROUELLES.

Les *Ecrouelles* sont des tumeurs des glandes, qui dépendent d'un virus particulier & spécifique, dont la nature nous est encore inconnue, mais qui paroît cependant devoir son origine au virus arthritique & vérolique.

Elles different des indurations ordinaires ou *squirrhes*, par leur plus grande mobilité, & une moindre dureté.

Ce virus attaque pour l'ordinaire le cou, les aisselles & le méfentere; mais chez les femmes il affecte aussi les mammelles. Lorsqu'il n'y a que la *glande thyroïdienne* qui en soit affectée, on l'appelle *goître* ou *bronchocele*; qu'il faut cependant distinguer d'une autre espece de *goître*, qui est endémique dans quelques pays, & dont nous parlerons dans la suite.

Quelquefois on n'observe point de glandes endurcies, quoique le virus scrofuleux soit dans le corps. On reconnoît cet état, sur-tout chez les enfans, à la disposition qu'ils ont aux inflammations des yeux, à la tuméfaction de la levre supérieure, aux fréquentes éruptions dartreuses, & à une digestion affoiblie malgré la bonté de l'estomac.

La nature de ce virus est encore absolument inconnue. Il est certain que toutes les *éruptions galeuses* sont souvent accompagnées de signes du *virus scrofuleux*. J'ai même souvent observé que les *dartres* forment un des symptômes de ce virus, & de plus, qu'elles viennent à la suite des *gonorrhées* négligées ou répercutées. On ne peut encore déterminer de quelle maniere toutes ces maladies sont liées entre elles, ni quelle est celle qu'on doit regarder comme la souche fondamentale & primitive des autres. Cependant comme on a jusqu'ici bien peu observé la gonorrhée & les fleurs blanches sous ce point de vue, il seroit important que nous eussions un plus grand nombre de *faits* (*data*); c'est pour ne pas en avoir eu assez, que nous n'avons

point encore regardé la maladie , comme pouvant être de même nature. Pour moi , il me paroît fort probable que le *virus scrofuleux* est une dégénération du *virus vérolique* , & qu'il est en même-temps la cause des *dartres* , des *gonorrhées* & des *fleurs blanches*. Au moins toutes ces maladies sont souvent également contagieuses.

Les glandes attaquées se terminent quelquefois par une suppuration fongueuse. Elles peuvent aussi dégénérer en ulcères galeux. L'obstruction des glandes de l'abdomen, occasionne souvent une fièvre consomptive. Le virus même peut encore se jeter sur les poumons , & y occasionner des exulcérations & la phthisie.

Jusqu'à présent nous ne connoissons encore aucun remède sûr contre ce virus. La *ciguë* & les *remèdes mercuriels* , sont quelquefois employés avec avantage ; quoiqu'ils ne réussissent jamais à détruire complètement le virus. Voyez *éthiops antimonial*. On pourroit se servir extérieurement des fomentations de ciguë avec une éponge , ou même de l'*emplâtre de gomme ammoniacque avec le mercure*. Une bonne diète , c'est à-dire l'abstinence de tout aliment , & de toute boisson âcre & échauffante , la tranquillité de l'esprit , le séjour dans des pays chauds , l'usage interne & externe de l'*eau de mer* , & l'exercice , ont été souvent salutaires.

Il faut traiter les ulcères par le *précipité rouge* ; on peut même employer l'*arsenic* avec avantage , lorsqu'ils sont d'un très-mauvais caractère.

D U R A C H I T I S.

Cette maladie n'attaque guere les adultes : elle s'observe pour l'ordinaire chez les enfans , mais rarement avant le sixieme mois , ou après la dixieme année de leur âge.

On la reconnoît aux symptômes suivans : les bouts & les têtes des os , particulièrement de ceux des extrémités , se gonflent , tandis que leur partie moyenne diminue d'épaisseur & dépérit ; les os se ramollissent au point de céder à l'action des muscles , & de se courber ; la tête grossit d'une maniere extraordinaire ; le bas-ventre s'enfle ; les chairs sont lâches , & la couleur de la peau est pâle ; la digestion se fait mal , & il y a une disposition aux aigreurs , ce qui fait que les dents sont aussi dans un très-mauvais état.

Cette maladie est nouvelle , & fut connue pour la premiere fois en Angleterre , entre l'année 1612 & 1620 , où on lui a donné le nom de *rachitis* (Rickets). Les François l'appellent *noeure*.

La cause prochaine est un virus particulier , dont nous ne connoissons pas encore la nature , mais qui paroît avoir quelque affinité avec le virus *scrofuleux*.

Elle attaque de préférence les enfans nés de parens qui ont une matiere vérolique , scrofuleuse ou scorbutique dans le corps , & qui sont sujets à plusieurs passions de l'ame , comme aussi les enfans mal nouris , élevés dans des endroits humides.

humides & mal-propres, & allaités par des Nourices mal-saines. Il est fort probable, quoiqu'il ne soit pas certain, que le virus même est héréditaire.

Plusieurs enfans ont de la vivacité, & une intelligence extraordinaire pendant cette maladie; d'autres sont singulièrement stupides. Chez les premiers il survient souvent des exulcérations & des consumptions; & les derniers sont plus sujets aux hydropisies. Quelquefois les os reprennent leur première figure: mais d'autres fois ils conservent leur difformité; ce qui donne lieu chez les femmes à des accouchemens fort laborieux. Le foie dans cette maladie est particulièrement affecté, de sorte que les déjections sont souvent tout-à-fait blanches: ce qui cependant ne dépend point d'une obstruction du foie, mais dépend plutôt du mauvais état de la bile qui s'y sépare; comme il paroît sur-tout par la dégénération acide de toutes les humeurs, souvent si considérable, que la partie muqueuse des os se dissout, & que les os mêmes deviennent par-là fort fragiles.

On ne connoît encore aucun *spécifique* contre ce virus. L'objet principal qu'on doit se proposer dans le traitement, c'est donc de corriger la diète, de faire transporter les enfans dans un air pur & sec, de les tenir propres, & à l'abri de l'humidité, de leur donner des alimens de facile digestion, & légèrement nourrissans; de tâcher de résoudre le *mucus* par des remèdes doux, tels que la *terre foliée de tartre*, & le *tartre tartarisé*, de corriger les acides par la *magnésie mu-*

riatique, & d'évacuer la saburre des premières voies par la *rhubarbe*. Voyez *Liqueur de terre foliée de tartre*. Il faut encore entretenir une transpiration légère, par une décoction de *patience de marais* (*rumex aquaticus*), ou de *garence*, qu'on ne doit pas cependant prendre trop chaude; on tâche ensuite de fortifier les organes de la digestion par des remèdes amers, & particulièrement par l'*extract de fumeterre* (Voyez *Elixirs résolutif & fortifiant*); & enfin, on fortifie les membres par l'usage des bains froids. On peut prescrire pour boisson ordinaire l'*eau de Selten*, très-avantageuse quand on la prend en quantité suffisante.

DE LA PÉDARTRHOCACE.

On entend par cette maladie une espèce d'ulcère qui est ou un symptôme du *rachitis*, ou du moins qui survient dans les mêmes circonstances.

Les enfans se plaignent d'une partie où l'on ne voit rien, & qui n'occasionne aucune sensation de douleur par la pression. Quelque temps après il s'y manifeste une tumeur accompagnée d'un peu de tension, mais sans dureté. Trois ou quatre semaines après elle devient rougeâtre, ensuite brune elle creve & donne un pus fluide & rougeâtre. L'ulcère même se prolonge jusques aux os, qui communément en sont attaqués, se gonflent & se carient.

Il ne faut point confondre cette maladie avec le *spina ventosa*. Elle en diffère en ce qu'elle se

forme lentement , & avec moins de douleur , & qu'en général elle est beaucoup plus dangereuse.

Si l'on parvient à connoître cette maladie avant que la tumeur se manifeste , on doit aussitôt purger & fortifier les organes de la digestion , & froter la partie avec un onguent mercuriel. Dès que la tumeur est formée , il faut en favoriser la maturation pour l'ouvrir le plutôt possible. L'ouverture une fois faite , on ne doit point la traiter comme un ulcere ordinaire. Les dessicatifs pourroient être fort nuisibles , & il vaut mieux abandonner le tout à la Nature , qu'on doit seconder suivant les indications. Mais si l'ulcere est fort sale , on peut se servir avec avantage du *précipité rouge*.

DES EXANTHÈMES CHRONIQUES.

On entend par *exanthèmes chroniques* , ceux qui ne sont point accompagnés de fièvre , & qui se guérissent rarement par la Nature seule. Presque toutes les affections cutanées appartiennent à cette classe : mais je ne parle ici que de ceux qu'on ne peut négliger sans nuire à la santé , & qui forment des maladies par eux-mêmes.

Ils dépendent presque tous d'un virus scrofuleux , scorbutique ou vérolique. Il y en a cependant qui reconnoissent pour cause un virus particulier & spécifique , qui n'a aucun rapport avec les autres.

Croûte de lait.

On appelle cette maladie chez nous *ansprung*. Les enfans , sur-tout ceux qui sont encore à la mamelle , y sont sujets. Il leur vient au visage de petites pustules plates , rouges , qui causent une grande démangeaison , & qui contiennent un pus jaunâtre.

Quoique dans cette éruption les enfans paroissent pour l'ordinaire gais & dispos , il paroît cependant qu'elle doit son origine à quelque virus interne , qui vraisemblablement est de nature scrofuleuse : ce qui semble le prouver , ce que ce sont les enfans nés de parens scrofuleux , ou allaités par de telles Nourices , qui sont particulièrement sujets à cette affection , & qu'elle se complique communément avec les *écrouelles*. On connoît un enfant disposé à cette éruption , à un visage trop gros proportionnellement aux autres parties du corps , à des plaques d'un rouge foncé sur les joues , aux urines fétides , & à une démangeaison qui l'oblige à se grater le visage.

Cette maladie peut durer jusqu'à l'âge de six ou sept ans , & se dissipe communément d'elle-même à cette époque.

C'est sans doute , comme nous l'avons déjà remarqué , l'éruption d'un virus interne : mais on pourroit conclure du bien être de l'enfant , & de l'inefficacité de tous les remèdes internes , que l'exanthème une fois établi ne dépend plus de ce virus , mais qu'il est entretenu par lui-même , &

par les frotemens continuels de l'enfant , & que dès-lors on doit le considérer comme une simple maladie de la peau. Néanmoins il n'est pas prudent de la traiter par des remedes dessicatifs , parce que la rentrée de cette acrimonie cutanée entraîne nécessairement des suites fâcheuses. On doit plutôt la regarder comme une affection à laquelle la Nature s'est accoutumée , & que l'Art ne peut guérir sans lui nuire.

Tout ce qu'on pourroit faire dans ce cas , seroit de sévrer l'enfant , s'il tette encore , sur tout lorsqu'on fait que la Nourrice fut sujette à cette maladie dans son enfance ; parce qu'elle n'est pas seulement héréditaire , mais qu'elle se communique encore facilement par voie de contagion.

Les remedes spécifiques contre le *virus scrofuloux* ne conviennent point ici , par la raison que la maladie n'est point nuisible par elle-même ; & que l'usage des ces remedes peut l'être , sans qu'on soit assuré de détruire le virus par leur moyen.

Il semble souvent que la lymphe soit corrompue par le simple effet de l'irritation. Chez les enfans cet exanthème remplace souvent la diarrhée ou la toux qui surviennent d'ordinaire à chaque éruption de dents , & se dessèche de nouveau , après que l'irritation a cessé par l'éruption même de la dent.

Achores.

Ces exanthêmes viennent à la tête ; ils sont

de même nature que la *croûte de lait* , ils existent dans le même temps , ou la suivent immédiatement.

Ils sont aussi peu dangereux que la *croûte de lait* : & l'on doit par conséquent les traiter de la même manière.

Favus.

C'est une autre espèce d'exanthème de la tête , qui consiste dans un amas de petits ulcères qui participent plus de la nature de la gale , & qui donnent un pus ressemblant au *miel*.

On y remédie le plus souvent en coupant les cheveux : & l'on peut se servir ici avec plus de sûreté du *précipité blanc* , sur-tout lorsqu'on a entretenu un vésicatoire ouvert pendant quelque temps.

Teigne.

On conduit tout autrement la *Teigne* , qui par sa nature est fort différente des exanthèmes précédents. Elle se communique par contagion , & ne se dissipe guère sans le secours de l'Art.

Il se forme une croûte sèche sur la tête , quelquefois de l'épaisseur d'un pouce , d'une couleur jaune , verdâtre , ou blanchâtre , & qui couvre toute la tête. Il y a communément un endroit d'où coule un pus fétide , qui pourroit servir à inoculer la teigne.

Cet exanthème paroît être une maladie des *bulbes* des cheveux , plutôt que l'effet de quelque

cause interne. Au moins il n'est point entretenu par une telle cause ; puisque les remèdes internes n'ont aucune efficacité contre lui.

Le déracinement des cheveux est un moyen plus efficace. Il faut , pour cet effet , couvrir la tête avec un emplâtre à la fois émollient & agglutinatif , l'y laisser pendant quelque temps , & l'arracher ensuite , de façon que les cheveux suivent avec leurs racines , attachés à l'emplâtre. Mais tout emplâtre émollient n'est point propre à cela ; on doit y joindre en même temps des *escharotiques* légers. Les sels alcalis sont singulièrement propres à ramollir les croûtes les plus dures & les plus indissolubles.

Plique Polonoise.

La *Plique Polonoise* est une maladie des cheveux essentiellement différente de la *teigne*. Les Tartares , les Russes & les Polonois y sont particulièrement sujets ; & elle est chez eux endémique.

Une humeur gluante & particulière qui suinte de la tête , fait que les cheveux se collent ensemble , & forment des tresses qui s'accroissent souvent à une longueur considérable.

Cette maladie , plus particulièrement que les autres de cette espèce , paroît dépendre d'un virus interne qui l'entretient. L'éruption de l'humeur est précédée de douleurs violentes de la tête , du cou & des articulations : & lorsqu'elle ne peut pas avoir lieu , il lui succede des ulcères de

mauvais caractère dans d'autres endroits, & particulièrement aux ongles, la cécité, des convulsions & des délires. Tous ces symptômes cependant peuvent cesser par l'éruption de l'humeur, qu'on doit considérer alors comme critique.

La maladie est héréditaire & contagieuse. Au reste, nous ne savons rien de certain touchant l'origine & la nature de son virus. On a voulu lui assigner pour cause la mal-propreté; mais l'entortillement des cheveux que celle-ci occasionne, est bien différent de la véritable *Plique Polonoise*.

L'Art ne fournit non plus aucun remède contre ce virus. Tout ce qu'il peut faire, c'est de favoriser l'éruption lorsqu'elle est difficile, par des émollients appliqués sur la tête, par les diaphorétiques & les vésicatoires; & de prévenir avec soin la rentrée de l'humeur: aussi est-il extrêmement dangereux de couper les cheveux ainsi collés; & la maladie même est par cette raison incurable.

Dartres.

Les Auteurs appellent cette maladie en latin *herpes* ou *impetigo*, & les François lui ont donné le nom de *dartres*.

Elles consistent dans de très-petits ulcères de la peau qui ne donnent jamais un véritable pus, mais qui sont ordinairement secs, ou bien rendent une humeur âcre, & tombent en écailles, sans cependant se dissiper. Elles diffèrent encore des autres exanthèmes, en ce qu'elles sont au niveau de la peau, & qu'elles s'y étendent de plus en plus, ou
changent

changent de place à la maniere d'un érysipele.

Il y a un exanthème qui est bien dartreux , mais d'une nature plus chaude , & approchante des exanthèmes érysipélateux : on l'appelle *dartre miliaire* (herpes miliaris).

Les dartres attaquent particulièrement les constitutions scrofuleuses : mais elles dépendent aussi quelquefois , comme l'érysipele , d'une simple acrimonie bilieuse ; souvent elles sont encore la suite des hémorrhoides supprimées. Le virus gonorrhéique même paroît être de nature dartreuse , puisque sa suppression est souvent suivie de dartres.

S'il existe effectivement des *dartres véroliques* , ou si elles dépendent toujours d'un *virus gonorrhéique* , c'est ce que je ne saurois affirmer. Il est certain que dans les maladies vénériennes il survient souvent des dartres qui ne cèdent point à l'usage du mercure : quoique les remèdes mercuriels caustiques , sur-tout employés extérieurement , soient les moyens les plus efficaces pour combattre les dartres.

Cet exanthème en général mérite l'attention de tous les Médecins. La connoissance de sa nature & de son origine pourroit répandre beaucoup de lumières sur les *ulceres plats carcinomateux* , les *écrouelles* , les *fleurs blanches* & la *gonorrhée*.

Lorsque la cause est une bile âcre , on se contente de quelques purgatifs mercuriels , & d'un vésicatoire appliqué sur les dartres mêmes.

Mais si l'on a lieu de présumer un virus scrofuleux , on emploie extérieurement le *précipité*

blanc & le *magistere de Saturne*, dont on doit souvent continuer l'usage pendant quatre ou cinq mois sans interruption.

Les remèdes internes consistent dans une bonne diète, & dans des décoctions dépuratives & sudorifiques, qui peuvent contribuer beaucoup à la guérison de la maladie.

Si l'on soupçonne d'ailleurs un virus vérolique, on donne intérieurement le *sublimé*, ou la *dissolution du mercure dans l'acide nitreux*: mais le principal est toujours d'observer une bonne diète, & de travailler à corriger en général les humeurs.

Gale.

La *Gale* consiste dans des ulcères distincts, prurigineux, & qui contiennent une simple humeur ou un véritable pus.

Dans le premier cas, on l'appelle *seche*; & dans le second, *humide*. Toute gale ne suppure point; mais toute suppuration est communément précédée d'une telle humeur. (19).

La gale commence d'ordinaire par se manifester aux mains; mais il est très-rare qu'elle attaque le visage.

(19) Immédiatement après ces mots, l'Auteur ajoute : *La plupart des gales seches sont (ou deviennent) donc humides; mais toute gale humide n'est point seche. C'est du moins le sens que nous avons cru trouver dans le texte Allemand : die meisten trocknen kratzen Werden daher feuchte, aber nicht jede feuchte kratze Wird eine trockne.*

Elle dépend :

1°. D'une disposition scrofuleuse & scorbutique, où l'on peut la considérer comme une éruption de ces virus ;

2°. D'un virus vérolique ; mais dans ce cas les ulcères causent plus de douleur que de démangeaison, & attaquent même souvent le visage ;

3°. Elle se communique par voie de contagion ;

4°. Elle survient quelquefois à la suite des fièvres aiguës, & pour-lors elle est ordinairement accompagnée d'un peu de fièvre : ce cas cependant est le plus rare, & n'a lieu que dans les camps, ou bien dans certaines saisons de l'année ;

5°. Quelquefois la gale est la crise d'une *fièvre intermittente*, ou de la *mélancholie*.

La cause est un virus particulier qui se communique aisément par contagion. Quelques Médecins croient que ce sont des vers qui causent la gale, en déposant leurs œufs dans la peau, & en y produisant par-là des ulcères qui causent la démangeaison. On ne peut pas nier que souvent on n'ait trouvé des vers dans les ulcères : mais ces vers paroissent être plutôt l'effet que la cause de la gale ; du moins on ne peut absolument concilier l'opinion contraire avec les phénomènes que présente la gale critique, & celle qui alterne par métastase avec quelque autre accident.

On conduit le traitement suivant les diverses circonstances que nous venons d'exposer.

Dans une disposition scrofuleuse & scorbutique, on parvient très-souvent à la guérir par

l'usage interne du *soufre*, & sur-tout des *foies de soufre alcalins*, au moyen desquels on tâche d'exciter souvent la sueur. Si cela ne suffit point, on emploie extérieurement le *précipité blanc*, ou l'on fait prendre au malade des bains chauds, dans lesquels on a dissous quelques drachmes de *foie de soufre*.

On traite la gale vérolique intérieurement par le *sublimé*, & extérieurement par le *précipité rouge*.

La gale communiquée par voie de contagion, se guérit ordinairement par le seul usage extérieur du *précipité blanc*.

Si elle consiste dans de petites pustules, & qu'elle paroisse plutôt être une *gale sèche*, c'est-à-dire, qu'elle ne donne qu'une humeur âcre; & si de plus elle est, pour ainsi dire, épidémique, ou du moins qu'elle attaque plusieurs personnes à la fois: dans ce cas, l'*acide vitriolique*, pris intérieurement, est un excellent remède.

Dans une gale *critique*, on ne doit rien faire: si elle duroit trop long-temps, on tâche d'évacuer le virus par des ulcères artificiels, ou par des remèdes internes.

Lepre.

Ce que les Grecs ont appelé *Lepre*, est une espèce de *gale humide*, ou plutôt de *dartres*. Elle ne diffère des exanthèmes précédents, qu'en ce que non-seulement tout le corps, mais encore le visage est couvert d'une croûte épaisse & furfu-

racée , sous laquelle la peau est communément rouge.

Les noms de *Vitiligo* , *Morphæa* , *Alphus* , *Leuce* & *Melas* qu'on trouve dans les Auteurs , paroissent être des especes de cette maladie.

Cette espece de lepre s'observe souvent chez nous , & l'exanthême paroît être de nature dartreuse ou herpétique. Les personnes attaquées de cette maladie , ont ordinairement des glandes scrofuleuses : & j'en ai guéri par l'usage interne & externe du foie de soufre ; quelquefois cependant elle est suivie d'une consommation mortelle.

Une bonne diete , des bains chauds , la *décoc-tion du bois de gayac* bien concentrée & prise chaude matin & soir , de maniere qu'elle procure des sueurs abondantes , sont des remedes également avantageux ; sur-tout lorsqu'on en continue assez long temps l'usage.

Eléphantiasis.

On donne aussi le nom de *lepre* à cette maladie : mais elle en differe par un plus grand nombre de symptômes malins , & en ce que la peau devient dure , insensible & raboteuse , de maniere qu'elle a quelque ressemblance avec celle des éléphants. Les pieds sur-tout deviennent si difformes dans cette maladie , qu'ils ressemblent à ceux de cet animal , duquel elle a aussi tiré son nom.

De plus , les levres s'enflent , les narines se dilatent , & les boutons de la peau deviennent communément des ulceres très-malins.

Dans son commencement cette maladie est fort difficile à connoître : cependant les endroits de la peau où le mal doit éclater , changent de couleur & deviennent insensibles ; les poils même de ces parties perdent leur couleur naturelle.

La maladie est endémique en Arabie : & c'est celle que *Moïse* a décrite dans ses Loix du *Lévitique*. Ceux qui veulent lui conserver le nom de *Lepre* l'appellent *Lepre des Arabes* , pour la distinguer de celle dont nous avons parlé dans l'article précédent , & qu'ils appellent *Lepre des Grecs*.

La cause est un virus particulier , qui est bien différent du virus vérolique , & qui ne peut se guérir par le *mercure*.

On la traite au reste comme la *Lepre*. Aux *Indes* on emploie extérieurement une espece de *cuscuta* dont on fait une bouillie avec le suc de citron , & de laquelle on frote les taches & les boutons de la peau.

Un symptôme particulier à cette maladie est une *lubricité* irrésistible : aussi les Anciens l'ont-ils quelquefois guéri par la *castration*. La sécrétion trop abondante de la semence seroit-elle donc la cause de cette maladie ?

DES ULCERES CHRONIQUES.

Quoiqu'on regarde communément ces maladies comme appartenant seulement à la Chirurgie : leur connoissance cependant est d'autant plus indispensable pour le Médecin , que d'ordinaire

elles sont fort étroitement liées avec les dispositions internes du corps ; & que souvent dans leur traitement , il n'y va pas moins que de la vie du malade.

On appelle *ulcere* un endroit du corps dont les parties solides sont séparées les unes des autres , & donnent du pus.

L'essence donc de l'ulcere consiste dans la suppuration. Le pus même est une humeur lymphatique altérée : & vraisemblablement il ne se forme point de la dissolution des parties solides ; puisqu'il y a des ulceres qui peuvent durer plusieurs années sans une déperdition notable de ces parties. Il n'est pas non plus fourni par le sang , qui ne présente quelquefois aucune apparence de pus dans les ulceres ordinaires.

On observe à la vérité dans la *fièvre secondaire* de la *petite vérole* , une pareille *métastase* du pus : mais la suppuration de la petite vérole même , ne se fait originairement que dans les boutons. Ainsi , le pus n'est vraisemblablement qu'une lymphe altérée & corrompue dans l'ulcere même : c'est-à-dire , que le virus ou l'acrimonie occasionne , en irritant , un spasme dans les extrémités des vaisseaux , empêche par-là la sécrétion d'une *lymphe* pure , & produit le *pus* ; d'où vient aussi que plus cette acrimonie est légère , plus le pus approche de la bénignité de la lymphe , & que réciproquement , plus elle est considérable & maligne , plus le pus est de mauvais caractère , âcre & corrompu.

La cause irritante est ou passagere ou perma-

nente : c'est-à-dire, que l'acrimonie a son siege uniquement dans l'ulcere, & peut alors être évacuée promptement par la suppuration ; ou qu'elle existe hors de l'ulcere, & agit sans cesse sur lui, de sorte que dans ce cas l'ulcere ne peut se guérir qu'après que l'acrimonie qui l'entretient a été enlevée. Il y a encore un troisieme cas ; c'est lorsque l'acrimonie existe à la vérité dans l'ulcere, mais de maniere qu'elle se communique au sang, & établit ainsi un foyer qui à son tour entretient continuellement l'ulcere.

Cette acrimonie enfin, dépend de causes intérieures ou extérieures : les unes & les autres peuvent être ou passageres ou permanentes.

Une acrimonie interne est *passagere* toutes les fois qu'elle s'est jetée toute entiere sur l'ulcere, & qu'il n'y a plus de nouvelle acrimonie qui agisse sur lui : tel est par exemple le cas d'un phlegmon ordinaire extérieur. Elle est *permanente*, lorsqu'il reste encore dans le corps une acrimonie qui continue toujours d'agir sur l'ulcere.

Les acrimonies extérieures sont ordinairement passageres : mais elles peuvent également devenir permanentes en infectant le sang, & en y établissant des foyers ; comme cela peut arriver dans les ulceres véroliques.

Dans le traitement il s'agit principalement :

1°. De détruire l'acrimonie, ou de hâter son évacuation ; &

2°. De réunir les parties séparées.

On remplit la premiere indication, en évacuant directement l'acrimonie irritante, ou en s'opposant

sant à son action : c'est ainsi qu'on cherche par des remèdes émollients à dissiper le spasme des vaisseaux pour faciliter par ce moyen l'évacuation de l'acrimonie,

Dès que la plus grande partie de l'acrimonie est enlevée , ce qu'on reconnoît à la bénignité du pus , & au bon état des parties solides , on tâche de réunir ces mêmes parties , de les cicatrifer & de favoriser la guérison de la plaie. On croyoit autrefois , que le pus n'étoit que le produit de la dissolution même des parties solides , & qu'un ulcere ne pouvoit être guéri sans que la Nature n'eût auparavant rétabli les parties organiques perdues : mais les observations paroissent prouver qu'il est rare que les parties solides éprouvent une déperdition considérable ; & secondement , que la guérison n'a lieu que par la formation d'un nouvel épiderme. Il faut donc , sans attendre la génération de nouvelles parties , tâcher , dès que l'ulcere est net , de réunir les parties séparées , par des bandages , & par des remèdes fortifiants & astringents , à la classe desquels appartiennent sur-tout *l'eau froide & le quinquina.*

Ulcere local bénin.

On comprend sous ce nom , tous les ulceres qui surviennent à des corps sains à la suite de quelque acrimonie , qui donnent un pus très-bénin , & qui , bien conduits , se guérissent facilement.

Leur traitement doit être plutôt *expectant*

qu'*agissant*, attendu que la Nature même en opère très-facilement la guérison. On tâche seulement d'écarter tout ce qui pourroit produire un nouveau *stimulus*. Un simple bandage léger, & tout au plus des fomentations émollientes, font tout ce que l'Art doit faire.

Ulcere local malin.

On entend par ce nom, un ulcere qui dépend principalement d'une acrimonie passagere, mais que d'autres causes irritantes entretiennent & corrompent.

Ces causes ont lieu :

1°. Lorsque l'inflammation précédente a été trop forte, & qu'il y a une tendance à la gangrene.

On tâche alors d'arrêter cette tendance par des fomentations d'eau froide, de quinquina avec du sel ammoniac, & de procurer par-là une bonne suppuration.

2°. Lorsque l'inflammation a été trop profonde, & qu'on n'a fait l'ouverture de l'ulcere, ni assez profonde, ni assez-tôt.

Dans ce cas le pus dissout ordinairement beaucoup de parties solides, & sa mixtion est tellement altérée, que par le contact de l'air extérieur il acquiert aisément une qualité putride. On tâche alors d'ouvrir assez profondément l'ulcere, & de le nettoyer de tout son pus. Mais cette dernière opération doit se faire par les seuls émollients, à moins qu'il n'y ait une disposition à la gangrene.

3°. Lorsque l'acrimonie contenue dans l'ulcere est si forte qu'elle continue d'occasioner des inflammations aux parties solides voisines, & qu'elle empêche par-là la sécrétion d'un pus louable.

Des fomentations émollientes chaudes suffisent ordinairement pour dissiper la tension des parties solides, & pour favoriser par-là l'évacuation de l'acrimonie.

4°. Lorsqu'il y a tendance à la putridité, & que l'ulcere est trop exposé à l'air extérieur, qui, comme on fait, favorise la putréfaction.

Comme dans tout ulcere il y a un degré plus ou moins haut de putridité, c'est une regle générale qu'il faut tenir les ulceres à l'abri de l'action de l'air extérieur, par des bandages convenables.

5°. Lorsqu'un ulcere est trop exposé au froid. Rien ne favorise plus une bonne suppuration que le chaud, & rien au contraire ne lui est plus nuisible que le froid : on pourroit très-bien expliquer ce phénomène, parce que le froid occasionne un spasme des petits vaisseaux, & que le chaud au contraire y produit un relâchement, tel qu'il est nécessaire à la sécrétion d'un pus louable.

6°. Lorsque les parties du corps attaquées de l'ulcere, sont dans un trop grand mouvement.

C'est pourquoi les ulceres des pieds se guérissent si difficilement, & que le repos est nécessaire à la guérison de tous les ulceres.

7°. Lorsque l'inflammation précédente a été trop foible.

De cette nature sont les ulceres qui avant

d'être ouverts, contiennent beaucoup d'humeurs aqueuses. On doit alors tâcher de décider un degré convenable d'inflammation, par des remèdes irritants. Parmi ces derniers, les mercuriels caustiques sont communément ceux qui conviennent le plus; quelquefois les seuls fortifiants & astringents suffisent.

8°. Lorsque les parties solides de tout le corps sont trop relâchées & trop foibles.

Une bonne suppuration exige toujours des forces; il faut par conséquent, en cas de foiblesse, les soutenir par des remèdes fortifiants, & surtout par l'usage interne du quinquina.

9°. Lorsqu'un ulcere est mal conduit.

Un grand nombre de Chirurgiens commettent cette erreur, en abusant des remèdes irritants, qui rendent souvent malins & longs, des ulcères qui, abandonnés à eux-mêmes, auroient été bientôt guéris par la Nature.

10°. Lorsque les bords de l'ulcere sont fongueux & durs, ce qui peut dépendre de toutes les autres causes précédentes.

On tâche dans ce cas d'emporter les parties fongueuses, par les caustiques convenables, par la ligature ou par le scalpel.

Avant de traiter des ulcères qui dépendent d'un acrimonie interne & permanente, il est à propos de parler d'une règle de pratique, qui n'a pas encore été jusqu'ici bien développée.

On a bien des expériences qui prouvent que des ulcères qui ont été ouverts pendant longtemps, ne peuvent être guéris sans nuire à la santé.

De-là quelques Médecins ont absolument défendu de guérir les vieux ulcères.

Mais on a aussi des expériences qui attestent qu'on peut en guérir plusieurs sans conséquence : & comme un ulcère est toujours un mal dont on est bien-aise de se voir délivré, & qui par lui-même pourroit avoir des suites fâcheuses ; il ne seroit pas indifférent de donner des règles certaines, d'après lesquelles on pût déterminer quels sont les ulcères qu'on doit guérir ou non.

Ce qu'on peut déduire de toutes les observations que nous avons, c'est qu'on peut guérir en sûreté tout ulcère, quelque ancien qu'il soit, & quelque avantageux qu'il ait été en procurant l'écoulement continuel d'une acrimonie cachée dans le corps, pourvu qu'on établisse dans le voisinage un cautère, dont on n'a pas à craindre de suites aussi fâcheuses que de la part d'un ulcère.

On peut également guérir en sûreté, même sans avoir pratiqué un cautère, les ulcères entretenus par quelque acrimonie contenue dans le corps, mais qu'on peut enlever par le moyen des remèdes : de cette nature sont les ulcères véroliques.

Mais on ne doit entreprendre la guérison des ulcères qui dépendent d'une acrimonie cachée, ou qui ont déjà duré si long temps, que la Nature s'est trop accoutumée à cette évacuation, sans les remplacer par des cautères.

On doit d'ailleurs faire attention aux suites de la guérison d'un ulcère : dès qu'on apperçoit qu'elle est suivie de quelque symptôme suspect, il

faut l'ouvrir de nouveau , & en rétablir le cours.

Ulceres dépendants d'acrimonie bilieuse.

Un érysipele négligé occasionne souvent des ulceres chroniques , contre lesquels les remedes évacuans internes font d'une grande efficacité.

Il y a aussi des ulceres aux jambes qui dépendent de quelque vice du foie , & qui paroissent en être quelquefois des *dépôts métastatiques*. Il survient à la jambe dans ce cas , un petit ulcere dur , profond, plus ou moins douloureux , & qui empêche le mouvement. La peau qui le couvre conserve son état , & l'ulcere grossit petit-à-petit , sans cependant perdre sa dureté. On observe enfin dans le fond une fluctuation ; & pour lors on n'est plus à temps de l'ouvrir , les os étant déjà pour l'ordinaire attaqués. L'unique moyen qui paroît rester est l'amputation ; mais elle garantit rarement de la mort , à cause de nouveaux dépôts qui se forment facilement dans d'autres parties du corps.

Ulceres vénériens.

Ce sont des pustules communément rouges dans le commencement, qui donnent une humeur âcre , & qui finissent par former des *ulceres* rougeâtres & indolents. Le pus est verdâtre , & rend une odeur particulière qu'on ne peut définir.

Lorsque les ulceres sont nets , on se contente

D'abord du traitement intérieur, & on les panse seulement avec un onguent mercuriel émollient: mais s'ils sont mal-propres, on les traite par des remèdes mercuriels caustiques. Quand ils cèdent au traitement intérieur, on est assez sûr que le virus vérolique est évacué: mais si après l'usage interne & complet des mercuriels ils persistent encore, on peut communément les guérir par les *dessicatifs*; pourvu cependant qu'ils aient suffisamment suppuré, & qu'ils soient tout-à-fait nets.

Ulceres scorbutiques.

Les *ulceres scorbutiques* donnent un pus sanguinolent & fétide; les parties affectées sont fongueuses, & d'une couleur bleuâtre.

L'*acide vitriolique* & le *quinquina*, employés intérieurement & extérieurement, sont très-efficaces. On peut encore porter les vapeurs d'air fixe sur les parties ulcérées avec beaucoup d'avantage. Voyez *Air fixe*.

Ulceres scrofuleux.

Les *ulceres scrofuleux* ont constamment leur siège dans les glandes. Leur suppuration ne se fait que très-lentement; & c'est pourquoi il ne faut pas se presser de les ouvrir. Ils rendent les parties solides fongueuses, & au lieu d'un pus louable, ils donnent le plus souvent une humeur âcre & visqueuse.

On doit premièrement songer à ramollir les

parties dures : ce qu'on opere souvent par l'usage extérieur de la *ciguë*. Si elle ne suffit pas , on se sert des remedes mercuriels caustiques. On acheve la guérison par les bains froids , l'usage intérieur du *quinquina* , & l'application externe des préparations de plomb.

Dartre rongeante.

Il y a des ulceres qui n'occupent que la superficie de la peau , mais qui rongent & consomment les chairs voisines , & qu'on appelle pour cette raison *ulceres phagédéniques* ou *esthiomenes*. Ils sont souvent si malins & si opiniâtres , qu'on les prendroit pour des *ulceres carcinomateux*.

Cependant ils cèdent souvent à l'usage interne & externe du *sublimé* & de l'*arsenic*. Lorsqu'ils sont plats , sans être fort grands , on parvient à les guérir par le *précipité blanc*. Mais souvent ils sont extrêmement opiniâtres ; & l'on est pour lors fondé à les regarder comme des especes de *cancer*.

D U C A N C E R.

On le divise en *cancer oculte* & en *cancer ulcéré*. Le premier a son siege dans les glandes. Les tumeurs des glandes qui sont accompagnées d'une douleur piquante , se terminent communément en ulceres carcinomateux.

Le *cancer ulcéré* est d'une nature plus maligne , plus corrosive , extrêmement plus douloureuse & plus fétide.

Les

Les cancers different des *ulceres phagédéniques*, parce qu'ils naissent des glandes endurcies & douloureuses, par leur plus grande fétidité & leur tuméfaction fongueuse, mais sur-tout par l'opiniâtreté avec laquelle ils résistent à tous les efforts de l'Art.

Comme le cancer occulte n'occupe que les glandes, & qu'il survient des cancers ulcérés dans les parties même musculieuses, il s'ensuit que tout cancer ulcéré ne vient point à la suite d'un occulte.

En Angleterre les *Ramoneurs* sont souvent attaqués d'*ulceres malins* au *scrotum*, qu'ils appellent *verruës fuligineuses* (*ruswarzen*); les Auteurs leur donnent le nom de *cancer du scrotum*.

Ces *ulceres* attaquent successivement les testicules; & de là la maladie se propage jusqu'au bas-ventre, où elle occasionne une gangrene mortelle.

Comme cette maladie n'existe point chez nous, il est vraisemblable que la *suie* du *charbon de pierre* possède quelque âcreté particulière qui occasionne ces *ulceres rongeants*.

Il n'y a que l'extirpation des testicules qui puisse secourir le malade: mais elle ne peut se faire avec succès que dans le cas où les testicules ne sont pas encore ulcérés, ou ne le sont du moins que depuis peu. Dès que le mal a gagné les parties internes du bas-ventre, tout secours devient inutile.

Il n'est pas encore décidé si le cancer est une affection purement locale, ou s'il dépend

de quelque virus particulier existant dans le corps.

Comme le cancer ne vient souvent que de causes internes sans aucune cause extérieure, on ne conçoit pas pourquoi on le regarderoit comme une affection purement locale. Il est évident qu'il doit y avoir une disposition particulière interne, qui est ensuite augmentée par d'autres causes, & sur-tout par les passions de l'ame, & par la suppression des hémorrhagies habituelles.

Mais, si le cancer suppose un virus particulier, sans lequel aucune tumeur des glandes ne puisse se terminer en cancer ulcéré, c'est une question que je ne saurois décider. Il est vrai qu'on y observe souvent un virus scrofuleux: mais les indurations scrofuleuses ne se terminent pas toujours en cancers ulcérés. Vraisemblablement le virus qui rend par son irritation un ulcere carcinomateux, ne doit pas être toujours de même nature: & c'est par-là même qu'on pourroit expliquer les différentes formes de ces ulcères, & l'incertitude & la difficulté de leur guérison. Il est même possible que le virus corrosif se déclare d'abord dans le cancer, & qu'il y soit occasioné par une disposition particulière des parties solides.

Les remèdes internes ont jusqu'à présent fort peu réussi; la *ciguë* & l'*arsenic* employés intérieurement & extérieurement, ont été quelquefois utiles; quelquefois aussi la seule diète, le repos & la tranquillité de l'esprit, & les boissons dépuratives ont dissipé des cancers occultes: & cette incertitude même dans l'action des remèdes, paroît indiquer la nature différente des cancers.

L'extirpation fera le remede le plus certain , toutes les fois qu'on est sûr de pouvoir emporter toutes les parties affectées : la plus petite glande endurcie qui resteroit , peut donner lieu à la formation d'un nouveau cancer ulcéré , & rendre dès-lors l'opération inutile.

Il est sans doute difficile de prévoir le succès de l'opération : cependant on a découvert à présent la cause pour laquelle les cancers de la poitrine reviennent si souvent après l'opération. C'est qu'il y a dans la partie intérieure du *sternum* sous la plèvre , de petites glandes que les Anatomistes n'avoient pas encore observées. Lorsque ces glandes ont déjà une disposition carcinomateuse , l'opération devient inutile , parce que l'ulcere se déclare de nouveau. On reconnoît cet état à une douleur piquante qu'on sent à l'endroit où les vaisseaux internes se portent entre la seconde & la troisième côte , vers la partie extérieure de la poitrine.

En général , l'extirpation peut réussir dans les cancers qui dépendent principalement de causes extérieures. Il est extrêmement rare , peut-être même impossible , qu'elle réussisse lorsque les glandes ont une disposition carcinomateuse dans plusieurs endroits : ce qui est cependant fort difficile à déterminer ; & c'est aussi la raison pour laquelle le cancer peut encore être placé au nombre des maladies incurables.

DE LA CARIE DES OS.

La *carie* differe de l'*exulcération* ; premiere-ment , en ce qu'elle n'a lieu que dans les os , & en second lieu , en ce qu'elle approche plus de la nature de la *gangrene*. On n'y observe point de véritable pus , mais seulement une humeur âcre ; & c'est par *exfoliation* , & non point par *dissolution* , que la partie corrompue se sépare.

Lorsque la corruption des os procede du dehors au dedans , on l'appelle proprement *carie* : mais si au contraire elle se porte du dedans au dehors , les os communément se gonflent ; & on lui donne le nom de *spina ventosa*.

La cause est toujours une corruption des vaisseaux des os , qui sont attaqués par quelque virus , ou même entièrement détruits.

Plus l'os attaqué est mou , plutôt il se carie ; & plus il est dur ; plus l'exfoliation se fait difficilement.

Dans le traitement , il est question de rétablir les vaisseaux dans leur état naturel ; ce qu'on ne peut opérer que dans le cas où ils sont attaqués par quelque acrimonie. Cette dernière peut être de nature *rhumatisme*, *scrofuleuse* , *rachitique* ou *vérolique* ; & c'est d'après cette différence , qu'on dirige le traitement interne.

Mais si la corruption est déjà trop avancée , il ne reste plus qu'à favoriser l'*exfoliation* des parties corrompues ; ce qu'on opere en irritant les parties saines au moyen de la *perforation*.

Quand c'est une des extrémités qui est attaquée , & que la partie corrompue de l'os est trop considérable , pour que les forces fussent à en opérer l'exfoliation , il faut avoir recours à l'*amputation* , sur-tout lorsque les articulations sont attaquées.

D E L A G A N G R E N E.

Toutes les fois que la circulation des humeurs est interrompue dans quelque partie molle , & que les humeurs arrêtées y deviennent âcres , on appelle cette partie *gangrenée*.

On distingue trois especes de *gangrene*.

1°. La *gangrene chaude* ou *gangrene simplement dite*; c'est lorsque les parties éprouvent bien une dissolution putride , mais qu'elles n'ont pas encore perdu toute sensibilité ;

2°. La *gangrene froide* ou *sphacele*; c'est quand les parties sont entièrement dissoutes , mortifiées & dépouillées de toute force organique ;

3°. La *gangrene sèche* : dans celle-ci on n'observe aucune dissolution putride fluide ; mais les parties perdent peu-à-peu leur sensibilité , se mortifient ensuite , & se séparent si le sujet vit assez long-temps pour cela.

De cette dernière espece est la maladie que les François appellent *ergot* , & que plusieurs Auteurs croient la même que la *raphanie*. Elles sont cependant différentes , au moins pour les phénomènes , quoique l'une & l'autre soient le produit d'une nourriture mauvaise & corrompue , & sur-tout

de l'usage de mauvais pain dans une saison humide & mal-saine.

A cette classe appartient encore la *mortification des doigts*, qui a quelquefois lieu dans des constitutions rhumatismales, sans aucune cause manifeste, externe ou interne; & qui, bien-loin d'être l'effet d'une mauvaise nourriture, se rencontre plutôt chez les personnes aisées.

On commence par sentir de la douleur au pied; une tache bleuâtre se manifeste du côté interne des petits doigts, dont la peau se sépare. Le pied se gonfle petit à petit, & les doigts tombent en mortification.

La gangrene provient, ou d'une inflammation & d'une acrimonie trop considérable, ou d'une trop grande foiblesse des parties solides.

Il s'agit dans le traitement de procurer la séparation des parties gangrenées: ce qu'on opère en excitant une suppuration convenable dans les parties circonvoisines; & alors, ou les parties mortifiées se séparent d'elles-mêmes; ou si elles sont trop volumineuses, on les emporte au moyen de l'amputation.

Lorsque l'acrimonie & l'inflammation sont trop considérables, on emploie la méthode antiphlogistique la plus complète; & l'on tâche de ramollir directement les parties affectées. L'*opium* & le *camphre* sont employés avec un grand avantage (*). Mais si le corps manque de forces, les

(*) Et sur-tout dans la gangrene sèche, où l'on n'a en général rien à espérer de l'amputation; mais où l'on peut

parties solides de *ton* , & les fluides de consistance & de bénignité , on doit employer intérieurement le *quinquina* avec l'*acide vitriolique* , ou avec les *fleurs de sel ammoniac martiales* & le *camphre* , & extérieurement le même *quinquina* mêlé avec le *sel ammoniac* ou ses *fleurs martiales*.

Dans la mortification des doigts , le *quinquina* n'est d'aucune utilité , & l'*amputation* n'arrête pas non plus le progrès de la maladie. L'*opium* (20) & les simples cataplasmes émollients , surtout ceux de *poix* peuvent arrêter la corruption.

D E S T U M E U R S.

Je ne parle ici que des *Tumeurs* qui dépendent de causes internes , ou qui , indépendamment des secours méchaniques , exigent encore des remèdes physiques. niques ,

Je les divise :

- 1^o. En *Tumeurs blanches* ,
- 2^o. En *Tumeurs aqueuses* , &
- 3^o. En *Tumeurs venteuses*.

bien obtenir quelque chose de la séparation spontanée des parties mortifiées. *Not. de l'Auteur.*

(20) M. Percival Pott a obtenu les plus heureux effets de l'usage libéral de l'*opium* , qu'il recommande par conséquent dans la *mortification des pieds & des orteils*. Voyez ses *O uvres Chirurgicales*, tom. 2. p. 541. & suiv.

de l'usage de mauvais pain dans une saison humide & mal-saine.

A cette classe appartient encore la *mortification des doigts*, qui a quelquefois lieu dans des constitutions rhumatismales, sans aucune cause manifeste, externe ou interne; & qui, bien-loin d'être l'effet d'une mauvaise nourriture, se rencontre plutôt chez les personnes aisées.

On commence par sentir de la douleur au pied; une tache bleuâtre se manifeste du côté interne des petits doigts, dont la peau se sépare. Le pied se gonfle petit à petit, & les doigts tombent en mortification.

La gangrene provient, ou d'une inflammation & d'une acrimonie trop considérable, ou d'une trop grande foiblesse des parties solides.

Il s'agit dans le traitement de procurer la séparation des parties gangrenées: ce qu'on opère en excitant une suppuration convenable dans les parties circonvoisines; & alors, ou les parties mortifiées se séparent d'elles-mêmes; ou si elles sont trop volumineuses, on les emporte au moyen de l'amputation.

Lorsque l'acrimonie & l'inflammation sont trop considérables, on emploie la méthode antiphlogistique la plus complète; & l'on tâche de ramollir directement les parties affectées. L'*opium* & le *camphre* sont employés avec un grand avantage (*). Mais si le corps manque de forces, les

(*) Et sur-tout dans la gangrene sèche, où l'on n'a en général rien à espérer de l'amputation; mais où l'on peut

parties solides de *ton* , & les fluides de consistance & de bénignité , on doit employer intérieurement le *quinquina* avec l'*acide vitriolique* , ou avec les *fleurs de sel ammoniac martiales* & le *camphre* , & extérieurement le même *quinquina* mêlé avec le *sel ammoniac* ou ses *fleurs martiales*.

Dans la mortification des doigts , le *quinquina* n'est d'aucune utilité , & l'*amputation* n'arrête pas non plus le progrès de la maladie. L'*opium* (20) & les simples cataplasmes émollients , surtout ceux de *poix* peuvent arrêter la corruption.

DES TUMEURS.

Je ne parle ici que des *Tumeurs* qui dépendent de causes internes , ou qui , indépendamment des secours méchaniques , exigent encore des remèdes physiques. niques ,

Je les divise :

- 1^o. En *Tumeurs blanches* ,
- 2^o. En *Tumeurs aqueuses* , &
- 3^o. En *Tumeurs venteuses*.

bien obtenir quelque chose de la séparation spontanée des parties mortifiées. *Not. de l'Auteur.*

(20) M. Percival Pott a obtenu les plus heureux effets de l'usage libéral de l'*opium* , qu'il recommande par conséquent dans la *mortification des pieds & des orteils*. Voyez ses *Ouvres Chirurgical*. tom. 2. p. 541. & suiv.

DES TUMEURS BLANCHES.

J'entends par *Tumeurs blanches*, celles qui naissent du dépôt ou de la formation de quelque acrimonie, & qui se terminent pour l'ordinaire en mauvais ulcères, sans qu'on y observe à l'extérieur aucune disposition inflammatoire manifeste.

Tumeurs Rhumatismales des articulations.

On les appelle aussi *fungus des articulations* (*Gliedschwamm*), lorsque les parties tuméfiées sont en même temps fongueuses. Ces tumeurs viennent communément aux articulations des genoux, à la suite des lésions extérieures dans une disposition rhumatismale des humeurs.

La tumeur est dès le commencement considérable, douloureuse dans toute sa circonférence, & a son siège dans les parties molles.

La maladie est d'abord de nature inflammatoire; mais elle dégénère ensuite en mauvais ulcères, & finit par attaquer les os.

On la traite par conséquent au commencement par la méthode antiphlogistique: & l'application d'un vésicatoire aux jambes, jointe aux remèdes émollients, appliqués sur la partie affectée, est un remède très-efficace. On pourroit encore se servir de cataplasmes faits de *fleurs de sel ammoniac martiales* dissoutes dans le vinaigre. Après avoir purgé les premières voies, on tâche de
dépurar

dépurer les humeurs , sur-tout par des boissons délayantes & diaphorétiques.

Lorsque l'inflammation a cessé , il faut résoudre les humeurs encore arrêtées dans la partie , par l'*emplâtre de gomme ammoniacque avec le mercure* , & l'*emplâtre résolutif de Schmucker* ; & fortifier enfin la partie par l'usage des *bains froids martiaux*.

On prétend encore avoir des expériences qui prouvent que la *colophône* dissoute dans l'*esprit de vin* , & appliquée extérieurement , a souvent servi d'excellent résolutif dans ces sortes de tumeurs blanches : cependant elle ne m'a point réussi dans certains cas.

Mais si la tumeur venoit à suppurer , il est presque toujours nécessaire d'avoir recours à l'*amputation* , par la raison que la suppuration est de mauvaise nature.

Il y a cependant des cas d'une fluctuation très - sensible , & où on a fait avec avantage l'ouverture de la partie. Quelquefois la Nature même décide d'une manière utile des *métastases* aux articulations des pieds.

Tumeurs scrofuleuses des Articulations.

Une autre espèce de *tumeurs blanches* se manifeste pour l'ordinaire d'elle-même chez des personnes qui ont un virus scrofuleux dans le corps : il arrive cependant que des lésions extérieures y donnent aussi occasion. Dans cette espèce , la tumeur augmente petit-à-petit , & n'est douloureuse que dans une seule partie.

Ce sont les os qui sont les premiers attaqués dans ces tumeurs ; les ligamens & les parties molles ne le sont qu'ensuite : d'où vient que plusieurs Auteurs regardent cette maladie comme un *spina - ventosa*. Mais comme l'articulation souffre toujours en même temps, il est beaucoup plus à propos de la placer dans cette classe.

L'Art ne peut presque rien opérer par les remèdes internes. La *ciguë* employée intérieurement & extérieurement, & les remèdes *mercuriels*, lorsqu'il y a le moindre soupçon de *virus vérolique*, réussissent cependant quelquefois dans le commencement de la maladie.

Il semble quelquefois que l'usage interne des *cantharides* va détruire la maladie : mais je ne suis pas encore parvenu à opérer une guérison complète par leur moyen.

L'amputation même devient souvent inutile, parce qu'après l'opération, la maladie se manifeste dans d'autres parties.

Carie des Vertebres.

Cette maladie paroît être de même nature que les *tumeurs scrofuleuses* des articulations.

Il survient une foiblesse des extrémités inférieures ; l'épine du dos se courbe peu-à-peu ; & les pieds enfin deviennent tout-à-fait *paralytiques*, quoiqu'ils ne présentent pas au toucher cette mollesse ni ce relâchement des membres vraiment paralytiques, mais qu'ils soient au contraire plus roides que dans l'état naturel.

On méconnoît très-souvent cette maladie dans le commencement , & il est dès-lors rare qu'on parvienne à la guérir. On a trouvé après la mort les vertebres , & particulièrement celles des lombes , cariées.

Quelques Medecins (21) ont vu de bons effets des ulceres artificiels pratiqués dans le commencement de la maladie.

Il faudroit de plus faire attention au virus scrofuleux , & diriger en conséquence le traitement interne.

DES TUMEURS AQUEUSES.

On les appelle aussi *Hydropisies*. Elles dépendent ou d'une sécrétion trop abondante des humeurs séreuses & de l'empêchement de leur résorption , ou de la rupture des vaisseaux lymphatiques , qui est suivie de l'épanchement de la lymphe.

L'humeur est contenue , ou dans le tissu cellulaire , ou dans les cavités du corps , ou dans des sacs particuliers , ou dans des vésicules. Lorsque l'eau est renfermée dans un sac particulier , on appelle la maladie *hydropisie enkystée*. Les vési-

(21) Et sur-tout M. Percival Pott : Sa méthode consiste à pratiquer de chaque côté de la courbure même (où il prétend que le mal a son siege) un *cautere* , afin d'en obtenir une abondante suppuration , d'où dépend la guérison de la maladie. Voyez ses remarques sur la paralys. des extr. infér. pag. 35. & suiv.

cules portent le nom d'*hydatides* : & l'on fait par de nouvelles observations , que ces hydatides sont quelquefois de véritables *vers* , que les Naturalistes ont rangé dans la classe des *Ténia*. Mais il n'est pas encore décidé si toutes les hydatides sont de tels vers ; & si ces vers se forment dans cet amas d'humeurs extravasées , ou si ce sont ces mêmes humeurs séreuses qui sont produites par les vers.

L'humeur renfermée dans les tumeurs, est ou *séreuse* ou *lymphatique*. Il est extrêmement rare que la résorption de l'*urine* occasionne une hydro-pisie. Je ne mets point à ce nombre les *tumeurs laiteuses*. L'eau qu'on trouve dans le cerveau ne contient que peu ou point de *lymphe coagulable* , & elle s'évapore presque toute entière par la chaleur.

Les causes sont :

1°. Des obstructions des viscères du bas-ventre ; & comme ces obstructions sont très-souvent occasionnées par les *fièvres quartes* , l'hydro-pisie vient aussi très-souvent à la suite de ces fièvres.

2°. Des obstructions des vaisseaux sanguins. C'est ainsi que la suppression des hémorrhagies habituelles & naturelles , peut occasionner l'hydro-pisie. L'oblitération des gros vaisseaux , ou les concrétions polypeuses & les anévrysmes de ces mêmes vaisseaux , peuvent encore en être la cause.

3°. Des obstructions des vaisseaux lymphatiques : elles paroissent avoir lieu chez les hydro-piques qui ont fait un usage immodéré des boissons spiritueuses. Il est même probable que cette cause produit souvent des *hydatides*.

4°. La rupture de ces mêmes vaisseaux lymphatiques : cette cause paroît au moins avoir lieu quand les hydropisies viennent à la suite des lésions extérieures.

5°. Un trop grand relâchement du corps & des vaisseaux : la mauvaise nourriture & un air humide & mal-sain, causent souvent des hydropisies.

6°. L'irritation produite par quelque acrimonie : des exanthêmes répercutés, ou une congestion d'humeurs âcres & bilieuses, sur-tout dans les *fièvres intermittentes*, produisent souvent une hydropisie.

7°. Une foiblesse générale : ainsi il vient des hydropisies à la suite des évacuations excessives & des maladies convulsives, qui affoiblissent le système entier des nerfs. Quelquefois les *fièvres quartes* sont suivies d'hydropisie ; & dans ce cas, on pourroit douter si l'hydropisie dépend d'obstruction ou de foiblesse. Si la fièvre reparoît, & que l'hydropisie cependant augmente, c'est un signe qu'elle est plutôt l'effet de la foiblesse.

Le pronostic dépend de l'état des viscères & des forces. Lorsque les forces sont en bon état, il y a souvent beaucoup à espérer : mais la consommation est communément suivie de mort. C'est un bon signe lorsque les excréments, sur-tout celles de la sueur & de l'urine, se font avec facilité, & que l'urine n'est ni trop rouge ni trop épaisse. Mais si la diarrhée survient trop facilement, & qu'elle n'évacue point les eaux d'une manière sensible, elle est plus nuisible qu'utile ; parce qu'elle

affoiblit fans aucun avantage. Les récidives des hydropisies font toujours dangereuses : mais elles le font davantage , quand elles font accompagnées de mouvemens fébriles ; car alors elles mènent le plus souvent à la consommation.

Pour guérir l'hydropisie , on doit employer des remèdes qui favorisent l'évacuation des eaux , & qui s'opposent à leur reproduction. Souvent on obtient ces deux effets par le même moyen. Si les remèdes internes ne réussissent point , il faut avoir recours aux *scarifications* ou à la *paracentese* , qui cependant réussit rarement , toutes les fois qu'on a employé pendant assez long-temps les remèdes internes convenables.

Les eaux s'évacuent le plus ordinairement par les urines , ensuite par les selles & le vomissement , & quelquefois enfin par la sueur. On doit se régler sur la Nature , & suivre le chemin qu'elle paroît vouloir prendre , & qu'on peut conjecturer bientôt , d'après l'effet sensible des remèdes.

Il faut commencer par purger les premières voies. On obtient quelquefois par ce seul moyen tout ce qu'on désire ; sur-tout dans les hydropisies qui sont venues à la suite des passions de l'ame & des *fièvres tierces* mal traitées , & où l'on observe souvent un mieux être sensible après chaque vomitif. La *crème de tartre* y est aussi employée avec beaucoup d'avantage. Si l'hydropisie dépend de la guérison de quelques vieux *ulceres* ou d'*exanthêmes* répercutés , on pratique un ulcère artificiel , & l'on donne en même

temps le *soufre doré d'antimoine*, dont on doit augmenter successivement la dose.

Si les obstructions des viscères ne sont point invétérées, on peut également se servir du *soufre doré d'antimoine*, dont il faudroit alors porter la dose jusqu'à une drachme.

En cas de relâchement & de foiblesse, on commence par les diurétiques légers, tels que les *cloportes*; & l'on donne enfin la *scille*, dont on doit augmenter successivement la dose, & qui, administrée à petites doses, si elle n'excite point le vomissement, est ordinairement très-efficace.

Il faut en même temps songer à relever les forces. Pour cet effet, on donne des *extraits amers* dans une dissolution complète de quelque *sel alcalin* par le *vinaigre scillitique* (Voyez *Elixir résolutif*), & enfin le *quinquina*, après que les eaux ont été évacuées.

S'il y a disposition à des sueurs avantageuses; on peut les soutenir par le moyen de quelque *alcali volatil* saturé de *vinaigre scillitique*.

Il y a plusieurs hydropisies qui exigent des purgatifs drastiques, parmi lesquels on distingue sur-tout les *Pilules hydragogues de Janin*.

En général, la guérison des hydropisies dépend d'une occasion favorable. Souvent un remède qu'on a long-temps inutilement employé, produit enfin tout-à-coup d'heureux effets: mais cette occasion tient à des circonstances cachées qu'on ne sauroit déterminer.

Le *polygala de Virginie*, le *raifort sauvage*, le *raifort noir* & le *rob de sorbes* ont aussi souvent produit de bons effets.

Œdème des pieds.

Les pieds s'enflent pour l'ordinaire à la suite d'une foiblesse occasionnée par des évacuations excessives ; ils se guérissent pour - lors par les remèdes fortifiants.

Ils s'enflent aussi quelquefois chez les femmes dans le temps de la grossesse : mais ce gonflement n'est le plus souvent que l'effet de la compression des vaisseaux.

Si la cause est d'une nature plus opiniâtre , l'*œdème des pieds* est suivi d'*anasarque* & d'*ascite* ; & si elle est tout-à-fait rebelle , on pourroit soupçonner une *hydropisie de poitrine* qui ne tardera pas à se manifester.

Hydropisie Anasarque & Leucophlegmatie.

L'*Anasarque* est un gonflement de la peau produit par une humeur épanchée dans le tissu cellulaire ; & si en même temps l'*habitude* du corps est *cacochyme* , on appelle alors la maladie *Leucophlegmatie*.

De toutes les hydropisies , c'est celle qui dépend des causes les plus légères , & qui se guérit par conséquent le plus facilement. Le plus souvent on n'a besoin que de purger les premières voies par l'émétique , & par l'usage fréquent de la *crème de tartre*. Il n'est pas même rare de la guérir par les remèdes sudorifiques. Lorsqu'elle est compliquée avec d'autres hydropisies , il faut

avoir

avoir principalement égard à l'espece d'hydropisie avec laquelle elle se trouve compliquée. Les vésicatoires ont quelquefois opéré l'évacuation de l'eau : mais il ne faut point tenter ce remede, toutes les fois que les humeurs sont âcres, & que le malade manque de forces ; parce qu'alors ces sortes de plaies se changent facilement en gangrene.

Hydropisie Ascite.

L'*Ascite* est un amas d'eau dans la cavité du ventre.

Elle differe des autres hydropisies par les signes suivans : le bas-ventre grossit peu-à-peu ; c'est sa partie inférieure qui est la plus tendue lorsque le malade est debout ; & s'il est couché, c'est le côté sur lequel il se couche. On peut même sentir par le toucher la fluctuation de l'eau , qui est , de même que la tension , égale par-tout. De plus , on y observe communément les signes de l'obstruction des viscères de l'abdomen ; la respiration est pénible , la soif considérable , & les urines sont rouges & en petite quantité. Il est rare que les pieds s'enflent ; les parties supérieures amaigrissent successivement.

L'*ascite* est beaucoup plus opiniâtre que l'*anasarque* , & il cede rarement aux diurétiques ; les purgatifs drastiques sont beaucoup plus efficaces (Voyez *Pilules hydragogues de Janin*) : & s'ils ne réussissent pas non plus , on peut souvent tenter la *paracentese* avec succès. Mais il faut avoir la précaution de n'évacuer les eaux que très-lentement.

& petit-à-petit, & de ceindre le ventre dans la même proportion, & à mesure que l'évacuation se fait; il faut aussi avoir soin que la plaie soit couverte, & à l'abri de l'impression de l'air extérieur: parce qu'une évacuation trop subite pourroit occasionner la défaillance, & même la mort au malade; & que ce qui peut rester dans le bas-ventre se putréfie facilement par la communication de l'air extérieur.

Il y a des cas où la résorption de l'eau paroît être empêchée par quelque spasme. Si donc les remèdes ordinaires ne produisent aucun effet, & qu'il se manifeste des accidens nerveux, surtout une difficulté d'uriner, on peut se servir avec avantage de l'*opium*.

Hydropisie de poitrine.

Comme il ne paroît dans cette maladie aucune tumeur extérieure, elle est difficile à connoître, quoiqu'elle n'échappe guere à l'œil d'un Médecin exercé.

Les signes ordinaires sont: une respiration courte & pénible, & une espece d'*asthme* qui augmente par le mouvement; une figure pâle & bouffie; une anxiété particuliere dans le sommeil, & dans le moment du reveil; l'enflure des mains; la difficulté de se coucher; l'absence des signes qui annoncent des ulceres & des abcès dans la poitrine. Si le malade se couche avec plus de facilité sur un côté que sur l'autre, l'eau vraisemblablement n'occupe qu'un côté; & s'il

ne peut absolument se coucher sur aucun , elle se trouve dans l'un & dans l'autre. Des palpitations fréquentes donnent lieu de présumer que l'eau est dans le *péricarde*. Lorsqu'elle occupe le *médiastin* , le malade peut se coucher quelquefois plus facilement sur les côtés ; mais il lui est difficile de se coucher sur le dos , & il sent une constriction au-devant de la poitrine.

Cette hydropisie est fort difficile à guérir. Les diurétiques & les résolutifs n'ont guere d'effet ; les purgatifs pourroient être plus utiles. Le succès de la paracentese est incertain ; & il ne faut la tenter qu'avec beaucoup de précaution.

Hydropisie du péritoine.

Le *péritoine* forme quelquefois un sac qui renferme de l'eau. La maladie differe de l'ascite , en ce que la tension du bas-ventre n'est point égale par-tout , & que la tumeur ne change point d'état dans toutes les positions du corps.

D'ailleurs , l'état de la santé , à cela près , est ordinairement assez bon ; & la tumeur peut même durer plusieurs années , sans avoir de mauvaises suites.

Lorsque la maladie a duré long-temps , il faut la traiter par l'opération chirurgicale ; c'est-à-dire , qu'on doit pratiquer la paracentese par une incision , afin que le sac se vide tout-à-la-fois , & qu'il puisse se guérir par la suppuration.

Hydropisie de l'ovaire.

On observe au fond & aux côtés du bas-ventre une tumeur avec fluctuation, malgré laquelle la malade ordinairement se trouve bien.

Les secours de l'Art ne sont pas d'une grande efficacité. Souvent le sac se rompt, & occasionne l'*ascite*. Les purgatifs drastiques sont quelquefois bons. La tumeur même devient quelquefois si considérable, qu'on peut en faire l'ouverture.

Hydropisie de matrice.

On ne sent extérieurement aucune fluctuation dans cette hydropisie, mais on apperçoit bien la tuméfaction de la matrice : les malades éprouvent un sentiment de chute de matrice.

La cause est communément une foiblesse : & lorsque les diurétiques & les résolutifs ne font rien, on emploie souvent avec succès les remèdes fortifiants, & les bains froids.

Il se forme aussi souvent dans la matrice des *hydatides*, qui cèdent quelquefois à l'action des purgatifs.

Hydropisie du scrotum.

Cette maladie est le plus souvent un symptôme des autres hydropisies ; quelquefois cependant elle existe aussi par elle-même chez les enfans.

Les résolutifs externes & l'incision, suffisent

ordinairement pour la guérison de cette maladie.

Hydrocele.

L'*hydrocele* est une collection d'eau dans la tunique vaginale du testicule.

On ne peut sentir le testicule qu'avec peine, à moins qu'il ne soit tuméfié & squirrheux. Le prépuce & la verge ne sont pas non plus tuméfiés.

Les remèdes internes réussissent rarement : il faut par conséquent ouvrir le *scrotum*, & l'instrument est le meilleur moyen, quoique la suppuration entraîne quelquefois des inconvéniens, & que souvent elle réussisse mieux, ainsi que l'adhérence des tuniques, par le moyen d'un *séton* (22).

Hydrocéphale.

La tuméfaction de la tête, qui dépend d'une collection d'humeurs aqueuses, s'appelle *hydrocéphale* ou *hydropisie de la tête*. On la divise en *hydrocéphale externe*, & en *hydrocéphale interne*.

(22) M. Percival Pott s'est assuré par un grand nombre d'expériences, que de toutes les méthodes inventées pour obtenir la cure radicale d'une *hydrocele*, celle par le *séton* l'emporte à beaucoup d'égards sur les autres, & qu'elle réussit beaucoup plus souvent. Voyez la manière de la pratiquer (que les bornes d'une *note* ne nous permettent point de rapporter) dans ses *Oeuvr. chirurgical*, tom. 2, p. 285 & suiv.

Hydrocéphale externe.

Cette maladie existe rarement par elle-même : mais elle est quelquefois la suite de l'hydrocéphale interne. On la connoît à un gonflement de la peau de la tête , qui cede à la pression du doigt. L'eau se ramasse entre la *peau* , la *calote aponevrotique* & le *péricrâne* ; mais elle peut aussi exister entre ce dernier & le *crâne*. Lorsqu'elle est entre la *peau* & le *péricrâne* , la tumeur est plus considérable & plus molle : elle est au contraire moins élevée , plus dure & plus douloureuse , toutes les fois que l'eau se trouve sous le *péricrâne*.

Dans le premier cas , il y a communément un état *cachectique*. Le second peut venir à la suite des lésions externes , ou même d'un *hydrocéphale interne*.

C'est d'après cette différence qu'on dirige aussi le traitement. Dans un état cachectique on se sert des diurétiques , des résolutifs & des amers. Mais si le corps est d'ailleurs sain , on cherche à évacuer immédiatement l'eau par l'incision ou par les vésicatoires , & à en prévenir une nouvelle collection par le moyen des compresses extérieures , & par l'usage interne des remèdes fortifiants.

Hydrocéphale interne.

On donne ce nom à une collection d'eau entre le cerveau & le crâne , ou entre les mem-

branes de l'un & de l'autre. Il n'est pas tout-à-fait prouvé que l'eau puisse se ramasser entre le crâne & la dure-mere ; au moins ce cas doit être extrêmement rare.

Cette maladie n'a lieu que chez les enfans : les os du crâne se relâchent, & s'écartent les uns des autres ; quelquefois ils conservent leur épaisseur naturelle ; d'autrefois ils deviennent tout-à-fait transparents ; il arrive aussi que les intervalles, qu'ils laissent entre eux, se remplissent avec le temps d'une matiere osseuse. Les prunelles sont toujours à demi couvertes par la paupiere inférieure ; les enfans sont extrêmement stupides, indolents, & n'apprennent point à parler ; leurs pieds sont froids, & finissent par devenir paralytiques ; il s'y joint pour l'ordinaire un état cachectique.

Le virus scrofuleux, des compressions & des coups externes, peuvent occasioner cette maladie.

La guérison est extrêmement difficile ; l'évacuation directe des eaux est pour l'ordinaire mortelle, à moins qu'elle ne se fasse fort lentement, ou plutôt au moyen des scarifications. On tâche donc d'évacuer les eaux par des remedes diurétiques & résolutifs, en faisant en même temps des compressions graduelles sur la tête, au moyen des bandages, au cas que les os ne se soient pas encore réunis.

Hydropisie du cerveau.

Cette maladie consiste dans une collection d'eau dans les ventricules du cerveau.

Elle se rencontre aussi chez les adultes , surtout chez les *maniaques* & les *mélancholiques* : mais elle est plus familière aux enfans.

Elle ne diffère point essentiellement de l'hydrocéphale interne, si ce n'est que les os de la tête ne se dilatent pas comme dans ce dernier.

Elle dépend par conséquent des mêmes causes , au moins chez les enfans : dans les adultes elle peut être la suite d'autres maladies nerveuses.

Elle est difficile à connoître , par la raison qu'elle n'est accompagnée d'aucune tuméfaction extérieure , & qu'elle ressemble beaucoup à une fièvre lente vermineuse : c'est-à-dire , on y observe non-seulement le dérangement des digestions , mais encore la démangeaison du nez , & la dilatation de la prunelle ; & si ces signes sont effectivement accompagnés de *vers* , il est très-facile de la méconnoître dans son commencement. Les enfans communément ont de l'aversion pour la lumière ; ils ne peuvent se mettre sur leur séant , parce que cette position les gêne , & leur procure la toux ; ils se plaignent d'une douleur continue qu'ils sentent au-dessus des yeux , & particulièrement d'une tempe à l'autre , & qui précède quelquefois les douleurs de colique , ou leur succède tour-à-tour ; il se manifeste une roideur du cou , & des convulsions. Les membres enfin
deviennent

deviennent paralytiques ; l'assoupissement survient , & le pouls devient plus vîte & plus petit ; signes qui annoncent une mort prochaine.

La maladie se termine souvent en quatorze jours : mais elle peut aussi se prolonger pendant quelques mois. Au commencement le pouls est vîte ; dans la suite il devient lent , & en même-temps plus irrégulier qu'auparavant. La chaleur fébrile & les autres symptômes continuent. Six ou huit jours avant la mort , le pouls redevient vîte , & même beaucoup plus vîte qu'il n'étoit au commencement , tandis que la respiration est courte , & qu'elle se fait lentement.

On ne sauroit rien dire de précis touchant les causes & le traitement de cette maladie. Si on la connoît dès le commencement , on peut employer les remèdes résolutifs , & les diurétiques ; je me sers aussi de vésicatoires : mais on n'a encore aucun exemple avéré de guérison de l'hydrocéphale. Le mercure administré au commencement de la maladie , doit avoir quelquefois produit de bons effets.

Spina-bifida.

Dans l'*hydropisie du cerveau* , l'eau passe communément du quatrieme ventricule à la moëlle épiniere , & remplit la partie intérieure de l'épine du dos ; on peut sur-tout soupçonner un pareil cas , toutes les fois qu'il y a paralysie des extrémités inférieures.

Quelquefois , particulièrement chez les enfans , les apophyses épineuses des vertebres lombaires

se fendent, poussent en avant le périoste de l'épine, & forment des tumeurs : c'est de ce symptôme que la maladie a pris aussi son nom.

L'ouverture de ces tumeurs, & l'évacuation de l'eau, a toujours été mortelle.

Hydropisie des articulations.

Le genou est particulièrement sujet à cette espèce d'*hydropisie* ; l'eau se ramasse dans la capsule de l'articulation. On reconnoît la maladie à la difficulté qu'on a à mouvoir le genou, & à une tumeur molle qu'on y observe lorsqu'on étend la partie, & qui paroît moins quand on la fléchit.

Cette maladie se manifeste ordinairement chez des personnes cachectiques, à la suite de quelque lésion extérieure.

On essaie d'abord l'*Emplâtre résolutif de gomme ammoniacque avec le mercure* ; l'on donne en même temps intérieurement des remèdes résolutifs & diurétiques. Si cela ne suffit point, on y fait une incision avec précaution, ou l'on applique un vésicatoire à la jambe.

Après l'évacuation de l'eau, on tâche de fortifier la partie par le moyen des *bains froids martiaux*.

Les tumeurs aqueuses des mains & de leurs os, sont presque toujours le symptôme d'une *hydropisie de poitrine*.

DES TUMEURS VENTEUSES.

Les tumeurs de cette espèce sont des gonflemens occasionés par l'air contenu dans la cavité de quelque partie.

Emphysème.

On donne ce nom au gonflement de la peau ; occasioné par un air renfermé entre elle & le tissu cellulaire.

Le plus ordinairement l'*emphysème* a lieu par l'introduction de l'air atmosphérique dans quelque partie. C'est ainsi qu'on l'observe après des *plaies pénétrantes* de la poitrine, où l'air passe à travers les poumons lésés, au tissu cellulaire adjacent. Mais il se peut aussi que des causes capables de produire un mouvement de *fermentation* dans les parties fluides, en dégageant l'air fixe contenu dans tout le corps, occasionent un gonflement de la peau. De pareils cas ont quelquefois lieu dans les fièvres putrides, dans les maladies nerveuses, & dans la gangrene. Il y a même des poisons, & particulièrement la morsure de quelques serpens, qui peuvent causer un *emphysème*. Enfin, un froid très-vif peut produire une affection pareille.

C'est aussi d'après ces différences qu'il faut conduire le traitement. Si c'est l'air atmosphérique qui a occasioné l'*emphysème*, on doit s'opposer à son introduction ultérieure, & donner issue à

celui qui est renfermé dans la peau , au moyen des incisions & des scarifications.

Mais si l'air est dégagé des parties fluides , la guérison est pour l'ordinaire difficile , à moins que la Nature ne l'opere. Les causes de cette fermentation sont trop occultes , pour qu'on puisse en déduire des regles pratiques fixes. On se conduit d'après les indications évidentes.

Tympanite.

On appelle *tympanite* une intumescence chronique du bas-ventre , occasionée par des vents , parce que la peau est tellement tendue , qu'elle résonne comme un *tambour* , quand on la frappe.

C'est par ce résonement , par le défaut de fluctuation , parce que le malade est plus léger qu'un hydropique , & qu'il a rarement une habitude cachectique , parce que le bas-ventre est plus gonflé pardevant que sur les côtés , c'est , dis-je , par toutes ces circonstances qu'on distingue cette maladie de l'*hydropisie*.

Elle differe de la *colique venteuse* par sa durée , & du *météorisme* , parce que celui ci est un symptôme des fièvres aiguës.

La maladie est le plus souvent accompagnée d'une constipation opiniâtre , d'un violent hoquet , & de vomissemens fréquents.

L'air est renfermé , ou dans les intestins , ou dans la cavité du ventre.

Dans le dernier cas, le malade ou ne rend point de vents , lors même que la grosseur du ventre

diminue , ou s'il en rend , c'est sans soulagement , & sans aucune diminution du bas-ventre.

Tout ce qui opere un dégagement trop considérable d'air fixe , & en empêche la sortie , peut être la cause de la tympanite.

Les plus ordinaires sont des obstructions opiniâtres dans les visceres , des ulceres dans la cavité du ventre , & particulièrement à la vésicule du fiel , & une disposition paralytique des intestins.

Dans le traitement , il faut d'abord examiner si l'air est dans les intestins ou dans la cavité du ventre.

Si le malade rend de temps en temps des vents qui le soulagent , s'il sent des douleurs aux intestins , & si l'on observe des inégalités dans la tumeur , on peut présumer que l'air n'est renfermé que dans les intestins.

Dans ce cas on tâche premierement de purger les premieres voies , & de chasser l'air par l'usage externe & interne des antispasmodiques ; il faut en même temps avoir soin d'entretenir la liberté du ventre. Cela fait , on cherche à combattre directement la cause. Si la maladie dépend d'obstructions des visceres , on donne le *soufre doré d'antimoine* , ou le *tartre émétique* à des doses augmentées successivement. Si elle est en même temps accompagnée de relâchement , on mêle les remedes indiqués avec des *extraits amers & fortifiants*.

Si le mal paroît ne dépendre que de spasme , on emploie extérieurement & intérieurement l'*opium* , & l'on applique des fomentations émol-

lientes sur le bas-ventre. Mais s'il y a une disposition paralytique , on pourroit y appliquer avec avantage des fomentations de *glace*.

Dans tout ce traitement , il faut examiner de plus s'il y a quelque disposition hémorrhagique , & dans ce cas favoriser l'hémorrhagie , qui devient souvent le moyen le plus efficace de guérison.

Si l'air est renfermé dans le bas-ventre , & qu'il dépende d'obstructions difficiles à résoudre ou d'ulceres incurables , le mal est alors sans remède : la *paracentese* n'a jamais réussi dans ce cas.

Il arrive souvent que l'obstruction est si opiniâtre , qu'on ne peut absolument en venir à bout par aucun remède , sur tout lorsqu'elle est accompagnée de vomissemens fréquents. Dans ce cas , après avoir employé inutilement tous les autres remèdes , les lavemens d'*air fixe* m'ont produit des effets admirables : attendu que par leur moyen , je n'ai pas seulement lâché le ventre , mais souvent même décidé le *flux hémorrhoidal* qui étoit bientôt suivi de la diminution du bas-ventre , & de la cessation de tous les symptômes.

DES MALADIES DE CONSOMPTION.

Quand la nutrition ne se fait pas d'une manière régulière & proportionnelle , que le corps maigrit , & que les forces diminuent , on appelle cet état *Consomption*.

Elle a lieu :

1°. Ou parce que la digestion & la *chylicifica-*

tion ne se font point convenablement , & que le corps par conséquent n'est pas suffisamment nourri ; ou

2°. Par une fièvre remittente mais continue , qui épuise les forces.

Dans le premier cas , il y a souvent aussi des mouvemens fébriles : mais on ne doit point les regarder comme cause de la consommation ; ils ne sont qu'un symptôme de la maladie.

Dans le second cas , c'est la fièvre qui est la cause prochaine de la maladie , & qui peut dépendre ou des mêmes causes qui produisent la première espèce de consommation , ou d'exulcérations internes.

D'après cette différence , on divise les consommations :

1°. En celles qui ne sont pas la suite d'une fièvre , & qu'on appelle plus à propos *tabes* ou *atrophies* ;

2°. En celles qui sont occasionnées par une fièvre qui cependant ne dépend point d'une exulcération interne ; on les appelle *fièvres hectiques* ; &

3°. En celles qui sont , de même que la fièvre , l'effet d'une *exulcération* ; on les appelle *Phthifies*.

DES ATROPHIES.

Ces maladies sont souvent accompagnées d'une *fièvre lente* : mais cette fièvre ne se manifeste qu'après que la consommation a déjà fait quelques

progrès ; aussi ne guérit - on point la maladie en supprimant la fièvre , par la raison que la consommation n'en dépend point.

Atrophie des Enfans.

— Les enfans attaqués de cette maladie , ou n'ont point d'appétit , ou mangent avec voracité , surtout les alimens solides & farineux ; leur ventre est communément gonflé & dur ; les selles sont ou rares & dures , ou fluides & fréquentes ; pendant la nuit ils ont soif & suent facilement ; le corps , & particulièrement les extrémités , maigrissent peu - à - peu ; les opérations de l'esprit souffrent notablement , & il se manifeste enfin une fièvre , qui est bientôt suivie de la mort.

Quelquefois les humeurs s'arrêtent dans les glandes de la peau , dont on peut facilement les exprimer sous la forme de corps , qu'on a pris pour de véritables vers , auxquels on a donné le nom de *crinons* : mais ces productions ne sont ni des vers , ni la cause de la consommation ; elles en sont pour l'ordinaire la suite.

La cause prochaine est toujours un défaut de chyification & d'assimilation des alimens.

Les causes éloignées sont :

1^o. Un lait mal - sain des Nourices qui sont sujettes aux passions de l'ame , & sur tout à la colere.

Il faut dans ce cas , ou changer de Nourice ou sevrer l'enfant.

2^o. Une nourriture trop copieuse & peu convenable :

venable : l'abus des *beurrées* & des *pommes de terre*, joint au défaut d'exercice, est souvent la cause de la consommation chez les enfans.

On doit faire perdre peu-à-peu l'habitude d'une pareille diete, & tâcher de lui faire faire de l'exercice.

3°. Les obstructions des glandes du bas-ventre, qui peuvent être la suite d'un virus scrofuleux, ou même de trop de nourriture.

On tâche de dissiper ces obstructions par la *liqueur de terre foliée de tartre* avec la *teinture aqueuse de rhubarbe*, & le *vin émétique*, & de fortifier ensuite les parties par des remèdes amers.

4°. La mal-propreté & un air mal-sain & corrompu qui empêchent les sécrétions & les excrétions, & occasionent des obstructions dans les glandes.

Un air libre & sec, & des bains d'abord chauds & ensuite successivement froids, guérissent très-souvent la maladie : mais il est de plus nécessaire d'avoir égard en même temps aux autres causes indiquées ci-devant.

Phthisie nerveuse.

Cette espèce de consommation diffère des autres, en ce qu'elle dépend d'une foiblesse particulière du système nerveux; foiblesse dont toutes les fonctions sont à la fois atteintes.

Elle vient à la suite :

1°. Des évacuations trop copieuses, telles

que les hémorrhagies , les sueurs , les diarrhées ;

2°. Des passions de l'ame long-temps soutenues , sur-tout du chagrin & de la tristesse ;

3°. Des maladies nerveuses essuyées pendant long-temps , comme par exemple des convulsions ;

4°. De l'abus des boissons spiritueuses.

Tout le traitement consiste à bien nourrir , à tranquilliser l'esprit par la dissipation & l'exercice , & enfin , à fortifier les nerfs par l'usage interne du *quinquina* , & par des *bains martiaux*.

Si les malades se sont trop habitués aux boissons spiritueuses , on ne doit point les en priver brusquement ; mais il faut les accoutumer peu à-peu à l'abstinence de ces liqueurs , & leur faire prendre pour cet effet les remèdes dans des *véhicules* spiritueux.

Phthisie dorsale.

Cette maladie est une espèce de la *Phthisie nerveuse* : mais elle en diffère par les causes & par la méthode du traitement.

Les symptômes particuliers sont : un avancement des apophyses épineuses du dos , & une sensation semblable à celle que feroient éprouver des fourmis qui descendroient le long de l'épine. Le malade ressent aussi communément des douleurs aux articulations ; & les forces de son esprit s'affoiblissent de plus en plus.

La maladie reconnoît pour cause une évacuation trop abondante de semence.

Quant au traitement , il faut être fort cir-

conspect dans l'usage des alimens , par la raison qu'ils favorisent la sécrétion de la semence. Le lait , les fruits , les légumes , l'éloignement des objets qui excitent , l'usage interne de l'eau chalybée , & les bains froids , sont tout ce que l'Art peut employer dans cette occasion.

Marasme des Vieillards.

Avec l'âge les forces diminuent , & les parties du corps se roidissent & se durcissent ; toutes les fonctions par conséquent en souffrent , la nutrition ne peut se faire d'une manière convenable , & le corps ne peut pas se purger suffisamment par les excrétiions.

Un air pur , l'exercice , des alimens légers & nourrissans , l'usage modéré de vin vieux , & la gaieté de l'esprit , peuvent souvent retarder la mort pendant long-temps.

DES FIEVRES HECTIQUES.

On appelle *Fievre hectique* , une fievre lente qui consume le corps , épuise les forces , mais qui n'est point l'effet d'une exulcération.

La fievre est pour l'ordinaire continue : mais elle a des exacerbations vers le soir , qui occasionent pendant la nuit de la chaleur , de la soif & des sueurs ; le sommeil est inquiet , ou du moins il ne répare pas. Cette exacerbation d'ailleurs est précédée d'une autre petite , qui se fait communément sentir après le diné. Rarement la

langue est sale ; mais elle est ordinairement rouge. Cette fièvre peut durer pendant plusieurs années , si la constitution & le régime du malade ne s'y opposent pas , & si les causes , qui l'ont produite , n'agissent pas constamment avec la même intensité.

Une acrimonie qui passe journellement dans le sang , est toujours la cause prochaine de cette fièvre chez des personnes d'une disposition sensible.

Il faut distinguer cette fièvre par les causes & la nature de cette acrimonie , d'après lesquelles on doit aussi diriger le traitement. Car on ne peut guere , ou presque jamais , agir directement contre la fièvre : quoique en général on doive dans chaque cause différente , & dans chaque traitement qui lui convient , s'occuper sur-tout de soutenir & d'augmenter les forces du malade.

Les especes suivantes sont les plus ordinaires :

1^o. La fièvre peut être occasionnée par une saburre des premières voies : ce qu'on peut présumer toutes les fois qu'on ne trouve point d'autres causes , & qu'en même-temps l'appétit est ou absolument détruit , ou plus considérable qu'il ne doit être.

On ne doit point évacuer cette saburre par les purgatifs , par la raison qu'ils affoiblissent : il faut la rendre d'abord mobile , & tâcher ensuite de l'évacuer par l'émétique. On peut remplir tout le traitement par la *terre foliée de tartre* , & le *vin émétique* , en donnant d'abord ces deux médicaments à petites doses , & employant ensuite le

même *vin émétique* comme vomitif. Après avoir évacué la saburre, il faut donner aussi-tôt le *quinquina*, afin de prévenir les rechûtes de la fièvre, qu'on conduit alors comme les *fièvres intermittentes*.

2°. Les vers sont très-souvent, sur-tout chez les enfans, la cause d'une fièvre hectique.

On doit également dans ce cas, éviter autant qu'il est possible les purgatifs, sur-tout les *mercuriels*. On donne d'abord des *anthelminthiques amers*, des *poisons salines* rafraîchissantes, matin & soir, & l'on administre ensuite de temps en temps un émétique. On peut à la fin ajouter aux amers le *vitriol de mars*, qui non seulement détruit le mucus vermineux, mais même fortifie les intestins.

3°. La foiblesse des organes digestifs peut empêcher ou déranger la *chymification*: ce qu'on connoît par l'absence de la saburre des premières voies, & des autres causes, & à ce que les malades, quoiqu'ils aient bon appétit, sont cependant bientôt rassasiés, & digèrent avec peine.

Une bonne diète, réglée d'après la propre expérience du malade, l'abstinence de toute boisson spiritueuse & échauffante, l'exercice modéré, & l'usage soutenu du *quinquina*, sont les remèdes les plus convenables.

4°. Une foiblesse & une irritabilité générales des nerfs, peuvent être occasionnées par des évacuations trop copieuses: telles sont les évacuations qui sont excitées par l'abus des remèdes évacuans dans les fièvres aiguës ou chroniques, les

sueurs excessives, les diarrhées, la salivation, les ulcères externes, & chez les Nourrices l'allaitement trop long-temps continué. Dans ce cas, il se fait ordinairement des congestions d'humeurs dépravées; le défaut d'assimilation, & une trop grande irritabilité, font aussi que la moindre acrimonie, qui dans toute autre cas auroit été sans effet, peut occasioner une fièvre.

On tâche d'abord de diminuer l'irritabilité par des moyens nourissants & fortifiants: & alors l'acrimonie, ou se dissipe d'elle-même, ou peut être évacuée sans préjudice. On cherche en même temps à arrêter les évacuations, si elles persistent encore.

5°. Dans les maladies aiguës, qui ne sont point parfaitement jugées, il reste quelquefois une acrimonie qui occasionne une fièvre lente.

On cherche d'abord à écarter tout ce qui empêche la crise, & ensuite à favoriser l'évacuation par laquelle la Nature se disposoit à chasser la matière.

6°. Une acrimonie bilieuse, entretenue par des passions constantes, par la colère, le chagrin & la tristesse, peut occasioner une fièvre hectique.

Tout dépend dans ce cas, de tranquilliser l'esprit, & d'éloigner les objets qui avoient excité de pareilles passions. On tâche d'évacuer l'acrimonie même par des émétiques légers.

7°. Des exanthèmes répercutés causent souvent une fièvre hectique.

Si les exanthèmes sont de nature aiguë, on se sert des vésicatoires, & des remèdes sudorifi-

ques & diurétiques : mais s'ils sont chroniques , comme la *gale* , les *dartres* , & d'autres de cette espece , on cherche à les rappeler , ou à les détruire par l'usage interne des remedes convenables.

8°. La suppression des évacuations habituelles , telles que les hémorrhagies , ou les sueurs aux extrémités , appartiennent aussi aux causes des fièvres hectiques.

Comme dans toute fièvre hectique on doit soutenir les forces , il ne faut point , en cas d'hémorrhagie supprimée , se résoudre légèrement à la saignée : on peut tout au plus appliquer des sangsues sur les parties mêmes ; & l'on tâche de rétablir l'hémorrhagie , par l'exercice & par les fomentations , ou les demi bains. Ce dernier moyen suffit aussi communément pour rétablir les sueurs supprimées.

9°. Les obstructions & les indurations des viscères , en empêchant les sécrétions & les excréments , causent également une fièvre hectique.

On unit dans ce cas les remedes résolutifs aux fortifiants ; autrement un trop grand affoiblissement pourroit occasioner l'*hydropisie*.

10 Des virus spécifiques & particuliers peuvent encore causer cette maladie : il y a sur-tout des fièvres hectiques qui dépendent du virus scrofuleux.

Le traitement dans ce cas , doit se régler d'après la nature du virus.

11°. Souvent la fièvre hectique est un symptôme

de l'*hydropisie* ; elle disparoît quand l'*hydropisie* est dissipée.

12°. Et enfin, une foiblesse générale & incurable peut entraîner une fièvre hectique, comme il arrive souvent dans la *phthisie nerveuse* & *dorsale*, & dans le *marasme des vieillards*.

DES FIEVRES PHTHISIQUES.

Si l'on vouloit établir une différence entre l'*hectisie* & la *phthisie*, on ne devrait donner ce dernier nom qu'aux fièvres qui sont occasionnées par l'absorption d'une matière purulente.

On appelle donc *Phthisie* une exulcération ou suppuration interne, qui occasionne une *fièvre consomptive*.

Il y a des cas d'exulcérations internes, accompagnées d'une véritable *fièvre hectique* ; c'est-à-dire, d'une fièvre qui ne dépend point de l'absorption du pus ; comme il peut aussi exister de pareilles exulcérations sans aucune fièvre : mais ces cas ne changent rien à la définition de la maladie, & n'entraînent aucun inconvénient dans la pratique.

Cette suppuration vient à la suite d'une inflammation manifeste, où même elle peut avoir lieu sans être précédée d'aucun état inflammatoire sensible ; ou enfin, elle peut être entretenue, non par une matière qui soit du véritable *pus*, ou du moins la suite d'un *ulcere*, mais seulement par une *lymphe* corrompue de quelque autre manière.

Le pus peut provenir , ou d'un *ulcere* ordinaire qu'on appelle pour - lors *exulcération* ; ou il est renfermé dans un sac particulier, auquel on donne le nom de *vomique* ; ou il est épanché dans la cavité de la poitrine, & fait un *empyème* ; ou il se trouve dans la capacité du bas-ventre, ce qu'on appelle *ascite purulente*.

En cas d'*inflammation manifeste*, on peut s'attendre à une suppuration, lorsque les forces sont trop foibles ou trop actives, pour que l'inflammation puisse se résoudre, lorsque l'inflammation est trop considérable, lorsqu'il y a une grande acrimonie des humeurs, lorsque les malades sont mal conduits, lorsque des catarrhes inflammatoires durent trop long-temps, lorsque les remèdes résolutifs ne produisent aucun effet, que la douleur, par exemple, ne diminue point après la saignée, lorsque le temps de la résolution s'étant écoulé la douleur cesse, sans que la fonction de la partie affectée se rétablisse, & lorsqu'enfin, les crises nécessaires à la résolution sont suspendues.

Au défaut d'*inflammation manifeste*, on doit craindre la suppuration lorsqu'une partie est sujette à des douleurs fréquentes, que les sécrétions & les excrétions en sont trop copieuses, ou qu'il s'y fait une sécrétion & une évacuation de quelque matiere insolite, que ses fonctions restent lésées, & enfin, quand on observe de temps en temps de petits mouvemens fébriles, & particulièrement des frissons.

Au défaut d'*ulcere*, il peut se faire que dans un

corps relâché, & dont les humeurs sont âcres; quelque humeur devienne purulente par l'effet d'une longue *stase*, & décide ainsi la phthisie : ce qu'on peut également présumer par les douleurs de la partie affectée, & par de petits mouvemens fébriles dont on ne peut assigner aucune autre cause.

Une simple *exulcération* est communément douloureuse.

On peut présumer la naissance d'une *vomique*, toutes les fois que dans une inflammation la douleur se change tout-à-coup en un sentiment d'oppression, & que les signes de la suppuration paroissent sans qu'il y ait évacuation de pus. Tant qu'une pareille vomique est absolument fermée, elle n'occasionne point de *phthisie*, quoiqu'elle puisse produire une *fièvre hectique*. Cependant elle ne reste pas toujours dans cet état : mais ou elle s'ouvre en partie, de manière qu'une portion du pus qui n'a pu être entièrement évacué, passe dans le sang, & occasionne une fièvre consomptive; ou elle s'ouvre en entier, & alors le pus, ou s'échappe hors du corps, ou il s'épanche dans quelqu'une de ses cavités, & occasionne l'*empyème* ou l'*ascite purulente*.

Les causes qui, indépendamment de l'inflammation, peuvent donner lieu à une suppuration, sont :

1°. Des lésions extérieures qui déchirent les vaisseaux, ou du moins les affoiblissent au point que le fluide renfermé s'épanche, & se change en pus par sa congestion.

2°. Des congestions de quelque matière arthri-

tique & calculeuse, qui forment communément des *tubercules* qu'on appelle *crus*, tant qu'ils sont durs, & *cuits* lorsqu'ils suppurent. Il paroît cependant que ces tubercules subissent, avant leur suppuration, une sorte d'inflammation; puis-qu'alors ils occasionent communément une douleur vive & piquante, & une fièvre qui n'est pas cependant à proportion aussi forte.

3°. Des exanthêmes répercutés : la *rougeole* parmi les exanthêmes aigus, & la *gale* parmi les chroniques occasionent souvent des suppurations internes.

4°. Des ulcères externes, auxquels la nature s'étoit habituée, peuvent, quand on les guérit précipitamment, causer des suppurations internes.

5°. Des congestions de sang dépendantes de la suppression de quelque hémorrhagie habituelle.

6°. Des virus particuliers, & sur-tout le virus rhumatismal, scrofuleux, scorbutique, & vérolique.

7°. Il y a des suppurations qui paroissent être contagieuses; c'est ce qui arrive assez souvent dans la *phthisie pulmonaire*.

8°. Il y a de plus une certaine disposition qui donne lieu à des suppurations internes, sans aucune cause manifeste.

Toutes ces maladies sont fort dangereuses, & leur traitement exige :

1°. D'enlever les causes de la suppuration, ce qui est souvent fort difficile.

Lorsqu'on a le moindre soupçon d'inflamma-

tion, il faut employer la *méthode antiphlogistique* complete.

Les *tubercules* de matiere arthritique ou calculeuse, sont au commencement extrêmement difficiles à connoître, & non moins difficiles à guérir après qu'on les a connus. Comme on ne peut pas les porter à la *résolution*, & qu'on doit tout attendre de leur entiere évacuation, il faut, dès qu'ils commencent à suppurar, favoriser cette évacuation par des remedes *antispasmodiques* & *émollients*.

Quant aux exanthêmes répercutés, on tâche ou de les rappeler, ou d'en évacuer la matiere par des remedes résolutifs sudorifiques & diurétiques, ou de les détruire par des spécifiques. Le *camphre* a souvent été employé avec beaucoup d'avantage.

On remplace les ulceres externes guéris, par des cauteres ou des sétons.

On tâche de rétablir autant qu'il est possible, les hémorrhagies supprimées, ou l'on supplée à leur défaut, par des saignées & des sangsues, selon l'état des forces du malade.

Contre les virus particuliers on emploie les spécifiques appropriés.

On évite, autant que cela peut se faire, les émanations des phthifiques, mais sur-tout l'infection de leurs crachats.

Il est presque impossible de changer une disposition naturelle à la phthisie.

Dans tous les cas, on cherche d'éviter tout ce qui pourroit favoriser la suppuration, comme

tout échauffement occasioné , soit par le mouvement , soit par les passions de l'ame , ou par l'usage des remedes internes. On cherche par conséquent à entretenir , autant qu'il est possible , le cours de toutes les sécrétions & excrétions ; on tient le malade dans un air pur , mais qui ne soit pas trop concentré , parce qu'un tel air favorise la dissolution purulente ; on le met à l'abri de toute passion de l'ame ; & l'on est fort circonspect dans l'usage des remedes *balsamiques* , & du *quinquina* ; on ne doit employer ce dernier , qu'après qu'on n'a plus aucune suppuration à craindre.

Dans le cas d'une disposition trop marquée à la suppuration , on peut pratiquer avec beaucoup d'avantage , des ulceres artificiels externes.

2°. Si la suppuration est déjà établie , on doit songer à l'évacuation du pus ; ce qu'on opere , suivant la position & l'état de la partie ulcérée , par des remedes internes , ou par une ouverture externe , ou même par des sétons pratiqués dans le voisinage de la partie.

Les ulceres artificiels externes , sont sur-tout très-utiles lorsque l'ulcere interne est tellement attaché au tissu cellulaire général , que le pus peut prendre cette dernière route pour se porter à l'ulcere externe , & s'évacuer par cet endroit. Mais ils peuvent encore être utiles , en évacuant le pus qui est déjà passé dans le sang ; quoique leur action dans ce cas ne soit pas aussi avantageuse , par la raison qu'ils peuvent augmenter le passage du pus dans le sang , sans tarir la source

de l'ulcere. Il est donc très-important de savoir si l'ulcere est entretenu par quelque acrimonie interne , ou s'il peut se guérir par l'évacuation du pus.

3°. Il faut de plus avoir toujours soin de soutenir les forces ; éviter par conséquent toute évacuation trop forte ; donner des alimens pris du regne végétal , qui n'échauffent point , à cause de la fièvre , mais qui soient cependant assez nourissans pour soutenir les forces , dont le défaut rendroit l'ulcere âcre & malin.

Quoique le *quinquina* possède la vertu de corriger le pus , il ne faut pas cependant l'employer lorsqu'il y a une disposition générale à la suppuration : dans ce cas il pourroit à la vérité corriger le pus , mais il donneroit en même-temps lieu à sa reproduction.

4°. Lorsqu'il n'y a point de véritable ulcere , c'est-à-dire , lorsque ce n'est que la *lymphe* qui est devenue âcre & purulente par sa congestion dans quelque viscere relâché , le *quinquina* & l'*air fixe* produisent d'excellents effets : mais ce dernier doit être administré au moyen de quelque *sel alcali* mêlé avec l'*acide vitriolique* , & pris au moment de l'effervescence , pour que l'air se dégage dans l'estomac même.

Phthisie pulmonaire.

On connoît la phthisie pulmonaire , à une espece de tiraillement douloureux de la poitrine , qui paroît avoir son siege principal sous le sternum ,

mais qui se fait aussi quelquefois sentir dans d'autres endroits , & à une toux légère & courte dans le commencement , mais cependant fréquente , & qui est facilement excitée par les efforts d'inspiration ; la voix communément est un peu enrouée , aiguë & sonore , quelquefois grave , & la respiration difficile ; il y a des frissons fréquents , des vertiges & des anxiétés ; les crachats deviennent peu-à-peu purulents , & laissent dans la bouche un goût doux & salé ; la langue est fort rouge ou brune , le pouls fébrile , & il survient enfin une véritable fièvre de consommation.

Il y a quelquefois dans les poumons une disposition naturelle à la suppuration. Les personnes qui ont une pareille disposition , ont le visage allongé , un cou long , des épaules élevées , & une poitrine plate ; leurs dents sont ordinairement d'un blanc de lait ; elles ont la peau délicate , & les joues marquées de taches d'un rouge vif ; ces personnes sont d'un naturel fort sensible & porté à la colere ; elles sont souvent sujettes aux maux de gorge , & ont une disposition aux hémorrhagies , sur-tout à l'*hémoptysie* & aux *hémorrhoides*. Cet état peut durer pendant long-temps : mais il passe aussi insensiblement à la phthisie pulmonaire.

Les tubercules aux poumons , peuvent également dépendre d'une disposition naturelle : mais souvent aussi ils sont occasionés par une matiere arthritique , ou par des exanthêmes répercutés. La consommation dans ce cas , est précédée long-temps avant d'une toux courte & légère , qu'on néglige pour l'ordinaire.

La phthisie pulmonaire qui vient à la suite d'une véritable inflammation de poitrine , se manifeste dans son commencement d'une manière plus marquée. Lorsque l'inflammation ne se résout pas au quatorzième jour le plus tard , que la douleur diminue , mais qu'il reste un peu de difficulté dans la respiration, & une petite toux sèche , & que le malade ne peut se coucher sur aucun des côtés , il n'est guere douteux qu'il ne se soit formé une *vomique*. Cette vomique peut rester pendant quelque temps fermée , de sorte que tout mouvement fébrile cesse , & que le malade paroît amender : mais à la moindre occasion , ou elle s'ouvre totalement & s'évacue , ou elle ne s'ouvre qu'en partie , & le pus passe dans le sang , & cause une fièvre consomptive.

Les virus vérolique & scrofuleux occasionent souvent des *phthysies pulmonaires* qui se forment également petit-à-petit , & qui , par cette raison , étant ordinairement négligées , s'enracinent & deviennent incurables.

Enfin , des catharres négligés & invétérés , causent souvent une espèce de *phthisie* , où il n'y a pas proprement d'ulcere , mais dans laquelle les poumons sont si relâchés , qu'ils deviennent le réservoir des humeurs corrompues & purulentes , qui rentrant en partie dans le sang , occasionent une consommation.

On appelle cette espèce de consommation *phthisie pituiteuse* ; & on la distingue des autres espèces par le défaut d'une *habitude* vraiment *pulmonique* , parce qu'on y observe plus de

de relâchement que d'irritabilité, qu'elle commence par un catarrhe, que la douleur est plutôt oppressive que piquante, & que les crachats sont beaucoup plus transparents & plus visqueux que le véritable pus.

D'après de nouvelles expériences (23), on peut éprouver la nature des crachats, en les faisant dissoudre dans l'*acide vitriolique*, & en versant ensuite de l'eau sur cette dissolution : si la matière se précipite d'une manière uniforme, on doit la regarder comme du véritable pus ; mais si elle n'est pas uniformément précipitée, c'est une marque qu'elle est de nature pituiteuse.

Aussi arrive-t-il souvent que dans cette espèce de phthisie, les évacuations pituiteuses deviennent véritablement critiques : c'est ainsi que les *fleurs-blanches*, les *hémorroïdes muqueuses*, l'*écoulement des narines*, & souvent un *rhumatisme chronique*, guérissent cette phthisie.

Quoique dans toutes ces suppurations on ne puisse pas toujours remarquer un *période inflammatoire* qui précède, cependant les efforts de la suppuration, se manifestent par des tensions spas-

(23) Il est bon de consulter ce qu'objeete M. Plenciz (Act. & Observ. Med. p. 60.), contre ces sortes d'expériences faites dans la vue de s'assurer de la nature *purulente* ou *muqueuse* des crachats. Hippocrate faisoit une expérience analogue, non pour s'assurer de la nature des crachats, mais pour en tirer le pronostic de la maladie : *Quibus tabidis in mare expuentibus, pus ad fundum sedit, brevi pereunt.* Coac. prænot. Sect. 3. p. 565. edit. Vander Lind.

modiques de la poitrine , qui , jointes aux autres circonſtances , doivent nous inſtruire de la vraie nature de la maladie.

Lorsque la vomique ne s'ouvre , & ne ſe vide pas bientôt par la trachée de tout le pus qu'elle contient , ce cas eſt ordinairement ſans remede. Plus elle reſte fermée , plus le pus qu'elle renferme devient âcre , & plus la fièvre que ce pus excite en paſſant enſuite dans le ſang , eſt forte. Quand elle s'ouvre bientôt après avoir été formée , qu'elle ſe vide toute entière par la trachée , qu'elle n'eſt point ſuivie de fièvre , & quand la toux ceſſe , & que l'appétit & le ſommeil ſont bons , on peut ſ'attendre à la guérifon. Mais ſi après l'ouverture les accidens augmentent plutôt que de diminuer , c'eſt un ſigne ou qu'il ſe forme toujours du nouveau pus , ou que celui qui eſt déjà formé & l'ulcère ſont d'une nature âcre & maligne.

Quand une *vomique* eſt prête à crever , il ſurvient communément des vertiges , des anxiétés , des défaillances , des tremblemens dans les membres , & un ſentiment de ſuffocation. Si elle creve de manière que le pus ſ'épanche dans la cavité de la poitrine , & qu'il décide un *empyème* , la reſpiration eſt pendant quelque temps plus facile , mais elle devient bientôt après beaucoup plus difficile qu'elle ne l'étoit auparavant ; le malade ſent un poids ſur le diaphragme , & ne peut ſe coucher facilement ſur le dos , ou il ſe courbe en avant ; & la fièvre lente ſe manifeſte ſi elle n'exiſte pas déjà , ou elle devient plus forte.

Si la fièvre a duré ſi long-temps , que le malade

soit obligé de garder le lit , & que malgré une expectoration aisée , il survienne des *excrétions colliquatives* , si ses mains s'enflent , & s'il sent des épreintes fréquentes qui l'obligent d'aller souvent à la selle , ce sont des signes d'une mort prochaine , qui arrive ou par épuisement de forces , ou par suffocation.

Les secours de l'Art ne peuvent guere devenir utiles que dans le temps où la Nature commence à opérer la suppuration. On doit alors commencer par enlever toutes les causes qui peuvent occasioner des congestions & des inflammations dans la poitrine , & combattre ensuite l'inflammation déjà commencée , par la méthode antiphlogistique la plus efficace , qui doit cependant être toujours proportionnée aux forces du malade.

Si la suppuration existe déjà , la plus grande partie de la cure dépend de la Nature & d'un régime convenable. On s'occupe principalement de l'évacuation du pus ; on écarte tout ce qui peut supprimer l'expectoration , & l'on tâche de prévenir de nouvelles inflammations. Le *sel ammoniac* dans une décoction adoucissante , agit dans ce cas non seulement comme *résolutif* & comme *expectorant* , mais même il diminue la violence de la fièvre. Il y a cependant des cas où l'on doit proscrire l'usage de tout remède actif , & par conséquent celui du *sel ammoniac* , qui souvent irrite trop.

Pour faciliter la rupture de la *vomique* , plusieurs Médecins ont cherché à donner des formules , dont les effets sont cependant très-équivoques.

Lorsque le sac de la *vomique* est formé de la *plevre* & de la *membrane du poumon*, les cauterés & les sétons pratiqués sur la partie affectée, ont souvent été utiles.

En cas d'*empyème*, on peut quelquefois décider l'évacuation du pus par la *paracentese*; mais souvent aussi ce moyen n'a fait qu'accélérer la mort.

C'est dans la *phthisie pituiteuse* que l'Art peut agir avec beaucoup plus de certitude : l'*air fixe* & le *quinquina* opèrent souvent des miracles. Voyez *Air fixe* & *écorce de quinquina*.

Phthisie Hépatique.

L'*ulcere du foie* s'annonce par un sentiment de pression à l'hypochondre droit, par la couleur jaune de la peau, & par un dérangement dans l'appétit, la digestion & les selles. Les causes qui ont précédé, peuvent encore contribuer au diagnostic de la maladie. L'évacuation du pus par les poumons, n'est pas un symptôme constant de cette affection, parce que le pus peut être absorbé & évacué par d'autres voies. Il se jette particulièrement sur les jambes, & y forme des ulcères, qui ne soulagent guère le malade, & qui deviennent facilement malins. Il y a d'ailleurs difficulté de respirer, toux, & des envies de vomir.

La *vomique* peut se former entre le péritoine & la membrane extérieure du foie, & s'élever en tumeur; & pour-lors on en évacue le pus par une ouverture artificielle.

Mais elle peut aussi s'ouvrir dans la cavité du bas-ventre , occasioner une *ascite purulente* , & par-là la mort.

Phthisie splénique.

On observe souvent dans cette phthisie , une tuméfaction de l'hypochondre gauche avec pulsation ; le malade se couche difficilement sur le côté droit ; son pied gauche s'enfle pour l'ordinaire le premier ; il est communément triste ou de mauvaise humeur. Cette maladie est plus rare que les autres ; & sa guérison tient principalement à l'ouverture externe de l'abcès , si cette ouverture est possible.

Phthisie rénale.

L'exulcération des reins peut , indépendamment des autres causes , être encore occasionnée par le calcul. Le malade sent une espèce de poids dans la région lombaire , & un engourdissement à la cuisse du côté affecté. Le pus se manifeste dans les urines.

On peut favoriser l'évacuation du pus , & guérir souvent la maladie par des diurétiques légers , à la classe desquels appartient sur-tout l'*air fixe* , & par des cataplasmes émollients appliqués extérieurement ; à moins qu'il n'y ait un calcul , qui occasionne toujours de nouvelles inflammations.

Phthisie utérine.

Outre les causes ordinaires , le coït fréquent peut encore occasionner cette espèce de *Phthisie*.

L'exulcération devient facilement maligne & carcinomateuse : & les secours viennent communément trop tard , lorsque la malade les demande.

On y fait des injections mondificatives & lénitives avec la racine fraîche de la *grande consoude* , la *ciguë* & le *scordium*. Si la phthisie est de nature pituiteuse , & qu'elle dépende d'un flux de mucosité trop abondant & trop long temps soutenu , les vapeurs d'*air fixe* , portées immédiatement sur la partie affectée , seroient peut-être avantageuses.

Phthisie mésentérique.

Elle dépend ordinairement d'un virus scrofuleux , & est peut-être absolument incurable , parce que le pus s'épanche aisément dans la cavité du bas-ventre.

Phthisie intestinale.

L'exulcération des intestins , est une suite de l'action des poisons très-âcres , ou de la dysenterie. Les secours se bornent à faciliter la sortie du pus par les adoucissants , & à prévenir par-là de nouvelles inflammations.

Fin du premier Volume.

ERRATA.

PAGE xvi. ligne 3. de la Préface, lisez se réduisent.
P. 13. à la note lis. note 9. P. 24. l. 2. après maligne,
ajoutez tantôt avec l'une & l'autre. P. 55. l. 16. lis.
mais ce terme peut &c. Ibid. l. 22. lis. la fièvre se
ralentit. P. 62. l. 11. lis. commencement. P. 63. l. 29.
après paroxysmes aj. réguliers. Ibid. à la note lis. Hip-
pocrate. P. 64. l. 6. lis. empyème. P. 72. l. 23. lis. les
canaux biliaires. P. 121. l. 3. lis. par haut. P. 128. l. 10.
lis. transpiration. P. 130. l. 9. lis. anevrysmes. P. 144.
l. 17. après cette aj. dernière. P. 155. l. 6 & 7. au lieu
de quelquefois cependant &c. lis. cependant on les trouve
aussi facilement chez les adultes dans les circonstances
indiquées plus haut. P. 161. l. 1. après il est, aj. extrê-
mement. Ibid. l. 2. lis. hépatique. P. 178. l. 6. avant
& après inflammatoire, effacez les virgules. P. 237. l.
18. lis. de la tête.



R A P P O R T

*De MM. les Commissaires de la
Société Royale des Sciences.*

LA Société Royale des Sciences nous ayant commis pour examiner la Traduction d'un Ouvrage de *M. SELLE*, écrit en langue Allemande, faite par *M. CORAY*, Docteur en Médecine, nous avons trouvé que cet Ouvrage intitulé *Manuel de Médecine Pratique*, contenoit les descriptions des maladies avec une précision satisfaisante ; que la maniere dont il exposoit les causes étoit claire & méthodique ; qu'il faisoit une attention particuliere aux causes matérielles de chaque maladie, & que c'étoit d'après cette considération, qu'il en établissoit le traitement ; si les remedes qu'il emploie sont en petit nombre, ils ont l'avantage d'un choix éclairé, & d'être appropriés non seulement à la cause de la maladie, mais encore à la constitution du malade. D'après ces considérations, nous pensons que l'Académie servira très-utilement le Public, en favorisant l'Impression de cet Ouvrage.

AMOREUX, BROUSSONET, & CUSSON,
signés.

E X T R A I T

Des Registres de la Société Royale des
Sciences.

Du 29 Mars 1787.

MESSIEURS AMOREUX, BROUSSONET & CUSSON, qui avoient été nommés pour examiner un Ouvrage intitulé, *Manuel de Médecine Pratique*, écrit en Langue Allemande par M. SELLE, & traduit en François par M. CORAY, Docteur en Médecine, en ayant fait leur rapport, la Compagnie a jugé cette Traduction digne de paroître sous son privilege. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat.

A Montpellier le 30 Mars 1787.

DE RATTE,

Secrétaire Perpétuel de la Société
Royale des Sciences.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Nos bien Amés les Membres de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de Privilege pour l'impression de leurs Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les recherches & observations journalieres, ou relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires, ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils seront dignes de l'Impression, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois, qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun Lieu de notre Obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter lesdits Ouvrages, en tout ou en partie, & d'en faire aucune Traduction ou Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission ex-

presse desdits Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation desdits Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposants, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Prèntes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copies à l'Impression desdits Ouvrages, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité desdites Prèntes, du contenu desquelles nous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Prèntes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Versailles le trente-unième jour d'Octobre l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre regne le huitième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE, *signé.*

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale &
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2531.
fol. 586. conformément aux dispositions énoncées dans le
présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite
Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII.
du Règlement de 1723. A Paris ce 12 Novembre 1781.

LECLERC, Syndic, signé.

MÉDECINE

CLINIQUE

OU

MANUEL

DE PRATIQUE.

TOME SECONDE.

MÉDECINE

CLINIQUE

OU

M. A. N. U. E

DE PRATIQUE

TOME SECOND

MÉDECINE

CLINIQUE,

OU

MANUEL

DE PRATIQUE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND;

DE M. CHRISTIAN GOTTLIEB SELLE,
Docteur & Professeur en Médecine, &
Médecin de la Maison de Charité à Berlin,

PAR M. D. CORAY, Docteur en Médecine
de l'Université de Montpellier.

TOME SECONDE.



A MONTPELLIER;

Chez JEAN MARTEL AINÉ, Imprimeur
Ordinaire du Roi, de Nosseigneurs des Etats-
Généraux, & de l'Université.

MDCCLXXVII.

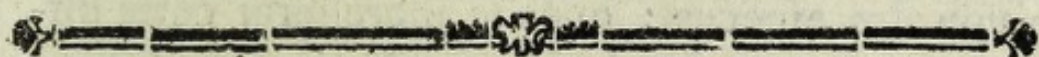
Avec Approbation & Privilege du Roi.

50



MÉDECINE

CLINIQUE.



DES MALADIES DES NERFS.



ES Auteurs appellent *Maladies nerveuses*, les maladies qui attaquent principalement le *système nerveux*, & qui sont accompagnées de quelque lésion dans l'exercice du sentiment ou du mouvement.

On pourroit les diviser en deux classes principales. La première comprendroit les maladies où le système nerveux est si sensible, que des causes très-légères, qui n'auroient point d'effet sur des constitutions ordinaires, y produisent de grands désordres. Ce sont celles que j'ai considérées plus haut comme des maladies nerveuses proprement dites, & que les Auteurs appellent *Maladies nerveuses sans matière*. Dans la seconde

TOME II.

classe entreroient toutes les autres lésions des nerfs , qui dépendent de causes évidentes , & assez efficaces pour produire les mêmes effets chez des personnes même d'un tempérament vigoureux , & auxquelles les Auteurs donnent le nom de *Maladies nerveuses avec matiere*.

Si l'on vouloit s'en tenir à la définition que je viens de donner des *maladies nerveuses* , il n'y auroit que celles de la premiere classe qui mériteroient ce nom ; on appelleroit plus à propos celles de la seconde *maladies des nerfs*.

Je ne suivrai point cette division dans la définition des especes : mais je marquerai cette différence en exposant les causes de chaque espece ; d'autant plus que je ne dois traiter ici que des maladies des nerfs les plus générales , en renvoyant les maux particuliers à l'article des maladies locales.

Antipathie.

Il y a une certaine disposition des nerfs , par laquelle des choses , qui ne font que peu ou point d'impression sur les autres hommes , agissent sur quelques uns d'une maniere extraordinaire : c'est ainsi que certaines personnes s'évanouissent par la seule odeur d'un *chat* ; & que d'autres ont une telle aversion pour certains remedes , certains alimens , ou d'autres objets , qu'ils ne peuvent absolument les sentir.

L'*Antipathie* est une *maladie nerveuse sans matiere* ; & l'on dit communément , qu'elle dépend de l'*idiosyncrasie* , c'est-à dire , d'une dis-

position particuliere & individuelle du sujet.

Les maladies de cette espece sont ou naturelles , ou le produit de l'éducation. Dans l'un & dans l'autre cas elles se guérissent difficilement : on doit néanmoins les connoître , pour se conduire en conséquence dans le traitement des autres maladies.

Affection hypochondriaque & hystérique.

J'entens par ce nom , des symptômes nerveux de courte durée , dépendants d'une foiblesse particuliere des nerfs , occasionés par des causes légères , qui ne paroissent point à beaucoup près suffisantes , & sur lesquels l'*opium* agit d'une maniere spécifique. Et comme dans les *fièvres* le défaut d'accord entre les symptômes caractérise la *fièvre nerveuse* , de même dans les symptômes nerveux chroniques , ce même défaut fait le caractère de l'*affection hypochondriaque & hystérique*.

Chez les hommes ces symptômes sont très-souvent accompagnés d'obstruction des viscères du bas-ventre ; & chez les femmes , de quelque vice de la matrice : d'où vient qu'on a regardé la même maladie comme deux especes différentes , en donnant le nom d'*hypochondrie* à la premiere , & celui d'*affection hystérique* à la seconde.

Mais il arrive très-souvent , qu'on n'y observe ni obstructions considérables , ni vices de la matrice : & que chez les femmes même la maladie est accompagnée de vices du foie , de la rate , & des autres viscères.

Il faut donc abandonner un de ces noms, ou appeler la même maladie chez les hommes *hypochondrie*, & chez les femmes *affection hystérique*.

Plus les symptômes dépendent de causes ordinaires, manifestes & suffisantes, moins ils méritent le nom de la maladie dont nous parlons ici : mais moins les causes sont évidentes, importantes & capables de produire de pareils symptômes, plus la maladie s'approche de l'hypochondrie.

Il faut par conséquent la diviser en *hypochondrie avec matiere*, & en *hypochondrie sans matiere* : mais dans celle avec matiere, la cause matérielle ne doit point être de nature à produire de pareils accidents chez toutes les constitutions ordinaires ; autrement elle ne mériterait plus le nom de *maladie nerveuse*.

L'hypochondrie sans matiere est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes.

Plus la maladie est sans matiere, c'est-à-dire, plus elle dépend d'une foiblesse & d'une irritabilité particulières du système nerveux ; plus les symptômes paroissent & disparoissent d'une manière rapide, plus ils sont violents, & plus ils cèdent facilement à l'*opium*.

On connoît la disposition à cette maladie, à une sensibilité morale excessive. Les personnes sont tristes, irrésolues, méfiantes & timides, quoique dans certaines occasions elles soient vives & impétueuses ; elles sont communément de mauvaises digestions, & sont singulièrement sujettes aux flatuosités. Les

autres

autres symptômes sont : des orgasmes subits dans les humeurs & des palpitations , sans pléthore réelle ; difficulté de respirer ; un sentiment d'embarras dans le gosier , purement spasmodique , ce qu'on appelle *boule hystérique* (*globus hystericus*) ; des défaillances à la moindre occasion ; des dispositions à la diarrhée , sans aucune erreur dans la diète ; des vomissemens de bile verte ; soit sans chaleur ; des vertiges , qu'on ne peut attribuer ni à la pléthore , ni à la présence des suc dépravés dans l'estomac ; des crachemens fréquents ; des frissons légers , &c.

Cette foiblesse & cette irritabilité du système nerveux , peuvent dépendre de causes qui affoiblissent beaucoup ; telles sont les évacuations excessives , les passions de l'ame long-temps éprouvées , & le travail de l'esprit ; mais elles peuvent aussi exister naturellement , sans qu'on puisse les déduire d'aucune autre cause suffisante.

Les causes occasionelles qui , dans une disposition pareille , peuvent donner lieu à des symptômes hypochondriaques & hystériques , les augmenter & les rendre opiniâtres , sont principalement :

1°. Un régime peu convenable , tel que l'usage des alimens de difficile digestion , & des boissons échauffantes , avec une vie sédentaire ;

2°. La suppression des évacuations auxquelles la Nature est accoutumée , ou par lesquelles elle cherche à se soulager , telles que les hémorrhagies & les sueurs ;

3°. Les passions de l'ame , comme la colere , la frayeur & le chagrin ;

4°. Un amas de bile noire dans les viscères du bas-ventre , qui dérange les fonctions de la digestion & de la chylification ;

5°. Des virus particuliers , tels que le virus scrofuleux , scorbutique ou arthritique ;

6°. Des obstructions dans les viscères du bas-ventre.

Dans un traitement convenable , les symptômes en eux-mêmes sont rarement dangereux ; mais ils peuvent donner occasion à d'autres maladies fâcheuses. Quelquefois la disposition hypochondriaque se dissipe avec l'âge.

Dans le traitement , il est très-important de connoître la nature de ces symptômes. La saignée & les remèdes rafraîchissants dans les vertiges & les palpitations hystériques , de même que les évacuans dans l'inappétence & dans l'obstruction du bas-ventre , ne sont pas seulement inefficaces , mais ils peuvent encore entraîner les suites les plus fâcheuses.

Si les symptômes présentent quelque danger , ou qu'ils soient trop graves , on doit donner les simples remèdes antispasmodiques , & particulièrement l'*opium* & l'*assa-fœtida* ; à moins qu'il n'y ait une pléthore très-manifeste.

Hors des paroxysmes , on cherche d'abord à dissiper les causes manifestes : on prescrit une diète convenable ; on tâche de rétablir les évacuations habituelles , de mettre les personnes à

l'abri des passions , de les engager à fréquenter des sociétés qui les amusent , & à faire de l'exercice ; on évacue la bile noire & les autres matières des premières voies , par le *tartre tartarisé* , & par des vomitifs légers , & après qu'ils ont produit leur effet , on donne toujours un peu d'*opium* ; on dissipe les obstructions du bas-ventre par la *Poudre ecphrastique* & l'*Elixir résolutif* (Voyez ces articles) ; & l'on emploie contre les virus particuliers , les remèdes qui y sont appropriés.

On remédie à la foiblesse des nerfs , en éloignant toute cause affoiblissante , en prescrivant l'usage interne du *fer* (Voyez *Teintures de mars apéritive* & *astringente*) , les bains froids & l'exercice.

DES MALADIES DE L'ESPRIT.

Cette classe de maladies comprend les vices particuliers des facultés de l'ame ; vices qui dépendent , non de la nature propre de l'homme , mais de causes particulières & contre-nature. Les espèces suivantes sont les principales.

Amnésie.

On appelle *Amnésie* un *affoiblissement extraordinaire de la mémoire* , dans lequel le *jugement* n'est pas directement affoibli , quoiqu'il s'en ressente toujours.

La foiblesse de la *mémoire* fait qu'on est inca-

pable d'associer ses idées ; elle influe par conséquent sur le *jugement* , quoiqu'on puisse cependant juger très-sainement des choses dont on a le souvenir.

La mémoire s'affoiblit :

1°. Par les grands efforts & les occupations multipliées de l'*esprit* , & particulièrement du *jugement* ;

2°. Par l'usage fréquent du coït & de la masturbation ;

3°. Par les lésions extérieures de la tête ;

4°. Par les passions violentes de l'ame ;

5°. Par les douleurs de tête long-temps continuées ;

6°. Par l'abus des boissons spiritueuses.

Dans le premier cas , le malade doit se soustraire pendant quelque temps aux occupations. Dans le second , il doit s'abstenir du coït , tâcher d'éviter tout ce qui pourroit l'y exciter , prendre des bains froids , & des remèdes fortifiants internes. Le traitement qui convient aux autres causes , a déjà été exposé dans plus d'un article.

Démence partielle.

Il y a des malades qui ne raisonnent mal que sur un seul objet , & qui pensent & jugent sainement sur tout le reste. Il y en a , par exemple , qui s'imaginent avoir une jambe de verre. La *maladie du pays* (*nostalgia*) appartient encore à certains égards à cette espece. Ces sortes de maladies dépendent le plus souvent de causes

morales , qu'on doit connoître & tâcher de combattre par des moyens également moraux. Les fâcheux symptômes de la *maladie du pays*, ne se dissipent que par le retour à la patrie ; & c'est ainsi qu'on parvient à guérir les autres maladies de cette espece , en satisfaisant aux besoins imaginaires du malade.

Mélancholie & Manie.

On appelle *Mélancholie* une tristesse particulière jointe à la timidité , à l'amour de la solitude , & à un jugement erroné sur certains objets particuliers.

On donne le nom de *Manie* à un *délire* général violent , mais qui est *chronique*.

L'une & l'autre de ces maladies se ressemblent beaucoup par rapport à leurs causes ; & c'est pour cela que je les place dans le même article.

On peut regarder la mélancholie comme un degré supérieur de l'*hypochondrie* ; mais elle peut aussi se manifester sans aucune disposition hypochondriaque.

La *manie* peut également être considérée comme un degré supérieur de la *mélancholie* ; mais elle n'en est pas toujours précédée : souvent elle survient tout-à-coup ; & il n'est pas rare qu'elle se guérisse sans laisser le moindre vestige de mélancholie & d'hypochondrie.

La *manie* differe de la *phrénésie* par sa durée , parce que les forces ne manquent point , & qu'elle n'est pas accompagnée de fièvre : il est

vrai que la fièvre peut s'y joindre quelquefois vers la fin, mais elle ne doit point être considérée comme cause du délire.

De plus, il y a communément dans la manie, une espèce d'insensibilité contre certains *stimulus*: ainsi les maniaques sont insensibles à la chaleur, au froid, aux vésicatoires, &c. quoiqu'ils sentent les coups qu'on leur donne.

Plus les causes sont occultes ou rebelles, plus la maladie a duré long temps, plus le pouls est lent, & moins on doit en espérer la guérison.

Les causes les plus ordinaires sont :

1°. Une disposition hypochondriaque & hystérique, ou quelque autre espèce de débilité & de sensibilité du système nerveux; de manière que des causes légères & imperceptibles sont capables de produire la maladie;

2°. Des passions violentes de l'ame, telles que la colère, la frayeur, la tristesse & la joie;

3°. Des travaux d'esprit continuels, de même qu'un désir violent qu'on ne peut pas satisfaire;

4°. Des évacuations excessives;

5°. Des exanthèmes répercutés, comme par exemple la gale;

6°. Des vices organiques du cerveau, quoique les dissections ne nous aient encore appris rien de précis sur ce sujet. On trouve le cerveau ou plus dur ou plus mou qu'à l'ordinaire; ce qui peut très-bien être l'effet de la maladie: on l'a même souvent trouvé dans un état tout naturel. Il y a des observations qui semblent prouver que le détachement de la *pie-mere* cause la manie: mais

j'ai vu cette membrane séparée par une humeur biliforme , chez un sujet mort d'une blessure à la tête , qui avoit joui de toute sa raison jusques à quelques heures avant sa mort ;

7°. Une saburre bilieuse , & sur-tout de la nature de celle qu'on appelle *bile noire* ;

8°. Des obstructions des viscères du bas-ventre.

Dans le traitement , on doit s'occuper d'abord des causes les plus *apparentes*. S'il y a saburre bilieuse , & obstructions des viscères , on donne le *tartre émétique* ou le *vin émétique* à des doses augmentées successivement ; ce qui suffit souvent pour le but qu'on se propose.

Lorsqu'il y a une matiere galeuse dans le corps , on emploie le *foie de soufre salin* ; ou l'on tâche de rappeler la gale en l'inoculant.

On cherche à remédier à la foiblesse & à l'irritabilité du système nerveux , par les remèdes fortifiants & les *bains froids*. Si l'on n'apperçoit aucune cause manifeste , on peut essayer le *camphre* à des doses augmentées successivement , ce qui réussit souvent.

DES CONVULSIONS.

On appelle *Convulsion* , une contraction contre-nature des muscles , dont les mouvemens sont soumis à la volonté.

Si le muscle persiste dans sa contraction , ou du moins s'il ne revient en son premier état que peu-à-peu , on lui donne pour lors le nom de *convulsion tonique*.

Mais si la contraction & la dilatation se succèdent alternativement & d'une manière rapide , la *convulsion* s'appelle *clonique*.

Crampe.

C'est le nom qu'on donne à une *convulsion tonique* douloureuse , qui dépend de causes *passagères* , & qu'on éprouve principalement au gras des jambes.

Mouvemens convulsifs (Zuckungen.)

Il survient quelquefois chez les personnes *hypochondriques* & *hystériques* , des *convulsions cloniques* , qui sont cependant *passagères* , & ne constituent point une maladie particulière.

Grincement des dents (Trismus).

Le *Grincement des dents* est un symptôme d'autres convulsions , ou il existe par lui-même ; il a lieu sur-tout pendant la nuit , & dépend d'une irritation dans les premières voies , occasionnée par des vers ou par une saburre âcre. C'est d'après ces causes qu'il faut en conduire le traitement.

Ris Sardonien.

C'est un accident très-rare , & on le confond souvent avec le *spasme cynique*. Dans le *ris sardonien* , de même que dans le ris naturel , le diaphragme

diaphragme éprouve un mouvement convulsif.

On croyoit autrefois que l'*inflammation du diaphragme* occasionoit toujours le *ris sardonien* ; mais cette opinion est contredite par les observations. Cette affection peut dépendre des mêmes causes qui produisent les autres convulsions : mais elle est sur-tout occasionnée par l'usage intérieur de la *tenoncule des marais* (*ranunculus sceleratus*).

Spasme Cynique.

Le *Spasme Cynique* ou la *convulsion des muscles du visage*, est un symptôme d'autres convulsions, ou il survient à la suite de quelque blessure des nerfs & des tendons de la mâchoire ou des extrémités. Outre l'usage de l'*opium*, il n'y a que la section complète du nerf, au cas qu'il soit déchiré, qui puisse y remédier.

Danse de Saint Vite.

Les personnes attaquées de cette maladie, sont dans un mouvement continuel, & sont agitées au point qu'elles ne peuvent tenir leurs mains ni leurs pieds dans une situation fixe. Le plus souvent elles conservent l'usage de leurs sens ; mais il arrive aussi quelquefois, qu'elles sont privées de sentiment.

Cette maladie arrive le plus ordinairement entre la dixième & la quatorzième année de la vie ; mais elle attaque aussi quelquefois des sujets plus avancés en âge.

Elle dépend le plus souvent de quelque acrimonie particulière, ou de quelque matière irritante qui se trouvent dans le corps, telles que les vers, les exanthèmes répercutés, &c. ; c'est ce qu'on doit considérer dans le traitement.

On doute avec raison qu'en *Italie* cette maladie puisse effectivement être occasionnée par la piquûre de la *tarentule*.

Epilepsie.

Cette maladie se manifeste par des paroxysmes chroniques, accompagnés de *convulsions cloniques* de tout le corps, & de la privation de tout sentiment.

Les accès varient beaucoup, soit dans leur intensité, soit dans leur durée ; & ils ne sont que très-rarement périodiques. Pendant ces accès, la respiration est ordinairement pénible ; & il se forme le plus souvent de l'écume à la bouche.

Quelquefois l'accès est précédé d'autres symptômes spasmodiques, tels que des vertiges, des urines claires & pâles. Quelquefois le malade sent le spasme qui commence par quelque endroit du corps, & qui s'élève de plus en plus. Il y en a qui n'en sont atteints que pendant la nuit. On observe souvent, que les accès arrivent sur-tout en *pleine-lune*.

Indépendamment de la faiblesse générale & de l'irritabilité du système nerveux, la disposition à cette maladie est aussi quelquefois héréditaire,

& souvent si occulte , qu'on ne peut absolument la découvrir.

Les causes principales de l'épilepsie sont :

1°. Une saburre âcre & bilieuse dans les premières voies ;

2°. Des vers , & sur-tout le *ténia* chez les personnes âgées ;

3°. Une matière exanthématique , par exemple , la gale ;

4°. Une matière arthritique ;

5°. Des évacuations supprimées , sur-tout de vieux ulcères , auxquels la Nature étoit accoutumée depuis long-temps , & qui sont guéris trop promptement ;

6°. Les mêmes causes qui produisent une *fièvre intermittente* ; (1).

7°. Une cause physique ou mécanique qui irrite le cerveau , ou quelqu'autre partie du système nerveux , telle que la dépression d'une partie du crâne , ou quelque esquille ;

8°. Chez les enfans l'épilepsie peut être occasionnée par la dentition , par un lait ou par une saburre âcre dans les premières voies ;

9°. Des passions fortes de l'ame , sur-tout la frayeur & la colère peuvent aussi l'occasionner.

(1) Ce rapport que l'épilepsie a quelque fois avec les *fièvres intermittentes* est prouvé non-seulement par le traitement antifebrile qui lui convient alors , mais encore parce qu'il y a des exemples de *fièvres intermittentes* qui dégénèrent en épilepsies , comme l'a observé M. Metzger. Voyez les Mémoires de Leipzig , vol. 25. p. 250.

Les accès les plus légers ne sont pas toujours les moins difficiles. L'écume de la bouche n'annonce rien d'extraordinaire : elle dépend vraisemblablement du spasme des petits vaisseaux. La maladie une fois prolongée , augmente tellement la disposition , qu'elle revient ensuite par les causes les plus légères.

En général le pronostic qu'on doit faire sur cette maladie dépend de la nature de ses causes , qui sont tantôt manifestes & faciles à détruire , tantôt occultes & rebelles. On détruit difficilement une disposition héréditaire. Celle qui n'est pas héréditaire , & qui se manifeste avant l'âge de quatorze ans , se dissipe ordinairement au bout de quelques années (2). Passé l'âge de vingt-cinq ans , elle devient très-opiniâtre , & cède difficilement aux remèdes , à moins qu'elle ne dépende d'autres maladies curables. Celle qui s'établit successivement & petit-à-petit, est plus opiniâtre que celle qui se déclare tout-à-coup , sans aucune disposition préliminaire. Elle se dissipe quelquefois par une *fièvre quarte* , d'autres fois par quelque *métastase*.

Pendant l'accès on n'a rien à faire , si ce n'est que d'empêcher que le malade ne se blesse en se donnant des coups ou en tombant. L'usage de lui étendre par force le pouce , l'affoiblit beaucoup plus , que si on l'abandonnoit à lui-même. Les

(2) Voyez les Aphorism. d'Hippocrate L. 2. Aph. 45. & L. 3. Aph. 28.

eaux de senteur fortes peuvent nuire aux poulmons : mais on peut faire sentir aux personnes hystériques des substances puantes , telles que l'*assa-fœtida* , une *plume brûlée* , &c. Si l'accès est trop violent , & qu'il dure trop long-temps , on tâche de donner un lavement émollient & antispasmodique.

Après l'accès on cherche toujours à provoquer & à entretenir une légère transpiration.

On conduit le traitement d'après les causes manifestes. Les ulcères artificiels produisent ordinairement de bons effets ; sur-tout lorsqu'ils sont ouverts dans les endroits mêmes où les malades ressentent quelquefois le début de leur accès. Au cas qu'on ne puisse découvrir aucune cause manifeste ou facile à combattre , on doit tenter les *spécifiques*. Tels sont l'*opium* à des doses augmentées successivement , le *sel ammoniacal de Venus* , les *fleurs de creffon des prés* (*cardamine*) le *camphre* , l'*écorce d'orange* , la *valériane* , & l'*huile animale de Dippel*.

Eclampsie.

L'*Epilepsie* se présente quelquefois sous la forme d'une maladie aiguë ; & on lui donne alors le nom d'*Eclampsie*.

On l'observe communément chez les enfans du plus bas-âge & chez les femmes en couche : elle se dissipe bientôt , ou elle devient mortelle.

Comme elle est toujours symptomatique , on dirige son traitement d'après celui de la maladie primitive dont elle dépend.

Raphanie.

On appelle *Raphanie* des convulsions cloniques, ou des mouvemens convulsifs irréguliers & passagers plutôt que permanents, qui commencent toujours avec des douleurs & une démangeaison dans les membres, & qui sont de nature aiguë.

Ce qu'il y a encore de particulier dans cette maladie, c'est qu'elle est contagieuse : il n'y a que les seuls enfans à la mamelle qui paroissent être à l'abri de sa contagion.

Les malades conservent ordinairement l'usage de leurs sens : à moins que la fièvre & les douleurs ne les jettent dans le délire.

Il y a différentes opinions sur la cause de cette maladie : les uns la font venir de la graine d'une espece de raifort (*raphanum raphanistrum*), mêlée avec le pain ordinaire, & l'ont par conséquent appelée *Raphanie* ; selon d'autres, c'est l'ivraie (*lolium temulentum*) qui en est la cause ; & il y en a qui l'attribuent au seigle ergoté (*mutterkorn*). Il est très-vraisemblable & conforme à toutes les observations, que la maladie est occasionnée par une mauvaise nourriture.

La principale indication par conséquent, est de purger les premières voies : si après cela les spasmes persistent encore, on emploie avec avantage la *valériane* avec le *camphre*.

A l'article de la gangrene, j'ai déjà fait observer que cette maladie est bien différente de celle qu'on connoît en France sous le nom d'ergot.

Tetanos.

On entend en général par *Tetanos*, toute convulsion tonique, accompagnée le plus souvent, quoique pas toujours, de la privation du sentiment. Les principales espèces sont les suivantes :

1°. Le *Tetanos*, dans le sens le plus rigoureux : c'est une convulsion tonique des muscles du tronc & des extrémités, de manière que le corps est droit & roide sans pouvoir pencher ni d'un côté ni de l'autre ;

2°. L'*Opisthotonos*, qui est une convulsion tonique des muscles, qui porte la tête en arrière ;

3°. L'*Emprosthotonos*, qui est une convulsion tonique des muscles, qui porte la tête en avant ;

4°. Le *Spasme de la mâchoire inférieure* ; la mâchoire inférieure est tellement rapprochée de la supérieure, qu'on ne peut presque ouvrir la bouche par aucun moyen.

Quelquefois toutes ces espèces se réunissent, & ne font qu'une même maladie.

La maladie est tantôt chronique, tantôt aiguë.

Elle est communément aiguë dans les pays chauds du Midi, où elle vient à la suite d'un refroidissement, & emporte souvent le malade dans l'espace de onze jours.

D'ailleurs, elle peut être occasionnée par toutes les causes irritantes qui produisent les autres convulsions.

Le spasme de la mâchoire inférieure vient à la suite de quelque blessure ou de quelque irrita-

tion des nerfs ou des tendons , soit des muscles de la mâchoire même , soit de ceux des extrémités. Chez les enfans il est souvent occasioné par un lait & une saburre âcres contenus dans les premières voies. Ces enfans périssent d'ordinaire dans l'espace de trois ou quatre jours , si l'on n'a pas pu les secourir à temps. Je crois avoir observé que la matière de la *petite-vérole* peut très-bien causer le tetanos : au moins les spasmes , qui précèdent quelquefois son éruption , ont souvent une grande analogie avec ceux qui ont lieu dans le tetanos ; & j'ai même souvent observé le tetanos chez les enfans , dans des épidémies de petite-vérole.

Je suis encore fondé à croire , que l'*hydropisie du cerveau* peut fort bien quelquefois occasioner un pareil *spasme* , par la raison que l'une & l'autre de ces maladies sont souvent accompagnées des mêmes symptômes.

Pendant les accès , on se sert des bains chauds & des frictions.

Dans le spasme de la mâchoire inférieure , on tâche d'évacuer la saburre par des lavemens ; & dès qu'on apperçoit la moindre ouverture à la bouche , on donne de l'*opium* , en attendant qu'on puisse administrer des remèdes évacuans avec plus de sûreté.

Si les nerfs ou les tendons sont blessés , on les coupe , ou l'on tâche de calmer l'irritation actuelle , par des *cataplasmes émollients* & l'*opium*.

Si la maladie dépend de refroidissement , on doit

doit avoir recours aux bains chauds & à de légers sudorifiques.

On combat les autres causes évidentes selon le besoin.

Dans les cas où l'on n'apperoit aucune cause manifeste, les *frictions mercurielles* ont été quelquefois salutaires.

Dans ces derniers temps, on a beaucoup recommandé le frottement extérieur avec l'*aimant*: on peut au moins tenter ce remède dans le cas où tous les autres ont échoué, & particulièrement dans le spasme de la mâchoire inférieure, occasioné par refroidissement.

Tremblement.

Un *tremblement* continuel des membres & de la tête, peut venir des causes suivantes:

1°. Des évacuations excessives, & sur-tout de celle de la semence;

2°. De l'abus des substances narcotiques: dans ce cas, le tremblement discontinue communément par l'usage actuel de ces mêmes substances stupéfiantes; c'est ce qui arrive aux *buveurs de vin* ou *d'eau-de-vie*;

3°. Des passions violentes & long-temps continuées;

4°. Des spasmes: dans ce cas le tremblement est passager;

5°. De quelque acrimonie rhumatismale;

6°. De la Paralyse;

7°. De l'âge.

On cherche à combattre toutes ces causes de la maniere que nous avons indiquée ailleurs.

Contracture.

La *Contracture*, à proprement parler, n'est point une maladie nerveuse : mais elle appartient cependant à cette classe, en tant qu'elle empêche le mouvement des muscles.

Elle consiste dans l'endurcissement des tendons & des ligamens des parties affectées.

Les causes sont :

1°. Un spasme, qui, pour avoir duré longtemps, occasionne une pareille contraction des tendons & des ligamens ;

2°. Des catarrhes, dont l'acrimonie peut causer cette contraction ;

3°. La paralysie : c'est ainsi qu'après la *colique de poitou*, il reste quelquefois de pareilles contractions dans les membres ;

4°. Une acrimonie scorbutique, vérolique ou arthritique.

Le succès du traitement dépend de l'état des tendons & des ligamens. Si leurs fibres sont encore susceptibles d'être ramollies & relâchées, on tâche d'obtenir ces effets par des remèdes émolliens, antispasmodiques, légèrement sudorifiques & fortifiants.

Nous allons maintenant reprendre les maladies spasmodiques & nerveuses qui nous restent à traiter.

DES AUTRES MALADIES NERVEUSES.

Vertige.

Dans le *Vertige* , le malade s'imagine que les objets extérieurs tournent rapidement autour de lui. S'il voit les objets tels qu'ils sont naturellement , & avec leur couleur propre , la maladie s'appelle *vertige simple* : mais s'il ne les voit que confusément , & sous des couleurs qui leur sont étrangères , on lui donne le nom de *vertige ténébreux* ; & s'il perd en même temps la connoissance , au point de ne pouvoir pas se soutenir , on l'appelle *vertige caduc*.

Les causes sont :

1°. Une foiblesse occasionnée par des évacuations excessives , telles , par exemple , que les hémorrhagies ;

2°. La saburre des premières voies ;

3°. L'abus des liqueurs spiritueuses ;

4°. Des spasmes hystériques ;

5°. Des obstructions dans les viscères du bas-ventre ;

6°. Une éruption prochaine d'exanthèmes ;

7°. Des humeurs épanchées dans le cerveau ;

8°. Une trop grande pléthore.

On attribue communément le vertige à la pléthore : ce qui n'est vrai cependant que dans le cas , où la Nature est accoutumée à une évacuation de sang dont le temps approche , ou est déjà passé. C'est alors que la saignée , ou les

moyens qui favorisent les autres hémorrhagiés habituelles , sont sans contredit avantageux.

Lorsqu'on a lieu de présumer quelque extravasation dans le cerveau , il y a pour l'ordinaire encore d'autres symptômes qui exigent l'opération du trépan.

S'il y a une éruption prochaine , on doit la favoriser par des frictions , par les remèdes épispastiques & diaphorétiques.

On tâche de remédier aux obstructions des viscères du bas-ventre , par les résolutifs , un bon régime , l'exercice convenable & la tranquillité de l'esprit.

Si le vertige dépend d'une affection hystérique , on donne quelques gouttes de *laudanum*.

En cas de saburre , on tâche de purger les premières voies ; & si ce sont des boissons spiritueuses qui ont occasionné le vertige , on réprime leur action par les *acides* , ou on les évacue par l'*émétique*.

Si la maladie est l'effet d'une foiblesse , des alimens nourissans & de facile digestion & les bains froids , sont les moyens qui conviennent principalement.

Défaillances.

On appelle *débilité* , le défaut de forces en général : mais si cet effet vient à avoir lieu tout-à-coup & d'une manière brusque , il porte le nom de *défaillance*.

On en distingue les espèces suivantes :

1^o. La *Lipothymie* ; c'est une défaillance sou-

daine mais passagere , dans laquelle le pouls ne change point , & le malade ne perd pas connoissance ;

2°. La *Syncope* ; où le pouls & la respiration sont affoiblis , la chaleur naturelle diminue , & où il y a perte de connoissance ;

3°. L'*Asphyxie* ; où toutes les forces manquent ; où l'on n'observe ni pouls ni respiration : & cet état ne differe de la mort , qu'en ce qu'il n'est point accompagné de putréfaction , quand même il dureroit plusieurs jours de suite.

Les défaillances ont lieu chez les personnes foibles & sensibles :

1°. Par des causes morales , telles que les longues méditations , & les passions de l'ame ;

2°. Par une foiblesse naturelle , qui est presque toujours de nature hystérique , & par laquelle les moindres causes peuvent occasioner des défaillances ;

3°. Par l'épuisement des forces , occasioné par la faim , l'insomnie , ou par des évacuations excessives ;

4°. Par des causes irritantes contenues dans les premières voies ; telles sont les vers , ou quelque saburre ;

5°. Par les trop grands efforts qui ont lieu dans l'accouchement , dans les accès de la podagre , & dans les douleurs violentes ;

6°. Les défaillances sont souvent un symptôme du scorbut ;

7°. Elles peuvent être encore occasionées par un froid trop vif ;

8°. Par le défaut d'air atmosphérique ; c'est ainsi que dans l'eau ou dans l'air fixe on ne peut pas respirer ;

9°. Par des polypes du cœur & des gros vaisseaux, par les anevrysmes, les vomiques & par les obstructions des viscères.

Pendant la défaillance même, il faut mettre le sujet dans une situation horizontale. Les *eaux de senteur* ou sont inutiles, ou peuvent même nuire. L'exposition à l'air libre, & l'aspersion avec de l'*eau froide* sont les meilleurs moyens. On peut encore faire laver le visage & les mains avec du *vin*.

Si les forces sont épuisées, on tâche, selon le besoin, de nourrir & de fortifier ; on cherche également à enlever les causes irritantes : mais on doit toujours en même temps employer les remèdes antispasmodiques. On peut par exemple se servir de l'*assa-fœtide*, comme d'un remède tout-à-la-fois évacuant & vermifuge.

Dans l'accouchement, dans une éruption prochaine d'exanthèmes, & dans les paroxysmes de la podagre, c'est quelquefois la pléthore qui est la cause du défaut de forces, qui à son tour occasionne les efforts & la défaillance. La saignée dans ce cas est un excellent remède, supposé qu'il y ait une vraie pléthore, ou plutôt une disposition à quelque évacuation sanguine.

Si la défaillance dépend de douleurs trop violentes, & que ces douleurs soient de nature spasmodique, il faut employer l'*opium*. Ce remède peut encore convenir dans les douleurs occa-

sionées par une inflammation , pourvu qu'on ait auparavant employé la méthode antiphlogistique.

Si la défaillance est produite par un froid trop vif , il ne faut point porter le malade dans un endroit chaud ; sa chaleur doit être ranimée peu-à-peu , & par des moyens internes. On commence par couvrir le corps de *neige* & le froter doucement ; on tâche ensuite d'y introduire quelque boisson chaude , par exemple , du *thé* avec un peu de *vin*. Dès que le malade commence à se reconnoître , on cherche à le mettre en mouvement ; on ne doit pas le porter dans des lieux chauds , avant qu'il soit tout-à-fait revenu ; & même , dans ce cas , il ne faut échauffer la chambre que peu-à-peu.

Dans les accouchemens laborieux , l'enfant vient souvent dans un état de mort apparente : mais on le fait revenir pour l'ordinaire par un bain chaud , auquel on aura ajouté un peu de *vin* , par un lavement de *tabac* , & par l'insufflation de l'air.

Quant à ceux qui ont été sous l'eau , on les expose d'abord à l'air libre , on leur frote les membres , on leur administre des lavemens irritants , sur-tout de *fumée de tabac* , & si l'on a lieu de présumer quelque pléthore , on les saigne.

On cherche en même temps à leur souffler de l'air : ce qu'il faut cependant opérer avec précaution , & de manière qu'on leur en introduise dans la bouche beaucoup à chaque fois , qu'ensuite on leur comprime la poitrine , & qu'on leur en introduise de nouveau ; car si l'on s'avi-

soit de leur souffler l'air trop vite & sans interruption, ils suffoqueroient plutôt qu'ils ne respireroient. Dès qu'on apperçoit le moindre signe de sentiment, on leur donne un vomitif; le *vin émétique*, à la dose de six drachmes jusqu'à une once, est ce qui convient le mieux: on continue en même temps à leur froter les extrémités.

On traite de la même manière ceux qui ont été dans l'air fixe ou dans des vapeurs narcotiques: si ce n'est qu'on les asperge de plus avec de l'eau fraîche, & qu'on leur lave les membres avec du *vin*.

Insomnie.

L'*Insomnie* est souvent un symptôme de la fièvre. Elle provient de plus:

- 1°. De douleurs violentes;
- 2°. De passions affligeantes de l'ame;
- 3°. De spasmes hystériques;
- 4°. De la foiblesse de l'estomac, & de la difficulté de digérer qui en est la suite;
- 5°. De l'âge.

On conduit le traitement d'après ces différentes indications.

Les douleurs sont un symptôme d'inflammation, ou d'une irritation directe sur les nerfs: dans tous les deux cas on peut se servir de l'*opium*, pourvu qu'il n'y ait point pléthore, saburre dans les premières voies, ni constipation, & qu'on emploie conjointement, en cas d'inflammation,

flammation, les remèdes résolutifs, émolliens, & atténuans en suffisante quantité.

Assoupissement.

On distingue trois degrés dans le *sommeil contre-nature*.

1°. Le *Coma* ; où il y a une propension continuelle au sommeil, dont on peut cependant réveiller le malade. S'il dort continuellement, on appelle cet état *coma somnolentum* ; & s'il a des momens de veille, mais de manière qu'il soit étonné & prêt à retomber dans le sommeil, on lui donne le nom de *coma-vigil*.

2°. La *Léthargie* ; elle est accompagnée d'une grande débilité, d'une respiration pénible, & d'une foiblesse d'esprit telle que le malade oublie tout & ne se soucie de rien.

3°. Le *Carus* ; c'est un assoupissement si profond, qu'on ne peut presque pas en tirer le malade. La respiration est lente & pénible.

Le *Coma-vigil* est ordinairement un symptôme de la fièvre ; il a encore lieu dans les maladies vermineuses. Les autres espèces peuvent dépendre d'une surabondance d'humeurs ; de vapeurs narcotiques & méphitiques ; d'érysipèle ; de podagre ou de gale répercutées ; d'épanchemens qui compriment le cerveau, comme cela arrive dans les blessures, dans les métastases, dans l'hydrocéphale, &c. ; d'une impression vive & long-temps continuée des rayons du soleil ; des passions de l'ame ;

d'évacuations excessives ; de spasmes hystériques ; du scorbut ; de la fausse péripneumonie ; de l'âge , & de plusieurs autres causes qu'on ne peut déterminer , & qui compriment le cerveau directement ou par *sympathie*.

La *Léthargie* est communément accompagnée d'une petite fièvre & d'une habitude de corps cachectique , & se présente quelquefois comme une maladie chronique.

Le *Carus* dépend communément de causes graves & difficiles à combattre , & ne dure que peu de jours.

Le *Coma somnolentum* peut durer des années entières , comme il y en a des exemples.

Les *affections soporeuses* doivent être considérées comme des maladies dangereuses , puisque le trop de sommeil , même naturel , affecte les forces. Celles qui dépendent de *réplétion* , & où les forces sont plutôt *opprimées* que *supprimées* , se guérissent plus facilement que celles où les forces sont effectivement épuisées. De même il y a plus à espérer lorsque les causes agissent par *sympathie* , que lorsqu'elles compriment immédiatement le cerveau.

On ne doit employer les remèdes excitants , que dans le cas où la maladie dépend de vapeurs narcotiques. Dans les autres cas il faut toujours agir d'après les indications. On doit tâcher d'empêcher toute congestion à la tête ; pour cet effet , on fait mettre le malade sur son séant.

La seule pléthore occasionne rarement l'assoupissement : cependant s'il y a une surabondance

d'humeurs à évacuer, accompagnée de pléthore, on peut faire une petite saignée au pied, avant l'évacuation; sur-tout lorsque celle-ci doit se faire par l'émétique, à cause d'un orgasme supérieur.

Si l'assoupissement est occasioné par la métastase de quelque matiere, on tâche de rappeler cette matiere à la peau au moyen des vésicatoires & des épispastiques, par des frictions & des remedes diaphorétiques.

En cas de lésions à la tête, on doit employer l'opération du *trépan*, afin d'évacuer la matiere épanchée qui comprime le cerveau.

Il faut en général mêler les remedes nécessaires avec les antispasmodiques, sur-tout lorsqu'il y a une disposition hystérique ou hypochondriaque.

Quand les forces manquent, & que l'assoupissement dépend d'*inanition*, les secours de l'Art sont ordinairement sans effet.

On évacue les substances narcotiques par l'*émétique*, ou on empêche leur action par l'usage des *acides*.

Paralyfie.

On dit d'une partie, qu'elle est *paralytique*, lorsque ses muscles ont perdu leur faculté motrice.

Quelquefois cette partie perd en même temps tout sentiment; il est plus rare qu'il lui reste une sensation douloureuse. La privation de mouvement a aussi ses degrés; les membres paralytiques peuvent avoir quelquefois des mouvements convulsifs.

Le pouls de la partie affectée est ordinairement plus foible & plus petit ; quelquefois il manque absolument.

Lorsque la maladie affecte les extrémités , on l'appelle proprement *Paralyfie* ; si c'est la moitié du corps , excepté la tête , qui est paralytique , on lui donne le nom d'*Hémiplégie* ; & si c'est tout le corps , excepté la tête , elle porte le nom de *Paraplégie*.

La maladie survient quelquefois subitement ; d'autres fois elle est précédée par une *stupeur* & un sentiment de froid dans les membres.

Les causes sont :

1°. La pléthore dans un tempérament fort sensible ;

2°. Des vapeurs de *plomb* & d'*arsenic* ;

3°. Une acrimonie rhumatismale , scrofuleuse , scorbutique , arthritique , vérolique ou galeuse ;

4°. Des passions violentes de l'ame & souvent répétées , sur-tout la colere & la frayeur ;

5°. Des évacuations copieuses & affoiblissantes ; c'est ainsi qu'il survient quelquefois des paralyxies à la suite d'une *dysenterie* ou d'une *hémorrhagie* ;

6°. La paralyxie se présente encore comme une maladie *périodique* ;

7°. Les affections hystériques , ou autres débilités nerveuses , peuvent occasioner la paralyxie ;

8°. Les douleurs vives ; c'est ainsi que des coliques violentes sont communément suivies de paralyxie. Il est cependant difficile à décider si dans ce cas la paralyxie est effectivement la suite

de la douleur , ou si elle dépend plutôt d'une métastase de la matiere morbifique ;

9°. Une *vomique* peut comprimer le *ganglion thorachique* , d'où partent les nerfs du bras , & causer par-là une paralysie de la main ;

10°. Dans l'*Hydrocéphale interne* , & dans le *spina-bifida* , il survient souvent des paralysies des extrémités inférieures ;

11°. Les blessures des nerfs occasionent immédiatement une paralysie ; &

12°. Enfin la plupart des *apoplexies* entraînent après elles des paralysies.

Plus la paralysie a duré long-temps , plus elle est difficile à guérir. Elle devient d'autant plus opiniâtre , qu'elle a été précédée long - temps auparavant de quelques symptômes. Elle est également grave , toutes les fois qu'elle vient à la suite d'autres maladies. On peut en espérer la guérison , lorsqu'elle est accompagnée de mouvemens fébriles ; mais si les membres sont tout-à-fait relâchés , froids & privés de sentiment , elle est pour l'ordinaire incurable.

Dans le traitement on doit d'abord songer à détruire les causes matérielles.

On combat les différents virus par les remèdes qui conviennent à chacun en particulier.

Si la maladie dépend de seule pléthore , on cherche à rétablir les saignées ou les hémorrhagies habituelles.

Dans le cas de *vapeurs de plomb* , les *acides végétaux* , & les moyens adoucissans ont souvent réussi.

Contre les *vapeurs arsénicales*, on emploie les *bains sulfureux*, qui sont également très-avantageux en cas de virus scrofuleux ou galeux.

Si c'est une affection rhumatismale, on doit principalement tâcher d'augmenter la transpiration ; ce qu'on obtient par la *teinture volatile de Gayac*.

Dans les passions de l'ame, il faut évacuer la bile par l'usage soutenu du *vin émétique* & de l'*ipecacuanha* ; & tâcher de fortifier les nerfs par les *bains froids*, qui conviennent également lorsque la maladie dépend d'affoiblissement.

Si la paralysie est *périodique*, elle exige l'usage du *quinquina* ; & si elle dépend d'une affection hystérique, on emploie d'abord les préparations d'*opium*, & ensuite les *remedes fortifiants martiaux*.

Lorsqu'on ne peut découvrir aucune cause manifeste, l'*air fixe*, employé intérieurement, produit quelquefois d'excellents effets.

On peut encore faire usage de frictions irritantes extérieures, & sur-tout avec des *cantharides*.

S'il n'y a que simple foiblesse, on peut laver les membres avec du *vin*, ou même faire usage de *bains de fourmis*.

Dans un rhumatisme invétéré, l'*électricité* est souvent éminemment avantageuse.

Apoplexie.

On appelle *Apoplexie* une attaque subite, dans laquelle le malade est privé de l'exercice de

ses sens , devient paralytique , & tombe dans un assoupissement accompagné de difficulté de respirer.

Ainsi la maladie consiste dans un assoupissement , accompagné de ronflement & de paralysie.

On l'appelle *Apoplexie complete* (exquisita), lorsqu'elle prive le malade de tout sentiment & de tout mouvement , & *Parapoplexie* , quand le malade conserve quelque sentiment & quelque mouvement.

L'Apoplexie vient à la suite d'autres maladies , ou elle s'établit par elle-même. Dans le dernier cas , elle est ordinairement précédée quelques ans auparavant de signes précurseurs , tels , par exemple , que des vertiges , dont on ne peut assigner aucune cause suffisante ; de l'engourdissement des membres ; de la propension à un sommeil , qui ne repare point ; de la perte de la mémoire , du grincement des dents pendant la nuit ; de l'émission involontaire de l'urine ; & enfin d'une difficulté de la langue , qui est l'avant-coureur d'une apoplexie prochaine.

L'accès de la maladie se termine par la mort , le second , tout au plus tard le troisième jour ; ou il survient une fièvre avec des paroxysmes remittents , dont on a cependant toujours à craindre de nouvelles attaques d'apoplexie.

Cette fièvre , bien traitée , peut par sa solution rétablir entièrement le malade : mais elle est le plus souvent suivie de *paralysie*.

L'apoplexie survient par *sympathie* , ou par

la dilatation & le déchirement direct des vaisseaux du cerveau. Ce qui prouve qu'il y a des apoplexies sympathiques, c'est que souvent chez les apoplectiques, on n'a trouvé ni dilatation, ni déchirement des vaisseaux, & qu'au contraire on a souvent rencontré des épanchemens considérables, qui n'étoient point suivis d'apoplexie.

La cause prochaine paroît être un spasme, dont l'action se fait sentir sur tout le système nerveux, & semble consister principalement dans des congestions qui compriment la moëlle des nerfs.

Rarement cette maladie attaque les jeunes gens : c'est pour l'ordinaire au commencement de la vieillesse qu'on y devient sujet. Les personnes très-sensibles, & disposées aux spasmes, qui font usage d'alimens fort nourrissans & échauffans, qui mènent une vie sédentaire, qui ont le cou gros & court, & la tête enfoncée entre les épaules, sont les plus sujetes à l'apoplexie.

Les causes, qui peuvent décider ces congestions, sont :

1°. La pléthore, & une tendance de la Nature à se débarrasser du sang surabondant ;

2°. La surabondance d'humeurs pituiteuses & fereuses ;

3°. Des passions subites de l'ame ;

4°. Un amas de saburre âcre & bilieuse, ou des vers dans les premières voies ;

5°. La suppression de la transpiration & des sueurs ;

6°.

- 6°. Les obstructions des viscères abdominaux ;
- 7°. L'Apoplexie arrive aussi comme une maladie *périodique* ;
- 8°. Elle peut dépendre d'une trop grande réplétion de l'estomac ;
- 9°. D'un échauffement occasioné par l'usage des boissons enivrantes ;
- 10°. De vapeurs narcotiques ;
- 11°. D'un échauffement causé par l'exposition au soleil ;
- 12°. D'un refroidissement subit ;
- 13°. D'une goutte remontée ;
- 14°. D'exanthèmes répercutés ;
- 15°. De polypes du cœur & d'anevrysmes ;
- 16°. D'un affoiblissement général occasioné par des évacuations excessives.

Les épanchemens qui compriment le cerveau, peuvent être occasionés par toutes ces causes : mais ils peuvent aussi dépendre de lésions extérieures, & d'abcès formés insensiblement dans le cerveau.

On voit par les différentes causes que nous venons d'exposer, l'insuffisance de la division de l'apoplexie, en *sanguine* & en *séreuse* ; quoique cette distinction existe, sans contredit, & qu'on ne doive point la négliger.

Le plus ou moins de danger de la maladie dépend en partie de la nature des causes, & en partie de la violence de ses accès.

Plus l'apoplexie est complète, plus aussi elle est dangereuse. Elle ne l'est pas moins lorsque le malade ne peut point avaler, quoique souvent

on vienne à bout de lui introduire quelque chose par force. Il y a encore du danger , lorsque la fièvre ne s'allume pas bientôt. C'est un mauvais signe quand les remèdes n'agissent point , que les parties internes paroissent être paralytiques , & que les excréments s'échappent involontairement. Plus il y a de signes qui l'ont précédé long-temps avant , plus elle est dangereuse. Elle l'est moins dans le premier accès que dans les suivans. L'apoplexie *idiopathique* est moins dangereuse que celle qui vient à la suite de quelque autre maladie.

Il s'agit principalement dans le traitement , d'enlever les causes des congestions , & particulièrement de celles de la tête. Pour cet effet , on met le malade sur son séant. Si le visage est fort rouge , le pouls grand & plein , sur-tout dans l'artère carotide , & qu'il y ait enfin une habitude de corps pléthorique , on doit ouvrir aussitôt la veine. On choisit la jugulaire si l'accès est violent ; mais si l'on a en même temps à rétablir des hémorrhagies supprimées , on saigne plutôt du pied. La quantité & les répétitions de la saignée se règlent sur l'état du pouls , & d'après la constitution du malade.

Immédiatement après la saignée , on donne un lavement qui ne doit être qu'*émollient* , en cas de simple sensibilité & de pléthore ; mais qu'il faut rendre *purgatif* s'il y a une saburre bilieuse dans les premières voies , ou *stimulant* , si la saburre est de nature pituiteuse.

On tâche en même temps , lorsqu'il n'y a

qu'un simple spasme, & que pléthore, de faire prendre au malade intérieurement des remèdes tempérants & antispasmodiques : & comme il y a communément *tension* au bas ventre, on peut, outre les lavemens, lui faire des frictions sur cette région avec des substances émollientes.

C'est vraisemblablement dans un pareil cas, qu'on peut encore appliquer des fomentations froides sur la tête, après avoir pratiqué la saignée, & procuré la liberté du ventre.

Lorsqu'il n'y a point de pléthore, ou quand on a saigné suffisamment, & procuré la liberté du ventre, on applique des *épispastiques* à la plante des pieds, & des *vésicatoires* au gras des jambes.

S'il y a surcharge d'humeurs bilieuses & pituiteuses, on donne un assez fort *laxatif*, ou un *émétique*, si l'on est sûr que la saburre réside principalement dans l'estomac.

En général toute apoplexie ne demande point la saignée ; elle peut nuire au contraire, lorsque les forces manquent, que le visage est pâle & le pouls petit, & qu'il y a une surabondance d'humeurs séreuses & pituiteuses.

Si c'est une transpiration & une sueur habituelles qui sont supprimées, on fomenté les parties avec des *vapeurs émollientes* & des *bains*. On agit de même lorsqu'il y a des *exanthèmes* répercutés ou une *podagre* anormale ; quoique dans ces derniers cas les *épispastiques* & les *vésicatoires* doivent faire la principale partie du traitement.

Une apoplexie qui dépend de vapeurs narcotiques , exige l'usage interne & externe des *acides*.

Dans un affoiblissement général , & dans les spasmes hystériques , la saignée n'est pas , ou n'est presque jamais indiquée. Les *bains chauds* , auxquels on ajoute du *vin* , le *musc* , la *valériane* & autres remedes *antispasmodiques* , joints aux *épispastiques* , sont ceux qui conviennent le mieux.

Dans l'apoplexie , on ne doit point chercher à diminuer la fièvre par des remedes *tempérants*. Il faut au contraire employer les forts *résolutifs* , sur-tout lorsqu'on a lieu de présumer des obstructions dans les viscères du bas-ventre.

Lorsque l'apoplexie est *périodique* , on doit tâcher d'en prévenir à temps les accès , par l'usage libéral du *quinquina*.

Extase.

Dans l'*Extase* , le mouvement ne cesse point à la vérité , mais l'attention du malade est tellement fixée sur quelque objet , qu'il perd le sentiment de tout le reste.

Elle dépend presque toujours de causes morales , & n'est point sans danger. La dissipation , l'exercice , la bonne diète , les bains froids , & les remedes fortifiants & antispasmodiques , sont les moyens qu'on peut employer avec beaucoup d'avantage.

Catalepsie.

La *Catalepsie* a des paroxysmes , pendant lesquels le malade est privé de tout mouvement & de tout sentiment ; & cela de maniere qu'il reste dans la même situation où la maladie l'a surpris , quoique les membres conservent leur flexibilité. Rarement les accès durent plus d'une demi-heure.

La maladie differe de l'*épilepsie* , par le défaut de convulsions ; du *tétanos* , par la flexibilité des membres ; & de la *défaillance* , en ce que le pouls , la respiration , la situation , la posture ou le mouvement que le malade avoit au moment de l'attaque , n'éprouvent aucun changement.

Elle dépend des mêmes causes que les autres maladies nerveuses : il faut cependant qu'indépendamment de ces causes , il y ait quelque vice particulier des nerfs ; puisqu'il est très-difficile de la guérir.

Rarement les accès en sont mortels ; & la maladie n'est dangereuse que par les suites qu'elle entraîne , & qui sont l'*apoplexie* , la *paralyse* , l'*hydropisie* & la *consomption*.

Catoché.

Les Auteurs donnent un sens différent à ce nom : mais il seroit plus à propos d'appeller *Catoché* cet état maladif , qui ressemble à la *catalepsie* , à la roideur des membres près. Il

differe du *tetanos* par la respiration libre , & parce qu'en général on n'y observe pas autant de spasmes internes.

Le traitement est le même que celui de la catalepsie.

Somnambulisme.

On a remarqué différentes especes de *Somnambulisme* , qui ne sont cependant , à proprement parler , que des degrés différents de la même affection.

Dans le premier degré de cette affection , le malade parle & s'agite pendant le sommeil , mais il reste cependant dans son lit.

Dans le second , il se leve pendant le sommeil , & entreprend différentes choses ; mais on peut très-facilement le réveiller & le faire revenir.

Dans le troisieme degré , le malade en est attaqué non seulement pendant le sommeil , mais encore en plein jour & au milieu de ses occupations , de maniere qu'il perd tout-à-coup le sentiment , quoiqu'il continue d'exécuter une ou plusieurs actions ; il n'est pas si aisé à le faire revenir de cet état.

Indépendamment des causes ordinaires de toutes les autres maladies nerveuses , on a encore observé que cette maladie est héréditaire , & qu'elle attaque quelquefois les personnes qui abusent des substances narcotiques & enivrantes.

Il n'est point prudent d'éveiller le malade pendant l'accès ; il suffit seulement d'empêcher qu'il ne se fasse du mal. On a cependant mitigé quelque-

fois la maladie en châtiant le *Somnambule* pendant les accès. On prétend même avoir obtenu de très-bons effets de l'électricité. Au reste, il faut rechercher & tâcher d'enlever ce qui pourroit pécher dans le corps : on y réussit souvent, à moins que la maladie ne soit héréditaire.

Hydrophobie.

L'*Hydrophobie* est une aversion & une horreur pour toute boisson aqueuse, au point que souvent le malade tombe dans les plus violentes convulsions, au seul aspect de l'eau.

Il faut distinguer trois états différents de cette maladie.

Le premier est l'*hydrophobie spontanée*. Elle est un symptôme ordinairement passager d'autres maladies. Elle peut avoir lieu dans les inflammations & dans les fièvres nerveuses, comme aussi par l'abus des boissons spiritueuses & des plantes narcotiques : & rarement elle exige un traitement particulier.

Le second état est l'*hydrophobie par la morsure d'un chien enragé*.

Et si cet état d'hydrophobie est accompagné de *détire*, on a la troisième espèce appelée *rage canine*.

Je ne parlerai que de cette maladie, qui vient à la suite de la morsure d'un animal enragé. Quoique très-souvent elle ne soit point accompagnée de *délire*, & que quelquefois au contraire il n'y ait que ce dernier symptôme sans aucune *aver-*

sion pour l'eau, elle est cependant toujours essentiellement la même maladie : ainsi, je joindrai ces deux derniers états ensemble, quoiqu'il n'y ait aucun nom particulier qui leur convienne en commun.

On y observe en général une *affection spasmodique*. Le malade a communément quelque chose de farouche dans le regard ; l'estomac & la peau sont également très-affectés, le premier par des douleurs & des vomissemens, & la peau par une sensibilité excessive. Quelquefois le malade est dans son bon sens, & ne refuse point de boire, quoiqu'il ne soit point en état de le faire. Quelquefois il est dans le délire, il veut mordre les assistants, & leur crache au visage ; d'autres fois il boit très-facilement, mais il a tous les autres signes de la *rage*.

La cause de cette maladie est la salive introduite dans la plaie, & qui agit d'une manière spécifique sur les nerfs.

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point peut s'étendre la contagion de cette maladie. Il y a des observations qui prouvent que la morsure d'animaux, qui ne sont point du tout enragés, même celle d'hommes en pleine santé, a aussi occasionné l'hydrophobie : comme d'un autre côté, on prétend avoir des observations qui présentent des hydrophobies occasionnées par le souffle seul d'un animal enragé, ou par le sang d'un hydrophobe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la morsure
d'un

d'un chien enragé entraîne presque toujours cette maladie.

Les signes auxquels on connoît un chien enragé , sont les suivans : quelque temps auparavant l'animal est triste ; il regarde les alimens & la boisson d'un œil indifférent ; il a la même indifférence pour son maître , quoique dans le commencement il obéisse encore à sa voix ; il marche les oreilles & la queue baissées ; au lieu d'aboyer il gronde ; bientôt il ne connoît plus son maître ; il commence à mordre tout ce qui l'entoure ; il court enfin de tous côtés , mais toujours en ligne courbe ; sa langue est plombée & lui pend hors de la gueule ; il mord tout ce qu'il rencontre sur ses pas ; il tombe tout à coup par terre , se relève ensuite , s'efforce de mordre , & meurt enfin ordinairement dans vingt-quatre , ou au plus tard dans quarante - huit heures.

Sa morsure dans ce dernier période est presque toujours contagieuse.

Il est difficile de déterminer la cause qui décide cette maladie chez les *chiens*. La constitution chaude de l'air , une nourriture échauffante , & le défaut de boisson paroissent y contribuer le plus. On fait que cette maladie attaque les *loups* , les *chats* & autres animaux. Le prétendu *ver* (*tollwurm*) que les chiens ont sous la langue , est un corps glanduleux , qui vraisemblablement n'a rien de commun avec cette maladie , si ce n'est qu'il contribue peut-être à la sécrétion de la salive vénimeuse.

La plaie faite par cette morsure , ne suppure pas facilement , mais ordinairement elle se ferme bientôt. L'action du venin se manifeste après un temps plus ou moins long. Une disposition particulière , des échauffemens , & les passions de l'ame peuvent accélérer ce temps. On a des observations d'*aversion pour l'eau* ou de *délire* , qui n'ont éclaté qu'après quatre ou six semaines , & quelquefois même après un pareil nombre de mois.

Les premiers symptômes qui se manifestent , sont : des douleurs dans la plaie ou dans la cicatrice ; une couleur foncée & une tuméfaction de la partie ; l'ouverture de la cicatrice annonce l'approche de la maladie ; il survient des anxiétés , une tristesse , des insomnies , des palpitations , des frissons , un défaut d'appétit & de soif ; la douleur de la plaie s'étend enfin sur tout le membre ; & alors se déclare tout-à-coup l'hydrophobie à l'aspect de l'eau , ou lorsque le malade veut boire. Il y en a qui peuvent avaler les remèdes liquides ; d'autres boivent effectivement , mais ils vomissent bientôt après ce qu'ils ont bu ; quelques-uns n'ont aucune aversion pour l'eau , mais ils sont atteints d'autres accidens nerveux ; tantôt ils sont dans le délire , tantôt ils sont absolument dans leur bon sens ; quelques-uns sont tourmentés de douleurs violentes dans le creux de l'estomac & dans les intestins ; d'autres mordent , ou ne peuvent , lors même qu'ils sont dans leur bon sens , résister à l'envie de mordre ; il y en a , dit on , qui aboient , ce qui n'est vraisemblable-

ment qu'une espece de lamentation , ou l'expression de la douleur. Cet état peut durer depuis trois jours jusqu'à sept ; & alors il survient des défaillances & des assoupissemens suivis de la mort.

La cause prochaine de cette maladie n'est point un vice particulier du gosier , puisqu'après la mort on n'y a souvent observé aucune altération sensible , & que la déglutition des alimens solides se fait toujours sans peine.

Il est vrai qu'on a trouvé après la mort , le ventricule & les intestins enflammés , & une bile noire & putride ; mais ce sont plutôt les effets que la cause de la maladie.

La cause prochaine paroît être plutôt un spasme particulier des nerfs : spasme qui n'a rien de commun avec les autres affections nerveuses ; puisqu'il y a des exemples de personnes mordues , qui ont essuyé , sans aucun inconvénient , entre le temps de la morsure & celui de la maladie déclarée , la *petite-vérole* & des *fièvres quartes*.

Ce qui prouve que le système nerveux est attaqué d'une maniere particuliere , ce ne sont pas seulement les symptômes , mais c'est que l'*opium* dans cette maladie , comme dans plusieurs autres affections nerveuses , administré souvent à la plus haute dose , n'exerce point sa vertu narcotique.

La morsure d'un chien enragé , est toujours plus dangereuse que celle d'un chien qui ne l'est pas : mais elle l'est encore davantage lorsque l'animal est dans le dernier période de sa rage ;

parce que dans ce cas la maladie se déclare beaucoup plus promptement.

Abandonnée à elle-même, la maladie est toujours mortelle. Les secours même de l'Art réussissent rarement, quoiqu'il y ait des exemples de quelques heureux traitemens. Il y a plus à espérer lorsque la maladie est précédée long-temps auparavant des signes qui l'annoncent, que lorsqu'elle se déclare tout-à coup. Elle est incurable quand elle est déjà parvenue à son plus haut degré, & que les forces du malade sont abattues.

Le pouvoir donc de l'Art se borne principalement aux secours *prophylactiques*. Ils consistent sur-tout à extirper, autant que cela peut se faire, la partie mordue, & à entretenir la suppuration de la plaie aussi long-temps qu'il est possible. La meilleure maniere d'obtenir cet effet, c'est de saupoudrer la partie avec des *cantharides*, qui méritent d'autant plus la confiance du Médecin, qu'on a même obtenu de bons effets de leur usage interne. Ce procédé cependant ne peut avoir lieu que dans la plaie récente; quand elle est déjà fermée, il ne reste qu'un seul moyen; c'est celui de l'ouvrir de nouveau.

La seconde partie du traitement seroit d'avoir quelque *spécifique* contre le venin déjà absorbé. On prétend que le *lichen terrestris* (3), la *bella-*

(3) C'est le *lichen caninus* de Linné, ou le *lichen cinereus terrestris* de Vogel de cognosc. & cur. morb. vol. 1. §. 109.

don (4) , les remèdes *mercuriels* , les *cantharides* , & les *proscarabées* (*meloë majalis*) ont souvent produit de bons effets ; les antispasmodiques même , & sur-tout le *musc* , ont quelquefois été employés avec quelque apparence de succès : quoiqu'on ne puisse guere les regarder comme spécifiques , mais qu'ils ne soulagent vraisemblablement , qu'en calmant les spasmes. Cependant les expériences qu'on a jusqu'à présent de ces remèdes , sont trop vagues pour pouvoir les apprécier au juste. J'aimerois toujours mieux employer d'abord les *diurétiques* à une dose augmentée successivement ; la moindre perte de temps étant d'autant plus dangereuse , qu'on n'en a pas assez pour tenter d'autres moyens. Je tâche en même temps d'entretenir & de favoriser la transpiration. On peut pour cet effet se servir avec avantage des *cantharides* , des *proscarabées* & du *polygala de Virginie*. Je préférerois ce dernier , quoique ce soit l'expérience qui doive décider d'un pareil choix. J'ai une fois , outre l'extirpation de la partie mordue , & une suppuration convenable , employé les *frictions mercurielles* avec un tel succès , qu'il ne survint point d'*hydrophobie*.

L'hydrophobie une fois déclarée , il n'y a guere

(4) Il faut ajouter à ces remèdes le *mouren* (*anagallis arvensis* L.) qui , suivant les expériences rapportées dans le Recueil de la Société Economique de Berne , & celles de Vogel (L. c. §. 112.) , doit être un excellent antihydrophobique.

de remèdes. On ne doit point chercher à vaincre par des moyens violents l'aversion que les malades ont pour l'eau. De larges *vésicatoires* appliqués sur la cicatrice, le *musc*, l'*opium* & la *thériaque* dissoute dans l'*esprit volatil de sel ammoniac*, sont les remèdes les plus convenables qu'on pourroit employer dans cette occasion ; d'autant plus que les sels volatils des *cantharides* & des *proscarabées* & l'*eau de luce* doivent avoir produit de bons effets.

DES MALADIES LOCALES.

Je range dans cette classe, premièrement, les maladies qui attaquent une partie déterminée du corps, qui ont leur cause dans cette même partie, & qu'on appelle *maladies idiopathiques* ou *locales* (*topici*) : & en second lieu, celles qui, quoique *sympathiques* & dépendantes d'une disposition contre-nature de tout le corps, n'affectent cependant que la fonction d'une seule partie déterminée.

DES MALADIES DE LA PEAU.

J'ai déjà parlé des maladies les plus essentielles de la peau, à l'article des *exanthèmes chroniques*. Je ne parlerai ici que de celles qui, presque toujours, ou du moins le plus souvent, dépendent comme elles de causes internes ; mais qu'on doit néanmoins regarder plutôt comme des *affections* purement *locales*, par la raison qu'elles

n'attaquent qu'une partie déterminée de la peau , & que rarement elles sont accompagnées d'autres incommodités.

Lentilles & Ephélides.

On appelle *Lentilles* les taches de rouffeur ; parce qu'elles ressemblent par leur couleur & par leur figure aux *lentilles*.

Elles viennent à ceux qui s'exposent trop longtemps à l'ardeur du soleil ; & c'est pourquoi on leur donne aussi le nom d'*Ephélides*.

De pareilles taches peuvent encore avoir lieu , sans que la peau soit exposée à l'action du soleil : on les appelle pour-lors *taches hépatiques* (*leber-flecke*).

Dans l'un & l'autre cas elles paroissent cependant dépendre d'une acrimonie interne , parce qu'elles attaquent principalement les personnes qui ont une acrimonie rhumatismale , ou des obstructions dans les viscères abdominaux.

Un bon régime , des remèdes dépuratifs , & l'exercice , avec l'usage externe du *magistère de Saturne* , sont les moyens qu'on doit employer dans le traitement.

On observe quelquefois chez les femmes enceintes de pareilles taches , mais qui diffèrent des premières par leur plus grande étendue , & que l'accouchement fait disparoître.

Goute - rose.

On donne ce nom à la rougeur du nez & du visage ; nous l'appellons *Couperose* (*Kupfer*) ,

& elle est ordinairement la suite de l'abus des boissons spiritueuses. Quelquefois cependant elle paroît être de nature *érysipélateuse* : & dans ce cas les *résolutifs*, sur-tout les *émétiques* à petites doses, l'*acide vitriolique*, les *laxatifs antiphlogistiques*, & spécialement la *crème de tartre*, sont employés avec succès.

Erythème.

On appelle *Erythème*, une rougeur du visage passagere & de nature inflammatoire.

Elle provient du frottement, de l'application extérieure de substances irritantes, telles que le *rhhus toxicodendron*, de la morsure des insectes, du feu & du froid.

Lorsque ce sont des substances irritantes qui ont produit l'érythème, on applique extérieurement les *émollients*, & l'on donne intérieurement les *acides* & les *laxatifs antiphlogistiques*; si la peau est brûlée, on peut employer l'*extrait de Saturne* affoibli; & si les membres sont gelés, on se sert du *petrôle* & de l'*huile de cire*.

Lichen.

On appelle *Lichenes* (*Schwindflecken*) des exanthèmes benins de nature *dartreuse*, qui ne causent guere de démangeaison, ne durcissent point la peau, mais qui font tomber l'épiderme en écailles.

Indépendamment des remèdes dépuratifs internes,

ternes , on applique extérieurement la plante récente de *bon Henri* , & le *magistere de Saturne*.

Envie.

Les *Envies* ou les marques qu'on apporte en naissant , sont de diverses especes ; quelquefois elles paroissent sous la forme de simples taches ; d'autres fois sous celle d'excroissances. Les premières sont ordinairement incurables : on peut emporter quelquefois les dernières au moyen de la *ligature*.

Terminthes.

Ce sont des pustules douloureuses , dont les bords sont d'un rouge de pourpre & la pointe noire , & qui ont la forme & la grosseur d'un pois [ou du fruit de *térébinthe*] , d'où elles tirent aussi leur nom. Elles se terminent quelquefois par la gangrène : mais le plus souvent la croûte qu'elles forment , tombe le troisième ou le quatrième jour ; ce qui leur a fait donner par quelques-uns le nom de *pustules écailleuses* (*Schælblasen*).

La cause est une acrimonie putride , qu'on doit tâcher de détruire par les *acides* & par les *laxatifs antiphlogistiques*.

Epinyctides.

Ce sont des pustules séparées , accompagnées de douleurs qui augmentent pendant la nuit.

Elles sont remplies d'un pus muqueux , & dépendent d'une acrimonie interne.

Leur traitement exige des remèdes *dépuratifs* & des *bains*.

Bourgeon (Varus).

Les *Bourgeons* sont communément l'effet d'une nourriture âcre & échauffante : on peut par conséquent les prévenir par le seul régime , & les guérir par l'usage des *laxatifs antiphlogistiques*.

Mal - mort.

Ce sont des pustules couvertes de croûtes raboteuses dures & noirâtres , qui tombent quelquefois , mais qui reviennent de nouveau , & sous lesquelles la peau est rouge & sèche. On leur a donné le nom de *Mal-mort* , parce qu'on n'y observe précisément aucune acrimonie , que les pustules ne sont pas contagieuses , & qu'elles ne s'étendent point.

L'usage externe des *mercuriels* légèrement caustiques , un régime convenable , & quelques laxatifs suffisent ordinairement pour la guérison de ce mal.

Excoriation (intertrigo).

On donne ce nom aux *écorchures des enfans*. Elles dépendent de l'âcreté de l'urine ; mais souvent aussi elles sont l'effet d'un lait âcre. Dans ce

dernier cas , on ne peut les guérir par le seul usage externe des *déterfifs* & des *dessicatifs* , c'est-à-dire , en lavant les parties avec de l'eau froide , & en les saupoudrant avec la *poudre de Lycopodium* (*erdschwefel*) ; il faut de plus changer de nourrice , ou sevrer l'enfant.

Crinons.

On tire quelquefois de la peau des enfans une matiere grasse & visqueuse , qui a la forme d'un ver.

Cet accident a communément lieu dans les obstructions des glandes , lorsque la nutrition ne se fait point d'une maniere convenable : & comme dans ce cas les enfans maigrissent facilement , on a appelé ces prétendus vers *Come-dones*.

On emploie extérieurement des bains avec du son pour ouvrir les pores de la peau , & favoriser par là la transpiration : & l'on donne intérieurement des remedes propres à dissiper les obstructions. Voyez *Liqueur de terre foliée de tartre*.

Phthiriasis.

On distingue quatre especes de *maladie pédiculaire* :

1°. Il y a des poux de la tête , qui sont familiers aux enfans ;

2°. Des poux qui s'attachent aux parties naturelles & aux paupieres , & que les François appellent *Morpions* ;

3°. Les poux ordinaires qui s'attachent aux habits ;

4°. On a des exemples de maladies pédiculaires internes , où les poux sortent des yeux , du nez , des oreilles & de toutes les autres parties du corps , & où les malades maigrissent considérablement , & meurent pour l'ordinaire.

La cause de ces quatre especes de *phthiriasis* est la mal-propreté , la communication avec des personnes qui en sont infectées , & une acrimonie particuliere de la matiere transpirable.

On doit prescrire l'usage interne des *dépurgatifs* : extérieurement on emploie avec beaucoup d'avantage l'infusion de la *semence de Sévaille*.

DES MALADIES DE LA TÊTE.

Céphalalgie.

On appelle *Céphalalgie* la douleur qui occupe toute la tête , ou qui n'en occupe qu'une partie indéterminée. Si elle est violente & continuelle , on lui donne le nom de *Céphalée*.

Si elle n'occupe que la moitié de la tête , elle porte le nom d'*Hemicranie* ou *Migraine*.

Et si elle est fixée dans un petit endroit de la tête , on l'appelle *Clou*.

Il y a des douleurs chroniques du visage , qui attaquent quelquefois les joues , & d'autres fois les tempes , qui ne cessent presque jamais , mais dont la violence diminue souvent , & qui d'ail-

leurs se font sentir pendant le jour aussi-bien que pendant la nuit. Le moindre mouvement que le malade se donne peut exciter ces douleurs, quoique la plus forte pression des parties affectées ne soit point douloureuse.

Les causes des douleurs de tête, sont :

1°. Des congestions de sang, occasionées par des hémorrhagies supprimées, ou des saignées habituelles négligées ;

2°. Une saburre bilieuse dans les premières voies ;

3°. Des vers dans les intestins ;

4°. Des boissons narcotiques ;

5°. Des obstructions dans les viscères abdominaux ;

6°. Une acrimonie catarrhale ou rhumatismale ;

7°. Le virus vérolique ;

8°. Le virus scrofuleux : c'est principalement de cette cause, que les douleurs du visage paroissent dépendre ;

9°. Des vapeurs de plomb & d'arsenic ;

10°. Une foiblesse hystérique : le *Clou* dépend ordinairement de cette cause ;

11°. Souvent les douleurs de la tête sont périodiques : & pour-lors on les appelle quelquefois *colique de tête* (*Kopfkolik*) ;

12°. Elles sont très-souvent un symptôme des maladies des yeux ;

13°. Une dent cariée peut occasioner les douleurs de tête les plus violentes ;

14°. Elles dépendent aussi des vices de la tête,

comme des fungus, des ulceres, des eaux, & des vers dans les *sinus frontaux*.

Si les douleurs dépendent d'une congestion de sang, on doit rétablir les hémorrhagies supprimées, ou pratiquer des saignées; on a en même temps recours aux remèdes *tempérants & anti-spasmodiques*.

On tâche d'évacuer les boissons narcotiques, la saburre bilieuse & les vers, & de résoudre les obstructions des viscères.

Dans une acrimonie catarrhale ou rhumatismale, les émollients, les vésicatoires, les sétons, & quelquefois l'usage interne de la *valériane* produisent d'excellents effets.

Si l'on soupçonne un virus vérolique, on doit employer quelque *mercuriel caustique*.

Dans les douleurs dépendantes d'un virus scrofuleux, & sur-tout dans les douleurs du visage, la *ciguë* a souvent produit de très-bons effets.

On cherche à corriger les vapeurs de *plomb* & d'*arsenic* par le moyen des *huileux* & des *acides*, & d'en favoriser l'évacuation par les bains, & par l'usage des diaphorétiques.

On emploie les résolutifs & le *quinquina*, lorsque la maladie est périodique.

Si c'est une dent cariée qui en est la cause, on la fait arracher.

Dans une foiblesse hystérique, on prescrit l'usage interne & externe de l'*opium*, qui convient aussi quelquefois, lorsqu'on a lieu de présumer quelque vice dans la tête.

Inflammation des méninges.

Cette maladie est toujours accompagnée de mouvemens fébriles , & devoit par conséquent être rangée parmi les autres maladies inflammatoires : mais comme la fièvre est souvent imperceptible , & que les signes de cette inflammation sont extrêmement équivoques , à moins qu'on ne les déduise des causes qui l'ont précédé , je me borne à ce seul cas , où la maladie vient à la suite des lésions violentes de la tête , occasionnées par quelque cause externe , & je la mets à cet égard au nombre des maladies locales.

On ne trouve point ordinairement cette maladie dans les livres de Médecine ; parce qu'on la regarde comme étant du ressort de la Chirurgie , & on la renvoie par conséquent à l'article des plaies de la tête. Mais si une *hémoptysie* dépendante d'une lésion externe , ne mérite pas pour cela le nom de maladie chirurgicale , on n'est pas fondé non plus à retrancher du nombre des maladies internes l'*inflammation des méninges* qui dépend de causes externes ; & d'autant moins , que considérée en elle-même , cette maladie n'exige peut-être aucun secours chirurgical.

Toutes les fois qu'à la suite d'un coup , d'une percussion , ou d'une violente commotion de la tête , il survient un vomissement accompagné de mouvemens fébriles , & que ces symptômes persévèrent , on est fondé à présumer une *inflammation des méninges* actuelle ou imminente.

Si l'on observe en même temps une plaie externe d'une mauvaise couleur, & si le *périoste* se détache, on peut conclure que la *dure-mère* est dans un pareil état d'altération, parce que ces deux membranes communiquent entre elles.

L'inflammation peut avoir lieu immédiatement après la lésion, par la seule commotion & par la stase des humeurs dans les vaisseaux, ou venir à la suite du détachement de la *dure-mère*, ou d'un épanchement.

On croyoit autrefois que l'*inflammation des méninges* entraînoit toujours des *délires*, & on la regardoit par conséquent comme synonyme de la *phrénésie*. Il est étonnant comment cette opinion erronée a si long-temps prévalu, malgré les observations multipliées qui prouvent le contraire : tant il est vrai que l'amour des hypothèses offusque la raison.

L'observation au contraire nous apprend que dans cette maladie les facultés de l'esprit ne sont aucunement troublées, & qu'elles ne s'affoiblissent que deux ou trois jours avant la mort ; temps auquel il survient une *stupeur* & un *délire tranquille* & *comateux*.

Dès le commencement de la maladie, le pouls est ordinairement spasmodique, inégal, & en même temps plein ou petit, suivant les différentes constitutions des malades. Le vomissement n'a lieu que dans les premiers jours (vraisemblablement pendant le période de l'inflammation) : & il paroît suivre les exacerbations de la fièvre, qui d'ailleurs n'observent aucun type fixe. Quelquefois

quelquefois le malade ne vomit que la boisson seule qu'il a prise ; mais souvent il vomit aussi de la bile verte. Il se plaint rarement d'une douleur fixe à la tête quand il n'y a point de plaie : mais il porte souvent pendant le sommeil la main à l'endroit qui est principalement affecté. Souvent il a la tête pesante , au point de ne pouvoir la tenir droite ; quelquefois il se plaint aussi de tranchées , ou il urine avec difficulté. Le cinquième ou le sixième jour , il survient communément des *soubresauts* ; ensuite des *paralysies* , un *coma-vigil* , & enfin la mort le neuvième , le onzième , ou même le dix-neuvième jour.

A l'ouverture du cadavre , on trouve plus ou moins de vestiges d'inflammation , suivant que la suppuration a été plus ou moins complète. Il y a quelquefois entre la *dure-mère* & le *cerveau* , un pus *jaunâtre* ; d'autres fois on observe entre la *pie-mère* & l'*arachnoïde* une humeur biliforme.

Il n'est point rare de trouver la tunique du foie enflammée , & particulièrement celle de la face inférieure : mais il y a aussi des cas , où ni le foie , ni l'estomac n'ont éprouvé aucune altération , quoiqu'il y ait eu des vomissemens.

Les Médecins ne sont pas encore d'accord , si le vomissement est produit par une sympathie des nerfs , ou par des désordres dans la circulation. La première opinion paroît la plus vraisemblable : parce que la bile verte , qu'on vomit souvent , dénote une affection du système nerveux , & que souvent , comme nous venons de le dire ,

on n'a rien trouvé de contre-nature ni dans l'estomac, ni dans le foie.

La maladie est extrêmement dangereuse. Il est difficile de garantir le succès de la guérison, en cas de suppuration : quoiqu'on ne voie pas clairement comment l'inflammation ou la suppuration pourroient occasioner la mort ; puisqu'il y a des observations qui prouvent qu'il peut survenir des suppurations considérables dans le cerveau, sans aucun danger imminent pour la vie.

Quoique dans les autres inflammations internes on doive avoir égard à la nature de la fièvre concomitante, & que la méthode antiphlogistique ne soit pas une méthode générale applicable à toute sorte d'inflammation, il est cependant difficile & presque impossible d'observer ici une pareille distinction. L'inflammation exige les secours de l'Art les plus prompts : & sa nature particulière change tous les phénomènes ordinaires, à tel point, qu'il est extrêmement difficile d'apprécier d'après eux la nature réelle de la fièvre ; il faut prendre par conséquent le parti le plus sûr, qui est d'employer promptement la méthode antiphlogistique la plus complète.

Les saignées copieuses sont donc la première chose qu'on doive faire, malgré la petitesse, l'inégalité & l'état spasmodique du pouls. La fièvre peut bien être de nature putride & maligne, en sorte que les saignées favorisent la gangrene : mais certainement ces cas seront toujours les

plus rares ; & généralement parlant , on risquera moins en employant la méthode antiphlogistique , qu'en se réglant sur des signes qui contre-indiquent la saignée d'une manière si équivoque.

Cependant , si la foiblesse est trop considérable , on se contentera d'appliquer des sangsues au cou.

On donne intérieurement des tempérants : mais souvent on ne peut pas employer le *nitre* , à cause de l'envie de vomir ; & l'on prescrit alors la *mixture rafraîchissante*. Comme la bile s'affecte & s'altère facilement , on tâche d'entretenir la liberté du ventre , par la *pulpe des tamarins* , la *manne* , & les lavemens émollients.

D'après le conseil d'un Chirurgien célèbre , les *fomentations d'eau froide* , appliquées sur la tête , seroient un moyen à tenter. Il s'agit principalement dans ce cas de saisir le moment favorable. Si l'inflammation n'est pas encore formée , on peut sans doute la prévenir par les fomentations froides : mais il est aussi très - vraisemblable qu'elles doivent nuire lorsque l'inflammation existe déjà , qu'elle est dans sa *vigueur* , & qu'on doit plutôt en favoriser la résolution pour éviter une suppuration imminente. Si , au contraire , il n'y a qu'une simple commotion du cerveau , on doit les employer d'autant plus promptement , qu'elles produisent les meilleurs effets , suivant les expériences de M. le premier Chirurgien *Schmucker*. Pour augmenter le froid de l'eau , on la mêle avec du *sel ammoniac* :

mais il faut que ce sel ne soit dissous qu'au moment où l'on doit l'employer ; parce que le froid n'est produit que pendant sa dissolution même , & qu'il cesse après qu'elle est faite. On fait mieux par conséquent de saupoudrer le linge avec du *sel ammoniac* , de l'appliquer ainsi sur la tête , & de l'arroser ensuite avec de l'eau froide.

L'*opium* , qu'on conseille souvent pour appaiser le vomissement & les autres accidens nerveux , ne me paroît point convenir. Comme dans cette maladie tout dépend de l'inflammation , la Médecine symptomatique n'y trouve aucune place. Il est vrai qu'on le conseille aussi dans la vue d'opérer en même temps la résolution de l'inflammation : néanmoins je suis d'avis que l'*opium* ne peut être utile que dans les *inflammations sympathiques* , & dépendantes de congestions spasmodiques : il convient rarement , ou plutôt il ne convient jamais dans un *phlegmon* , & conséquemment dans la maladie dont il est ici question. Il me paroît même contre-indiqué , par la raison qu'il occasionne des congestions à la tête , qu'on doit prévenir avec le plus de soin possible.

On fait donc bien de se borner aux saignées , aux moyens rafraîchissans , & d'entretenir en même temps la liberté du ventre par des remèdes légèrement laxatifs. Il est même à propos d'employer le *camphre* , si l'estomac peut le supporter.

D'après l'opinion de plusieurs Chirurgiens , on devroit aussi avoir recours à l'opération du *tré-*

pan : cependant les circonstances de la maladie sont telles , que cette opération n'est que rarement , ou n'est peut-être jamais utile , mais que le plus souvent elle peut être nuisible.

Pendant le période de l'inflammation , cette opération ne peut absolument être d'aucune utilité : elle pourroit au contraire devenir extrêmement nuisible , en augmentant l'irritation.

Si la suppuration est sur le point de se faire , ou si elle est déjà faite , l'accès libre de l'air extérieur pourroit la rendre plus maligne. Si le pus est en petite quantité , il peut fort bien être absorbé ; & même sans que son absorption soit nuisible , puisqu'il est vraisemblablement très-bénin , étant à l'abri de l'air extérieur.

Dans tous les cas , il est extrêmement douteux que l'on puisse précisément rencontrer l'endroit où l'épanchement du sang ou du pus a eu lieu.

Si la quantité de pus est considérable , & que les méninges soient entamées en grande partie , on ne conçoit pas comment on pourroit l'évacuer par l'ouverture qu'on pratique.

On ne voit pas non plus , comment l'opération du trépan pourroit réparer une séparation quelconque de la *dure-mere*.

Ainsi , puisqu'il n'y a rien de si incertain que le succès de cette opération , & qu'elle doit nécessairement augmenter la tendance à l'inflammation , & rendre moins bénigne la suppuration , il vaut mieux manquer , en ne la faisant pas dans le cas où elle pourroit réussir , que de la tenter dans ceux où elle pourroit devenir si nuisible.

Mais s'il se présente des phénomènes qui annoncent une compression du cerveau plutôt qu'une inflammation, comme la *paralyse*, l'envie de dormir, la lésion des os près des futures, où la méninge a le plus de vaisseaux, qui, par la séparation de cette membrane, doivent aisément fournir de fortes hémorrhagies, & former un épanchement considérable; ou si par l'état de la *fissure*, & par la présence des convulsions, on a lieu de présumer quelque *esquille d'os*; ou enfin, si l'on est fondé à croire que l'inflammation provient de l'épanchement d'une humeur corrompue & irritante; dans tous ces cas, on doit sans contredit en venir à l'opération du *trépan*: mais aussi pour-lors la maladie est bien différente de celle dont je parle ici.

DES MALADIES DES YEUX.

Ophthalmie.

On appelle *Ophthalmie* l'inflammation des yeux; & on en distingue les espèces suivantes:

1°. *Taraxis*: on donne ce nom à une inflammation légère de la *conjonctive*, inflammation qui s'étend quelquefois jusques sur les *paupières*, mais qui n'est point accompagnée de fièvre;

2°. *Chemosis*: c'est la même inflammation, mais portée à un tel degré, que souvent la *conjonctive* déborde & couvre toute la *cornée*; elle est en même temps accompagnée d'une fièvre violente;

3°. *Phlegmon de l'œil* : on donne ce nom à l'inflammation des parties internes de l'œil ; on la reconnoît à la fièvre violente qui l'accompagne , à une extrême sensibilité de l'œil à l'impression de la lumière , & à une douleur pulsative qu'on sent dans l'intérieur de l'œil ;

4°. *Exophthalmie* : c'est une inflammation accompagnée d'une tumeur considérable de l'œil, de sorte que les paupieres ne peuvent point le couvrir ;

5°. *Blépharophthalmie* : c'est une inflammation des paupieres ;

6°. *Orgeolet* : c'est un *tubercule enflammé* , qui vient aux tarfes des paupieres.

Le *Chemosis* & le *Phlegmon* peuvent facilement entraîner la suppuration de l'œil. Quand le pus se ramasse derriere la *cornée* ou entre les lames de cette tunique , on donne à cette affection le nom d'*Hypopyon* ; quand il y a un abcès ordinaire dans la cornée , on l'appelle *Onyx* ; & si cet abcès se change en ulcere , il prend le nom d'*Helcoma*. On appelle *Gréle* (*chalazion*), un tubercule des tarfes qui se termine par induration.

Les causes des inflammations des yeux , sont :

- 1°. Des lésions externes ;
- 2°. La trop grande fatigue des yeux ;
- 3°. Des corps étrangers qui irritent d'une manière physique ou mécanique , tels que des vapeurs âcres , la poussière , &c. ;
- 4°. Une diathèse inflammatoire ;
- 5°. Une saburre bilieuse des premières voies ;

6°. Des vers dans les intestins ;

7°. L'irritation occasionée par les dents , peut produire chez les enfans une inflammation des yeux ;

8°. Un virus rhumatismal , scrofuleux ou vérolé ; l'*orgeolet* , par exemple , est un des signes de l'acrimonie scrofuleuse ;

9°. La métastase d'une matiere exanthématique , comme de la petite-vérole & de la rougeole ;

10°. Un relâchement des parties mêmes de l'œil , qui souvent occasionne une *ophthalmie* habituelle & coulante qu'on appelle aussi *lippi-tude* ou *chassie* ;

11°. Il y a aussi des *ophthalmies périodiques* ; &

12°. Enfin , les *ophthalmies* peuvent être des *symptômes* d'autres maladies des yeux.

On conduit le traitement interne d'après les indications. Dans le *Chemosis* & dans le *Phlegmon* , on doit s'empresse d'employer les remèdes convenables , si l'on veut prévenir la suppuration. L'application des vésicatoires à la nuque , est en général un remède dont on peut se servir le plus souvent avec avantage , sur-tout lorsqu'on a soin de les entretenir assez long-temps par l'*emplâtre vésicatoire perpétuel*. Dans les inflammations aiguës , & qui sont accompagnées de fièvre , il ne faut employer extérieurement , & sur l'œil même , que des fomentations émollientes , telles que la décoction de *mauve*. Si l'*ophthalmie* est entretenue par des congestions ,
il

il faut appliquer des sangsues à l'endroit le plus proche de l'œil. En cas de dentition chez les enfans , l'usage interne & externe de l'*opium* calme souvent l'inflammation. Si la cause est un virus vérolique , on peut se servir extérieurement d'une légère *dissolution mercurielle*. Les *laxatifs mercuriels* conviennent en général dans tous les virus. Dans une *Ophthalmie habituelle* , il faut employer l'eau froide , dans laquelle on peut dissoudre un peu de *vitriol blanc*. On peut même dans plusieurs inflammations des yeux y faire tomber par gouttes le *vin émétique* affoibli , sur-tout lorsque l'ophthalmie est chronique & entretenue par un virus scrofuleux. Voyez *Eau ophthalmique*.

Les enfans nouveau-nés sont très-souvent exposés à de fortes inflammations des yeux , qui se terminent fort aisément par la suppuration de l'œil , & qui exigent par conséquent le plus prompt usage des *laxatifs mercuriels* , des *vésicatoires* , & des *fomentations émollientes* (5).

(5) Le traitement qui convient aux ophthalmies dépendantes de la cinquieme , sixieme , neuvieme , onzieme & douzieme cause , consiste à purger les premières voies en cas de saburre ; à donner des anthelminthiques dans une ophthalmie vermineuse. On remédie aux métastases , en tâchant de détruire la matiere transportée , ou de la rappeler à la peau : c'est ainsi qu'on a guéri des ophthalmies occasionées par une métastase psorique , en inoculant la gale (Voyez *Mémoir. de Léipsick* , vol. 25. p. 69.) Les ophthalmies périodiques exigent un traitement antifebrile. V. l'exemple d'un *hypopyon* guéri par l'usage du quinquina , dans *Jamir*

Taies ou Taches de la cornée.

Une *Tache de la cornée*, quand elle est à demi transparente, s'appelle *Nephelium*; si elle est parfaitement opaque, on lui donne le nom de *Leucoma* ou *Albugo* (*tache blanche*); & s'il n'y a que le bord extérieur qui soit obscurci, elle est connue sous le nom de *Gerontoxon*.

Ces taches sont les suites d'une inflammation, ou dépendent de la métastase de quelque virus.

On peut employer dans le dernier cas des *sétons*; & dans l'un & dans l'autre, des topiques résolutifs, parmi lesquels le *sucre* & le *vin émétique* affoibli sont les plus convenables. Voyez *Eau ophthalmique résolutive*.

Quelquefois les simples émollients suffisent, comme, par exemple, l'*huile de noix*.

Lorsque les taches sont du côté interne de la cornée, elles exigent des secours chirurgicaux.

Pterygion.

Les mêmes causes peuvent encore occasioner l'expansion & la tuméfaction de la *caroncule lacrymale*, & un engorgement variqueux des vais-

(*Maladies yeux*, p. 414.). Enfin les ophthalmies symptomatiques cèdent au traitement qui convient aux maladies dont elles dépendent, &c.

seaux de la *conjonctive*. Cette affection s'appelle en général *Ptérygion* : mais on lui donne spécialement le nom d'*onglet* (*ungula*), lorsqu'elle présente la forme d'une membrane mince & transparente ; ou *drapeau* (*pannus*), lorsque l'expansion est ferme, épaisse & rouge.

Si les résolutifs & les escharotiques légers ne suffisent point, & que l'on craigne une dégénération carcinomateuse, il faut en venir à l'extirpation.

Staphylôme.

On donne ce nom à l'avancement contre-nature ou chute de la cornée.

Cet accident est la suite d'un épaissement contre-nature, ou d'une blessure de la cornée, de manière que l'*iris*, ou la *tunique de l'humeur aqueuse*, sont poussées dans l'ouverture, & il en résulte une tumeur.

Les causes sont, des lésions externes, des inflammations, l'irritation ou la métastase de quelque virus, & l'ulcération. Outre les secours chirurgicaux & les remèdes internes appropriés, on peut en cas d'épaississement ou de coalition contre-nature, employer avec succès le *beurre d'antimoine* comme remède caustique.

Ophthalmoptosis.

On appelle *chûte de l'œil* (*Ophthalmoptosis*) la sortie du globe de l'œil hors de sa cavité, lorsque cette sortie est occasionnée, non par la tumeur

du globe même , mais par d'autres causes.

Les causes les plus ordinaires sont , des lésions externes , ou des tumeurs qui ont leur siege dans le fond de cette cavité.

Dans le premier cas , on doit faire rentrer l'œil dans sa cavité , & combattre les autres accidens.

Dans le dernier cas , il faut examiner la nature du virus qui occasionne la chute de l'œil. Souvent c'est un *tophus vérolique* qui en est la cause : & alors il faut avoir recours à l'usage interne de quelque mercuriel caustique.

Hydrophthalmie.

L'*Hydropisie de l'œil* (*Hydrophthalmia*) a lieu lorsque les humeurs de cet organe se ramassent en trop grande quantité.

C'est de quelque obstruction que cette maladie dépend communément.

On la traite par conséquent comme les autres hydropisies ; si ce n'est qu'on tâche en même temps de résoudre les glandes obstruées , par des remèdes externes ; & si cela ne peut se faire , il faut évacuer l'eau par une incision.

On ne doit pas différer trop long-temps l'incision ; autrement l'œil pourroit bien être détruit.

Trichiasis & Distichiasis.

Lorsque les tarfes des paupieres sont tournés trop en-dedans , de maniere que les cils touchent l'intérieur de l'œil & l'irritent , on appelle cette maladie *Trichiasis*.

Mais s'il y a effectivement deux rangs de cils , dont l'un soit tourné en-dehors , & l'autre en-dedans , on lui donne alors le nom de *Distichiasis*.

Cette dernière maladie est extrêmement rare : & on ne peut la guérir qu'en arrachant les cils.

Le *Trichiasis* peut être l'effet non seulement des virus internes , mais encore du relâchement de la membrane extérieure des paupières. Dans ce dernier cas on doit fortifier la paupière , ou la raccourcir en coupant une partie de la peau , & en procurant ensuite par la suture , la réunion des lèvres de la plaie ; si cela ne suffit point , il faut arracher les cils.

Ectropion & Entropion.

On appelle *Ectropion des paupières* (*Ectropion*) , une affection de l'œil , dans laquelle la membrane interne des paupières se tourne en-dehors ; si elle se porte en-dedans , on lui donne le nom d'*Introversion des tarses* (*Entropion*).

La dernière de ces deux maladies est la même que le *trichiasis* , quoiqu'elle puisse exister sans lui , par exemple , lorsque les cils sont déjà arrachés ou tombés par quelque accident. L'*Ectropion* a quelquefois lieu chez les enfans nouveau-nés , & se guérit rarement par un autre moyen que par la section d'une partie de la membrane renversée.

Blépharoptosis.

On appelle *Blépharoptosis*, ou simplement *ptosis*, cette maladie de l'œil dans laquelle on ne peut relever la paupière supérieure, ni par conséquent ouvrir l'œil à volonté.

Les causes sont :

- 1°. Une foiblesse générale.
- 2°. La paralysie des muscles de la partie affectée ;
- 3°. Le spasme du *muscle orbiculaire* ;
- 4°. Quelque tumeur qui rend la paupière trop pesante pour la force du muscle ; la tuméfaction aqueuse des paupières est ordinairement un symptôme de l'*hydrocéphale* ;
- 5°. Quelque tumeur inflammatoire.

En cas de foiblesse ou de paralysie, les *bains martiaux* & l'*électricité* peuvent être avantageux. Si la paupière est tirée en bas par le spasme du muscle orbiculaire, on peut se servir de fomentations émollientes, telles que la *décoction de mauve*. Les tumeurs froides exigent communément des secours chirurgicaux.

Œil de lievre (Lagophthalmus).

C'est le nom d'une maladie dans laquelle on ne peut fermer entièrement les paupières.

Les causes sont :

- 1°. Un spasme, dépendant soit de causes hystériques, ou de quelque acrimonie bilieuse dans les premières voies ;
- 2°. La paralysie

3°. Le racourcissement de la peau par quelque cicatrice.

Dans ce dernier cas , si les remedes émollients ne produisent aucun effet , on doit tâcher d'allonger la peau par une nouvelle séparation.

Epiphore & Lippitude.

On appelle *Epiphore* un larmoyement contre-nature : l'humeur qui découle des yeux , après que sa partie la plus subtile a été absorbée , paroît dans un état puriforme ; & on lui donne alors le nom de *Chassie* ou de *Lippitude*.

La cause prochaine est une sécretion d'humeurs trop abondante , ou un obstacle à l'absorption des humeurs ordinaires. Dans le premier cas , c'est une cause irritante ; & le second dépend d'une obstruction : mais l'un & l'autre peuvent être de même nature ; c'est-à-dire , que la même cause qui irrite dans un temps les organes sécrétoires , peut dans un autre obstruer les vaisseaux absorbants. Ces vaisseaux sont ordinairement plus affectés dans l'*épi-phore* que dans la *lippitude* ; & l'on doit par conséquent faire plus attention aux obstructions dans l'une que dans l'autre.

Les causes sont :

1°. Les passions de l'ame. Elles irritent au point d'exciter le larmoyement : mais elles peuvent aussi produire quelque vice dans les vaisseaux absorbants ;

2°. Des virus scrofuleux , vérolique , rhumatismal , ou exanthématique ;

3°. Quelque relâchement des voies lacrymales ;

4°. L'engorgement ou l'oblitération du canal lacrymal & nasal.

En cas de virus , indépendamment du traitement interne approprié à la nature de chaque virus , on emploie encore les *cauteres* , les *sétons* , & des remèdes résolutifs & fortifiants appliqués extérieurement. Voyez *Eaux ophthalmiques , résolutive & fortifiante*.

Dans un relâchement , l'usage externe & soutenu de l'eau froide est très-avantageux.

L'engorgement ou l'oblitération des routes de la liqueur lacrymale , exige des secours chirurgicaux.

On agit de même , toutes les fois que les humeurs se ramassent dans l'intérieur de l'œil & dans le sac lacrymal , & qu'elles y forment une hydropisie locale , ou une fistule lacrymale apparente.

Cataracte.

La *Cataracte* , qu'on a aussi appelé *suffusion* , est un obscurcissement du cristallin , ou de sa capsule , ou de tous les deux ensemble.

On connoît le commencement de la maladie à l'affoiblissement de la vue , à une obscurité dans l'intérieur de l'œil , où cependant la prunelle conserve encore sa contractilité. Il y a des cas , à la vérité , où l'on n'observe pas non plus
cette

cette contractilité ; mais la maladie est alors compliquée. Il est d'ailleurs extrêmement rare qu'une cataracte se forme tout de suite : le plus souvent elle s'établit insensiblement & par degrés ; la partie perd de plus en plus sa transparence & devient enfin laiteuse.

Les causes de la cataracte sont :

- 1°. La métastase de quelque virus, scrofuleux, rhumatismal, vérolique, ou scorbutique ;
- 2°. Les inflammations des yeux ;
- 3°. L'abus des boissons spiritueuses ;
- 4°. Des lésions externes, comme des coups ; des brûlures, &c. ;
- 5°. Des vapeurs âcres.

Lorsque la maladie est un peu avancée, il ne reste ordinairement que les secours chirurgicaux à employer. Quand elle est dans son commencement, on peut au moins quelquefois en empêcher les progrès, par un traitement interne approprié aux causes qui l'ont produite, par le moyen des *cauterés* & des *sétons*, & par l'usage externe des *émollients*.

Glaucôme.

On appelle *Glaucôme* l'altération & l'opacité de l'humeur vitrée.

On distingue cette maladie de la *cataracte*, en ce que l'opacité qu'on y observe n'est que derrière le *crySTALLIN*.

Elle dépend, au reste, des mêmes causes ; mais elle est presque toujours incurable, par la raison qu'elle n'admet aucune opération.

Mydriase.

On appelle *Mydriase* une dilatation contre-nature qu'éprouve la prunelle pour avoir perdu sa contractilité.

Elle survient quelquefois sans aucune cause manifeste , & sans qu'elle soit nuisible à la vue. Les spasmes hystrériques , & l'irritation produite par la présence des vers dans les premières voies , peuvent encore occasioner la *mydriase*. Dans tous ces cas elle n'est que passagère : mais souvent aussi elle peut arriver dans l'*hydrocéphale interne* & dans la *goutte-sérène* , & en dépendre absolument comme symptôme.

Amaurôse.

On appelle *Amaurôse* ou *goutte-sérène* la cécité qui dépend de quelque vice de la rétine & du nerf optique. La prunelle dans ce cas perd ordinairement sa contractilité , mais on n'y observe aucun obscurcissement de l'œil.

Les causes de cette maladie sont toutes celles qui occasionent les autres maladies nerveuses ; & on doit les considérer dans le traitement.

Indépendamment de ces causes , elle peut encore venir à la suite de quelque lésion externe , ou des commotions de la tête ; & dans ces cas , elle est le plus souvent incurable.

C'est à cette classe qu'appartiennent encore :

1°. L'*Amblyopie* , c'est-à-dire , l'affoiblisse-

ment de la vue , qui est ordinairement le commencement d'une *cataracte* ;

2°. L'*Héméralopie* & la *Nyctalopie* : dans la première , les malades voient les objets pendant le jour , & point du tout pendant la nuit ; dans la dernière , au contraire , ils voient mieux la nuit que le jour ;

3°. La *Diplopie* , où l'on voit les objets doubles.

DES MALADIES DES OREILLES.

Otalgie.

On appelle *Otalgie* ou *Otite*, l'inflammation de l'oreille.

Ce sont les seules parties externes de l'oreille , ou les parties internes qui sont enflammées. On reconnoît l'inflammation interne , à une douleur violente , cuisante & pulsative qu'on ressent dans l'intérieur de l'oreille , à la fièvre forte qui l'accompagne & qui entraîne facilement des convulsions & des délires , & souvent même la mort dans l'espace de quelques jours.

La fièvre est rarement pure inflammatoire. Il y a pour l'ordinaire un engorgement catarrhal & rhumatismal ; & la fièvre est souvent de nature bilieuse.

Dans l'inflammation interne de l'oreille , on doit se presser d'employer les secours de l'Art : autrement elle pourroit facilement se terminer par une suppuration , qui non-seulement détrui-

roit le sens de l'ouïe, mais qui pourroit encore, si le pus s'épanchoit en-dedans, occasioner des apoplexies, & autres maladies nerveuses.

Mais si la suppuration est faite, on doit alors non-seulement favoriser l'écoulement du pus, par une position convenable du corps, & par des injections émollientes chaudes : mais aussi continuer les moyens antiphlogistiques, afin de prévenir de nouvelles inflammations.

Il arrive quelquefois, sur-tout chez les enfans, un écoulement de matière semblable au pus, sans qu'il soit précédé d'aucune inflammation manifeste, & que bien-loin d'arrêter, il faut au contraire favoriser. On doit cependant faire attention en même temps aux différents virus qui auroient pu s'y transporter, & aux causes qui pourroient occasioner des congestions, comme sont les obstructions des glandes du bas-ventre, les vers, &c.

Si, dans ces circonstances, on observe quelque orgasme des humeurs, on doit prescrire l'*acide vitriolique*, qui produit souvent de très-bons effets.

Tintement d'oreille.

Le *Tintement d'oreille* est souvent un symptôme de fièvre, & annonce, dans des circonstances favorables, l'hémorrhagie du nez ; ou il précède le délire, toutes les fois qu'il y a d'autres accidens nerveux & graves, sans aucune cause suffisante.

Il peut de plus dépendre d'une congestion de

sang vers les parties supérieures , occasionée par la suppression de quelque hémorrhagie naturelle ou artificielle.

Souvent il est l'effet de quelque engorgement catarrhal.

Les spasmes hystrériques occasionent également un tintement d'oreille.

Et enfin , cet accident vient souvent à la suite des grands affoiblissmens.

C'est d'après ces différentes indications qu'il faut aussi conduire le traitement , déjà exposé dans d'autres occasions.

Surdité.

Quelques Auteurs donnent à la *Surdité* le nom de *Cophôse* ; mais ce mot n'est employé par d'autres que pour exprimer la *surdité* qui dépend de quelque vice des parties internes de l'oreille.

Les causes sont :

1°. La destruction des parties organiques , comme la *carie* ou l'*ankylosé* des osselets , ou la *paralytie* des nerfs ;

2°. Des dépôts formés par métastase dans les fièvres ;

3°. Des engorgemens faits par quelque virus scrofuleux , vérolique ou rhumatismal ;

4°. Des commotions occasionées par de forts coups , & qui vraisemblablement produisent une espece de paralytie dans les nerfs acoustiques ;

5°. L'endurcissement du *cérumen* , & un engorgement des parties externes.

On tâche de reconnoître le premier cas par les causes qui l'ont précédé. On le connoît aussi bientôt par l'inefficacité des remèdes qu'on emploie.

Les métastases fébriles sont rarement dangereuses. La surdité qui survient aux approches de la crise est souvent un bon signe, & ne dure pas long-temps.

En cas de virus particuliers, on emploie les remèdes appropriés.

On tâche de nettoyer l'oreille de la cire & des mucosités endurcies, par des injections huileuses & émollientes; & si elles ne suffisent point, on emploie les injections résolutes, faites avec du *savon*, du *fiel de bœuf*, ou du *vin émétique*.

Dans les obstructions opiniâtres, l'*électricité* produit quelquefois d'excellents effets. J'ai guéri par ce moyen un malade qui étoit sourd d'une oreille depuis dix-huit ans à l'occasion d'un coup de canon, & qui avoit l'autre très-dure depuis quelques années, vraisemblablement par quelque stase rhumatismale; en l'électrisant huit fois dans l'espace de douze jours, je lui ai presque entièrement rétabli le sens de l'ouïe.

DES MALADIES DES DENTS.

Dentition.

La dentition chez les enfans commence rarement avant le sixième ou le neuvième mois de leur âge.

L'éruption des premières dents, qui sont les dents incisives du milieu, est rarement suivie d'accidens ; tandis qu'au contraire celle des dents canines & molaires, occasionne souvent des diarrhées, des fièvres, des convulsions, la toux & le râlement.

Une expectoration convenable & la liberté du ventre, facilitent ordinairement la dentition.

Mais si la diarrhée est trop forte, on examine s'il y a saburre ou des engorgemens pituiteux dans les premières voies, & l'on donne dans ce cas la *teinture aqueuse de rhubarbe* avec la *liqueur de terre foliée de tartre* & un émétique, selon l'exigence des cas. Quand les premières voies sont nettes, on prescrit l'usage de l'*opium*.

En cas de toux & de râlement, on donne d'abord un émétique, & ensuite on administre également l'*opium*.

S'il y a des mouvemens fébriles, on a soin de faire boire abondamment, & d'entretenir la liberté du ventre.

Lorsqu'il y a des convulsions, on s'occupe également de purger d'abord les premières voies, & l'on prescrit ensuite des *bains tièdes*, le *musc* & l'*opium*.

Pendant l'éruption, il est bon de donner aux enfans un morceau de cuir, pour les engager à le porter souvent à la bouche. La section de la gencive est rarement avantageuse : mais si l'on est obligé par l'inefficacité de tous les autres moyens à la faire, il faut du moins avoir le soin de ne pas la pratiquer trop tôt ; car si la plaie se fer-

moit & se cicatrifioit avant que les dents perçaffent , elle en rendroit l'éruption beaucoup plus difficile.

Odontalgie.

On appelle en général *Odontalgie* , toute douleur de dents , foit qu'elle foit inflammatoire ou non.

La caufe prochaine eft toujours une irritation des nerfs qui fe répandent dans la dent même.

Les caufes éloignées font :

1°. Une diathefe phlogiftique. Il y a des cas où la douleur dépend de pure inflammation , & où l'on doit employer la méthode antiphlogiftique ;

2°. Mais la ftase eft plus communément de nature catarrhale ou rhumatifmale ; ce qui cependant ne varie point le traitement , puifqu'il faut employer la même méthode dans toute fon étendue ;

3°. Souvent la douleur eft occasionée par des vers , ou par une faburre bilieufe dans les premières voies , ce qu'il faut confidérer dans le traitement ;

4°. Il arrive auffi souvent que des congestions de fang , occasionées par la fuppreffion des hémorrhagies habituelles , caufent des douleurs de dents ;

5°. Les virus fcrofuleux , fcorbutique ou vérolique font également des caufes fréquentes de ces douleurs ;

6°.

6°. La matiere arthritique se jette quelquefois sur les dents , & y occasionne des douleurs ;

7°. Les spasmes hystériques peuvent encore occasionner des douleurs de dents , qu'on calme alors au moyen de l'*opium* ;

8°. Les douleurs de dents sont quelquefois périodiques , & doivent être traitées comme des *fièvres intermittentes* ;

9°. Quand enfin la douleur ne dépend que de carie , il ne reste d'autre moyen de guérison , que celui d'arracher la dent cariée.

DES MALADIES DU COU.

Bronchocele.

Le *Goître* est une maladie endémique dans quelques Pays , & particulièrement dans les endroits montagneux , comme dans le *Tyrol* , en *Suisse* , & dans les Provinces du *Dauphiné* & du *Gévaudan* en *France*.

La maladie consiste dans la tuméfaction de la *glande thyroïde*.

Cette tuméfaction peut aussi dépendre d'un virus scrofuleux : mais alors ce n'est plus la maladie endémique dont nous venons de parler ; puisqu'on observe cette dernière dans des Pays , & chez des personnes où il n'y a aucun soupçon de virus scrofuleux , & où on doit plutôt la regarder comme une affection purement locale.

Elle ne doit pas non plus être confondue avec cette tuméfaction du gosier , qui dépend de la

relaxation de la tunique interne de la trachée , & qui est presque toujours incurable.

Il arrive quelquefois que dans les accouchemens ou d'autres efforts violents , les humeurs s'épanchent dans le tissu cellulaire des parties qui environnent la partie supérieure de la trachée.

La cause du goître endémique est inconnue.

Si l'engorgement de la glande est fort considérable , & que les parties soient très-adhérentes entre elles , la maladie est presque incurable.

L'opération est extrêmement dangereuse , à cause des vaisseaux sanguins très - considérables qui vont à cette glande.

Quelquefois la tumeur se fond par la suppuration , qu'on doit alors favoriser par des cauterres ; mais ce moyen n'est pas moins dangereux.

La résolution est très-difficile : cependant on a toujours beaucoup vanté l'éponge calcinée.

Enrouement.

L'*Enrouement* est presque toujours un symptôme d'autres maladies , comme du *rhume* , de la *phthisie* , des *fièvres aiguës* , & des *spasmes hystériques*.

Il est de plus l'effet d'une longue fatigue de l'organe de la voix , ou d'un engorgement des glandes de la trachée , laquelle perdant alors son élasticité convenable , ne peut exécuter les mouvemens oscillatoires , nécessaires à la formation de la voix.

Dans la *phthisie* , & dans les *fièvres aiguës* ,

Enrouement, à moins qu'il ne dépende de refroidissement, ou de quelque stase catarrhale, est toujours un symptôme plus dangereux, & qui annonce la mort.

Dans un enrouement chronique, dépendant du simple engorgement des glandes de la trachée, on doit également se presser d'employer les secours nécessaires, à cause de la *phthisie trachéale* qu'il peut facilement entraîner. On conduit le traitement selon la nature de l'acrimonie; on pratique des ulcères artificiels, & l'on tâche en même temps de favoriser la résolution des stases, par des remèdes antispasmodiques.

DES MALADIES DE LA POITRINE.

Toux.

La cause de la *Toux* a son siège dans la poitrine même, ou dans quelque autre partie, d'où elle agit par sympathie.

La toux est aussi souvent un symptôme d'autres maladies, comme de la *phthisie pulmonaire*.

On la divise en *toux sèche* & en *toux humide*. A la première espèce appartiennent le plus souvent toutes les toux qui sont excitées par quelque irritation sympathique, quoiqu'elles puissent aussi dépendre de *vomiques fermées*, ou de *tubercules cruds*. La toux humide peut bien être également l'effet d'une sympathie; mais alors elle n'est guère soulagée par l'expectoration. A proprement parler, on ne devrait appeller toux humi-

de , que celle qui dépend d'une humeur âcre ; contenue dans les poumons , & qui peut cesser par l'évacuation de cette même humeur.

Les causes sont :

1°. Les congestions de sang dans les poumons ;
2°. Les vers ou la saburre dans les premières voies ;

3°. L'obstruction des viscères abdominaux ;

4°. Une acrimonie qui obstrue les glandes de la trachée ;

5°. Une foiblesse hystérique ;

6°. Un amas d'humeurs âcres dans les poumons ;

7°. Des indurations dans les poumons ;

8°. Et enfin , il y a une *toux convulsive* , qui dépend d'une cause toute particulière.

On ne doit point appeller toux convulsives , toutes les toux violentes : ce nom , à proprement parler , ne convient qu'à la toux , qui dans certains temps regne épidémiquement , qui attaque les enfans plutôt que les adultes , & qui ne se communique qu'à ceux qui ne l'ont pas encore eue.

Cette maladie est d'ailleurs nouvelle , & n'étoit point connue avant le quinzième siècle. On l'observa pour la première fois en France en 1414 , & on lui a donné le nom de *coqueluche*.

On est autorisé par ces considérations à soupçonner un miasme particulier , qui ne paroît cependant agir que sur des sujets qu'il n'a pas encore affectés , & qui y ont une disposition particulière.

Cette disposition a presque toujours son siege dans les premieres voies. Au moins ce sont les enfans , trop ou mal nouris , qui en sont le plus facilement attaqués : quoique le refroidissement puisse aussi produire cette toux chez ceux qui ont déjà quelque acrimonie ; & c'est par-là même qu'il n'est pas encore décidé si elle dépend effectivement d'un miasme particulier , ou non.

Les accès de cette toux sont courts. On sent d'abord une espece de titillation dans la trachée , qui augmente successivement & occasionne la toux. Celle-ci commence par une profonde inspiration , qui est suivie de cinq ou six expirations courtes , & qui se succèdent rapidement : le visage devient rouge , se tuméfie ; & le malade paroît être en danger de suffoquer , ce qui cependant n'arrive point.

Les accès observent quelquefois un type.

Hors de ces accès , la respiration est libre ; & il n'y a aucune apparence de maladie. La toux dans le commencement n'est point suivie d'expectoration ; ensuite il survient peu-à-peu des crachats pituiteux de mauvaise couleur , mais qui ne sont pas pourtant du pus.

La maladie peut durer quelques mois , & occasionne quelquefois des convulsions , des inflammations des poumons , & la consommation.

Dans le traitement , il faut d'abord songer à purger les premieres voies ; ce qu'on doit cependant faire par les émétiques & non point par les purgatifs. Les émétiques conviennent dans les cas même où les matieres rejetées ne paroissent

point dépravées. On donne ensuite les antispasmodiques , & principalement l'*opium* , auquel on doit joindre le *quinquina* , sur-tout lorsque la maladie observe un type. Les vésicatoires appliqués sur l'estomac , sont aussi souvent très-efficaces : mais ce qui contribue le plus à la guérison , c'est souvent un régime convenable , de se tenir chaudement , & d'entretenir une douce transpiration.

Les autres especes de toux doivent être traitées selon leurs causes respectives. Les remèdes expectorants ordinaires ne sont que des palliatifs ; & ne servent souvent qu'à rendre la toux plus rebelle , si l'on néglige sur-tout de combattre les véritables causes. Lorsqu'il y a cependant une congestion de pituite qui embarrasse la respiration par son séjour dans les poumons , il faut de toute nécessité favoriser l'expectoration. Voyez *Especes pectorales* & *Syrop pectoral*.

Asthme.

On donne le nom d'*Asthme* à une difficulté de respirer chronique. Dans les fièvres ce symptôme s'appelle *dyspnée*. S'il est accompagné de sifflement , il porte le nom d'*asthma sibilans* ; si le malade ne peut respirer que sur son séant , on l'appelle *orthopnée* ; & s'il court risque de suffoquer , on le nomme *catarrhe suffocant*.

L'asthme continue sans interruption , ou il ne revient que par accès.

La cause a son siege dans les poumons mêmes , ou elle agit par sympathie.

Dans le premier cas , si c'est une congestion d'humeurs qui affecte les poumons , on l'appelle *asthme humide*.

Mais si l'on n'observe point de toux , ou du moins point d'expectoration , on lui donne le nom d'*asthme sec*.

L'asthme sec peut dépendre de quelque vice des poumons , aussi-bien qu'il peut être sympathique.

Si la cause de l'asthme est un spasme , si la poitrine s'agite d'une maniere contre-nature , s'il n'y a point de râlement , & qu'il ait précédé d'autres symptômes spasmodiques , on l'appelle *asthme spasmodique* ou *convulsif*. Et si cette espece d'asthme ne vient que par accès , elle s'appelle , suivant *VAN-HELMONT* , *mal caduc* ou *épilepsie des poumons*.

Les causes sont :

1°. La congestion du sang dans les poumons , laquelle peut occasioner non-seulement un *asthme sec* , mais encore un *catarrhe suffocant* , lorsque le sang s'épanche dans le tissu cellulaire des poumons. Cet asthme doit être regardé comme plus qu'une maladie aiguë.

2°. La congestion d'humeurs séreuses & pituiteuses. Si ces humeurs se ramassent lentement , elles produisent le plus souvent un *asthme humide* : mais si elles s'établissent d'une maniere prompte comme dans la *péritneumonie fausse* , elles occasionent communément un *catarrhe suffocant*.

3°. Les spasmes hystériques & hypochondria-

ques , lesquels peuvent souvent occasioner un *asthme sec convulsif*.

4°. Des vers dans les premières voies. Comme dans ce cas il y a communément une surabondance de pituite , l'*asthme* , quoique dépendant en partie d'une irritation sympathique , peut être accompagné d'une expectoration qui soulage.

5°. Les calculs de la vésicule du fiel , les anevrysmes , ou les polypes dans les gros vaisseaux.

6°. L'*asthme* peut être un symptôme de l'*hydropisie de poitrine*.

7°. Les virus scrofuleux , rhumatismal , arthritique , pforique ou scorbutique , peuvent encore occasioner un *asthme* , soit idiopathique , soit sympathique.

8°. Le *mal caduc des poumons* proprement dit , qui vient par accès , & où l'on a la respiration absolument libre hors de ces accès , dépend pour l'ordinaire de causes tout-à-fait occultes.

9°. Les vapeurs de *plomb* & d'*arsenic* produisent un *asthme de nature convulsive* , appelé par ceux qui travaillent aux mines , *asthme* ou *phthisie de montagne* (*huettenkatze*) (6).

(6) Cette maladie particulière à ceux qui travaillent aux mines , se divise en deux espèces ; savoir , en *asthme* & en *phthisie pulmonaire de montagne* , dont chacune fait une maladie à part ; en sorte cependant que la *phthisie* succède souvent à l'*asthme*. Voyez la Traduction Allemande de l'Ouvrage de Ramazzini sur les maladies des Artisans , traduction supérieure à l'original même , par les additions & les corrections intéressantes que le Traducteur Monsieur Ackermann y a ajoutées.

10°. Un amas de poussière dans les poumons occasionne également un asthme, comme cela arrive aux Meûniers, aux Maçons, & à ceux qui exercent des professions analogues.

11°. Les tubercules des poumons causent un *asthme sec*.

12°. L'abus des boissons spiritueuses produit communément un *asthme*, le plus souvent *sec*, mais dans lequel cependant il peut y avoir une congestion pituiteuse dans les poumons.

13°. De mauvaises digestions & des flatuosités peuvent souvent occasionner une très-grande difficulté de respirer.

14°. Tout ce qui comprime les vaisseaux, comme l'expansion de la matrice, la surabondance de la graisse, la dilatation des viscères abdominaux, sont également des causes de l'asthme.

Si l'asthme dépend d'une congestion sanguine, on conduit le traitement de la manière que nous avons indiquée dans l'article de l'*hémoptysie*.

En cas de congestion d'humeurs séreuses, on traite la maladie comme une *péricapnemonie fausse*. Quand le malade court risque de suffoquer, on peut lui donner l'émétique, sous les conditions suivantes : 1°. S'il n'y a absolument aucun signe d'inflammation ; 2°. Si la matière est détachée dans la poitrine, & qu'on entende un râlement libre ; 3°. Si la respiration n'est point trop gênée ; & 4°. Si les forces du malade sont encore en bon état.

L'émétique donné avec ces précautions, peut

souvent sauver la vie du malade : mais il peut aussi précipiter sa mort , si la matiere est fortement adhérente , & que le malade n'ait ni assez de force , ni assez de respiration pour vomir. Il faut donc dans de pareils cas , où l'on doit d'ailleurs agir avec la plus grande circonspection , donner l'émétique à une dose assez forte , pour que le malade ne s'épuise pas par des efforts inutiles.

On traite les autres especes d'asthme , comme des maladies nerveuses. Lorsqu'il y a matiere , on lui oppose les remedes convenables : mais s'il n'y a que de simples spasmes , on peut , outre les *cauterés* & les *sétons* , employer l'*opium* & les vapeurs émollientes. En cas de constipation , très-opiniâtre pour l'ordinaire dans l'asthme , qui dépend de vapeurs métalliques , on donne l'*huile de Ricin*. Dans tout asthme en général , on doit faire attention à l'état du bas-ventre , & tâcher d'en dissiper les tensions & les spasmes.

Eternuement.

L'*Eternuement* est une violente & subite expiration.

Il est pour l'ordinaire un symptôme du catarrhe , & souvent c'est un bon signe dans les fièvres aiguës. Il peut aussi être occasioné par des substances âcres introduites dans le nez. S'il est trop violent & trop fréquent , il peut sans contredit devenir nuisible ; & c'est dans ce cas qu'on tâche de calmer l'irritation de la membrane pitui-

taire par des vapeurs & des injections émol-
lientes.

Hoquet.

Le *Hoquet* est une inspiration courte , sonore & convulsive , excitée par le spasme du diaphragme & de l'œsophage. Il est occasioné :

1°. Quelquefois par le refroidissement , par une déglutition précipitée des alimens & de la boisson , ou par une surcharge de l'estomac ;

2°. Par les flatuosités & les spasmes des intestins ; c'est ainsi qu'il a souvent lieu dans les *hernies étranglées* ;

3°. Par des alimens ou des remèdes âcres contenus dans l'estomac ;

4°. Par les blessures & les excoriations de l'œsophage , de l'estomac , ou du diaphragme ; c'est par-là que le hoquet est un symptôme des *aphthes* ;

5°. Par certaines acrimonies & par les vers , qui agissent par sympathie ;

6°. Par une certaine sensibilité des nerfs , excitée par les moindres causes ;

7°. Par l'inflammation & la gangrene de l'estomac , du diaphragme , & des autres viscères du bas-ventre ;

8°. Par l'épuisement des forces.

On conduit le traitement d'après ces causes. Quand même il n'y auroit aucune cause irritante manifeste , les *vésicatoires* & les *linimens aromatiques* , appliqués sur l'estomac , le *musc* & l'*opium* sont cependant avantageux. En cas d'in-

flammation, de gangrene, ou d'épuisement de forces, le hoquet est communément l'avant-coureur d'une mort prochaine.

Incube.

L'*Incube* ou l'*éphialte*, que les François appellent *cochemar*, n'arrive que pendant le sommeil. Le malade respire difficilement, & s' imagine sentir quelque chose qui monte sur lui & qui lui comprime la poitrine. Les personnes qui ont l'habitude de se coucher sur le dos, qui sont en même temps pléthoriques, ou qui digèrent mal, sont sujetes à cette maladie.

Ceux qui s'y sentent disposés, doivent par conséquent se coucher sur le côté, diminuer la pléthore, observer un régime convenable, & ne se coucher que lorsque la digestion est faite, ou que du moins les alimens ne sont plus dans l'estomac.

Palpitation.

On appelle *Palpitation* un mouvement convulsif & contre-nature du cœur. Ce viscère a bien aussi un mouvement convulsif, toutes les fois que la circulation est augmentée contre-nature : mais on ne donne à ce mouvement le nom de *palpitation*, que lorsqu'il n'est point continuel, c'est-à-dire, lorsqu'il ne vient que par intervalles.

Les accès varient beaucoup, soit dans leur intensité, soit dans leur durée. Quelquefois le pouls est grand & dur ; d'autres fois il est petit & foible :

dans ce dernier cas , la palpitation est communément accompagnée de beaucoup d'anxiétés. On observe quelquefois dans les défaillances une espece de tremblement du cœur : mais le plus souvent un tel mouvement est l'avant-coureur de la mort.

Les causes de la palpitation agissent ou en empêchant la circulation , de maniere que le sang s'amasse dans le cœur , ou en irritant ce viscere , & en y produisant un spasme. Il semble cependant que dans toute palpitation il y a spasme : puisque lors même que les causes du dérangement de la circulation agissent sans interruption , la palpitation n'est point continuelle.

Les causes , qui empêchent la circulation , sont les polypes & les anevrysmes du cœur & des gros vaisseaux , les squirrhes & les vomiques des poumons , l'empyème & l'hydropisie de poitrine.

Les causes qui agissent plutôt par spasme , sont les congestions de sang , les vers , la saburre des premieres voies , les calculs des reins , ou de la vésicule du fiel , les passions de l'ame , une disposition hystérique , & l'affoiblissement. La palpitation est aussi quelquefois *périodique* , & appartient pour lors aux *fièvres intermittentes*.

La palpitation qui dépend des causes de la premiere espece , se guérit difficilement. On peut souvent en mitiger l'accès , en mettant le malade dans une situation horizontale.

Quant aux autres causes , on tâche d'abord de les enlever , ou d'empêcher l'irritation qu'elles produisent : dans les calculs , par exemple , on

emploie les émollients & les adoucissants; & en cas de besoin, l'*opium*. L'usage de ce dernier remède est plus sûr, lorsqu'il ne paroît y avoir qu'une excessive sensibilité des nerfs.

Si la maladie est *périodique*, & que les urines présentent en même temps un sédiment briqueté, on emploie avec succès le *soufre doré d'antimoine* & le *quinquina*.

DES MALADIES DES PREMIÈRES VOIES.

Difficulté d'avaler.

Les causes de la *difficulté d'avaler* sont :

1°. Quelque tumeur dans le pharynx ;

2°. Le spasme du pharynx ;

3°. Une dilatation contre-nature de quelque partie de l'œsophage. Un *noyau de cerise*, par exemple, peut causer une pareille dilatation ;

4°. L'obstruction des glandes de l'œsophage. On peut soupçonner cette cause, toutes les fois que le mal s'est formé peu-à-peu sans aucune cause manifeste, qu'il résiste absolument aux remèdes ordinaires, & qu'il y a en même temps d'autres glandes du corps tuméfiées.

Quand il y a tumeur, on doit chercher à la résoudre, ou à la faire abséder.

On traite le spasme, comme les autres maladies nerveuses, d'après ses causes.

Rarement on peut opérer quelque chose dans la dilatation de l'œsophage : il faut seulement

ne manger que peu à la fois ; & le mal se guérit quelquefois avec le temps.

On conduit le traitement de l'obstruction des glandes tuméfiées , d'après la nature du virus qui les engorge. Les remèdes les plus efficaces sont le plus souvent les *mercuriels*. Le *camphre* a aussi produit dans un pareil cas de bons effets.

Anorexie.

On appelle *Anorexie* le défaut d'appétit. Elle dépend des causes suivantes :

- 1°. D'une saburre dans les premières voies ;
- 2°. Des obstructions des viscères abdominaux , par lesquelles la bile & le suc gastrique perdent leur qualité convenable ;
- 3°. De l'abus des liqueurs fermentées ;
- 4°. Ou de celui des boissons chaudes & relâchantes ;
- 5°. D'une foiblesse générale ;
- 6°. On perd encore facilement l'appétit , quand on prend les alimens avec dégoût & aversion.

Dans les obstructions des viscères abdominaux , on donne le *soufre doré d'antimoine* avec la *rhubarbe* & le *quassia*.

On doit remplacer les boissons chaudes ou fermentées , par l'eau froide , qui souvent suffit seule pour rétablir l'appétit.

Il faut procurer aussitôt l'évacuation des alimens pris avec dégoût ; parce qu'ils peuvent séjourner des semaines entières dans l'estomac & le gâter.

Il est rare que l'*Anorexie* dépende de la seule foiblesse de l'estomac ; ou si cela est , on n'a besoin que d'un régime convenable pour le rétablir. L'exercice & la transpiration maintiennent communément l'appétit , à moins que son dérangement ne dépende d'obstructions opiniâtres. Souvent une irritation hystérique dérange l'appétit , qu'on peut alors rétablir par l'usage du *vin* & de l'*opium*.

Appétit dépravé.

Un appétit qui fait désirer & manger des choses absurdes , s'appelle *Pica*. Une faim extraordinaire , dans laquelle , quoiqu'on digere , on n'est point nourri en raison des alimens qu'on prend , porte le nom de *Boulimie* (*fames bovina*) : & si l'on vomit les alimens à mesure qu'on les prend , on lui donne le nom de *faim canine*.

L'appétit dépravé dépend presque toujours de vices dans les viscères abdominaux , qui font que la bile & le suc gastrique acquierent une acrimonie particulière. Il n'y a que le *Pica* qui dépend quelquefois d'une disposition particulière & inexplicable des nerfs , mais qui est pour l'ordinaire passager , & qu'on ne trouve communément que dans les fièvres & dans la grossesse.

Dans le *Pica* on fait bien d'accorder au malade les choses qu'il désire , pourvu qu'elles ne soient pas manifestement nuisibles.

Dans la *faim canine* l'estomac est ordinairement affecté d'aigreurs. Les remèdes résolutifs qu'on donne , doivent par conséquent être mêlés

avec

avec les absorbants. On tâche de plus de favoriser la transpiration par des boissons délayantes & par l'exercice, au moyen desquels on emporte en partie l'acrimonie.

Ardeur d'estomac.

L'*Ardeur d'estomac*, ou le *Soda* dépend presque toujours de l'usage des alimens gras dans un estomac foible. Le meilleur moyen pour affoiblir l'action de cette acrimonie rance, c'est de donner un mélange de *crème de tartre* & de quelque *absorbant* : parce que l'*air fixe* qui se dégage de ce mélange dans l'estomac, adoucit l'acrimonie ; & le *sel neutre* qui en résulte, l'évacue. On tâche ensuite de fortifier l'estomac selon l'exigence des cas.

Cardialgie.

On appelle *Cardialgie* une douleur violente qu'on ressent au creux de l'estomac, accompagnée d'anxiétés & de difficulté de respirer.

Ce mal a des paroxysmes qui durent rarement plus d'une heure. Lorsqu'il est très-violent, les douleurs, les convulsions & les défaillances se succèdent tour-à-tour.

La cause prochaine est un spasme de l'orifice gauche de l'estomac, & du diaphragme. Quelquefois aussi les muscles du bas-ventre entrent dans une contraction spasmodique. Il n'est pas rare non plus de sentir la dou-

leur au dos , à l'endroit où s'attache le petit muscle du diaphragme.

La cardialgie se termine quelquefois par le vomissement ou par la diarrhée , & souvent sans aucune évacuation sensible.

Les causes sont :

1°. Une disposition hystérique , qui fait que de petites causes , produisent des spasmes considérables ;

2°. L'irritation & le refroidissement de l'estomac , occasionés par l'usage des boissons froides lorsque le corps est échauffé , par l'air extérieur , par l'usage du pain chaud , ou par de trop fortes doses de *nitre* , qu'on n'a pas pris la précaution de dissoudre auparavant ;

3°. Des alimens ou des remèdes âcres ;

4°. Des vers , ou une saburre bilieuse dans les premières voies ;

5°. Des congestions de sang dans les vaisseaux de l'estomac , occasionées par la suppression de quelque hémorrhagie habituelle ;

6°. La suppression d'autres évacuations , auxquelles la Nature s'étoit habituée , comme , par exemple , de la sueur des extrémités ;

7°. Des dépôts formés par métastase de certains virus , tels que le virus arthritique & rhumatismal ;

8°. Des vices considérables du foie & de l'estomac , tels que les indurations ou les ulcères.

Pendant les paroxysmes , on se contente de calmer le spasme par des remèdes rechauffants & émollients. Un *onguent* émollient mêlé avec

le *laudanum* , dont on frote le creux de l'estomac , produit d'excellents effets. Si cela ne réussit point , on applique un *vésicatoire camphré* sur l'estomac. On tâche de plus de rechauffer les extrémités au moyen des frictions , & de favoriser en général la transpiration. Après avoir calmé le spasme , on cherche à combattre les causes par les remèdes convenables que nous avons souvent rapportés.

Colique.

On appelle *Colique* la douleur des intestins. On ne donnoit autrefois ce nom qu'aux douleurs des gros intestins , & on appelloit celles des intestins grêles , *douleurs iliaques* : mais à présent on entend par *passion iliaque* , une colique accompagnée de constipation opiniâtre , & d'un vomissement continu. On a observé dans le *Poitou* une violente colique , occasionée par l'abus des vins aigres , à laquelle on a donné le nom de *colique de Poitou* : aujourd'hui on appelle *colique de Poitou* , toute colique violente & opiniâtre , qui se termine facilement par la paralysie des membres.

Si la douleur dépend d'une inflammation des intestins , ce n'est pas , à proprement parler , une *colique*.

Il s'agit dans toute colique de prévenir l'inflammation : ce qu'on opere en général par l'application externe des remèdes émollients ; par la saignée , s'il y a pléthore ; par des lavemens émollients , s'il y a constipation ; & par l'appli-

cation d'un vésicatoire camphré sur le bas-ventre, en cas de spasme obstiné. Dans une constipation opiniâtre, si l'inflammation est déjà formée, on doit être circonspect dans l'usage des lavemens irritants. La *fumée de tabac* peut favoriser & augmenter l'inflammation. Dans des cas douteux on peut employer, du moins avec plus de sûreté, le *tartre émétique*, qui agit en même temps comme résolutif.

D'après les différentes causes, on distingue les especes suivantes de colique :

1°. *Colique venteuse* : les personnes qui ont les intestins très-foibles, mais irritables, sont souvent sujetes à des coliques, qui peuvent quelquefois devenir dangereuses à cause de la constipation opiniâtre. Quand on sait qu'il ne peut pas y avoir de causes considérables, quand d'ailleurs le malade est fort tourmenté de vents, & que son ventre est météorisé, sans qu'il devienne cependant douloureux par la pression, on peut présumer que le mal dépend d'un amas de vents renfermés dans les intestins.

On frote à différentes reprises, le bas-ventre avec quelque onguent émollient. On tâche aussi de lâcher le ventre par des lavemens simplement émollients, ou qui du moins ne soient pas fort irritants. Si cela ne suffit point, on emploie les fomentations & les lavemens d'eau froide, qui souvent produisent de bons effets, en donnant aux intestins assez de contractilité pour se débarrasser des vents. On cherche ensuite à prévenir la reproduction & la collection de ces mê-

mes vents, au moyen d'un régime convenable, & des remèdes fortifiants.

2°. *Colique pituiteuse*. On observe des coliques accompagnées souvent d'évacuations d'une mucosité visqueuse & luisante, appelée *pituite vitrée*, qui tantôt procurent du soulagement au malade, tantôt ne lui en procurent aucun.

Quand on a calmé la violence des spasmes, & que l'évacuation de la pituite soulage le malade, on donne la *rhubarbe* pendant quelque temps : mais si l'évacuation ne soulage plus, il faut employer les fortifiants décidés & les astringents. L'*alun* & le *cachou* produisent dans ce cas d'excellents effets.

3°. *Colique vermineuse*. Les enfants & les jeunes-gens sont souvent tourmentés d'une colique qui dépend de vers, & qui se dissipe par leur expulsion. On a aussi observé souvent en *Laponie*, une colique qu'on attribue à une espèce de vers (*Gordius*) qu'on trouve dans les eaux.

4°. *Colique bilieuse*. Il arrive souvent des coliques qui dépendent d'une saburre bilieuse ; il y a même des *coliques bilieuses* épidémiques.

On conduit le traitement de cette colique, comme celui d'une *fièvre bilieuse* : si ce n'est qu'on tâche également de prévenir l'inflammation. Ainsi, s'il y a pléthore, on saigne ; & dès que le spasme est un peu calmé, on évacue la saburre par la voie que la Nature paroît affecter. Si la saburre n'est pas encore mobile, on la porte souvent à cet état de turgescence par la

saignée & par l'application d'un vésicatoire sur le bas-ventre. La *rhubarbe* est rarement utile dans cette colique ; la *crème de tartre* & la *pulpe des tamarins* adoucie par la *manne* y convient mieux. Si cependant l'effet de ces remèdes est trop lent , on emploie de préférence le *sel de Glauber*. Dès que la saburree est un peu mobile , on tâche de l'évacuer par un émétique.

5°. *Colique hémorrhoidale*. Les engorgemens & les congestions du système de la veine-porte , occasionent souvent de violentes coliques , dans lesquelles il faut d'abord songer à rétablir le *flux hémorrhoidal*. Lorsqu'il y a du danger , on saigne aussitôt du pied : mais s'il n'y a rien qui presse , on emploie des topiques émollients & antispasmodiques ; on donne intérieurement des sels résolutifs ; & l'on applique des sangsues à l'anus. On doit de plus rechercher s'il n'y a point de causes qui , par leur irritation , occasionent des congestions de sang dans les vaisseaux des intestins.

A cette espece appartient encore la *colique* qu'on observe chez les femmes , & qui dépend de la *suppression des regles*.

6°. *Colique hystérique*. Indépendamment des émollients & de l'*opium* , qu'on emploie dans l'accès même de cette colique , on tâche ensuite de détruire les causes irritantes manifestes , par les remèdes antihystériques. Si , par exemple , la colique étoit précédée de passions de l'ame , & qu'on eût lieu de présumer quelque congestion

bilieuse , on pourroit se servir de l'*assa-fétida* mêlé avec quelque laxatif.

7°. *Colique par des substances âcres avalées.* Si ce sont des alimens qui l'ont produite , on tâche de les évacuer ; & si ce sont des remèdes âcres , on donne des adoucissans & des huileux. Si l'on a avalé de l'*arsenic* ou du *sublimé* , outre une boisson abondante de *lait* , on se sert avec avantage du *foie de soufre salin* , qui en partie décompose , & en partie émousse ces poisons.

8°. *Colique des Peintres ou des Plombiers (Colica Saturnina)*. Les vapeurs de *plomb* qu'on respire , ou les préparations de ce métal prises intérieurement , de gré , ou par ignorance , occasionent des coliques , qui , par leur violence , ressemblent à la *colique de Poitou* , & qui entraînent facilement la paralysie des membres , spécialement celle des extrémités supérieures , des convulsions , & d'autres affections nerveuses.

On a trouvé que les *huileux* étoient éminemment efficaces dans cette maladie. D'autres ont conseillé l'usage abondant du *vinaigre* , afin de dissoudre par son moyen les parties saturnines , & les rendre propres à être évacuées : ce qui cependant n'est pas encore suffisamment confirmé par l'expérience. Si la constipation est opiniâtre , on peut se servir avec avantage de l'*huile de Ricin*. Rarement on opère une guérison complète de cette maladie.

9°. *Colique rhumatismale*. J'appelle ainsi une espèce de *colique de Poitou* , accompagnée de constipation opiniâtre & de douleurs très-vives ,

qui, chez les femmes, ont beaucoup de rapport avec les douleurs de l'enfantement, qui entraînent facilement la paralysie des extrémités, attaquent les personnes sujettes aux affections rhumatismales, & ne se terminent que par des sueurs copieuses, & un sédiment dans les urines. Les remèdes les plus efficaces, & qui conviennent le mieux dans cette maladie, sont les bains chauds, les fomentations & les lavemens émollients, & les remèdes résolutifs, qui favorisent en même temps la transpiration, tels que le *soufre doré d'antimoine*, & la *teinture volatile de gayac*. Si dans ces circonstances la Nature excite quelque *fièvre intermittente* (ce qui arrive quelquefois), il faut être circonspect dans l'usage du *quinquina*, & se borner plutôt au *soufre doré d'antimoine* : autrement la paralysie qui resteroit après la maladie pourroit devenir incurable.

Une *colique* fréquente au Japon, & qu'on y guérit par le *moxa* & l'*acupuncture*, paroît aussi appartenir à cette espèce.

10°. *Colique de Poitou & de Devonshire*. On observe en France une colique violente occasionnée par l'usage des *vins aigres*, comme elle arrive en Angleterre par celui du *cidre*. L'une & l'autre ressemblent à la *colique rhumatismale*, soit par rapport à leur violence, soit par rapport à la manière de les traiter : si ce n'est qu'on doit s'occuper davantage d'atténuer les humeurs, & combiner les autres remèdes avec les *absorbants*, afin de chasser les acides.

11°. *Colique arthritique*. La matière de la
podagre

podagre peut remonter , ou peut , avant même de se rendre aux extrémités , se jeter sur l'estomac & les intestins , & y occasioner des coliques violentes & dangereuses. On doit tâcher d'attirer cette matiere aux extrémités , par les *épispastiques* & les *diaphorétiques*.

12°. *Colique catarrhale*. C'est le nom qui convient le mieux à la colique qui a lieu dans les constitutions rhumatismales , à la suite d'un refroidissement subit. Elle differe de la *colique rhumatismale* , en ce qu'elle s'établit , non d'une maniere lente comme cette dernière , mais tout-à-coup , & immédiatement après le refroidissement. Avec les remedes émollients , on doit en même temps employer une méthode entièrement antiphlogistique.

13°. *Colique par les aigreurs des premieres voies*. Il y a des personnes qui ont une disposition particuliere à des aigreurs souvent si âcres , qu'elles causent les coliques les plus violentes. Ces aigreurs sont communément la suite des obstructions du bas-ventre. Pendant les accès , on donne les antispasmodiques avec les absorbants ; & l'on tâche ensuite de dissiper les obstructions par les remedes résolutifs appropriés.

14°. *Colique par métastase fébrile*. La matiere des *fièvres intermittentes* se dépose quelquefois sur les intestins , & produit une colique. On la traite comme les autres métastases , si ce n'est qu'on donne en même temps des résolutifs efficaces.

15°. *Colique par obstruction du canal intes-*

tinal. C'est ainsi que les excréments endurcis ; ou des noyaux de fruits peuvent fermer quelque partie des intestins. A cette espece appartient encore la *colique* qui a lieu dans les *hernies étranglées*. Dans le premier cas , on ne doit employer que des remèdes émollients & évacuants. Dans le dernier , on tâche de réduire la hernie par quelque moyen mécanique , ou par des fomentations faites avec des substances émollientes ou de l'eau froide , ou par l'opération. La neige & l'eau froide produisent les meilleurs effets dans les cas où il n'y a pas encore d'inflammation. Les fomentations émollientes sur le bas-ventre , doivent être employées lorsque l'étranglement est l'effet d'un resserrement spasmodique de l'anneau du bas-ventre : mais si l'expansion des intestins dépend d'une inflammation , on doit aussitôt avoir recours à l'opération.

Cependant il faut auparavant examiner avec soin , si la colique dépend effectivement d'une hernie étranglée. On a raison de le croire toutes les fois que la douleur survient tout-à-coup , commence par l'anneau du bas-ventre , s'y fait sentir le plus vivement , & que la hernie , jusqu'alors susceptible de réduction , cesse de l'être dès que la colique s'est manifestée.

Il y a des cas où les intestins entrent les uns dans les autres , & causent par-là une constipation opiniâtre , accompagnée souvent de vomissement de matieres fécales. On appelle cette maladie *volvulus*.

Quelques Médecins ont proposé dans ce cas

la *gastrotomie*, afin de pouvoir dégager les intestins : mais les signes du *volvulus* sont trop équivoques pour nous déterminer à une opération si dangereuse. On doit par conséquent se contenter de remèdes émollients & antispasmodiques ; ou même de fomentations froides, s'il n'y a pas encore inflammation. Il y a des cas où la partie de l'intestin engagée se sépare, & sort par l'anus. Cependant j'ai eu occasion une fois de trouver dans les intestins grêles dix *volvulus* de la longueur de quelques pouces chacun, & éloignés de quatre à cinq pouces les uns des autres : dans un pareil cas, la suppuration doit naturellement être mortelle ; & il n'y a guère à espérer que des intestins ainsi disposés, se dégagent spontanément.

Le cas que je viens de rapporter, étoit occasionné par des *lombrics* ; & il n'étoit accompagné ni de constipation, ni de vomissement : bien plus, le *vin émétique* ordonné & pris à la dose de six onces dans l'espace de vingt-quatre heures, ne produisit pas le moindre effet, quoique les lavemens lâchassent le ventre. La maladie même étoit de nature à faire soupçonner plutôt des *vers* qu'un *volvulus* si compliqué : car c'étoit une espèce de *danse de St. Vite*, qui dura pendant huit jours sans interruption, & finit par une *stupeur* suivie de la mort.

Le *volvulus* peut donc exister sans *passion iliaque* ; & il n'est pas toujours accompagné de *tranchées*.

16°. *Colique sympathique*. Quelquefois la

cause de la colique n'a point son siege dans les intestins même , mais elle agit par sympathie. C'est ainsi que des calculs des reins ou de la vésicule du fiel , peuvent occasioner des coliques très-violentes , qu'on doit traiter également par les remedes émollients , antiphlogistiques & antispasmodiques.

Nausée & Vomissement.

Ces deux accidens ne different entre eux que du plus au moins ; & dépendent toujours d'un mouvement contre-nature de l'estomac & des intestins.

Il y a une maladie qu'on appelle *Rumination* , & qui n'est pourtant qu'une espece de *Vomissement*. J'ai connu un sujet , à qui les alimens revenoient à la bouche bientôt après qu'il les avoit avalés , de façon qu'il pouvoit à son gré les rejeter , ou les avaler une seconde fois : cependant il étoit obligé de les ravalier pour sa nourriture. Cet état dépendoit des lombrics ; & il en fut guéri.

Les causes de ce mouvement antipéristaltique sont :

1°. L'inflammation du ventricule & des parties adjacentes : dans ce cas cependant le vomissement ne doit être considéré que comme un symptôme ;

2°. Des erreurs dans le régime ;

3°. Une collection d'humeurs dans l'estomac , occasionée par quelque refroidissement ;

- 4°. Des congestions de sang vers l'estomac ;
- 5°. Une foiblesse hystérique ;
- 6°. L'obstruction des viscères abdominaux ;
qui d'abord cause le matin des efforts pour vomir , & enfin des vomissemens après l'usage des alimens ;
- 7°. Des vers ;
- 8°. Quelque *métastase* : c'est ainsi que la goutte , ou le rhumatisme peuvent causer le vomissement ;
- 9°. Le vomissement peut encore dépendre par sympathie des lésions de la tête ;
- 10°. Il a encore lieu pendant le second mois de la grossesse.

Tant qu'on vomit des humeurs dépravées , le vomissement n'est guere nuisible , à moins que ces humeurs ne soient le produit de quelque irritation ; & dans ce cas on doit absolument le calmer en levant l'irritation. Mais si les matieres rejetées ne sont point altérées , on doit communément arrêter le vomissement , de peur qu'il n'épuise trop les forces , ou qu'il n'occasionne des stases inflammatoires.

Dans un pareil cas , on cherche d'abord à lâcher le ventre par des lavemens émolliens ; & l'on fait froter la fossète du cœur avec des onguens émolliens & antispasmodiques. Comme dans un vomissement violent les membres sont communément froids , on les frote aussi avec du vin chaud , & l'on tâche en général de provoquer la transpiration.

Si le malade est pléthorique , & qu'on ait à craindre quelque inflammation de l'estomac , on

saigne, ou l'on tâche de rétablir les hémorrhagies supprimées; & l'on applique un vésicatoire camphré sur l'estomac.

On peut encore, pour arrêter le vomissement, employer avec avantage l'*air fixe*, ou, ce qui est la même chose, l'*antiémétique de Riviere*.

Lorsqu'on n'a aucune inflammation à craindre, & que le vomissement persiste, on peut aussi prescrire l'usage interne des *aromatiques* & des *narcotiques*.

Quand le vomissement a cessé, on tâche avec précaution d'enlever les causes irritantes.

Le vomissement des femmes enceintes est le plus souvent très-avantageux; au lieu que le vomissement symptomatique, qu'entraînent les lésions de la tête, est extrêmement dangereux.

Diarrhée.

On appelle *Diarrhée* une évacuation fréquente & copieuse par les selles, accompagnée presque toujours de quelques tranchées ou épreintes, & dans laquelle les excréments, quoiqu'altérés, ne sont pas cependant tout-à-fait éloignés de l'état naturel; de plus, elle est entièrement exempte de fièvre, ou du moins on n'y observe qu'une fièvre accidentelle.

La diarrhée peut dépendre des mêmes causes que le *vomissement*. A ces causes, il faut ajouter les passions de l'ame: c'est ainsi que la peur ou la frayeur produisent facilement une diarrhée, qui n'est cependant que passagère; la tristesse

peut occasioner des diarrhées opiniâtres. Il y en a d'épidémiques , qui dépendent communément de l'altération de la bile. Une diarrhée peut devenir habituelle par le trop grand relâchement des intestins. Elle peut enfin dépendre de quelque suppuration , ou de la dissolution putride des intestins. Quant à celle qui a lieu chez les enfans pendant le temps de la dentition , nous en avons parlé à l'article de la dentition.

Le vomissement & la diarrhée se ressemblent beaucoup par leurs causes : aussi ces deux maladies exigent-elles presque le même traitement ; qu'il faut conduire avec d'autant plus de soin , que la diarrhée peut facilement , en empêchant la nutrition , entraîner la cachexie & la consommation.

Le traitement consiste à chasser premièrement la cause irritante ; & en second lieu , à remédier à la foiblesse & à l'irritabilité excessives des intestins. On doit , autant qu'il est possible , unir ces deux objets.

Si la diarrhée dépend de saburre bilieuse , il faut employer les *laxatifs antiphlogistiques* , & entre autres , la *pulpe des tamarins*.

Après que la plus grande partie de cette saburre est évacuée , ou lorsqu'il y a plutôt une congestion pituiteuse , on donne la *rhubarbe* ; qu'on peut mêler avec des *absorbants* , quand on observe des aigreurs , ou avec un peu d'*opium* , si en même temps il y a des tensions spasmodiques , ou avec la *gomme arabique* , en cas d'une trop grande irritation des intestins.

Si l'on peut porter la saburre à la turgescence , l'émétique dans ce cas produit d'excellents effets ; par la raison qu'il change en même temps la direction du *mouvement péristaltique*.

Quand la diarrhée dépend de quelque congestion sanguine , comme il arrive souvent à la suite des hémorrhagies supprimées , on se comporte de la manière que nous avons indiquée dans l'article de la rétention ou de la suppression des regles.

Mais si elle dépend de tristesse , dans ce cas la circulation du sang & les sécrétions étant communément gênées , le principal de la cure consiste à égayer l'esprit , & à faire faire de l'exercice. Il faut sur-tout chercher à favoriser la transpiration ; ce qu'on opere très-bien , lorsqu'il n'y a plus de causes d'irritation considérables , par l'usage de la *thériaque d'Andromaque*.

En général on ne doit point arrêter la diarrhée tant que les déjections sont dans un état contre-nature , à moins qu'elle n'ait déjà duré trop long-temps. Cependant il faut dans ce cas même , se régler sur l'état des forces & sur l'érethisme des intestins. Si celui-ci est considérable , & que les forces soient languissantes , on peut faire aussitôt usage d'un peu de *cascarille* , & quelquefois même de *simarouba*.

Pour ce qui est des virus particuliers qu'on ne peut point chasser en purgeant les premières voies , on doit tâcher de les dissiper par les vésicatoires , les remèdes résolutifs , & les boissons délayantes & sudorifiques. De petites doses d'*ipe-*
cacuanha ,

cacuanha, mêlé avec l'*opium*, remplissent souvent avec avantage cette indication. Si la foiblesse & l'irritabilité sont trop grandes, on a recours à des astringents plus forts, tels que le *bois de campêche*, le *cachou* & l'*alun*.

S'il y a du pus dans les déjections, on peut souvent réussir en entretenant l'évacuation par des adoucissans : mais si l'ulcere ne se vide pas tout-à-la-fois, il survient une consomption ; qui ne tarde pas non plus à paroître, lorsque les intestins sont altérés.

Quant aux autres causes, on conduit le traitement de la maniere que nous venons d'indiquer à l'article du *vomissement*.

Flux coeliaque.

On appelle *Flux coeliaque*, un flux de ventre ; dans lequel au lieu de matieres fécales proprement dites, ce sont les alimens mêmes qui s'évacuent dans un état de dissolution, il est vrai, mais sans avoir été colorés par la bile.

On croyoit autrefois, que dans le flux coeliaque c'étoit le *chyle* même qui s'évacuoit : mais ce phénomène est extrêmement rare, & peut-être il n'existe jamais.

Cette évacuation du *chyle* dépend communément du défaut ou de la mauvaise qualité de la bile, par conséquent des obstructions du foie : elle peut encore dépendre des obstructions des glandes du mésentere & des vaisseaux lactés, & enfin, d'une trop grande irritabilité des intestins.

Si elle ne cède point à l'usage des *rhubarbarins* & des *astringents aromatiques*, elle est ordinairement incurable.

Lienterie.

La *Lienterie* est un flux de ventre, dans lequel on rend les alimens tout cruds.

Les causes ordinaires sont également, ou les obstructions du foie & la mauvaise qualité de la bile, ou une trop grande irritabilité des intestins.

Dans le premier cas, on doit employer les *rhubarbarins*; & dans le second, les remèdes nourissans & fortifiants. Si la quantité de la bile est suffisante, mais que les intestins manquent de *mucus*, on prescrit seulement une nourriture adoucissante : mais si la bile pêche par défaut, on donne des remèdes amers, & entre autres le *quassia* & le *bois de campêche*.

Flux hépatique.

On appelle de ce nom un cours de ventre de couleur rougeâtre.

On le distingue d'une diarrhée ordinaire, en ce qu'il n'est presque jamais accompagné de coliques ni d'épreintes, & qu'il n'est point fréquent, le malade n'allant au plus que trois ou quatre fois par jour à la garde-robe : il diffère de la *dysenterie* par sa marche chronique, & parce qu'il n'est point accompagné de fièvre; & du *flux hémorrhoidal*, parce que les selles sont

uniformément colorées d'une teinte foiblement rougeâtre.

L'habitude du corps devient avec le temps jaune & cachectique , & les malades alors meurent de consommation.

Ce flux ne vient pas toujours du foie ; ce sont le plus souvent les vaisseaux du mésentère qui en sont la source.

Les causes sont des érosions & des dissolutions , ou bien un relâchement des extrémités des vaisseaux hépatiques & intestinaux : & le sang dans ces circonstances , passe à travers avec d'autant plus de facilité , que la circulation est gênée par des congestions.

La maladie est extrêmement difficile à guérir ; sur-tout lorsqu'elle est un peu invétérée. Les laxatifs affoiblissent sans être utiles ; les saignées sont très-rarement indiquées à cause de la cachexie ; les remèdes tempérants ne conviennent pas non plus , puisque les malades sont plutôt froids que chauds , & qu'ils ont le pouls petit ; si l'on arrête le cours de ventre , il survient communément des anxiétés & d'autres accidens encore plus graves. Tout ce qu'on peut faire , c'est d'empêcher les congestions de sang : ce qu'on doit tâcher d'opérer par les émollients & les antispasmodiques , par l'application des sangsues & par les scarifications.

Maladie noire.

On l'appelle aussi *Flux splénique* ; parce qu'on croyoit que les humeurs noires & fétides qu'on rendoit , venoient de la rate : mais elles ne sont à proprement parler , que des matieres bilieuses , où la bile a , par une certaine impression des nerfs , acquis une couleur noire.

On rejette aussi communément de pareilles matieres par le vomissement ; & l'on pourroit dès-lors regarder la maladie comme une espece de *cholera-morbus* : elle en differe cependant en ce qu'elle n'est ni aussi *épidémique* , ni n'attaque les personnes d'un tempérament bilieux , comme le *cholera-morbus* ; elle n'est que *sporadique* , & ne se manifeste que chez des sujets mélancholiques , & qui ont été long-temps en proie aux passions de l'ame. On ne doit guere tâcher d'arrêter le flux : mais comme les forces dans cette maladie manquent communément , il faut froter les membres avec du *vin* , faire prendre du *petit lait vineux* , d'une infusion vineuse de *rhubarbe* , & donner successivement des remedes fortifiants amers. Auresle, cette maladie est rare.

DES MALADIES DES VOIES URINAIRES.

Maladies calculeuses.

Dans tous les visceres du corps , il peut se former un amas de gravier & des concrétions cal-

culeuses : mais elles ont particulièrement lieu dans la vésicule du fiel , dans les reins & dans la vessie. Nous ne parlerons ici que du calcul des voies urinaires.

On en distingue trois especes principales :

1°. Le *gravier*. On observe souvent chez les vieillards , & chez les personnes d'une constitution rhumatismale ou arthritique , que les urines charient un sable d'un blanc tirant sur le rouge , qui non seulement occasionne souvent la difficulté d'uriner ou la suppression de cette évacuation ; mais qui peut encore par son irritation , produire des coliques , des vomissemens , & d'autres accidens spasmodiques. On prétend avoir des observations qui prouvent qu'on ne rencontre jamais de gravier chez les sujets qui ont un *véritable calcul* ; & réciproquement , qu'on ne doit point craindre cette dernière maladie , toutes les fois qu'on trouve du gravier. On croit aussi , que ce gravier n'est point dans les reins ; mais qu'il se forme seulement dans les uréteres & dans la vessie.

2°. Le *calcul des reins*. On connoît la présence du calcul dans les reins , par une pression douloureuse ressentie à la *région lombaire* , qui occasionne facilement des inflammations aux reins , & qui excite des mouvemens spasmodiques par sympathie. On sent de plus un engourdissement à l'extrémité inférieure du côté affecté , & une retraction du testicule du même côté. Il est vrai que ces signes sont en eux-mêmes un peu équivoques : mais on sera plus assuré de l'existence du

calcul , si en même temps on ne peut découvrir aucune autre cause de ces accidens.

Si le *calcul des reins* n'est point trop volumineux , il passe souvent dans les uréteres , & de-là dans la vessie. Ce passage occasionne des douleurs plus ou moins vives , des spasmes , des frissons , des vomissemens & des convulsions.

3°. Le *calcul de la vessie*. Cette maladie est également accompagnée de spasmes & de difficulté d'uriner ; quelquefois l'écoulement des urines s'interrompt tout-à coup , & on peut souvent le faciliter en se tenant courbé en avant & les jambes écartées. On y observe communément un sédiment muqueux , qu'on distingue du pus , parce qu'il ne teint pas l'eau en blanc. Les hommes sentent une irritation & une démangeaison au gland , comme les femmes à l'urethre , & une pesanteur au périnée. On ne peut cependant s'assurer de l'existence du calcul dans la vessie , que par le moyen du *cathéter*.

On ne peut guere déterminer avec certitude les causes du calcul & du gravier ; il faut toujours une disposition du corps particuliere , sans laquelle les autres causes ne formeront jamais un calcul. Mais il est certain , que cette disposition supposée , les *vins aigres* & le fréquent usage du *fromage* , avec un genre de vie sédentaire , favorisent la génération du calcul , qui , par cette raison même , est plus fréquent en *Suisse* & en *France* que chez nous. Le calcul se forme encore facilement des corps étrangers introduits par accident dans la vessie , & grossis ensuite par l'ap-

plication successive de la matiere terreuse contenue dans l'urine.

On a deux indications à remplir dans le traitement : la premiere est de calmer l'irritation produite par le gravier ou le calcul ; & la seconde d'extraire le calcul.

Quoique le gravier & le calcul soient les causes immédiates de l'irritation , les malades cependant jouissent souvent de repos , & les accidens ne sont excités que par d'autres causes , telles que les vers , la saburre des premieres voies , les passions de l'ame , & particulièrement la colere , & les congestions de sang occasionées par la suppression des hémorrhagies habituelles.

Comme l'irritation peut occasioner des inflammations , on doit d'abord examiner s'il y a pléthore , ou suppression de quelque hémorrhagie ; & l'on emploie en conséquence la saignée , ou des évacuations locales , au moyen des sangsues & des ventouses scarifiées.

Lorsqu'il n'y a point de pléthore , ou qu'elle a été diminuée par les moyens proposés , on applique aussitôt des fomentations émollientes , & l'on donne intérieurement les remedes antispasmodiques avec les adoucissans. On observe en même temps , s'il y a quelque autre irritation , telle qu'une saburre bilieuse , & l'on tâche de la chasser par des évacuations légères.

Si les douleurs persistent , & qu'il n'y ait point de pléthore , on peut obtenir de grands effets de l'usage interne de l'*air fixe* , qui souvent calme les douleurs d'une maniere prompte , sur-tout

lorsque l'irritation est occasionnée en partie par une congestion de matiere muqueuse. Voyez *Air fixe*.

La seconde indication concerne l'extraction du calcul ou du gravier.

Lorsqu'il n'y a que du gravier , on a beaucoup à espérer des légers diurétiques, d'un bon régime, d'un exercice suffisant, & d'une transpiration soutenue : il faut en même temps avoir égard à la matiere rhumatismale ou arthritique qui pourroit exister dans le corps ; & employer pour cet effet la *gomme de gayac*, le *soufre doré d'antimoine*, les sucés récents des plantes *ameres* & *antiscorbutiques*, & les remèdes *mercuriels*. Les diurétiques qu'on emploie , sont la *bufferoles* & les *baies* ou le *bois de genievre* : mais comme dans cette circonstance il ne s'agit principalement que de favoriser l'excrétion du gravier par de légers diurétiques , il s'ensuit que tout diurétique y est propre , & qu'on peut choisir celui qui irrite le moins , & qui provoque cependant les urines. Le gravier peut encore se former de la matiere qui occasionne une *fièvre intermittente* ; & alors le *quinquina* & l'*air fixe* produisent d'excellents effets.

La possibilité de dissoudre le calcul même de la vessie , est encore un problème en Médecine. On prétend avoir obtenu de bons effets du *savon*, de l'*eau de chaux*, des *coquilles d'œufs calcinées*, des *eaux minérales de Carlsbad*, de la *bufferoles*, & d'autres remèdes : mais ces guérisons ont été opérées chez des sujets qui avoient

non

non point une véritable pierre , mais seulement du gravier ; ou ces remèdes ne les ont soulagés que pendant quelque temps ; ou même ils ont été nuisibles , par le fréquent usage qu'on en a fait. Ainsi il ne reste que l'opération ; qui n'a cependant lieu que dans la pierre de la vessie , quoiqu'on ait des observations de *calcul des reins* , extrait par l'ouverture de la tumeur qui s'étoit formée à l'extérieur de la partie affectée.

Difficulté d'uriner.

On distingue trois especes de *difficulté d'uriner* , qui ne sont ordinairement que trois degrés différents de la même maladie :

1°. La *Dysurie* : on donne ce nom à la maladie , lorsque l'écoulement de l'urine ne se fait pas convenablement , sans qu'il en résulte cependant de grands inconvéniens ;

2°. La *Strangurie* : c'est lorsque l'urine ne coule que goutte à goutte & avec douleur ;

3°. L'*Ischurie* : c'est une suppression totale d'urine , accompagnée des plus douloureux efforts pour uriner , de l'expansion de la vessie , d'un sentiment de pesanteur dans le bas-ventre , & souvent d'une tumeur sur les *os pubis*.

Les causes ont leur siége dans les voies urinaires mêmes , ou elles y agissent par sympathie. Les principales sont :

1°. L'inflammation des reins , des uréteres , de la vessie , ou de l'urethre ;

2°. Les congestions de sang occasionées par

la suppression de quelque hémorrhagie habituelle ;

3°. Les calculs des reins & de la vessie ;

4°. Un amas de pituite , occasioné par l'irritation du calcul , ou même formé , ainsi que dans la *colique pituiteuse* , par une disposition particulière ;

5°. Les spasmes , qui dépendent ou de causes légères , comme cela arrive chez les sujets atteints d'une foiblesse hystérique , ou bien de vers , de saburre âcre dans les premières voies , de gravier & de calcul , & qui empêchent d'autant plus facilement l'écoulement de l'urine , qu'il y aura quelque vice local dans les reins ;

6°. Les ulcères , les indurations & les carnosités dans les voies urinaires & dans la *prostate* ;

7°. L'usage inconsideré des diurétiques trop actifs , tels que les *cantharides* ;

8°. Les liqueurs qui n'ont pas bien fermenté , ou qui sont encore dans l'acte même de la fermentation ;

9°. Le relâchement & la foiblesse de la vessie ;

10°. La pression de la vessie par la matrice dans le temps de la grossesse.

En cas d'inflammation , on emploie un traitement entièrement antiphlogistique. On tâche de dissiper les congestions de sang par la saignée (7) , par le rétablissement des hémorrhagies habituelles , & par les remèdes émollients & antispasmodiques.

(7) V. les Aphor. d'Hippocr. L. 6. Aphor. 36.

Lorsqu'il y a un amas pituiteux, on examine si cette pituite est occasionnée par la pierre, ou formée par quelque disposition particulière : dans le premier cas, on emploie l'*air fixe* ; & dans le second, les remèdes fortifiants & astringents (8).

En cas de spasmes, on a égard aux causes de l'irritation, & l'on se sert en même temps de remèdes émollients & antispasmodiques.

Les ulcères, les indurations & les carnosités ne cèdent qu'aux moyens mécaniques, tels qu'aux *bougies*. Les remèdes mercuriels n'y produisent aucun effet, quand même le mal dépendroit d'une cause vérolique.

Si la maladie dépend de l'usage des *cantharides*, le *camphre*, donné dans des émulsions, agit d'une manière spécifique. De plus, on a en même temps recours, comme dans le cas où elle est occasionnée par des liqueurs fermentées, aux topiques émollients & à l'usage interne des remèdes adoucissants.

Quand la vessie est affoiblie, il faut examiner si cette foiblesse dépend d'un vice général du système nerveux, ou si ce n'est qu'une foiblesse locale, & occasionnée peut-être par la circonstance d'avoir trop long-temps retenu ses urines. On peut souvent remédier au premier cas par les remèdes fortifiants & diurétiques : mais le second est incurable, si la Nature ne le guérit pas.

(8) Dans ce cas Hippocrate recommande le *vin L. 7.*
Aphor. 48.

Dans la grossesse , c'est souvent l'*obliquité* de la matrice , qui cause la difficulté d'uriner : on tâche d'y remédier suivant les regles de l'Art.

Dans une ischurie , ou suppression totale de l'urine , lorsqu'on ne peut pas introduire le *cathéter* , & qu'il y a du danger pour la vie du malade , on a recours à la *ponction* de la vessie.

Pissement de sang.

On appelle *Pissement de sang* , une maladie dans laquelle l'urine est mêlée avec du sang. Un simple écoulement de sang par l'urethre , qui se fait goutte à goutte , peut dépendre d'une congestion hémorrhoidale : mais on lui donne pour-lors le nom d'*hémorrhoides de l'urethre*. Cet écoulement sanguin peut encore venir à la suite d'une *gonorrhée virulente* , ou d'une évacuation excessive de semence : & ne mérite pas non plus le nom de *pissement de sang*.

Au reste , cette maladie est le plus souvent accompagnée de *difficulté d'uriner* , dépend des mêmes causes que cette dernière , & exige la même méthode de traitement.

Incontinence d'urine.

On appelle *Incontinence d'urine* , un écoulement d'urine involontaire.

La cause de cette maladie a son siége dans la vessie même , ou dans son sphincter.

La vessie peut acquérir une trop grande irrita-

bilité , lorsqu'elle est enflammée , ou qu'on a fait usage d'alimens & de remedes diurétiques trop âcres. Elle peut encore , comme cela arrive dans la grossesse , être tellement comprimée , que le sphincter ne puisse résister.

Le sphincter même peut être affoibli , & devenir paralytique par des causes générales , par un long séjour des calculs dans la vessie , par une cicatrice trop dure à la suite de l'opération de la taille , ou pour avoir trop long-temps retenu l'urine.

Si la vessie est trop irritée , on emploie les émollients & les adoucissans. En cas d'affoiblissement , on peut tenter les remedes fortifiants , astringents & diurétiques , qui produisent bientôt leur effet , ou n'en produisent aucun.

Diabètes,

Une évacuation d'urine trop copieuse , suivie de consommation , porte le nom de *Diabètes* ; maladie qui est extrêmement rare.

L'urine est communément sans odeur ni saveur ; & la maladie dépend le plus souvent d'obstructions opiniâtres , d'ulceres fermés , en un mot , de toutes les causes qui occasionent les maladies de consommation.

On conduit par conséquent le traitement d'après les différentes indications , ainsi que nous l'avons exposé à l'article des *Maladies de consommation*.

DES MALADIES
DES PARTIES GÉNITALES.

Gonorrhée bénigne & Fleurs-blanches.

On appelle *Gonorrhée bénigne*, un écoulement de semence ou de mucosité par le canal de l'urethre, qui se fait goutte à goutte, & qui est indépendant de cause vérolique. Si la matière féminale coule à plein canal, on lui donne le nom de *pollution*.

Chez les femmes la maladie prend le nom de *Leucorrhée* ou *Fleurs blanches*.

Lorsque l'humeur coule goutte à goutte, on peut la regarder comme une mucosité claire plutôt que comme de la semence : ainsi que cela arrive chez les femmes, chez lesquelles la mucosité ne vient communément que des glandes du vagin ; quoiqu'il y ait aussi des cas où elle coule de l'utérus, qui pour-lors est ordinairement squirrheux.

Un pareil écoulement est la suite de fortes congestions vers les parties de la génération, ou d'une foiblesse particulière.

Dans le premier cas, on doit employer les *tempérants* pris dans le sens physique & moral ; & dans le second, on prescrit les bains froids, & les fortifiants astringents, avec une diète exacte & peu nourissante. Si les congestions dépendent d'obstructions des glandes, on donne

les résolutifs décidés , tels , par exemple , que le *soufre doré d'antimoine* , la *gomme ammoniacque* , celle de *gayac* , &c.

Chez les hommes l'*écoulement de la semence* peut dépendre des mêmes causes qui empêchent celui de l'urine ; & on doit alors la *traiter* de la même manière.

Satyriasis & Priapisme.

On donne le nom de *Satyriasis* à une érection contre-nature de la verge , accompagnée d'un sentiment de volupté : mais si ce sentiment n'y est pas , ou si au contraire l'érection est douloureuse , on l'appelle alors *Priapisme*.

Il y a un priapisme aigu très-dangereux , qui tue communément le malade dans l'espace de sept jours , mais qui est extrêmement rare chez nous.

Les causes les plus ordinaires du *satyriasis* & du *priapisme* que nous connoissons , sont :

- 1°. Une urine âcre qui se ramasse pendant la nuit , ou par quelque autre cause ;
- 2°. Les calculs des reins & de la vessie , qui agissent en irritant ;
- 3°. Une sensibilité particulière du système nerveux ; ainsi on observe souvent cette affection chez les *mélancholiques* ; & on la regarde comme un symptôme de l'*hydrophobie* ;
- 4°. Une acrimonie particulière des humeurs. Il n'est pas rare de rencontrer ce symptôme dans le *scorbut* & dans la *grosse gale* ;

5°. L'inflammation de l'urethre ; comme cela arrive souvent dans la *gonorrhée virulente*.

On tâche de détruire ces causes suivant les regles que nous avons déjà indiquées plus d'une fois.

Nymphomanie.

On appelle *Nymphomanie* ou *Métromanie*, une lubricité particuliere au Sexe ; qui, n'étant point satisfaite, entraîne des délires & des convulsions.

Les causes sont toujours, une forte congestion de sang vers les parties génitales, ou une acrimonie particuliere des humeurs, ou une sensibilité particuliere des nerfs : on doit les combattre selon le besoin, & de la maniere que nous avons déjà indiquée.

D E S M A L A D I E S

D E S F E M M E S E N C E I N T E S.

Accidens nerveux.

Souvent dans les premiers mois de la grossesse, le systême nerveux est affecté d'une maniere particuliere. Il survient des nausées & des vomissemens, sans aucune erreur dans le régime, & sans aucune cause manifeste. Quelquefois il s'y joint des tranchées, des douleurs de tête & de dents ; & souvent enfin il se manifeste un appétit dépravé, qui fait désirer des choses absurdes.

On

On ne doit rien faire contre ces accidens ; parce qu'ils se dissipent facilement d'eux-mêmes sans suite fâcheuse , & que l'Art ne peut guere en venir à bout. Le vomissement est souvent très-salutaire ; il purge le canal intestinal , & prépare à une couche aisée. Les douleurs ne sont que passageres ; & l'*opium* seroit ici très-nuisible. On tâche , autant que cela peut se faire , de satisfaire l'appétit de la personne ; mais quand cela même ne réussiroit point , on n'a pas de mauvaises suites à craindre.

Pléthore.

Dès qu'une femme est enceinte le flux menstruel cesse : & comme le sang qui s'évacuoit jusqu'alors , ne peut être encore tout employé à la nutrition de l'enfant , il se manifeste ordinairement vers le second ou le troisième mois de la grossesse une pléthore , dont la Nature se soulage quelquefois par des hémorrhagies du nez , mais qui quelquefois aussi occasionne des congestions en d'autres endroits. Lorsqu'on apperçoit une pareille pléthore , on doit recourir à la saignée , sans avoir égard à la regle , *qu'il ne faut saigner que vers le milieu de la grossesse* : mais il est bon d'éviter la saignée du pied , & de préférer celle du bras. Si cependant les congestions ne sont point considérables , & que ce soit une première grossesse , ou que celles qui ont précédé aient été heureuses , il faut tâcher d'aider la Nature par les tempérans & les antispasmodi-

ques, plutôt que de l'affoiblir sans nécessité. Si l'on pouvoit évacuer le sang impunément, la Nature n'auroit point supprimé le flux menstruel.

Mais si la grossesse a été précédée de fausses-couches, si la malade est fort accoutumée aux saignées, si l'on a à craindre quelque congestion à la poitrine, à raison de la foiblesse de cette partie, ou si d'ailleurs on a affaire à un sujet robuste, on ne doit pas absolument négliger la saignée, lorsqu'elle est indiquée par la pléthore.

Constipation & difficulté d'uriner.

L'un & l'autre de ces accidens sont occasionés par la pression que la matrice dilatée exerce sur les intestins & sur la vessie.

La constipation peut donner lieu à un amas de saburre qui pourroit avoir de mauvaises suites après l'accouchement : il faut par conséquent tâcher d'entretenir toujours la liberté du ventre par l'exercice & par le moyen des lavemens & des laxatifs légers ; d'autant plus que la constipation peut, pendant même le temps de la grossesse, occasioner des spasmes, qui donneroient lieu ou contribueroient du moins à l'avortement, lorsqu'on en a la disposition.

La difficulté d'uriner dépend souvent de l'obliquité de la matrice : dans ce cas, l'orifice de ce viscere s'avance communément du côté de l'os pubis ; & l'Accoucheur n'a qu'à le pousser en arriere, pour le ramener à sa situation naturelle.

Œdème des pieds & Anasarque.

Il peut se former pendant la grossesse un amas d'humeurs dans le tissu cellulaire , soit par une pression mécanique exercée sur les vaisseaux , soit par l'affoiblissement qui a lieu chez toutes les femmes enceintes , & dont dépendent les accidens , ordinaires au commencement de la grossesse , & que nous venons de rapporter.

Dans tous les deux cas , cet amas d'humeurs n'a guere de suites , & se dissipe par l'accouchement ; en sorte qu'on n'a rien à faire à cet égard.

Mais si pendant la grossesse il survient une *hydropisie* déterminée par les causes ordinaires & propres de cette maladie , le cas est alors plus dangereux. L'enfant peut mourir dans le sein de la mere , ou venir au monde avant terme : & si tout ne se passe pas bien , la mere même peut être tellement affoiblie , qu'elle risque de périr.

Écoulement des eaux.

Les femmes enceintes éprouvent quelquefois un *écoulement d'eaux* , qui pourroit en imposer pour la rupture des membranes , & une fausse-couche prochaine : cependant cela n'est point ordinaire ; & l'on peut dès-lors présumer que cet écoulement dépend d'*hydatides* , qui ont été crevées par l'accroissement du fœtus. Ainsi , dans un pareil cas , si l'on n'a point d'autres signes d'un *avortement* prochain , on ne doit rien tenter , mais on doit attendre tranquillement.

Hémorrhagie.

Il y a des femmes enceintes chez lesquelles le flux menstruel continue sans interruption, presque jusqu'à la fin de la grossesse ; chez d'autres, il ne continue que jusqu'à la moitié de ce temps ; & il y en a qui ne l'ont que pendant les premiers mois. Il peut aussi arriver que les règles, après avoir cessé, reviennent encore une fois pendant le temps de la grossesse.

Dans ce dernier cas, s'il n'y a point d'autres causes morbifiques, soit externes, soit internes, auxquelles on puisse attribuer l'écoulement, si la femme est très-pléthorique, si elle est enceinte pour la première fois, ou du moins si elle n'a jamais essuyé de fausses-couches, on ne doit rien appréhender.

Mais si l'écoulement de sang arrive dans une époque qui n'est pas celle du flux menstruel ; & qu'il soit occasioné par quelque cause manifeste & sensible ; ou chez une personne valétudinaire, & sujete aux spasmes & aux fausses-couches : ce cas mérite nécessairement toute l'attention possible.

On cherche alors par quel moyen la congestion de sang vers la matrice a pu être occasionée, ou si elle n'est pas l'effet de quelque lésion externe. Dans tous les cas, s'il y a vraie pléthore, on saigne, on donne des remèdes tempérants, on fait appliquer des fomentations émollientes sur le bas-ventre, & l'on conseille le repos.

Si le spasme dépend de saburre des premières voies & de flatuosités ; on lâche doucement le ventre par *la pulpe des tamarins* & par la *manne*, & l'on favorise l'action de ces remèdes par l'usage des lavemens. Si la cause est une acrimonie & une dissolution des humeurs, on fait prendre de l'*acide vitriolique* affoibli ; & s'il n'y a que des spasmes purement hystériques, on donne avec les remèdes émollients & adoucissants, un peu d'*opium*.

Dès que les causes irritantes ont été enlevées, on fait prendre un peu de *quinquina*, dans la vue de fortifier & de prévenir les rechûtes ultérieures : mais si ce remède constipe, on doit employer de préférence la *cascarille*.

Avortement.

Quand l'hémorrhagie est trop longue & trop copieuse, & qu'elle ne cède point aux remèdes indiqués, on a à craindre le détachement du *placenta* ; & dans ce cas, il survient un *avortement* spontané, ou bien l'on tâche de faire l'extraction du fœtus.

On a également à craindre l'avortement, si l'hémorrhagie persiste jusqu'à l'époque où le flux menstruel avoit lieu.

Les seules congestions fortes de sang vers la matrice, ainsi que les lésions externes, peuvent encore occasioner un *avortement*, sans qu'il soit long-temps avant précédé d'hémorrhagie.

La matrice même, soit par des lésions anté-

rieures , soit par des fausses-couches fréquentes , peut être disposée de façon , que son expansion portée jusqu'à un certain point , soit toujours suivie d'avortement , sans aucune autre cause précédente.

L'avortement peut enfin dépendre d'autres maladies , comme de fièvres , de coliques violentes , de convulsions , & en général de toutes celles qui irritent & qui affoiblissent.

Dans tous ces cas , le Médecin doit toujours agir d'après ces deux regles : la premiere est , que toutes les fois qu'on n'est point assuré du détachement du placenta , qu'il y a des causes manifestes qui paroissent surmontables , qu'il n'y a point eu de fausses-couches antérieures , on doit chercher à dissiper les congestions de la matrice , & à conserver l'enfant au moyen de la saignée , des tempérants antispasmodiques , des légers évacuans & des topiques émollients.

Mais si l'hémorrhagie est trop forte , & qu'on ne puisse pas l'arrêter ; si l'enfant , qui jusqu'alors s'étoit remué , ne donne plus aucun signe de mouvement ; si avec cela la malade sent des douleurs vives au dos , une pesanteur au bassin , & une chute brusque de l'enfant ; si elle a le visage pâle , le sein flétri , & qu'il lui survienne des frissons répétés : il ne faut point alors l'affoiblir davantage par les saignées & par les remèdes , encore moins laisser subsister trop long-temps l'hémorrhagie ; mais il faut ordonner l'accouchement artificiel , sur-tout lorsque les eaux ont déjà percé.

Mais tant qu'il n'y a point d'hémorrhagie, & que les eaux n'ont pas encore percé, on fait mieux, dans le cas même où l'on est fondé à présumer la mort de l'enfant, d'attendre que la Nature en fasse d'elle-même l'expulsion; par la raison que tout se fait avec plus de facilité, & qu'on n'a pas tant à craindre l'hémorrhagie, lorsque l'uterus se met de lui-même en contraction.

Après l'avortement, on conduit le traitement de la manière que nous indiquerons en parlant des maladies des femmes en couche.

Complication de la grossesse avec d'autres maladies.

On ne peut guere donner des préceptes généraux sur cette matiere. La regle est toujours d'avoir égard à la vie de la mere plus qu'à celle de l'enfant; il peut cependant y avoir des circonstances qui nous obligent à faire plus de cas de la conservation du fœtus, que de celle de la mere.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on a l'attention de ne point employer des remedes trop irritants & trop affoiblissans, rarement il en résulte de mauvais effets pour l'enfant. L'émétique même peut être prescrit en sûreté, pourvu qu'on l'administre d'après des indications convenables, & avec les précautions nécessaires. Il y a des femmes enceintes qui ont essuyé la *salivation*, & qui néanmoins ont mis au monde des enfans vigoureux. C'est ici le cas où le Médecin

peut donner des preuves de sa sagacité pratique ; sagacité qui peut s'étendre & se perfectionner , mais qui ne peut point être enseignée.

DES MALADIES

DES FEMMES EN TRAVAIL , DES ACCOUCHÉES
& de celles qui nourrissent.

Fausſes douleurs.

Toute eſpece d'irritation provenant , ſoit de cauſes ſuffiſantes , ſoit d'une foibleſſe & d'une ſenſibilité particulières , peut occaſionner des *faufſes douleurs d'enfantement* : douleurs qui affoibliſſent trop , ou qui précipitent l'accouchement.

Les cauſes irritantes ſont :

1°. La pléthore , & les congeſtions qu'elle occaſione ;

2°. L'acrimonie d'une ſaburre bilieuſe , ou les vers dans les premières voies ;

3°. Une foibleſſe particulière de nature hyſtérique , ou qui eſt venue à la ſuite de quelque cauſe affoibliſſante.

Ces faufſes douleurs diffèrent des véritables , en ce qu'elles ſont plutôt des ſpâſmes des inteſtins , & que , quoiqu'elles agiſſent ſur l'uterus , elles reſſerrent plutôt qu'elles ne dilatent ſon orifice.

Toutes les fois que les forces ſont dans un bon état , & qu'il y a une vraie pléthore , on peut par la ſaignée , non ſeulement calmer la violence

de

de ces douleurs , mais encore faciliter beaucoup l'accouchement , & prévenir un grand nombre de suites fâcheuses. Mais on doit être sûr de son fait ; parce qu'autrement on affoibliroit fans nécessité , & l'on donneroit ainsi occasion à un accouchement laborieux ou à des suites fâcheuses.

Si c'est une saburre des premières voies qui occasionne des coliques , on fait usage des laxatifs , tels que la *manne* : mais lorsqu'il y a des vers , ou une saburre trop copieuse , il ne faut pas chercher à les détruire complètement par l'usage des évacuans , crainte de trop affoiblir ; par conséquent on tâchera en même temps de diminuer l'éréthisme , par des cataplasmes & des lavemens émolliens.

Les spasmes hystériques , qui ne dépendent point de causes manifestes , cèdent ordinairement à l'usage de l'*opium*.

En cas d'affoiblissement , on prescrit des alimens nourrissans , & une décoction de *quinquina*.

Accouchement laborieux.

L'accouchement est retardé ou par les causes qui occasionnent un spasme dans la matrice , c'est-à-dire , par celles que je viens d'indiquer , comme causes des fausses douleurs ; ou par un défaut de forces nécessaires pour cette fonction.

C'est un fait démontré par l'expérience , que dans une constitution vraiment pléthorique , la saignée peut souvent favoriser l'accouchement & le rendre beaucoup plus facile ; sur-tout lorsqu'on

la fait au pied : mais ce ne doit être que dans le cas où les forces sont opprimées par la pléthore ; car si elles manquent réellement , la saignée ne peut être qu'extrêmement nuisible.

Ce qui prouve qu'une saburre bilieuse peut aussi devenir la cause d'un accouchement laborieux , c'est qu'un vomissement spontané , ou un lavement aux approches de la couche , produisent toujours de très-bons effets.

Ainsi , lorsqu'on a lieu de présumer une telle saburre , on fait bien de donner un *laxatif* ; dont on peut soutenir l'effet par un lavement , afin de prévenir ou de calmer les spasmes , sur-tout aux approches de l'accouchement , & au cas que le laxatif n'ait pas encore assez agi.

Mais si la bouche est manifestement mauvaise , & la langue sale , il ne faut point balancer de donner l'émétique : puisque c'est la Nature même qui nous indique dans ce cas ce que nous devons faire.

En cas de foiblesse , le *laudanum liquide de Sydenham* , mêlé avec quelque *eau aromatique* , produit d'excellents effets : il calme le spasme , il fortifie , & il agit d'une manière spécifique sur l'*uterus*.

Il est extrêmement rare qu'on ait besoin d'employer de vrais *excitants* : on risqueroit de décider par leur moyen des hémorrhagies affoiblissantes. D'ailleurs , le *laudanum* suffit le plus souvent , quand on l'administre à propos.

Il y a des cas où les parties manquent d'*irritabilité* ; & où par conséquent l'*uterus* ne se con-

traite pas assez : dans ces cas les fomentations d'eau froide produisent quelquefois d'excellents effets.

Douleurs après l'accouchement.

Chez les femmes qui accouchent pour la première fois , & qui jouissent d'une bonne santé , il survient rarement des *douleurs* après l'accouchement. Ces douleurs servent aussi quelquefois à favoriser l'écoulement des *lochies* : mais si elles sont trop violentes , & qu'elles retiennent les lochies , on doit alors y remédier.

Immédiatement après l'accouchement , on fait ceindre le ventre de l'accouchée ; mais avec la précaution cependant de ne pas trop serrer à la fois ; il vaut mieux y revenir en le resserrant de plus en plus toutes les quatre ou six heures.

Si les douleurs sont si violentes qu'on ait de mauvaises suites à craindre , on examine s'il n'y a pas quelque cause d'irritation.

Si le flux des lochies ne se fait point convenablement , & si l'on a lieu de présumer une saburre , on emploie la *teinture aqueuse de rhubarbe* mêlée avec le *laudanum* , des fomentations émollientes & des lavemens.

Mais si le flux est trop copieux ; si la malade est d'un tempérament robuste , & qu'elle ait déjà du lait dans le sein : la saignée devient fort nécessaire afin de prévenir l'inflammation.

On fait prendre en même temps quelque boisson tempérante ; telle qu'une décoction de *grau* , à laquelle on aura ajouté du *nitre*.

Si la cause n'est qu'une simple irritabilité contre-nature , le *laudanum* , ou le simple *opium* suffisent : le premier , lorsque le flux des lochies n'est point excessif ; & l'*opium* , lorsqu'elles coulent en quantité suffisante , ou avec excès.

Flux des Lochies.

Le *Flux des Lochies* est quelquefois suspendu par la fièvre de lait : mais cet état n'est d'aucune conséquence quand il n'est point long , c'est-à-dire , quand il ne dure qu'environ douze ou vingt-quatre heures ; les lochies reviennent après que la sécrétion du lait s'est établie , & que la fièvre a cessé.

Il convient même en général que chez les femmes qui doivent nourrir , les lochies ne coulent pas avec excès ; autrement elles les affoibliroient trop.

Mais si elles venoient à cesser tout-à-coup , & si l'on observoit des congestions dans d'autres endroits , il est de la dernière importance de songer à leur rétablissement.

On recherche par conséquent les causes. Si l'on a à craindre une tendance à l'inflammation des intestins ou de l'utérus : on doit aussitôt saigner du pied ; & , s'il est possible , faire appliquer des sangsues aux parties génitales. On prescrit de plus les bains tièdes de pieds & ceux de vapeurs , & l'on fait prendre du nitre dans une décoction de gruau , ou simplement dans l'eau chaude. On applique en même temps des fo-

mentations sur le bas-ventre , ou on le frote avec quelque onguent émollient.

Si la maladie dépend de simples spasmes , on recherche de nouveau si ces spasmes sont de nature hystérique , ou s'ils sont l'effet de quelque autre cause. Dans le premier cas , on emploie l'*opium* ; & dans le second , si c'est une saburre des premières voies , une décoction de *rhubarbe* mêlée avec le *laudanum* produit les meilleurs effets.

Lorsqu'il y a plus de foiblesse que de tendance à l'inflammation , & qu'on n'a pas non plus à craindre des congestions à la poitrine , on peut employer avec avantage l'*air fixe* ; & cela , de manière que la dissolution du *sel alcali* soit mêlée avec les *pilules balsamiques* , afin de décider l'action de l'*air fixe* vers les parties inférieures.

Mais le flux des lochies peut être aussi trop copieux , & non-seulement empêcher la sécrétion du lait , mais encore occasioner une *foiblesse hystérique* , l'*hydropisie* & la *phthisie utérine*.

Les causes d'un flux de lochies immodéré , sont :

1°. Un accouchement précipité , & avant que l'utérus eût son degré de contractilité requise , ou l'état de ce viscère qui ne lui permet point de se contracter convenablement après l'accouchement ;

2°. Des squirrhés dans la matrice , qui empêchent sa contraction ;

3°. Le détachement précocé du placenta ,

qui produit une congestion de sang vers l'utérus ;

4°. La dissolution scorbutique du sang ;

5°. Une saburre bilieuse passée dans le sang pendant la grossesse ;

6°. Les spasmes hystrériques , qui occasionent des congestions dans l'uterus ;

7°. La pléthore ; &

8°. Enfin la trop grande foiblesse & le relâchement des parties.

Si c'est un défaut de contractilité , on emploie des fomentations & des injections d'eau froide. Si en même temps il y a pléthore , & que l'accouchée ne veuille point nourrir , on saigne du bras.

Si cela ne suffit point , & que le flux soit excessif , on peut prescrire l'usage interne des astringents : parmi lesquels l'*acide vitriolique* affoibli & mêlé avec un peu d'*esprit de vin* , ou même l'*alun* , sont les plus convenables ; de même que lorsque le sang est trop dissous & trop âcre. En cas de foiblesse & de relâchement , on donne intérieurement une décoction de *quinquina* , on applique extérieurement des fomentations froides , & l'on frote les extrémités avec du *vin* ou avec des *eaux aromatiques*.

Lorsqu'il y a une saburre bilieuse , on donne d'abord les digestifs : & dès que la turgescence a lieu , & que l'utérus est tellement remis , qu'on n'en ait plus aucun *prolapsus* à craindre , on administre l'émétique ; qui souvent seul modere le flux des lochies. Pour ce qui est des laxatifs , la *rhubarbe* dans ce cas ne convient point ; il faut

employer la *crème de tartre* & les *tamarins*.

En général, dans tous les cas où la maladie ne dépend point d'atonie ou d'affoiblissement, on doit recommander un régime rafraîchissant, & une diète légère.

Sécrétion du lait.

Le troisieme jour après l'accouchement, il survient ordinairement une petite fièvre qui dure pendant dix-huit ou vingt-quatre heures, & quelquefois même pendant quelques jours, & qui interrompt communément le flux des lochies.

Si cette fièvre détermine la sécrétion du lait aux mamelles, qu'elle cesse à mesure que cette sécrétion se fait, & que les lochies se rétablissent dans la même proportion, il faut regarder l'apparition du lait comme la crise de la fièvre, qu'on appelle pour cela *fièvre de lait*, & il ne faut rien faire absolument.

Mais si la fièvre n'amene point la sécrétion du lait, si elle persiste, & que les lochies ne reparoissent point, on doit s'attendre à une *fièvre puerpérale*, dont je parlerai dans la suite.

Quelquefois la sécrétion du lait s'établit sans aucune fièvre; ou elle est déjà faite avant l'accouchement.

D'autres fois il n'y a ni fièvre ni sécrétion de lait, ni aucun autre accident. Si cela ne dépend point d'un manque de nourriture, qu'on puisse réparer par l'usage fréquent du *lait coupé* avec une décoction de *fureau*, & par d'autres alimens

nourissants : on n'a autre chose à faire qu'à se pourvoir d'une nourrice.

Quelquefois le défaut de cette sécrétion dépend d'un flux excessif de lochies : & dans ce cas on agit de la maniere que nous avons indiquée plus haut.

Il se peut que la sécrétion du lait soit trop abondante , de sorte qu'elle produise des grumeaux & des indurations aux mamelles. Ces grumeaux peuvent aussi être occasionés , parce que le *colostrum* n'a pas été évacué à temps. On remédie souvent à ces accidens par une diete légère , la boisson abondante d'eau nitrée , & par des cataplasmes résolutifs. Si cela ne suffit point , on applique le *camphre* & l'*emplâtre ammoniacal avec le mercure* ; & l'on donne intérieurement des laxatifs antiphlogistiques.

On agit de la même maniere lorsqu'il y a du lait aux mamelles , & que l'accouchée ne veut point nourrir.

En général, il n'est pas prudent de nourrir quand on a une disposition hystérique , scrofuleuse , scorbutique , ou quand on est d'un tempérament porté à la colere , encore moins lorsqu'on a le moindre soupçon de virus vérolique. Il ne faut pas non plus que le lait soit d'une consistance trop épaisse ni trop claire ; il ne doit point avoir une teinte bleuâtre , mais il doit être blanc , & les gouttes séparées doivent être transparentes.

Si la mere ou la nourrice ne sont pas bien saines , ou si elles ne sont point d'un bon tempérament , il vaudra toujours mieux nourrir l'enfant

avec

avec du *gruau d'avoine* clair mêlé avec un peu de lait , & donné à la température naturelle de ce dernier ; pourvu néanmoins qu'on ait la précaution de n'en pas donner une trop grande quantité.

Métastases laiteuses.

Il se fait souvent des *Métastases de lait* aux extrémités , particulièrement aux mains & aux articulations des genoux.

Ces métastases dépendent d'abord d'une surabondance , soit de lait dans les mamelles , ou même d'humeurs lymphatiques dans tout le système des vaisseaux lymphatiques ; & en second lieu , de spasmes & d'irritations , qui occasionnent des congestions laiteuses & lymphatiques.

Quelquefois ces congestions se dissipent par des boissons délayantes & sudorifiques , & par l'évacuation des causes irritantes. Mais souvent elles se terminent aussi par une espèce de suppuration , & plus souvent encore elles laissent des tumeurs froides après elles , qui empêchent le mouvement de la partie affectée ; & cette différence dépend de la qualité du lait déposé. Un refroidissement , lorsque d'ailleurs l'humeur est saine & bénigne , n'occasionne communément qu'une tumeur froide indolente : tandis qu'au contraire cette même humeur bénigne peut se corrompre à l'instant par l'aërimonie des autres humeurs , & par les passions de l'ame , au point de devenir âcre & fétide ; & dans ce cas , il est

très-naturel que des dépôts d'un lait si corrompu produisent aussi des exulcérations malignes.

Ainsi , toutes les fois qu'on observe une surabondance de lait & une disposition aux spasmes , on doit employer les laxatifs légers , les boissons délayantes , & une diete peu nourissante. On agit de la même maniere , lorsqu'il y a déjà un dépôt formé.

Mais si l'on observe une fluctuation dans la tumeur , & si les remedes résolutifs ne produisent aucun effet , on doit ouvrir la tumeur pour évacuer l'humeur déposée.

Si enfin la tumeur est plutôt dure & froide , & qu'elle n'occupe que la main ou l'articulation du genou , il faut employer des résolutifs actifs. *L'emplâtre résolutif de Schmucker & l'emplâtre ammoniacal avec le mercure* , produisent souvent de bons effets : quoique de pareilles tumeurs soient quelquefois extrêmement opiniâtres.

On a des exemples de pareils dépôts laiteux , qui se sont formés même avant l'accouchement.

J'ai encore observé une suppuration dans le cerveau d'une femme qui , un an avant sa mort , avoit perdu son lait dans les couches , & qui étoit devenue maniaque : cette suppuration me parut , avec beaucoup de vraisemblance , avoir été la suite d'un ancien dépôt laiteux.

Fievre puerpérale.

Les accouchées sont sujetes à différentes fièvres : mais il y en a une qu'on appelle & qu'on

doit appeller spécialement *Fievre puerpérale* , afin d'éviter tout équivoque.

Cette fièvre puerpérale , dont je parle ici , doit être accompagnée de douleurs distendantes & continuelles du bas-ventre.

Elle attaque les accouchées le second , le troisieme , le quatrieme , & même le huitieme ou le neuvieme jour. Quelquefois la douleur se manifeste après quelques heures du premier accès de la fièvre ; mais quelquefois aussi les mouvemens fébriles peuvent continuer pendant quelques jours , sans aucune douleur du bas-ventre : & comme les accouchées sont sujettes (comme nous l'avons dit) à éprouver , soit une *fièvre de lait* un peu continue , soit encore des fièvres d'une autre espece ; on n'est pas en droit d'appeller une fièvre , *Puerpérale* , avant qu'il se manifeste des symptomes au bas-ventre.

La marche de cette fièvre varie beaucoup : quelquefois le lait , qui s'étoit déjà manifesté dans le sein , se détourne ; quelquefois les douleurs du bas-ventre surviennent pendant la *fièvre de lait* , en sorte que la crise propre à cette dernière fièvre , savoir la sécrétion du lait dans les mamelles , n'a point lieu ; quelquefois les lochies cessent , mais il arrive aussi souvent qu'elles coulent encore pendant quelque temps ; il y a même des cas , quoique rares , où elles ne discontinuent point du tout.

Rarement les douleurs se font sentir au fond du *bassin* ; le plus souvent elles se manifestent du côté des intestins ; & presque toujours le bas-

ventre se météorise en même temps , & ne peut supporter l'attouchement sans douleur.

Dans le commencement , le ventre est ordinairement constipé : mais dans la suite il survient communément une diarrhée qui ne soulage que rarement.

Le pouls est rarement plein & dur ; le plus souvent il est convulsif , & par-là même irrégulier.

Les autres phénomènes se modifient d'après la nature de la fièvre , qui peut varier beaucoup. Les distinctions suivantes peuvent servir de divisions de cette maladie.

1°. La *fièvre-de-lait* peut , par une disposition particulière , être si violente , ou de telle nature , que la crise n'ait point lieu , ou du moins qu'elle se fasse dans un endroit peu convenable : & alors , du moment qu'il survient des douleurs au bas-ventre , elle cesse d'être *fièvre de lait* , & devient *fièvre puerpérale*.

2°. Il se peut que la *fièvre de lait* n'ait pas du tout lieu , ou qu'elle ait déjà cessé , & qu'une nouvelle fièvre lui succède , occasionée par quelque refroidissement : si à cette nouvelle fièvre il survient des douleurs au bas-ventre , c'est encore une *fièvre puerpérale*.

3°. Il se peut aussi , qu'après l'accouchement , de violentes passions de l'ame , qui l'ont précédé ou suivi , donnent lieu à une fièvre qui est bientôt suivie de douleurs au bas-ventre.

4°. Les spasmes , la suppression soudaine des lochies , les inflammations de la matrice , & d'au-

tres parties , peuvent également occasioner cette fièvre ; &

5°. Enfin (& c'est le cas le plus ordinaire) une saburre bilieuse qui s'étoit ramassée dans les premières voies , peut après l'accouchement , & à la faveur de quelque constitution épidémique regnante , occasioner une fièvre ; qui se change alors le plus souvent en *fièvre puerpérale*.

On voit par-là , que la nature de cette fièvre varie beaucoup , & qu'on ne peut la définir que par les causes qui l'ont précédée , & par les autres circonstances qui l'accompagnent.

C'est tout le contraire du symptôme essentiel de la fièvre puerpérale ; savoir , les douleurs du bas-ventre : elles doivent absolument avoir des causes particulières & déterminées , sur lesquelles les Auteurs ne sont pas encore d'accord.

Des expériences que j'ai eu souvent occasion de faire sur cette maladie , il résulte :

1°. Qu'on trouve après la mort dans la cavité du bas-ventre une humeur puriforme d'un jaune verdâtre ;

2°. Qu'on trouve presque toujours une semblable humeur dans les *trompes de Fallope* , dont on peut l'exprimer ;

3°. Qu'il est extrêmement rare que la partie interne de l'uterus s'enflamme ; & on n'observe quelquefois qu'une érosion à la tunique extérieure des intestins : il n'y a que les *ovaires* & les *trompes de Fallope* , que j'ai toujours trouvées enflammées & sphacelées ; quelquefois la face externe de la matrice l'étoit aussi.

Quelquefois l'*épiploon* est également affecté : mais j'ai vu des cas où l'*épiploon* étoit dans le meilleur état , nonobstant la quantité de matiere puriforme qui se trouvoit dans le corps.

4°. Que très-souvent les mamelles contiennent la même matiere puriforme qu'on trouve dans la cavité du bas-ventre.

De toutes ces considérations , & de celles que j'ai exposées ci-devant , je crois pouvoir conclure avec raison , que les douleurs du bas-ventre dépendent d'un *dépôt laiteux*.

La plupart du temps , ce sont les parties qui ont une sympathie particuliere avec les mamelles , qui sont attaquées , comme les *ovaires* & les *trompes de Fallope*.

Mais je ne puis assurer avec la même certitude , si cette humeur se jete aussi sur les intestins & sur l'*épiploon* , & si elle s'épanche de là dans la cavité du bas-ventre ; quoique la chose soit extrêmement vraisemblable , soit par les douleurs des intestins , & la disposition à la diarrhée qu'on y observe , soit par cette humeur puriforme qu'on trouve souvent répandue sur l'*épiploon* & sur la face externe des intestins.

De plus , il n'est pas moins certain que ce dépôt laiteux occasionne une espece d'inflammation : mais les engorgemens des parties internes , de même que les tumeurs des articulations , dépendantes d'un dépôt laiteux , sont d'une nature très-froide ; c'est ce qui est prouvé par la marche souvent lente de la maladie , & par les inflammations des parties , qu'on observe après la mort ;

inflammations qui ne sont point du tout proportionnées à la matiere puriforme. Cependant tout cela tient à la nature des causes qui ont précédé , & à la qualité des humeurs. Le lait , comme je l'ai déjà dit , peut , par les passions de l'ame , se changer en une humeur âcre & fétide : & dans ce cas on a aussi plus à craindre une corruption gangréneuse des parties attaquées.

On doit tirer le prognostic , non seulement de la métastase , mais encore de la qualité du lait ; ce qui dépend de la nature des causes qui ont précédé , de l'état des humeurs , & de la constitution épidémique.

On doit par conséquent , dans le diagnostic & dans le traitement de cette maladie , faire attention à ces deux choses :

1°. A la métastase & à la congestion du lait dans les visceres du bas-ventre ; &

2°. Aux causes de cette métastase & de cette congestion.

Pour ce qui est de la premiere , il faut d'abord prendre garde que rien ne s'oppose à la sécrétion du lait dans les mamelles. Pour cet effet , on doit ménager , autant qu'il est possible , les forces de l'accouchée , en tâchant néanmoins d'écarter toutes les causes qui pourroient occasioner quelque irritation particuliere. Ainsi , l'on doit prescrire une diete nourrissante , sans qu'elle soit cependant échauffante ; & tout le régime doit être plutôt froid que chaud. S'il y a saburre & des crudités , il faut purger les premieres voies par de légers évacuans , & par des delayants :

& s'il y a des spasmes sans aucune cause manifeste , on tâchera de les calmer par des lavemens émollients , & par des remèdes antispasmodiques. La *fièvre de lait* même , dès qu'elle paroît trop violente , doit être modérée par l'usage des tempérans & des légers diaphorétiques.

Lorsque la sécrétion est déjà faite , mais qu'il y a une surabondance de lait , on doit favoriser son écoulement par l'usage soutenu de la *sûction* ; & tâcher d'en modérer la sécrétion trop copieuse par la saignée , par de légers laxatifs , par une abondante boisson d'eau , dans laquelle on aura dissous un peu de *nitre* , & par une diète légère.

Aussitôt qu'on apperçoit des irritations & des tensions , on doit avoir recours aux remèdes émollients & antispasmodiques , afin de prévenir la congestion ou la métastase du lait & des humeurs lymphatiques.

Enfin , si les douleurs du bas-ventre annoncent un dépôt laiteux , ou un engorgement d'humeurs lymphatiques , & que la malade ait été précédemment exposée au froid , on cherche d'abord à remédier aux tensions , en appliquant sur le bas-ventre des cataplasmes & des linimens émollients & antispasmodiques , & en faisant prendre des lavemens émollients ; & immédiatement après , on tâche d'opérer la résolution & la dissipation de l'humeur déposée , par le *camphre* & par l'usage abondant des boissons tièdes , où l'on aura dissout un peu de *nitre*.

Si l'on présume que la maladie dépend de
frayeur ,

frayeur , ou de colere , on se sert d'un léger laxatif mêlé avec un peu d'*opium*.

En cas de saburre bilieuse , on tâche le plutôt possible de la rendre mobile par le moyen des digestifs , & de l'évacuer par l'émétique.

Si ce sont d'autres maladies qui , par une irritation sympathique , ont causé la congestion & la métastase du lait , on cherche à combattre ces maladies selon le besoin.

La métastase du lait paroît bien occasioner une espece d'inflammation : mais la marche , souvent lente , de la maladie , & les raisons que nous avons déjà rapportées , semblent prouver que cette inflammation est le plus souvent foible , & qu'elle n'a lieu que vers la fin de la maladie. Ainsi les douleurs du bas-ventre , n'indiquent point par elles-mêmes la saignée ; parce qu'elles sont plutôt spasmodiques , que de nature inflammatoire. La saignée est encore moins indiquée , toutes les fois qu'en général la malade n'est point pléthorique , qu'elle a déjà perdu beaucoup de sang pendant l'accouchement , & que le flux des lochies se fait encore convenablement. Mais si elle est absolument pléthorique ; si son pouls est plein ; s'il y a surabondance de lait ; si la douleur est plutôt fixe que distendante ; & si les lochies ont cessé , ou si elles n'ont pas suffisamment coulé : on est alors fondé à pratiquer la saignée ; & d'autant plus , qu'on peut , en diminuant la masse du sang , empêcher en même - temps la sécrétion du lait , &

favoriser la résorption des humeurs déjà épanchées.

Si l'on veut en même temps favoriser le flux des lochies , on peut pratiquer la saignée au pied , ou bien appliquer en même temps des *sangsues* aux parties génitales.

Ce qui regarde la saignée , peut être aussi applicable aux *vésicatoires*. On ne doit pas absolument les négliger , toutes les fois qu'on a lieu de présumer une véritable inflammation : mais s'il y a plus d'éréthisme que d'inflammation , ils peuvent nuire par leur irritation , & occasioner de nouvelles congestions.

Quand la maladie a déjà duré quelque temps , il est à craindre que l'humeur ne soit épanchée dans le bas-ventre : & dans ce cas , tout dépend de l'évacuation de cette humeur par les selles ou par la matrice. On donne par conséquent de légers *déterfifs* ; on cherche à prévenir les spasmes ; on modere la fièvre entretenue par l'humeur absorbée , par l'usage du *sel ammoniac* ; & l'on donne à petites doses la *manne* , ou les *pilules balsamiques* , dans l'usage desquelles cependant il faut être extrêmement circonspect. Si l'on observe que l'humeur tend à s'évacuer par la peau (ce qui arrive pourtant très-rarement , lorsque la maladie est fort avancée) , on a recours aux *diaphorétiques*.

Inflammation de la matrice.

Quand les *lochies* se suppriment tout-à-coup , ou quand l'*uterus* a été fort irrité ou lésé pendant l'accouchement , il survient une maladie que les Auteurs appellent *Métrite*. On ne doit point la confondre avec la *fièvre puerpérale* , quoiqu'elle puisse très-facilement occasioner des congestions & des dépôts laiteux dans le bas-ventre , & par-là même la *fièvre puerpérale* ; & qu'il soit par conséquent très-rare qu'elle se présente seule.

Dans le traitement , on tâche d'abord de régler le *flux des lochies* , d'après les circonstances & l'hémorrhagie qui a précédé , en sorte qu'il ne soit ni excessif ni trop foible. On cherche à écarter tout ce qui pourroit occasioner des congestions vers la matrice : on diminue par conséquent la pléthore , on purge les premières voies ; on calme l'orgasme des humeurs ; si la matrice ne se contracte pas convenablement , on tâche d'y remédier par des fomentations & des injections d'eau froide ; s'il est resté quelque chose de l'*arrière-faix* , dont la présence irrite la matrice & l'enflamme , on cherche à favoriser le flux des lochies par les bains de pieds , ceux de vapeurs , & par l'application des sangsues ; s'il a précédé un refroidissement , & qu'on ait lieu de présumer quelque engorgement d'acrimonie rhumatismale , on applique des vésicatoires sur la région du pubis , & l'on donne intérieurement des remèdes tempérants , résolutifs & camphrés.

Inflammation des poumons.

Soit par les grands efforts de l'accouchement , soit par l'exposition au froid après un échauffement , il arrive souvent aux femmes en couche une espece de *Péripneumonie* , ou plutôt une *Esquinancie de poitrine*.

Le commencement de cette maladie s'annonce par une toux violente , opiniâtre & suffocante , par la fièvre , par des congestions à la tête , & par un sentiment de pression & d'anxiété dans la poitrine.

La maladie , si on ne la prévient point dès sa premiere invasion , est suivie de mort , ou de consommation. Ainsi , l'on doit avoir une attention particuliere à la toux des accouchées ; & employer aussi-tôt la méthode antiphlogistique , pourvu qu'on évite d'occasionner de l'irritation , & par là même une métastase de lait dans les parties internes. Cela est d'autant plus difficile , qu'il est presque indispensable de sevrer l'enfant , & de procurer l'évacuation du lait. Heureusement ces deux objets ne contre-indiquent point la méthode antiphlogistique , qu'il faut dès-lors employer dans toute son étendue. Mais on doit en même temps avoir égard aux autres causes de congestions sur la poitrine , qui pourroient s'y rencontrer , & qu'on doit combattre : ce qu'il faut opérer avec d'autant plus de promptitude , que la malade fera d'un naturel vif , qu'elle comptera trop sur ses forces , & qu'elle en abu-

tera secrètement. Il faut pour cela faire attention à tout ce qui se passe dans les couches.

Fievre érysipélateuse.

Il se manifeste souvent des inflammations érysipélateuses sur le sein & sur les mains des femmes en couche.

Comme dans ce cas il est toujours question d'écarter toutes les causes irritantes ; & que l'inflammation du sein doit interrompre la succion , il faut s'empressez à fournir les secours nécessaires , dès qu'on s'apperçoit d'une pareille inflammation , qui est rarement , ou qui n'est peut-être jamais l'effet d'une congestion laiteuse , mais qui dépend toujours d'une acrimonie bilieuse. Ces secours consistent principalement dans l'usage des délayants & des évacuans.

Quant aux remèdes externes , il suffit d'appliquer un linge camphré ; & de faire tirer le lait , autant qu'il est possible , mais il ne faut pas le faire tirer par l'enfant.

Si la tumeur enflammée ne se résout pas bientôt après l'usage des remèdes évacuans , il faut y appliquer des cataplasmes ; & il ne faut point différer trop long temps l'ouverture , si l'on veut prévenir une longue exulcération.

Eclampsie.

Les femmes en couche sont d'autant plus sujettes à des mouvemens épileptiques , que ce sont les parties les plus irritables & les plus sensibles de leur corps qui se trouvent affectées.

Les passions de l'ame sont communément les causes occasionelles de cette affection.

Le lait en est également altéré ; mais il paroît que cette altération n'est qu'une suite de la maladie. J'ai observé un cas , où le lait s'étoit détourné du sein à la suite d'une frayeur , & où ce qui restoit , rendoit une odeur fétide & désagréable , & avoit une couleur jaunâtre. Il conserva cette qualité long-temps après que les spasmes eurent cessé.

Cette maladie prouve évidemment , combien il est nécessaire de borner l'idée de la *fièvre puerpérale* proprement dite , à la fièvre accompagnée de douleurs constantes dans les intestins.

J'ai souvent observé dans l'*Eclampsie* , une forte fièvre , & j'ai quelquefois été obligé de saigner jusqu'à cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures : mais la marche de cette maladie est toute différente de celle de la *fièvre puerpérale* dont nous avons parlé ci-devant.

Dans le traitement des mouvemens épileptiques , il s'agit principalement de diminuer l'éréthisme par des remèdes délayants & émollients ; & de favoriser la sueur.

Sous ce point de vue les saignées peuvent , suivant les circonstances , être fort utiles. On combine les remèdes tempérants avec les narcotiques ; & afin de prévenir les métastases , on tâche d'évacuer le peu de lait corrompu qui reste dans le sein , par le moyen des émollients & par la succion. On cherche en général à détruire toutes les causes irritantes. Les vers sont la cause la plus ordinaire des convulsions.



C H O I X

E T

APPLICATION PRÉCISE
DES REMÈDES.

ON me feroit tort , si l'on croyoit que je regarde comme inutiles ou comme inefficaces tous les remèdes dont je ne fais point mention dans le Formulaire suivant. Je n'y rapporte que ceux que je connois par ma propre expérience , ou de la vertu desquels je suis convaincu par celle des autres. Peut-être s'en trouvera-t-il dont on pourroit se passer , ou qu'on pourroit remplacer par d'autres avec plus d'avantage. Des expériences ultérieures corrigeront ce qui est maintenant défectueux.

Acide vitriolique.

Cet acide s'oppose à la dissolution putride du sang , & est un des plus forts *antiseptiques*. On le donne par conséquent dans toutes les fièvres

où il y a danger de putridité. Comme il est très-caustique , étant concentré , il faut l'étendre dans une quantité suffisante d'eau. Une drachme d'acide vitriolique suffit pour aciduler deux pintes d'eau. Pour rendre cette boisson plus agréable , on y ajoute quelque syrop , qui soit du goût du malade. Voyez *Mixture acide*. Dans un haut degré de putridité , on peut donner l'acide vitriolique aux adultes , de la maniere que nous venons d'exposer , à la dose d'une drachme par jour. Quant aux enfans , comme il est souvent difficile de leur en faire prendre , on pourra le remplacer par l'*alun*. L'acide vitriolique a très-souvent produit de bons effets dans la gale : sa dose dans ce cas ne doit pas être aussi forte ; une demi-drachme par jour suffit.

AIR FIXE. J'entens par *Air fixe* , ce que quelques Auteurs modernes appellent aussi *Acide aérien* , & qui se dégage de la fermentation , ou bien de la combinaison des alcalis ou des terres avec les acides. Cet air agit d'abord comme antiseptique , soit par son acidité , soit parce qu'il empêche le mouvement interne des parties fluides & susceptibles de fermentation. On peut par conséquent l'employer avec avantage dans les ulcères malins externes. Pour cet effet , on en fait remplir des bouteilles chez un Brasseur , en les tenant quelque temps sur la chaudiere , pendant que le liquide y fermente , & en les bouchant ensuite ; ou bien en mettant dans un vase , de l'*acide vitriolique* étendu & de la *craie* , & en présentant la partie affectée à la vapeur , qui monte

monte pendant l'effervescence. Intérieurement on ne l'emploie que de deux manieres. On le donne mêlé avec de l'eau : & cette eau , ainsi imprégnée d'air fixe , ne differe de l'eau de *Selter* , qu'en ce que cette derniere contient de plus quelques parties salines. Une telle eau produit certainement de très-bons effets dans les suppurations internes. La seconde maniere de s'en servir consiste à faire prendre au malade quelque sel alcali , ou quelque terre avec un acide , de maniere que l'air fixe se dégage de la combinaison de ces substances dans l'estomac même , & qu'il y soit absorbé. En voici le procédé :

℞. Sel de tartre purifié *deux drachmes* ; faites dissoudre dans *douze onces* d'eau distillée ; signez N°. 1. Calculez ensuite la quantité d'acide vitriolique qui est nécessaire pour saturer ces deux drachmes de sel alcali. Cette quantité trouvée , mêlez-la également avec douze onces d'eau , & signez N°. 2. On fait prendre ensuite une demitasse du N°. 1. & immédiatement après une égale quantité du N°. 2. : & l'on répète cette dose chaque heure ou de deux en deux heures.

Pris de cette maniere , l'air fixe qui se dégage de ces substances , produit les effets suivans :

1°. Dans la *phthisie pituiteuse* , il est d'une si grande efficacité , que souvent seul il en opere la guérison : vraisemblablement , parce qu'il corrige les humeurs , & qu'il redonne en même temps aux poumons le *ton* qu'ils avoient perdu.

2°. Dans les douleurs du *calcul* , il agit comme anodyn , vraisemblablement en s'opposant à la

formation de la pituite , qui est souvent la cause occasionnelle de cette maladie. Je n'ai point vu , d'après mes expériences , qu'il possède la vertu lithotriptique. S'il a quelquefois favorisé l'excrétion du calcul & du gravier , on doit plutôt regarder cet effet comme une suite de la vertu qu'il a d'augmenter le ton des parties.

3°. Il possède la vertu de provoquer des *hémorrhagies* : c'est pour cela qu'on doit être circonspect dans son usage chez les phthifiques , & l'abandonner dès qu'il excite des resserremens dans la poitrine ; autrement on risqueroit d'occasionner une *hémoptysie*. Mais on peut au contraire l'employer avec succès , toutes les fois qu'on veut favoriser des hémorrhagies , telles que les *regles* & les *hémorrhoides* , & qu'on y observe d'ailleurs des efforts de la part de la Nature. Son efficacité paroît sur-tout , lorsqu'on veut décider un flux hémorrhoidal , en l'introduisant dans les intestins en forme de lavement. Mais si c'est le flux menstruel qu'on se propose de décider , & qu'on doive sur-tout prévenir le flux hémorrhoidal : il ne faut point alors l'introduire dans les intestins , mais le faire passer plutôt dans l'estomac de la manière que nous avons déjà indiquée , en faisant dissoudre , conjointement avec le sel alcali , un peu de la masse des *pilules balsamiques*. Je dois cependant avouer qu'en général il ne m'a pas beaucoup réussi pour le rétablissement du flux menstruel.

4°. Il corrige les humeurs âcres & rances de l'estomac. On s'en sert par conséquent avec avan-

tage dans l'ardeur d'estomac ou *soda*, en le donnant de la manière suivante :

℞. Crème de tartre *deux scrupules* ; magnésie de sel commun *un scrupule* ; mêlez , faites une poudre , & divisez en quatre paquets. On en prendra un de deux en deux heures.

C'est aussi sur quoi paroît être fondée la vertu de l'*antiémétique* connu de *Riviere* (9). Comme on y mêle du sel d'absinthe avec du suc de citron , & qu'on le fait prendre pendant l'effervescence de ces deux substances , il est vraisemblable qu'il n'agit qu'en adoucissant les humeurs âcres & irritantes , & en les évacuant.

5°. Enfin , l'air fixe est employé quelquefois avec succès dans la *paralyfie*. J'ai guéri , il n'y a pas long-temps , une paralytique qui ne pouvoit se tenir debout , ni marcher , en lui administrant uniquement l'air fixe de la manière que je viens d'indiquer.

ALOÉS. C'est un *purgatif* drastique , & à cause de son amertume un bon *anthelminthique*. Comme il est très-irritant & résolutif en même

(9) Cet antiémétique , selon *Riviere* (Prax. med. L. ix. c. vii. p. 284.) se fait d'un scrupule de sel d'absinthe délayé dans une cuillère de suc de citron. Quelques-uns y ajoutent l'eau de menthe : & l'on sait qu'*Hippocrate* attribuoit à la menthe une vertu antiémétique (L. 2. de diet. S. xxvi.) Pour ce qui est du sel d'absinthe , si la vertu de ce remède ne dépend que de l'air fixe , comme le pense M. *Selle* : on peut conclure que tout sel lixiviel est propre à cet usage , pourvu qu'on le prenne dans l'acte même de son effervescence avec un acide.

temps , on l'emploie avec avantage dans les obstructions des viscères du bas-ventre. Il provoque de plus les hémorrhagies : mais il échauffe aussi facilement ; & l'on ne doit par conséquent l'employer que chez les personnes d'une constitution pituiteuse , & dans les *maladies cachectiques*. C'est par la même raison qu'il faut être circonspect dans la dose , & n'en donner guere que *dix grains* à la fois. On doit s'abstenir de son usage , toutes les fois qu'on a à craindre des congestions de sang dans la matrice , ou dans les vaisseaux hémorrhoidaux. Voyez *Pilules balsamiques*. A raison de sa vertu résolutive , l'aloès entre encore dans la composition des *collyres* résolutifs. Voyez *Eau ophthalmique* résolutive.

ALUN. C'est un remède astringent & antiseptique. On l'emploie dans les *coliques* continuelles qui dépendent du relâchement des intestins ; comme aussi dans l'*incontinence d'urine* , dans les *fièvres putrides* , & particulièrement dans la *petite-vérole putride* des enfans , à cause de la facilité qu'on a de le leur faire prendre. On en dissout quelques grains dans un liquide , qu'on donne à l'enfant par petites cuillerées. On peut successivement en augmenter la dose jusqu'à dix ou douze grains , & même jusqu'à un scrupule par jour. Dans les coliques & dans l'incontinence d'urine , on peut la porter successivement jusqu'à une drachme par jour , sans en craindre aucun inconvénient.

ARSENIC. Ce remède a été long-temps banni de la matière médicale , malgré les expériences

qu'on avoit de ses bons effets : mais depuis qu'on se fert sans crainte des sels mercuriels caustiques , l'arsenic ne devoit pas être rejeté par la seule raison qu'il est corrosif. J'en ai vu de bons effets manifestes dans une affection carcinomateuse : & dans une maladie si opiniâtre , on peut aussi avoir recours à des remèdes extraordinaires. La formule de *Le Febure* , que j'ai suivie , est celle-ci.

℞. Arsenic blanc *deux grains* , sucre blanc *une drachme* ; mêlez exactement & dissolvez dans *deux livres* d'eau distillée.

On en fait prendre d'abord une pleine cuillère tous les matins à jeun avec du lait pendant huit jours : on peut ensuite répéter la même dose deux ou trois fois par jour. Extérieurement on emploie cette dissolution , telle qu'elle est. Les Anciens se servoient souvent dans les maladies dépendantes d'une lymphe corrompue , de la *sandaraque minérale* , qui n'est autre chose que l'arsenic combiné avec le soufre.

BAIES DE GENIEVRE. Les baies de genievre ont une vertu fort approchante de celle de la *térébenthine*. On peut par conséquent les donner en infusion , comme diurétiques , dans les *hydropisies avec relâchement*. Voyez *Especies dépuratives*.

BEURE D'ANTIMOINE. C'est la dissolution du *régule d'Antimoine* dans l'*acide marin*. Il est extrêmement caustique : mais il possède en même temps une vertu résolutive & atténuante très-forte. Ainsi on peut l'employer avec avantage dans les *taches de la cornée* & dans les *staphy-*

lômes, après avoir tenté les autres remèdes inutilement. On doit l'appliquer avec précaution : on y trempe l'extrémité de la barbe d'une plume ; avec laquelle on touche légèrement l'endroit affecté. Les larmes excitées par cette irritation , servent à délayer suffisamment le remède & à en prévenir les inconvéniens.

BOIS DE CAMPÊCHE. D'après de nouvelles expériences , ce bois possède une vertu astringente & adoucissante : & diffère des autres remèdes qui lui sont analogues , en ce qu'il n'est ni irritant ni échauffant.

BOIS DE GAYAC. On l'appelle aussi *bois-saint* (*lignum sanctum*). Ce sont à la vérité deux bois différens dans l'Histoire Naturelle : mais cette distinction devient inutile pour le Médecin , qui est obligé de s'en rapporter à l'Apothicaire. Le véritable bois de gayac , est plus pesant & plus résineux que le bois-saint. C'est un très-bon résolutif, dont les Indiens se servent pour la guérison de la *vérole*. Chez nous on l'emploie en décoction avec avantage , lorsque le virus vérolique est déjà fort enraciné , & sur-tout dans les douleurs vénériennes des membres. Comme l'usage fréquent des tisanes affoiblit l'estomac , la meilleure manière de l'administrer seroit d'en faire bouillir quatre onces dans deux pintes d'eau , jusques à la réduction de moitié , & d'en faire prendre à chaud quelques onces matin & soir. De cette manière on favorise en même temps la transpiration : car il paroît que ce remède ne produit les bons effets qu'on lui attribue dans les

Pays chauds, que parce qu'il détermine la chaleur du côté de la peau. De plus, il est certain qu'il agit facilement par les selles, toutes les fois que la transpiration n'a pas lieu : & cet effet ne doit pas être aussi salutaire que celui de la transpiration. Au reste, on doit, à raison de sa vertu très-irritante, être circonspect dans son usage, chez les personnes d'un tempérament sec & irritable.

BOIS DE GENIEVRE. C'est un remède dépuratif & diurétique. Voyez *Especies dépuratives.*

BOIS DE QUASSIA. Ce bois agit comme antiseptique, résolutif & fortifiant. On l'a par conséquent employé avec succès dans les *fièvres putrides*, & dans les *maladies arthritiques* : parce qu'il résout les humeurs en même temps qu'il fortifie le système nerveux & qu'il n'empêche aucune excrétion. La meilleure manière de s'en servir est de le donner en infusion. On en fait bouillir quelques drachmes dans une livre d'eau ; & l'on en donne une cuillère & même une demi-tasse toutes les heures.

BON-HENRI. La plante récente est employée avec beaucoup d'avantage extérieurement dans les exanthèmes, & leur procure une bonne suppuration.

BOULES DE MARS. On dissout le *fer* dans l'*acide tartareux* ; on concentre cette dissolution & on en forme ensuite des boules du poids d'une demi jusqu'à une once, dont on se sert pour imprégner les bains froids de parties de fer. Pour cet effet, on dissout quelques drachmes de ces

boules dans l'eau chaude, & l'on jete cette dissolution dans le bain.

BUSSEROLE ou *RAISIN D'OURS*. Cette plante, prise à la dose d'une demi-drachme par jour, a produit de bons effets dans le *calcul*.

CAMPBRE. Le *camphre* s'oppose à la putridité, possède une vertu résolutive, & agit beaucoup sur l'organe de la peau. Il est par conséquent très-avantageux dans toutes les *fièvres*, où l'on a à craindre la *putridité*, & dans lesquelles cependant on a en même temps à résoudre des stases inflammatoires, & à favoriser la transpiration. La meilleure maniere de l'administrer dans ce cas, est de le donner trituré avec du sucre, à la dose d'un jusqu'à quatre grains de deux en deux heures. Cependant il a cela de particulier, que certains estomacs ne peuvent le supporter; ce qu'on doit observer dans son usage. On ne doit pas non plus l'employer toutes les fois qu'on se propose de favoriser la sécrétion des urines, par la raison qu'il diminue cette sécrétion. C'est par cette même raison, qu'il est encore employé très-avantageusement dans les cas où l'on a pris des diurétiques un peu trop actifs, ou que l'usage des *cantharides* a occasionné quelque *difficulté d'uriner*. On le donne alors dans des émulsions. Souvent il rend inhabiles à la génération ceux qui en font un usage immodéré: ce qui vient peut-être de la vertu même qu'il a d'empêcher si fortement les congestions des humeurs vers les parties génitales. Chez les *mélancholiques*, il agit souvent comme spécifique, si on l'administre

nistre à des doses augmentées successivement jusqu'à une demi-once par jour : cependant il n'est pas facile de décider si dans ce cas il agit immédiatement sur les nerfs , ou si son action dépend de ce qu'il dissipe des obstructions opiniâtres.

CANTHARIDES. Les cantharides , appliquées extérieurement , ont une vertu résolutive & dérivative. Voyez *Emplâtre vésicatoire*. Prises intérieurement , c'est un diurétique violent , qu'on n'emploie que dans les *gonorrhées simples* opiniâtres , & dans l'*incontinence d'urine* dépendante de relâchement. Voyez *Teinture de cantharides*. Leur action sur les voies urinaires est telle , qu'à la dose d'un grain , elles peuvent occasioner les *stranguries* les plus fortes & le *pissement de sang*. Le *camphre* dans ce cas est leur véritable antidote : non seulement il détruit leur action , mais encore il la prévient. On peut encore se servir des cantharides à titre de remède résolutif. Je les ai quelquefois employées avec succès dans les *tumeurs blanches des articulations*.

CASTOREUM. C'est un remède antihystérique ; & il agit souvent par sa seule odeur. On s'en sert à la dose de dix à vingt grains toutes les fois qu'on n'a point d'indication pour d'autres remèdes , tels , par exemple , que l'*opium* & l'*assafétida* ; ou qu'on a lieu de craindre que l'*opium* ne produise des obstructions.

CENTAURÉE (PETITE) C'est une plante amère , qui possède une vertu résolutive & fortifiante. On se sert de son extrait , tiré de ses

sommités fleuries. Voyez *Extrait de petite centaurée*.

CIGUË. On entend par ce mot , non la ciguë proprement dite *cicuta virosa* , mais le *conium maculatum* de Linné : c'est à quoi on doit faire attention. On a beaucoup vanté la ciguë pour le *cancer* , pour les *indurations scrofuleuses* & pour les *obstructions* : & il n'est pas douteux qu'on n'en ait quelquefois éprouvé de bons effets , quoiqu'on l'ait employée le plus souvent sans succès. Ce seroit un avantage pour la Médecine , si l'on pouvoit déterminer les cas où la ciguë peut être efficace. La maniere de l'administrer la plus convenable , est de la donner en pilules , composées de la plante récente pulvérisée , & de son extrait par parties égales. On peut commencer par un jusqu'à deux grains , & en augmenter successivement la dose. Je l'ai employée de cette maniere jusqu'à la dose de cent grains par jour , sans aucun inconvénient ; & j'en ai vu quelquefois de bons effets. Elle paroît cependant affecter le système nerveux ; & occasionne souvent des vertiges opiniâtres , qu'on doit tâcher de dissiper par l'usage soutenu des acides végétaux. Elle produit aussi quelquefois au visage & sur la tumeur des parties affectées , des pustules érysipélateuses : mais je ne puis assurer si l'on doit regarder ces pustules comme une éruption dépendante de l'acrimonie scrofuleuse & maligne , qui existe déjà dans le corps , & occasionnée par l'usage de la ciguë , ou si elles sont le produit de la ciguë même ; du moins je n'ai pas encore

assez d'expériences sur cette matière.

CLOPORTES. Ils sont légèrement diurétiques ; & on les emploie à la dose de *dix grains* toutes les fois qu'on se propose de provoquer les urines sans beaucoup irriter.

COCHLEARIA. Il tient le premier rang parmi les plantes *antiscorbutiques*. Celui de *Groenland* est préférable au *cochlearia* ordinaire : mais on doit se servir de la plante récente. Voyez *Conserve antiscorbutique*.

CONSERVE ANTISCORBUTIQUE.
℞. *Cochlearia* de *Groenland* récent , cresson de fontaine , trefle d'eau , de chaque *parties égales*, sucre blanc *q. S.* ; mêlez , faites une conserve.

On peut se servir avec avantage de cette conserve pendant l'hiver , dans une disposition *scorbutique* des humeurs.

CRÈME DE TARTRE. C'est un très bon laxatif dans le cas de saburre putride-bilieuse. La meilleure manière de s'en servir , est de la donner dans la boisson ordinaire.

On en fait bouillir dans un pot de terre *deux onces* avec *une pinte & demie* d'eau , on la décante , & l'on y ajoute du miel ou du sucre.

La crème de tartre dépouillée par des préparations chymiques de tout son alcali , & mêlée ensuite avec du miel , ou mieux encore avec la manne , fournit un syrop qu'on peut conserver , & qui est un excellent laxatif antiphlogistique.

DISSOLUTION DE MYRRHE. Voyez *Myrrhe*.

EAU D'ARQUEBUSADE DE THEDEN. ℞. Eau d'oseille , esprit de vin rectifié , de chaque *trois*

livres, sucre blanc *une livre*, esprit de vitriol *dix onces*; mêlez & gardez pour l'usage.

C'est un remède non seulement antiphlogistique, mais encore antiseptique, dont on peut se servir avec succès dans les *ulceres scorbutiques* & dans les *inflammations putrides*.

EAU DE CANELLE avec ou sans vin. Comme la *cannelle* échauffe facilement, on ne doit employer son *eau* qu'extérieurement & dans le cas d'affoiblissmens chroniques considérables. On s'en sert encore pour dissoudre les *extraits amers*, qu'on donne dans les foiblesses particulières de l'estomac & des intestins.

EAU DE FÉNOUIL. Cette eau est un bon véhicule des remèdes antispasmodiques, à raison de la vertu qu'elle possède de chasser en même temps les vents.

EAU DE FLEURS DE CAMOMILLE avec ou sans vin. L'eau de fleurs de camomille sans vin, est le meilleur véhicule de toutes les mixtures rafraîchissantes & antispasmodiques. Celle avec le vin, donnée par cuillerée toutes les heures, est quelquefois employée avec avantage dans les *spasmes* qui dépendent de *foiblesse*. On pourroit encore s'en servir pour dissoudre le *nitre* & le donner sous cette forme, dans les cas où il y a à la fois foiblesse, orgasme des humeurs & spasme.

EAU DE FLEURS DE SUREAU. C'est le meilleur véhicule pour la composition des mixtures sudorifiques.

EAU DE MENTHE avec ou sans vin. Cette

eau possède à-peu-près la même vertu que l'eau de *Camomille* : mais comme il y a des malades qui ont de l'aversion pour l'une ou pour l'autre , j'ai cru devoir les rapporter toutes deux. L'eau de *menthe* est beaucoup plus active lorsqu'elle est préparée avec la *menthe poivrée*.

EAU OPHTHALMIQUE FORTIFIANTE.

℞. Eau de camomille sans vin *huit onces* , extrait de Saturne , esprit de vin camphré , de chaque *deux drachmes* , vitriol blanc *une drachme* ; mêlez & gardez pour l'usage.

On emploie cette eau avec beaucoup d'avantage dans l'*épiphore* & dans la *lippitude*.

EAU OPHTHALMIQUE RÉSOLUTIVE.

℞. Eau de camomille sans vin , *six onces* , vin émétique *deux onces* , essence d'aloès , dissolution de myrrhe , de chaque *deux drachmes* ; mêlez & gardez pour l'usage.

Cette eau est très-utile dans les *taches de la cornée* & dans les *staphylômes*. On en laisse tomber quelques gouttes dans l'œil , ce qu'on répète plusieurs fois par jour : & si elle irrite trop dans le commencement , on peut l'étendre dans une plus grande quantité d'eau.

EAU PHAGÉDÉNIQUE. Suivant la formule ordinaire , on prépare cette eau avec le *sublimé* & l'eau de *chaux* : mais comme cette dernière eau varie beaucoup dans son degré d'activité , & que souvent elle est vieille & sans force , on fait mieux d'étendre la *dissolution de mercure dans l'acide nitreux* (dont nous parlerons dans la suite) avec quantité suffisante d'eau dis-

tillée, & de l'employer pour mondifier des *ulceres malins*.

ÉCAILLES D'HUITRES PRÉPARÉES. Elles sont absorbantes. On peut les employer au défaut d'*yeux d'écrevisses*; ou lorsqu'on a quelque raison de s'abstenir de la *magnésie du sel commun*, qui est d'ailleurs préférable. On ne les emploie guere seules; mais on les mêle avec d'autres remèdes, tels que la *rhubarbe*, & on les donne avec avantage dans les aigres des premières voies. Elles fournissent encore un bon remède tempérant, quand on les sature de quelque acide végétal. Voyez *Mixture rafraîchissante*.

ECORCE DE CANELLE. On emploie l'eau distillée de cette écorce. Voyez *Eau de Cannelle*. L'*huile de canelle* est trop échauffante: ainsi, on doit se contenter de l'eau, d'autant plus qu'elle contient toujours une partie de cette huile.

ECORCE DE CASCARILLE. La *Cascarille* diffère du *Quinquina* en ce qu'elle est moins astringente & un peu plus échauffante. Ainsi je la préfère au quinquina dans les *fièvres continues malignes* & dans les *dysenteries*, par la raison qu'elle s'oppose moins aux évacuations, en même temps qu'elle pousse par la sueur. Aussi, doit-on, à cause de sa vertu échauffante, la donner à moindre dose que le quinquina.

ECORCE DE QUINQUINA. Les principales vertus du *Quinquina* sont de s'opposer à la putridité, & de fortifier le système nerveux. On l'emploie par conséquent dans les *fièvres putrides, malignes*, & dans les *fièvres intermittentes*,

dans la *phthisie pituiteuse*, & dans tous les cas d'affoiblissement.

Dans les fièvres putrides, on ne doit l'administrer que dans le temps de la rémission, & il ne faut donner que son infusion aqueuse, qu'on fait prendre à cuillerée toutes les heures : autrement il pourroit empêcher les évacuations critiques, & occasioner dès lors des métastases fâcheuses. Dans les fièvres nerveuses, il faut le mêler avec les sudorifiques : on peut pour cet effet mêler son infusion avec la *mixture diaphorétique* par parties égales. En général, dans les fièvres continues, on ne le donne que lorsqu'on a lieu de présumer que le système nerveux est intéressé. Dans les intermittentes, on le donne en substance pendant les intervalles libres, après avoir purgé convenablement. Dans les fièvres quartes, où l'on a de plus à craindre des obstructions, on doit d'abord l'administrer mêlé avec le *sel ammoniac*. On peut faire prendre au malade de deux en deux heures *un scrupule* de *quinquina* avec *dix grains* de *sel ammoniac*. S'il n'occasionne ni constipation ni diarrhée, on peut abandonner ce sel & augmenter la dose du quinquina. Dans les intermittentes malignes, il faut le donner dès le premier intervalle libre, à la dose d'une *drachme* toutes les heures. On fait que dans les fièvres intermittentes il y a souvent des rechutes occasionnées par des causes légères ; & que ces rechutes dans les *fièvres tierces*, tant *simples* que *doubles*, arrivent sur tout après le *septième jour*, comme dans les quotidiennes ou

quartes après le *quatorzieme*. On peut , d'après des observations pratiques , prévenir ces rechutes de cette maniere : favoir , en administrant de nouveau le quinquina le septieme jour après la cessation d'une fièvre tierce , & le quatorzieme après celle d'une quarte ou d'une quotidienne ; & en le continuant encore pendant huit jours dans l'un & l'autre cas.

Le quinquina est également très-avantageux dans la *phthisie pituiteuse* , pourvu qu'on le donne , comme dans toutes les autres fièvres , dans le temps de la rémission , & en commençant par son infusion.

On l'emploie de même avec succès dans toutes les débilités chroniques du système nerveux ; quoiqu'on doive toujours y employer en même temps d'autres remèdes.

Dans les *ulceres externes* , qui ne suppurent pas convenablement faute de forces , comme aussi dans la *gangrene* , le quinquina , donné en substance à la dose de quelques onces par jour , produit de très-bons effets. On peut même l'employer extérieurement avec avantage ; & en cas de *gangrene* , le mêler avec le *sel ammoniac* , en faire une bouillie claire avec du *vinaigre* , & l'appliquer sur les parties gangrenées.

ECORCE DE SIMAROUNBA. Cette écorce a beaucoup de rapport avec la *cascarille*. On s'en sert avec avantage dans les *diarrhées* affoiblissantes & dans les *dysenteries*. Elle arrête le cours de ventre , & provoque la transpiration. Comme elle n'est pas aussi échauffante que la cascarille ,
on

on peut l'employer dans les cas où cette dernière échaufferoit trop. La meilleure maniere de l'administrer est de la donner en décoction ou en infusion. On en met une demi-once pour huit onces de colature, dont on donne une cuillerée toutes les heures.

ELIXIR ANTISCORBUTIQUE. ℞. Extraits aqueux de trefle d'eau, de petite centaurée, de fumeterre, de chiendent, de chaque *demi once*; dissolvez-les dans *quatre livres* d'eau de fleurs de camomille; ajoutez y esprit de cochlearia *deux onces*, huile de vitriol concentrée *deux drachmes*.

C'est un fort bon remede dans la foiblesse & dans les obstructions des viscères du bas-ventre, & dans une disposition scorbutique des humeurs. On peut en faire prendre avant & après midi une pleine cuillère.

ELIXIR FORTIFIANT. ℞. Extraits aqueux de quinquina, de cascarille, de grande gentiane, de camomille, de chaque *demi-once*, faites dissoudre dans *quatre livres* d'eau de menthe poivrée sans vin; ajoutez y teinture de mars astringente *quatre onces*.

On se sert de ce remede dans la foiblesse de l'estomac & des intestins, qui vient à la suite des fièvres aiguës, ou d'autres causes énervantes; la dose est de quelques cuillerées par jour.

ELIXIR RÉSOLUTIF. ℞. Sel de tartre purifié *une once*; saturez le avec du vinaigre scillitique; ajoutez y extraits aqueux de fumeterre, de petite centaurée, de trefle d'eau, de grande gen-

riane de chaque *demi-once* , eau de camomille sans vin *quatre livres* , teinture d'antimoine de Jacobi , teinture de mars apéritive de chaque *une once* ; mêlez.

On emploie avec avantage cette mixtion dans les *maladies cachectiques* , & particulièrement dans les *hydropisies* accompagnées d'un grand relâchement & d'obstructions des viscères du bas-ventre : la dose est une demi-cuillère de deux en deux heures.

EMPLATRE AMMONIACAL avec le mercure.

℞. Mercure *trois onces* , baume de soufre simple *une drachme* ; mêlez exactement , & ajoutez peu-à-peu gomme ammoniacque liquéfiée *une livre*.

Cet emplâtre est un excellent résolutif , surtout lorsqu'il s'agit de résoudre des stases de nature *vérolique*.

EMPLATRE de ciguë. ℞. Suc récent de ciguë *seize onces* , poudre de ciguë récente , gomme ammoniacque , vinaigre scillitique , de chaque *huit onces* , cire jaune , huile d'olives , de chaque *quatre onces* ; mêlez.

Cet emplâtre possède également une vertu résolutive , qu'il manifeste sur-tout dans les tumeurs scrofuleuses ; & c'est pour cela qu'on l'emploie avec succès dans les *tumeurs des articulations*.

EMPLATRE résolutif de Schmucker. ℞. Gomme ammoniacque *trois livres* , gomme d'assa-fétida *une livre* , savon de Venise *demi-livre* ; faites dissoudre dans une quantité suffisante de

vinaigre , & réduisez le tout par le moyen d'un feu doux à la consistance d'emplâtre.

On peut se servir de cet emplâtre avec beaucoup d'avantage , quand il est question de stases & de tumeurs qui dépendent de spasmes. Il m'a réussi encore dans les *tumeurs des articulations* occasionnées par des causes externes.

EMPLÂTRE VÉSICATOIRE. R. Cire jaune *dix onces* , térébenthine de Venise , huile d'olives , de chaque *trois onces* , poudre de cantharides *huit onces* ; mêlez.

Dans le cas d'un grand éréthisme , on fait bien de malaxer cet emplâtre avec un peu de camphre avant de l'appliquer. Par-là on prévient la strangurie , qu'il pourroit très-bien occasionner.

EMPLÂTRE VÉSICATOIRE PERPÉTUEL. R. Poudre de cantharides *une once & demie* , poudre de gomme d'euphorbe *une once* , poudre de gomme de mastic , térébenthine de Venise , de chaque *quatre onces* ; mêlez.

On peut employer cet emplâtre comme *rubéfiant*. Il est excellent pour les *fluxions* , & particulièrement pour les *maladies des yeux* ; surtout si avant de s'en servir on le malaxe avec du camphre. Il est également très-propre à entretenir la suppuration des parties où l'on a appliqué des vésicatoires.

EPONGE MARINE. On prétend que l'éponge calcinée , donnée à la dose de *dix jusqu'à vingt grains* , est très-efficace dans les *goîtres*.

ESPECES POUR CATAPLASME. R. Mauve , guimauve , de chaque *trois onces* , fleurs de ca-

momille commune , fleurs de mélilot , fleurs de sureau , de chaque *deux onces* , racine de guimauve *quatre onces* , semence de fenu-grec *dix onces* , semence de lin *une livre* ; mêlez , faites une poudre.

Cette poudre cuite dans du lait à la consistance d'une bouillie , fournit le cataplasme le plus efficace tant pour résoudre les *inflammations commençantes* , que pour amener les *abcès* à maturité.

ESPECES DÉPURATIVES. *℞.* Bois de genievre , racines de chiendent , de pissenlit , de chicorée , de chaque *quatre onces* , racine de polygala de Virginie , semences de fenouil & de persil , baies de genievre , de chaque *demi-once* ; mêlez , faites des especes pour tisane.

Une once de ce mélange suffit pour chaque pinte d'eau. On se sert sur-tout de ce remede depuratif dans les cas où le *bois de gayac* seroit trop irritant , & la *salsepareille* trop chere.

ESPECES PECTORALES ADOUCISSANTES. *℞.* Mauve , tussilage , racine de guimauve , racine de reglisse , de chaque *quatre onces* , semence d'anis étoilé *demi-once* ; mêlez , faites des especes qu'on prendra en guise de thé.

Elles conviennent aux *phthifiques* , qui ne peuvent souffrir aucune irritation , & qui sont cependant bien-aises de prendre le matin leur thé. Mais si l'on a en même temps des obstructions à combattre , sur-tout chez les personnes d'un tempérament pituiteux , il faut se servir du *thé* suivant,

ESPECES PECTORALES RÉSOLUTIVES.

℞. Fleurs de camomille commune quatre onces, fleurs d'arnica, millefeuille, racine de reglisse, de chaque deux onces, semences d'anis étoilé une drachme; mêlez, faites des especes qu'on prendra en guise de thé.

ESPRIT DE CORNE DE CERF. C'est un très-bon sudorifique; la dose est de dix jusqu'à vingt gouttes quand on l'administre seul. Voyez *Mixture diaphorétique*.

ESPRIT DE MINDERERUS. C'est l'alcali volatil combiné jusqu'à saturation avec le vinaigre. On doit avoir soin que la saturation s'en fasse convenablement, & que la préparation ne soit pas ancienne; autrement l'alcali volatil s'évapore ordinairement. L'esprit de mindererus est un très-bon diaphorétique: il est difficile d'en déterminer la dose; parce que cela tient au plus ou moins de force de l'alcali & du vinaigre. On le mêle communément avec d'autres remèdes. Voyez *Mixture diaphorétique*.

ESPRIT DE SEL AMMONIAC. C'est l'alcali volatil dégagé du sel ammoniac & dissout dans l'eau, qu'on appelle très improprement esprit.

Comme on ne l'emploie intérieurement que saturé de quelque acide (10), on doit le préparer par quelque alcali, & jamais par l'addition de

(10) Cependant si on l'étend autant qu'il convient dans quelque liqueur, on peut le donner intérieurement avec sécurité, sans même l'avoir combiné avec quelque acide.

la *chaux* : autrement il ne feroit aucune effervescence avec les acides ; en sorte qu'il seroit plus difficile de rencontrer le point de saturation ; il seroit même trop caustique , préparé par la chaux.

ESPRIT DE SOUFRE. L'*acide vitriolique* , dégagé du soufre par la combustion , retient une partie du principe inflammable , & devient par-là extrêmement volatil. On peut par conséquent employer cet *acide* préféablement à l'*acide vitriolique* ordinaire , dans la *gale* & dans les *fièvres putrides* , toutes les fois que les forces & la transpiration sont supprimées , mais que la poitrine n'est point affectée. Voyez *Acide vitriolique*.

ESPRIT DE VIN CAMPHRÉ. ℞. Esprit de vin très-rectifié huit onces ; dans lequel faites dissoudre une once de camphre.

On le mêle avec les remèdes sudorifiques internes. Voyez *Mixture diaphorétique* & *Potion alexipharmaque seconde*.

ESPRIT DE VITRIOL. C'est l'*huile de vitriol* affoiblie d'eau. Voyez *Acide vitriolique*.

ESSENCE D'ALOËS. On peut mêler la dissolution d'*aloès* par l'*esprit de vin* , avec les remèdes mondificatifs des plaies , avec les *eaux ophthalmiques* , & avec les *élixirs résolutifs* & *fortifiants* , toutes les fois que le ventre n'est point suffisamment libre. Voyez *Aloès*.

ESSENCE D'ANGÉLIQUE. Elle appartient à la classe des *alexipharmaques*.

ESSENCE D'ASSA-FÉTIDA. ℞. Gomme

d'assa-fétida deux onces , esprit de vin rectifié une livre ; faites digérer & passez.

On peut donner cette essence jusqu'à la dose d'une drachme dans les accès hystériques. Voyez *Mixture antihystérique* & *gomme d'assa-fétida*.

ESSENCE DE CASTOREUM. Elle appartient également à la classe des remèdes *antihystériques* ; & on peut la donner jusqu'à la dose d'une drachme. Voyez *Castoreum*.

ESSENCE D'ÉCORCES D'ORANGES. On l'emploie comme *carminative*.

ESSENCE DE PINPRENELLE BLANCHE. La racine de *Pinprenelle* possède une vertu légèrement irritante & résolutive : ainsi son essence , mêlée avec les *gargarismes* , est propre à résoudre les *congestions catarrhales* du gosier.

ESSENCE DE VALÉRIANE. Dans les *fièvres putrides* & *malignes* , on peut ajouter cette essence aux *mixtures sudorifiques* , à la dose d'une demi-once par jour. Voyez *Racine de Valériane*.

ETHIOPS ANTIMONIAL. ℞. Mercure purifié une partie , antimoine crud réduit en poudre très-fine deux parties ; mêlez exactement.

Cette préparation mercurielle convient éminemment dans le cas où l'on a besoin d'un remède plus que résolutif , comme dans les *obstructions scrofuleuses* des glandes abdominales. On s'en sert encore avec avantage dans les *gales véroliques* & dans les *gonorrhées*. Dans ce dernier cas , on fait bien de la mêler avec des *cloportes* , afin de décider son action du côté des voies urinaires. La dose pour les adultes est de dix

jusqu'à *quinze grains*. Chez les enfans on peut commencer par quelques grains , & en augmenter successivement la dose selon qu'on le trouve à propos.

EXTRAIT AQUEUX D'ABSINTHE. On emploie cet extrait dans les *maladies vermineuses* & dans les *congestions pituiteuses* des premières voies. On peut le donner à la dose de *demi-drachme* jusqu'à *une drachme*, dissous dans l'eau de *camomille*.

EXTRAIT AQUEUX DE BOIS DE CAM-PÊCHE. C'est un remède à la fois altringent & un peu lénitif. Ainsi l'on peut s'en servir avec avantage dans les *cours de ventre* de longue durée , qu'on n'ose arrêter tout-à coup : la dose est de *dix* jusqu'à *quarante grains* par jour.

EXTRAIT AQUEUX DE CASCARILLE. Voyez *Ecorce de Cascarille*. On donne cet extrait mêlé avec quelque poudre tempérante , ou dissous dans quelque liquide , toutes les fois qu'on se propose de fortifier , sans resserrer. On peut commencer par *quelques grains* donnés de deux en deux heures , & augmenter successivement la dose , selon le besoin , jusqu'à *une demi-drachme* par jour donnée à différentes reprises. Voyez *Elixir fortifiant*.

EXTRAIT AQUEUX DE CHIENDENT. C'est un remède dépuratif. Voyez *Elixir antiscorbutique*.

EXTRAIT AQUEUX DE FLEURS DE CAMOMILLE. Comme la *Camomille* a une action spécifique sur le système nerveux , on donne avec
avantage

avantage son extrait dans les cas où l'on ne peut employer le *quinquina*, ou on l'ajoute à d'autres remèdes. Voyez *Elixir fortifiant*.

EXTRAIT aqueux de Fumeterre. Ce remède est un bon résolutif, & il agit aussi à raison de ses parties salines sur les voies urinaires. Voyez *Elixirs antiscorbutique & résolutif*.

EXTRAIT aqueux de grande Gentiane. C'est un amer fortifiant. Voyez *Elixirs résolutif & fortifiant*.

EXTRAIT aqueux d'Hellébore noir. Cet extrait est un très-bon excitant : mais ce sont les racines tendres de la plante, & non point les feuilles qu'il faut employer ; & la préparation doit se faire lentement & à un feu très-doux.

EXTRAIT aqueux de petite Centaurée. Il est à la fois résolutif & légèrement fortifiant. Voyez *Elixirs résolutif & antiscorbutique*.

EXTRAIT aqueux de Quassia. On peut employer cet extrait, lorsqu'il y a défaut d'irritabilité, qu'on ne veut ni arrêter, ni provoquer les excréments, & qu'en même temps le système nerveux est atteint d'une foiblesse particulière. Ses effets salutaires doivent sur-tout avoir lieu dans la disposition aux *douleurs de colique*. On peut le donner dans quelque dissolution, à la dose d'un *scrupule* par jour.

EXTRAIT aqueux de Quinquina. Il est essentiel que cet extrait soit préparé, non par une ébullition précipitée, mais par une longue

infusion , & que sa concentration soit également opérée d'une manière lente.

On s'en sert avec avantage , lorsqu'on n'a pas le temps de donner une quantité suffisante de *quinquina* en substance , ou que le malade refuse de le prendre sous cette dernière forme , comme cela arrive chez les enfans. Comme *une once* de *quinquina* fournit à peine *une drachme* d'extrait , on peut donner ce dernier jusqu'à *une drachme* & plus par jour , partagée en différentes doses.

EXTRAIT de Ciguë. On doit préparer cet extrait avec la *grande ciguë* (*conium maculatum*) , & de manière que ses parties les plus actives ne se dissipent point par une ébullition trop forte. Voyez *Ciguë*.

EXTRAIT de Saturne. On donne ce nom à la dissolution d'une *chaux de plomb* par le *vinaigre* , qui ne diffère du *vinaigre de litharge* ordinaire , que parce qu'elle est plus concentrée.

On délaie cet extrait avec une quantité d'eau plus ou moins grande selon le besoin. On le regarde comme un remède à la fois antiphlogistique , résolutif & fortifiant , & on l'emploie [extérieurement] avec beaucoup d'avantage dans les *tumeurs* un peu enflammées , & dans les *maladies des yeux*.

EXTRAIT de Trefle d'eau. C'est un amer résolutif. Voyez *Elixirs antiscorbutique & résolutif*.

FIEL épais de bœuf. C'est un bon résolutif qu'on peut employer dans l'*ictère* , & en général dans tous les cas où le cours de la bile est supprimé ; la dose est d'*une drachme* par jour.

FLEURS d'Arnica. Elles ont un goût âcre & amer ; prises en guise de thé , elles sont très-résolutives , en sorte qu'on peut les employer avec avantage dans les engorgemens pituiteux & les *obstructions des poudrons*. On les vante aussi pour l'*hémoptisie* , & l'on prétend qu'elles résolvent le sang extravasé. Elles doivent encore produire de très-bons effets dans les *maladies nerveuses* & dans les *fièvres intermittentes* longues. Mais comme elles sont fort âcres , & qu'à plus forte dose , elles peuvent exciter le vomissement , il faut commencer par une infusion légère , par exemple , d'une *drachme* dans une *pinte* d'eau , & en augmenter ensuite la dose selon le besoin. Voyez *Especies pectorales résolutives*.

FLEURS de Camomille commune. La *Camomille* possède une vertu antispasmodique & carminative , & fournit par-là la meilleure décoction qu'on puisse administrer en forme de thé ou en lavement , dans les *spasmes* & dans les *flatuosités*. Donnée en poudre à la dose d'un jusqu'à deux *scrupules* , elle a encore produit de très-bons effets dans les *fièvres intermittentes*. On peut aussi l'employer avec avantage dans les *affections hypochondriaques*. Voyez *Poudre ecphrastique*.

FLEURS de sel ammoniac martiales. Ces *Fleurs* ne sont que le *sel ammoniac* imprégné de parties de *fer*. Elles produisent par-là de très-bons effets dans les obstructions , où l'on veut en même temps fortifier ; comme , par exemple , dans les *fièvres quartes* & dans la *chlorôse*. On

commence par *quelques grains*, & l'on peut en augmenter successivement la dose jusqu'à *un scrupule*, & même jusqu'à *une drachme*. Voyez *Poudre fébrifuge*. Employées intérieurement & extérieurement, & poussées par degrés jusqu'à la dose de *quelques drachmes* par jour, ces fleurs ont été très-efficaces dans les *ulceres carcinomateux*; ce que je suis très-porté à croire, quoique je n'en sois pas assuré par ma propre expérience.

FLEURS de soufre. On donne ce nom au *soufre purifié*. Son usage principal est dans la gale, contre laquelle il paroît agir toujours comme spécifique. Voyez *foie de soufre*. Mêlé avec la *crème de tartre*, on le recommande dans les *affections hémorrhoidales*. La dose est de *dix* jusqu'à *trente grains* différentes fois par jour.

FLEURS de Sureau. Elles sont émollientes & résolatives, & de plus, elles provoquent la sueur, à raison des parties balsamiques qu'elles contiennent. Voyez *Eau de fleurs de sureau*.

FOIE de soufre. C'est la combinaison du *soufre* avec un *alkali fixe*, faite par la voie sèche. Le soufre acquiert par cette combinaison plus de volatilité & de pénétrabilité, & il agit sous cette forme d'une manière extrêmement efficace dans les *gales* enracinées. On en dissout *une drachme* dans l'eau, & on donne de cette dissolution une pleine cuillère toutes les heures. On peut en augmenter successivement la dose jusqu'à *une demi-once* par jour, pourvu qu'il n'excite point de vomissement. On peut encore en faire un *bain*

sulfureux artificiel, en ajoutant *une once* de foie de soufre dans un bain ordinaire. Mais on doit faire en sorte que la préparation de ce remède soit toujours récente ; parce que le soufre, à raison de sa grande volatilité, se dissipe aisément, & qu'il ne reste alors que l'*alkali* à nud, qui dans une acrimonie galeuse du sang, seroit plutôt nuisible qu'utile. Le foie de soufre est encore un très-bon remède, quand on a eu l'imprudence d'avaler des *poisons corrosifs*, tels que l'*arsenic* & le *sublimé* ; parce qu'il dénature ces substances en se combinant avec elles. L'*arsenic*, comme on fait, perd en s'unissant au soufre, sa qualité corrosive, & le *sublimé* se décompose par l'*alkali*.

GARGARISME astringent. ℞. Eau de fontaine *dix onces*, essence de pimprenelle blanche *demi-once*, alun crud *deux drachmes* ; mêlez.

C'est le meilleur gargarisme qu'on puisse employer quand la *luette* est tombée à cause de son relâchement.

GARGARISME résolutif. ℞. Oxymel simple *deux onces*, nitre purifié *demi-once*, essence de pimprenelle blanche *deux drachmes*, eau de fleurs de sureau *dix onces* ; mêlez.

GOMME ammoniacque. C'est un très-bon résolutif, & il favorise l'expectoration dans les *affections des poumons*. Voyez *Syrop pectoral résolutif*. On peut donner cette gomme seule à la dose de *deux drachmes* par jour ; mais on fait toujours bien de ne la donner que dissoute. Lorsqu'on peut employer des sels, le *sel am-*

moniac est très-propre à favoriser sa dissolution dans des menstrues aqueux. On peut encore la dissoudre par l'*oxymel*.

GOMME arabe. C'est une espece de mucilage épaissi doux , dont on se sert par conséquent dans une trop grande irritation des intestins , comme dans les *diarrhées* longues , en la faisant prendre soit en potion , soit en lavement. Elle sert encore de *dissolvant au mercure*. Voyez *Mercuré gommeux*.

GOMME d'Assa-fœtida. C'est à la fois un excellent résolutif & un antispasmodique. On l'emploie avec succès dans les *affections hypochondriques & hystériques* , qui sont accompagnées d'obstruction des viscères abdominaux. Voyez *Pilules antihystériques*. Cette gomme d'ailleurs se dissout complètement dans l'eau. On peut la donner jusqu'à la dose de *deux drachmes* par jour. Employée extérieurement , elle est également très-efficace pour résoudre les *tumeurs*. Voyez *Emplâtre résolutif de Schmucker*.

GOMME d'Euphorbe. C'est un remède âcre & irritant , qu'on ne doit employer qu'extérieurement comme *épispastique*. Voyez *Emplâtre vésicatoire perpétuel*.

GOMME de Galbanum. Elle ressemble beaucoup par sa vertu à la *gomme ammoniacque* , si ce n'est qu'elle est en même temps un peu antispasmodique , & qu'elle est par-là préférable dans les *affections hypochondriques & hystériques*. Voyez *Pilules antihystériques*.

GOMME de Gayac native. Elle est composée

de parties résineuses & gommeuses , a une certaine âcreté , & est un très-bon résolutif dans les *affections rhumatismales*. Elle provoque en même temps les excrétions , & à une dose un peu plus forte elle agit par les selles. On peut la donner selon le besoin jusqu'à la dose d'une *drachme* par jour. On la dissout facilement dans l'eau à l'aide du *sél ammoniac*. On peut d'ailleurs l'administrer en pilules. Voyez *Pilules résolatives*. Chez les personnes d'un tempérament sec & irrité , on fait mieux d'employer l'*extrait aqueux*. Voyez *Bois de Gayac*.

GOMME-GUTTE. C'est un violent drastique qu'on n'emploie que dans les *hydropisies* & dans les *ténia*. Dans le premier cas , on la donne communément mêlée avec d'autres remèdes. Voyez *Pilules antihydriques* (11). Dans celui de *ténia* , on peut en donner jusqu'à *trente grains* par jour partagés en trois doses. Voyez l'*article du ténia*.

GOMME de Myrrhe. On s'en sert fréquemment dans les *suppurations internes* ; mais l'usage d'un tel remède balsamique , demande la plus grande circonspection. Il peut occasioner une inflammation quand on y a la moindre disposition. Dans la *phthisie pituiteuse* on se contente communément d'autres remèdes , quoiqu'on puisse employer cette gomme à la dose de *dix à vingt grains* par jour , mêlés avec le *quinquina*.

(11) Ce sont les *pilules hydragogues de Janin*.

Employée extérieurement , elle est déterfivè & antifeptique. Voyez *Dissolution de myrrhe*.

HUILE animale de Dippel. Si l'on foumet l'huile fétide de *corne de cerf* à une douce distillation , on obtient d'abord un peu d'esprit de *corne de cerf*, & ensuite une huile blanche , extrêmement volatile & pénétrante , qui produit souvent de bons effets dans les maladies nerveuses. On commence par quelques gouttes , & l'on en augmente fucceffivement la dose jufqu'à *trente* ou *quarante*.

HUILE de baies de genievre. Employée à l'extérieur , cette huile est un remede *antiparalytique*. Voyez *Onguent nervin*.

HUILE de baies de laurier distillée. On connoît depuis long-temps l'efficacité des *baies de laurier* contre la gale On peut par conféquent ajouter leur huile aux onguens qu'on emploie pour cette maladie. Voyez *onguent pour la gale*.

HUILE de Camomille distillée. L'*éléofaccharum de camomille* est un bon antispasmodique & carminatif. On l'obtient en faifant tomber quelques gouttes de cette *huile* fur du *fucre* broyé , qu'on mêle ensuite pour l'ordinaire avec d'autres remedes.

HUILE de Fenouil. Mêlée avec du *fucre* broyé , cette huile est un bon carminatif. Voyez *Poudre ecphraëtique*.

HUILE de Girofles. Elle foulage quelquefois les douleurs de dents. On en imbibe un morceau de coton , qu'on introduit dans la cavité de la dent.

HUILE

HUILE de Lin. Cette huile lorsqu'elle est récente , est le meilleur émollient : on peut l'employer dans les lavemens , préféralement à toutes les autres huiles pharmaceutiques.

HUILE de Menthe distillée. Employée extérieurement , cette huile est un bon remède fortifiant. Voyez *Onguent nervin*.

HUILE de Ricin. En Angleterre on l'appelle aussi *Huile de Castor* ; on la connoît encore sous le nom d'*Huile de palma Christi*. C'est des graines de *Ricin* ordinaire qu'on l'exprime. Donnée à la dose de quelques drachmes jusqu'à une once , elle est très-efficace dans la *colique des Plombiers* , & dans l'*asthme* occasioné par les émanations du *plomb* ; par la raison qu'elle lâche le ventre , sans occasioner de nouveaux spasmes en irritant. Mais il faut toujours être assuré qu'elle n'est point exprimée d'autres graines âcres , telles que les *graines de tilli* (*grana tiglicæ*) ; dont quelques gouttes seulement suffisent pour purger assez fortement , & une plus grande dose peut entraîner des suites fâcheuses.

HUILE de Térébenthine. C'est un fort diurétique. Il est rare qu'on l'emploie intérieurement ; cependant dans les cas où l'on doit provoquer les urines , comme dans la *gonorrhée* , si l'on manque d'autres remèdes diurétiques , on peut très-bien les remplacer par quelques gouttes de cette huile , étendues dans une quantité suffisante de liquide. Voyez *Térébenthine de Venise*.

LAUDANUM liquide de Sydenham ℞. *Opium* Thébaïque deux onces , safran oriental une once ,

cannelle & girofles en poudre de chaque *une drachme*, vin d'Espagne *une livre*; faites digérer & passez.

Quoiqu'en employant l'*opium* en substance, on puisse toujours en déterminer la dose avec plus de précision & de sûreté, cette préparation cependant est devenue si commune, qu'il est nécessaire de la connoître. D'après la formule que nous donnons ici, six gouttes de cette préparation doivent contenir un *grain d'opium* environ; & c'est en conséquence qu'on doit se régler pour la dose. On s'en sert particulièrement dans les cas où il y a foiblesse en même temps.

LICHEN CANINUS. Mead l'a beaucoup vanté contre la morsure du chien enragé. Les Anglois le mêlent avec deux parties de *poivre*, & lui donnent pour-lors le nom de *poudre contre la rage* (*pulvis antilyssus*). On ne peut découvrir aucune vertu dans cette *mousse* si l'on vouloit raisonner *à priori*: mais dans une maladie aussi terrible que l'*hydrophobie*, il ne faut point chercher à décider la question *à priori*.

LIMAILLE DE FER. C'est le meilleur fortifiant qu'on puisse employer dans la foiblesse des parties solides, & dans la disposition aux aigreurs des premières voies. La dose est depuis *dix grains* jusqu'à *une drachme* par jour.

LINIMENT ANTISPASMODIQUE. R.
Onguent d'althéa *deux onces*, camphre, laudanum liquide de Sydenham de chaque *une drachme*; mêlez.

Ce liniment est très-efficace dans tous les mou-

vemens spasmodiques des intestins , dont on peut souvent prévenir les inflammations par son usage. On en frote le bas-ventre de quelques drachmes par jour à différentes reprises , & on le couvre ensuite d'une flanelle chaude.

LIQUEUR ANODYNE. Si l'on mêle de l'*esprit de vin* très-rectifié avec de l'*huile de vitriol* concentrée , on obtient un remède qu'Haller a beaucoup vanté pour les accidens nerveux , & qu'on a appelé pour cela *Acide d'Haller*. On le donne différentes fois par jour à la dose de *dix* jusqu'à *vingt gouttes* étendues dans un verre d'eau. Il y a cependant bien des personnes qui ne peuvent le supporter , & qui en éprouvent des vomissemens & des maux d'estomac.

Si l'on distille ce mélange , on obtient une *huile étherée* qu'on appelle *naphthe de vitriol* ou *huile de vin* , & qu'on donne à la dose de quelques gouttes sur un morceau de *sucré*.

Si l'on affoiblit de nouveau cette *naphthe* avec une partie d'*esprit de vin* , on obtient une *liqueur anodyne* qu'on peut employer comme antispasmodique à la dose de *dix* jusqu'à *quinze gouttes*.

Et si enfin on impregne cette *liqueur anodyne* de parties de *fer* , on obtient une *liqueur anodyne martiale* , qui approche pour la vertu des fameuses *gouttes de Bestuchef* (12) , & qu'on donne avec avantage depuis *huit* jusqu'à *dix*

(12) Autrement dites *gouttes d'or du Général de la Motte*.

goutes dans les spasmes qui dépendent de foiblesse d'estomac.

LIQUEUR de corne de cerf succinée. C'est un sel neutre , qui résulte de l'*alkali volatil de la corne de cerf* mêlé jusqu'à saturation avec le *sel acide de succin*. On s'en sert dans les spasmes provenant de causes arthritiques , à la dose de *huit jusqu'à dix gouttes* ; & comme il favorise beaucoup la sueur , on peut encore s'en servir dans les *fièvres malignes*.

LIQUEUR de terre foliée de tartre. On l'obtient de l'*alkali fixe végétal* combiné avec le *vinaigre*. Lorsqu'on épaisit ce mélange , il y reste beaucoup de parties empyreumatiques , qui le rendent échauffant ; & si l'on veut le dépouiller de ces parties huileuses , il se dissipe une bonne partie d'acide , de sorte que l'*alkali* reste dans une saturation imparfaite. Par conséquent on fait mieux de saturer chaque fois la quantité d'*alkali* qu'on veut avec du vinaigre , & de le mêler ainsi avec d'autres remèdes selon le besoin. On est par-là sûr d'obtenir un sel neutre plus parfait & moins cher.

C'est un très-bon résolutif qu'on peut employer avec beaucoup d'avantage , spécialement chez les enfans , dans les *obstructions des glandes du mésentère*. La formule suivante m'a toujours produit de très-bons effets.

℞. Sel de tartre purifié *une drachme* , saturez-le avec du vinaigre , & ajoutez-y teinture aqueuse de rhubarbe *une once* , vin émétique *une drachme* ; mêlez.

Chez les enfans de quelques années , on commence par *dix gouttes* trois fois par jour , & on augmente successivement la dose. Chez les adultes même , lorsque les autres remèdes irritent ou échauffent trop , ce mélange , administré à une dose convenable & assez long temps , produit de très bons effets.

MAGISTÈRE de Saturne. C'est un précipité de l'*extrait de Saturne* obtenu par l'intermède de l'eau & bien lavé. On croiroit que l'extrait de saturne pourroit servir aux mêmes usages ; mais l'expérience ne vient point à l'appui de cette opinion. C'est vraisemblablement l'acide qui empêche la vertu du *plomb*. La chaux de ce métal édulcorée , est un très bon topique pour les *dartres* & les autres affections de la peau : on l'emploie affoiblie d'eau ou mêlée avec l'*huile d'œufs*.

MAGNÉSIE du sel de Sedlitz. Pour ne point confondre cette substance avec l'ancienne *magnésie du nitre* , qui n'est plus en usage , on devroit l'appeller *terre muriatique* , ou même *magnésie muriatique* , d'autant plus qu'on la trouve souvent combinée avec l'*acide marin* , & qu'on l'obtient même en grande partie dans le travail du *sel commun*. La magnésie est une terre absorbante , qui a cependant l'avantage d'être très-soluble , & de produire par sa combinaison avec les acides , des sels neutres solubles , ce que ne font point les autres terres absorbantes. On peut la donner seule depuis *dix* jusqu'à *vingt grains* ; mais on la mêle communément avec d'autres

remedes. Voyez *Mixture rafraîchissante & Poudre ecphraclique*.

MANNE. C'est un doux laxatif antiphlogistique, dont on se sert particulièrement chez des sujets secs & fort irritables, & en général chez les enfans. La dose pour ces derniers est de *demi* jusqu'à *une once*; chez les adultes elle doit être plus forte.

MAUVE. Cette plante est très-émolliente; & on peut l'employer avec avantage en guise de *thé pectoral*, ou extérieurement en fomentation dans les congestions inflammatoires chroniques.

MÉLILOT. Il est également émollient & résolutif. Voyez *Especies pour cataplasme*.

MELOE MAJALIS. Voyez *Proscarabées*.

MENIANTHE. Voyez *Trefle d'eau*.

MENTHE. C'est un très-bon antispasmodique & carminatif. Dans la foiblesse de l'estomac la *menthe poivrée* (*mentha piperitis*) est préférable à la *menthe* ordinaire. Voyez *Eau de menthe*.

MERCURE COULANT. Pour rendre le mercure propre aux usages médicaux, il faut auparavant le diviser ou le dissoudre. On donnoit autrefois le mercure crud dans les constipations opiniâtres; mais le succès de cette maniere de l'administrer est équivoque, & souvent elle peut entraîner des suites fâcheuses. Généralement parlant, le mercure est un spécifique contre les *maladies vénériennes*, parce qu'il évacue directement, sur tout par la salivation, le virus vérolique. Ses dissolutions salines sont à la fois très-résolutives & anthelminthiques.

MERCURE DOUX. C'est le *mercure sublimé* saturé de *mercure coulant*. Lorsque cette saturation est poussée aussi loin qu'il est possible par des additions ultérieures, & que la combinaison devient très-intime par des sublimations répétées, on lui donne le nom de *calomélas* ou *panacée mercurielle*. Ainsi le calomélas ne diffère du mercure doux que parce que celui-ci est un peu plus âcre & plus pénétrant, à raison des parties âcres du sublimé qui ne sont pas complètement saturées ni chatrées; au lieu que le calomélas devient d'autant plus doux qu'il aura été plus souvent sublimé, en sorte qu'il perd enfin presque toute sa causticité, & acquiert plutôt les propriétés d'un remède diaphorétique. Le mercure doux par conséquent est beaucoup plus efficace que le calomélas: il est employé dans les maladies vénériennes toutes les fois qu'on se propose de résoudre, mais qu'on ne peut employer des préparations mercurielles plus caustiques à raison de la faiblesse de la poitrine, ou de l'âcreté des humeurs. Dans les maladies vénériennes, en faisant usage de ce remède, on doit toujours prendre garde qu'il ne lâche le ventre; à moins qu'on ne l'administre dans la vue de purger. Voyez *Pilules purgatives*. V. l'*errata* B. p. 245.

On a depuis peu proposé une méthode pour exciter la salivation en frottant de mercure doux les parois internes des joues. Cette méthode pourroit quelquefois être utile, lorsque l'usage des remèdes mercuriels n'est point suivi de salivation: mais ce seroit beaucoup hasarder que de

conduire ainsi le traitement entier ; parce que le mercure n'ayant pas assez de temps pour s'unir au virus vérolique , fortiroit du corps , sans l'emporter.

Dans les *douleurs rhumatismales* & dans les *obstructions des glandes* , le mercure doux est également très efficace. On le donne alors mêlé avec d'autres remèdes. Voyez *Pilules résolatives*.

Comme le mercure possède une vertu résolutive très-forte , on s'est fait une règle de ne point l'administrer dans les *maladies putrides* ; & il est même certain , que dans une *dissolution scorbutique* des humeurs , il est absolument nuisible. Il paroît cependant qu'il faut en excepter le cas d'une *dissolution fébrile* des humeurs : on a du moins dans l'*esquinancie putride* employé le *calomélas* avec un tel succès , qu'il a réussi presque toutes les fois qu'il a promptement décidé la salivation. Je ne connois point cette méthode par ma propre expérience : mais elle me paroît mériter beaucoup d'attention. Je crois même que c'est ici le cas où les frictions dans la bouche conviennent , par la raison qu'on doit provoquer la salivation le plutôt possible. Dans les *fièvres quartes opiniâtres* , le mercure produit souvent les meilleurs effets ; c'est ce dont je me suis assuré par des expériences répétées.

MERCURE GOMMEUX. On l'appelle encore du nom de son Inventeur , *solution de Plenck*. Dans cette préparation le mercure n'étant résous qu'en ses parties intégrantes , ses propriétés ne sont point du tout changées. On s'en sert avec
avantage

avantage dans les cas où l'usage des *sels* est contrindiqué par la trop grande irritation ; & on l'emploie extérieurement dans les *ophthalmies vénérienes*. On le prépare avec *une partie de mercure & trois parties de gomme arabique* ; on triture ces deux substances ensemble , en y ajoutant peu-à-peu du *syrop de chicorée composé avec la rhubarbe* , jusqu'à ce que tout le mercure soit réduit en un mucilage. On l'administre dans cet état ou seul , ou étendu dans l'eau , ou réduit en pilules avec la *mie de pain* , en sorte qu'on puisse prendre matin & soir *dix grains* de ce mélange. On peut augmenter cette dose selon le besoin , lorsqu'on veut provoquer la salivation. Si l'on veut baigner les yeux avec ce remède , ou l'employer en gargarismes , on le mêle avec du *lait chaud*.

MERCURE nitreux. La *dissolution de mercure dans l'acide nitreux* , est un remède très-caustique , mais en même temps résolutif , qu'on peut employer intérieurement avec succès dans les *maladies vénérienes* invétérées , & spécialement dans celles des os , & extérieurement dans les *ulceres vénériens* fordides. L'esprit de nitre doit être complètement saturé de mercure ; & comme il n'a pas toujours le même degré de force , il est nécessaire de savoir combien de mercure contient une quantité donnée de dissolution. Supposé , par exemple , qu'une once d'esprit de nitre contienne deux drachmes & deux scrupules de mercure , la proportion est comme d'un à trois ; & trois grains de disso-

lution contiendront par conséquent un grain de mercure.

On peut dans ce cas commencer par faire prendre au malade deux gouttes matin & soir , affoiblies d'une quantité suffisante d'eau. S'il arrive que cette dose excite le vomissement , ou qu'elle lâche le ventre , on la réduit à une goutte. On peut après cela l'augmenter successivement jusqu'à quatre ou cinq gouttes. Mais si à chaque dose , le remède ne fait que lâcher le ventre , sans agir sur les voies urinaires , on n'en a pas beaucoup à espérer , & l'on doit avoir recours à quelque autre préparation plus douce.

Cette dissolution , affoiblie d'une quantité suffisante d'eau , fournit en même temps la meilleure *Eau phagédénique*.

MERCURE précipité blanc. Si l'on verse de l'*acide marin* sur une *dissolution nitreuse de mercure* , cet acide se combine & se précipite avec le mercure sous forme de chaux. L'*acide marin* ne tient ici que légèrement au mercure ; ce qui fait qu'il n'a pas non plus un si haut degré de causticité. On ne s'en sert qu'extérieurement. C'est un remède pour tous les *exanthèmes* & les *ulceres dartreux* , & pour les *gales* qui dépendent d'un virus scrofuleux. Voyez *Onguent pour la gale*.

MERCURE précipité rouge. Si d'une *dissolution nitreuse de mercure* on sépare de nouveau l'*acide nitreux* , il reste une chaux rouge , qu'on appelle très-improprement *précipité*. On l'emploie également comme topique pour mondifier

les *ulceres scrofuleux & véroliques*. Voyez *Onguent mercuriel rouge*.

MERCURE sublimé. Le *sublimé* est une combinaison de *mercure & d'acide marin*. L'*esprit de Van-Swieten*, ainsi appelé du nom de son Inventeur, est une dissolution de *sublimé* dans de l'*esprit de vin foible*. Le *sublimé* n'est pas plus actif, souvent même il l'est moins que le *mercure nitreux* : aussi emploie-je de préférence ce dernier.

MERCURE tartarisé. Cette préparation produit souvent de bons effets dans les maladies vénériennes, où les humeurs sont un peu âcres & scorbutiques. Elle est composée d'une partie de *mercure*, & de deux parties de *crème de tartre* exactement triturées & mêlées ensemble. La dose est depuis *cinq* jusqu'à *dix grains*.

MIEL. Le *miel* possède une vertu résolutive : mais il est en même temps échauffant à cause des parties huileuses qu'il contient ; c'est par conséquent chez les personnes d'une constitution pituiteuse qu'on peut l'employer avec le plus de sûreté. Il favorise l'expectoration & la liberté du ventre. Dans les fièvres on le mêle communément avec le *vinaigre*. Voyez *Oxymel*.

MILLE-FEUILLE. Cette plante, prise en guise de thé, a souvent produit des effets salutaires dans les *affections hémorrhoidales*. Elle paroît d'ailleurs posséder une vertu antispasmodique.

MIXTURE acide, ℞. Huile de vitriol concen-

trée *une drachme*, eau distillée *vingt onces*; oxymel simple *quatre onces*; mêlez.

Dans les *fièvres putrides*, on fait prendre toutes les heures une tasse pleine de cette mixture. Dans la *gale* il faut commencer par une moindre dose, en ne donnant qu'une demi-tasse de deux en deux heures.

MIXTURE diaphorétique. ℞. Nitre antimonie préparé par concentration *deux drachmes*, esprit de Mindererus *quatre onces*, eau de fleurs de sureau *huit onces*; mêlez.

Cette mixture est employée avec beaucoup d'avantage dans toutes les *fièvres aiguës*, où l'on doit provoquer la transpiration & rafraîchir en même temps. On en donne toutes les heures une demi-tasse. Si elles sont accompagnées de stases inflammatoires, on donne de plus le *camphre* séparément, ou dissous dans l'*esprit de vin* & mêlé avec la mixture.

MIXTURE rafraîchissante. ℞. Ecailles d'huitres préparées, ou yeux d'écrevisses, ou magnésie muriatique *une drachme*; saturez-les de suc de citron, & ajoutez-y eau de menthe sans vin *six onces*, syrop de suc de citron *une once*; mêlez.

On donne toutes les heures une demi-tasse de cette mixture après l'avoir secouée, lorsqu'on veut calmer l'*orgasme des humeurs* sans irriter, chez les personnes d'une constitution sensible, & qui ont de la disposition aux spasmes.

MIXTURE résolutive. ℞. Sel ammoniac purifié, vin émétique de chaque *une drachme*,

oxymel simple *deux onces*, eau de fleurs de camomille dix onces ; mêlez.

On donne de cette mixture une demi-tasse toutes les heures, dans les fièvres où l'on a des stases opiniâtres à combattre.

MIXTURE solutive. ℞. Sel de Glauber *une once*, nitre purifié *une drachme*, eau de fleurs de camomille sans vin *six onces*, oxymel simple *une once*, vin émétique *une drachme* ; mêlez.

Cette mixture, donnée à la dose d'une cuillère ou d'une demi-tasse toutes les heures, sert à rendre la saburre des premières voies mobile & propre à être évacuée.

MIXTURE tempérante. ℞. Nitre purifié *deux drachmes*, oxymel simple *deux onces*, eau de fleurs de camomille sans vin *six onces* ; mêlez.

Cette mixture suffit dans les *fièvres inflammatoires simples* ; la dose est d'une demi-tasse toutes les heures.

MUSC. C'est un très-bon antispasmodique & tonique. On s'en sert dans les maladies qui dépendent d'une trop grande foiblesse & irritabilité des nerfs. On commence par quelques grains, & l'on peut en augmenter successivement la dose jusqu'à *dix grains*.

MYRRHE (dissolution de) ℞. Gomme de myrrhe *une drachme*, jaune d'œuf q. f. ; dissolvez-les dans *six onces* d'eau de fleurs de sureau.

Suivant une ancienne formule, on doit mettre la *myrrhe* dans un *blanc d'œuf cuit*, & la suspendre dans une cave. Cette formule ridicule fait

qu'on ne fait jamais ce qu'on prend sous ce nom chez les Apothicaires. Dans les *ulceres* avec relâchement des parties solides , & dans les *maladies des yeux* , la *dissolution de myrrhe* produit souvent de bons effets.

NITRE antimonie. Les Apothicaires préparent communément ce sel par l'évaporation & la crySTALLISATION de la lessive qui reste après l'édulcoration de l'*antimoine diaphorétique*. De cette maniere le *nitre* & le *tartre vitriolé* , contenus dans la lessive , se crySTALLISENT , & l'un & l'autre ne contiennent aucune partie antimoniale , puisque celles-ci restent dans la lessive incrySTALLISABLE.

Mais si l'on concentre la lessive toute entiere , il y reste alors ce qu'on appelle *matiere perlée* , d'autant plus efficace dans cette occasion , qu'on l'obtient de la dissolution d'un *sel alcali*.

Ainsi , en prescrivant le *nitre antimonie* , je n'entends que ce qu'on prépare par la concentration de la lessive toute entiere.

Ce *nitre antimonie par concentration* , peut être employé dans les fièvres inflammatoires avec d'autant plus d'avantage , qu'il possède une vertu résolutive beaucoup plus décidée que le *nitre* ordinaire , & qu'il favorise en même temps la transpiration. Voyez *Mixture diaphorétique*.

A raison des parties antimoniales qu'il contient , il peut , dans les estomacs sensibles , exciter le vomissement : aussi doit-on commencer par une petite dose , qu'on n'augmentera que successivement.

NITRE mercuriel. Voyez *Mercure nitreux*.

NITRE purifié. Comme le *salpêtre* crud contient presque toujours du *sel commun*, il faut l'en dépouiller avant de l'employer en Médecine. Cette séparation se fait par la simple dissolution & la crySTALLISATION. Les premiers crySTaux qui se forment dans cette opération, sont toujours les plus purs, parce que le sel commun reste dans la lessive, & ne se crySTALLISE qu'à la fin.

Ainsi, quand on veut avoir du nitre bien pur, on ne doit se servir que des premiers crySTaux : puisqu'il s'y mêle facilement des crySTaux de sel commun à ceux qu'on obtient en faisant bouillir & crySTALLISER de nouveau la lessive, dépouillée déjà de la plus grande partie de son nitre.

Le nitre purifié produit du froid pendant sa dissolution dans l'eau. Il doit occasioner la même sensation dans l'estomac, si on le prend sans le dissoudre ; & mérite par-là sans restriction le nom de remède rafraîchissant : cependant comme de pareilles réfrigérations partielles occasionent facilement des engorgemens dans les petits vaisseaux, & excitent même chez les personnes qui ont l'estomac sensible, des nausées & le vomissement, il n'est pas prudent de l'employer de cette manière ; mais il faut toujours le dissoudre avant de l'administrer. Voyez *Mixture tempérante*.

Outre cette propriété, le nitre possède encore une vertu pénétrante & très-résolutive, sur-tout lorsqu'il est étendu dans une très-grande quantité de liquide : ainsi on fait bien de le donner dans la boisson ordinaire. Enfin, comme la chaleur dans

les fièvres inflammatoires est presque toujours la suite de l'irritation & des obstructions qui résultent de cette irritation, le nitre peut diminuer cette chaleur, en dissipant les obstructions, & en favorisant particulièrement l'évacuation de la matière irritante par la sueur & par les urines; & sous ce point de vue, il mérite aussi le nom de remède tempérant.

C'est par la même raison, qu'employé de cette manière, il est éminemment avantageux dans les rhumatismes aigus.

Dans l'orgasme des humeurs avec affoiblissement, par exemple, dans les *hémorrhagies* longues & affoiblissantes, le *nitre* dissous dans l'*esprit de vin* ou dans quelque *eau aromatique*, produit de très-bons effets.

Aux personnes qui ont l'estomac sensible, on en fait prendre *une drachme* dans l'espace de douze heures; on peut cependant porter cette dose même jusqu'à *une demi once*, selon le besoin, sur-tout dans le cas de grande inflammation.

ONGUENT D'ALTHÉA. ℞. Racines récentes d'Althéa *une livre*, semences de fenu-grec & de lin, de chaque *six onces*, racines de fouchet des Indes *demi-once*, beurre frais non-salé *dix livres*; faites bouillir à un feu doux jusqu'à la consommation de l'eau, & passez. C'est un excellent émollient. Voyez *Liniment antispasmodique*.

ONGUENT pour la gale. ℞. Mercure précipité blanc, soufre doré d'antimoine de la première précipitation de chaque *demi-once*, sain-doux
huit

huit onces, huile distillée de baies de laurier *deux drachmes*; mêlez, faites un onguent.

On peut employer cet onguent toutes les fois que la gale ne cede point aux remèdes internes. Il faut seulement bien froter les parties, & les nétoyer ensuite, afin de ne point empêcher la transpiration.

ONGUENT mercuriel rouge. ℞. Mercure précipité rouge *une drachme*, sain-doux *une once*; mêlez, faites un onguent.

On se sert de cet onguent dans les ulcères véroliques fardides.

ONGUENT Napolitain. ℞. Mercure coulant *quatre onces*, térébenthine de Venise *deux onces*; mêlez exactement, ajoutez sain-doux *dix onces*; mêlez, faites un onguent.

On emploie cet onguent comme résolutif dans les *tumeurs vénériennes*; & on s'en sert en général dans tous les cas où l'on veut introduire le mercure dans le corps au moyen des frictions.

ONGUENT Nervin. ℞. Onguent d'althéa *huit onces*, liqueur de corne de cerf succinée *une once*, huiles distillées de camomille, de menthe, de baies de laurier, & de baies de genievre, teinture de cantharides de chaque *une drachme*; mêlez, faites un onguent.

On peut employer avec beaucoup d'avantage cet onguent dans la *paralyse* des membres.

OPIUM. C'est le plus puissant antispasmodique. On l'emploie avec beaucoup d'avantage dans tous les *spasmes*, soit qu'ils dépendent d'un éréthisme particulier du système nerveux, & sous

ce point de vue il doit être considéré comme un *antihystérique spécifique* ; soit que la matière irritante ne puisse être domptée qu'après que le spasme aura été un peu diminué, & à cet égard on peut lui attribuer une vertu résolutive & antiphlogistique, puisqu'en diminuant l'éréthisme, il diminue en même temps la tendance à l'inflammation, & rétablit le cours des humeurs. Il a cependant aussi une vertu échauffante ; & l'on peut alors le considérer comme remède fortifiant.

Les principales précautions qu'on doit prendre dans l'administration de l'*opium*, sont les suivantes :

1°. On ne doit point en faire un usage trop fréquent, ni le donner à la moindre occasion ; parce qu'il n'agit que d'une manière palliative, qu'il laisse toujours une foiblesse, & que la nature s'habitue à son usage. Dans notre hôpital il y a une femme, tourmentée d'accidens spasmodiques, à qui il faut une once & demie jusqu'à deux onces de *laudanum* par jour.

2°. Toutes les fois qu'on ne veut point fortifier, & qu'on ne doit pas échauffer, il faut employer l'*opium* pur, & à des doses plutôt grandes que petites : tel est, par exemple, le cas des spasmes qui dépendent de congestions inflammatoires.

3°. Lorsqu'il y a une tendance à l'inflammation, il faut que la méthode antiphlogistique soit employée dans toute son étendue, & qu'on entretienne en même temps la liberté du ventre.

4°. On en règle la dose d'après la constitution du malade, & suivant qu'il est plus ou moins accoutumé à l'*opium*. Dans les *fièvres aiguës*, on peut le donner à la dose d'un *quart de grain*, répétée différentes fois par jour : mais dans les maladies nerveuses chroniques, on porte successivement cette dose jusqu'à *dix ou douze grains*. La meilleure manière de l'administrer, c'est de le donner en poudre ; à laquelle on peut ajouter pour base le *nitre* ou le *sucré*.

OXYMEL scillitique. C'est le miel dissous dans le *vinaigre scillitique*. Il est résolutif & diurétique : comme il peut facilement exciter le vomissement, il faut en régler la dose en conséquence. Une demi-once peut chez les adultes produire ce dernier effet. Voyez *Syrop pectoral résolutif*.

OXYMEL simple. C'est une dissolution de *miel* dans du *vinaigre*. Ce mélange possède une vertu résolutive & antiseptique ; il favorise l'excrétion de l'urine & de la sueur, & convient principalement dans les *fièvres inflammatoires, putrides & bilieuses*. On peut le donner à la dose de deux jusqu'à quatre onces par jour, étendu dans la boisson ordinaire. Si dans ces mêmes circonstances il y a constipation, on peut encore le donner en lavement à la dose de trois ou quatre onces.

PETROLE. On s'en sert extérieurement avec avantage pour les membres gelés.

PILULES antihystériques. R. Gomme de galbanum, gomme d'assa-fétida, extrait d'angélique de chaque *demi-once*, castoreum, safran

de chaque *une drachme* , opium thébaïque *demi-drachme* ; mêlez , faites des pilules avec l'essence de castoreum du poids de deux grains ; saupoudrez-les avec de la réglisse.

Six de ces pilules contiennent un demi-grain d'opium : ainsi , dans les spasmes hystériques on peut en faire prendre cinq ou six avant & après midi.

PILULES balsamiques. ℞. Extrait de racine d'hellébore noir , aloès purifié , fleurs de sel ammoniac martiales , de chaque *demi-once* , safran oriental *deux drachmes* , opium thébaïque *un scrupule* ; mêlez , faites des pilules avec l'essence de rhubarbe , du poids de deux grains , saupoudrez-les avec de la réglisse.

La dose de ces pilules est de *huit à douze* : on ne doit cependant les employer que dans les flux hémorrhoidaux & menstruels qu'on peut provoquer sans danger. Si elles ne suffisent pas , on peut employer l'*air fixe*.

PILULES hydragogues de Janin. C'est un singulier mélange de tous les remèdes drastiques & résolutifs dont on peut voir la formule dans son *Traité des maladies des yeux* (13). Ces pilu-

(13) P. 435. Ces pilules sont composées de la manière suivante :

℞. Séné mondé *une livre* , crème de tartre *deux onces* , faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau jusqu'à la réduction de moitié ; passez le liquide à travers un linge , avec forte expression ; versez-le ensuite dans une casserole de fer , & faites-le bouillir sur un feu de charbon ; ajoutez-y peu-à-peu les drogues suivantes en poudre subtile :

les cependant m'ont souvent réussi dans les hydropisies de poitrine. La dose pour les adultes est d'un *scrupule*.

PILULES purgatives. ℞. Résine de jalap, mercure doux préparé, savon d'Espagne, de chaque *demi-once*; mêlez, faites-en des pilules avec l'essence de rhubarbe du poids de deux grains; saupoudrez-les avec de la réglisse.

On les emploie avec avantage dans toutes les maladies chroniques où l'on a besoin de purger. La dose est de *neuf pilules*.

PILULES purgatives anthelminthiques. ℞. Aloès hépathique, résine de jalap, mercure doux préparé, de chaque *demi-once*; mêlez, faites-en des pilules avec l'essence de rhubarbe, du poids de *deux grains*; saupoudrez-les avec de la réglisse.

Elles sont employées avantageusement contre les *ascarides* & les *lombrics*, après qu'on a quel-

Agaric, mechoacan, rhubarbe, scammonée d'Alep, bryoine, hermodattes de chaque *six onces*; turbith gommeux, gomme-gutte, trochisques alhandal, mercure doux, tartre émétique de chaque *deux onces*; safran de mars apéritif, sel de nitre de chaque *huit onces*; jalap, aloès sucotrin de chaque *une livre*; éthiops minéral fait par la trituration *quatre onces*. . . . Agitez sans cesse ce mélange avec une spatule de fer, & prenez garde qu'il ne brûle dans le fond; diminuez le feu à mesure que l'ensemble prendra plus de consistance; & dès que la masse sera assez ferme, formez-en des pilules de la grosseur d'un pois; saupoudrez-les avec du jalap, & faites-les sécher au soleil ou à l'étuve.

que temps auparavant fait usage de la *poudre anthelminthique*. La dose est de *huit pilules*.

PILULES résolutives. ℞. Gomme de gayac native *une once*, favon d'Espagne *demi-once*, mercure doux préparé, soufre doré d'antimoine de la troisième précipitation, racine de polygala de Virginie pulvérisée, camphre, de chaque *une drachme*; mêlez, faites-en des pilules avec du vinaigre scillitique du poids de *deux grains*; saupoudrez-les avec de la réglisse.

Sept ou huit de ces pilules contiennent *un grain* de mercure; & c'est en conséquence qu'il faut en régler la dose. Elles produisent de très-bons effets dans les *douleurs rhumatismales* invétérées, & dans les *obstructions des glandes*; sur-tout si l'on fait prendre en même temps, matin & soir, une décoction concentrée de *bois de gayac*.

POTION alexipharmaque première. ℞. Racine d'angélique, racine de la meilleure valériane, de chaque *deux drachmes*; faites-les bouillir dans un vaisseau clos avec *huit onces* d'eau de fleurs de sureau; passez le liquide, & ajoutez-y *mixture diaphorétique quatre onces*.

Dans les *fièvres*, où l'on a à favoriser la *sueur* & l'éruption des *exanthèmes*, on fait prendre de cette potion chaude une *demi-tasse* toutes les heures.

POTION alexipharmaque seconde. ℞. Essence d'angélique & de valériane, esprit de vin camphré, liqueur de corne de cerf succinée, de cha-

que *une drachme*, bon vin de France *six onces*; mêlez.

Dans les fièvres nerveuses, où les forces manquent, & dans lesquelles un miasme malin paroît agir sur les nerfs, cette potion, donnée à la dose d'une pleine cuillère toutes les heures, sert à favoriser la sueur & à relever les forces.

Au lieu des *essences*, on peut encore employer le *vinaigre bezoardique* de la manière suivante : ℞. Sel de tartre purifié *deux drachmes*; faturez-le de vinaigre bezoardique; & ajoutez-y bon vin de France *six onces*.

POTION laxative. ℞. Pulpe de tamarins *trois onces*, manne *une once*; faites-les dissoudre dans *neuf onces* d'eau de fleurs de camomille; & passez le liquide.

POUDRE anthelminthique. ℞. Poudre-à-vers *deux onces*, extrait aqueux de quinquina, vitriol de mars purifié, de chaque *une drachme*; mêlez, faites une poudre.

On donne cette poudre à la dose d'un ou deux *scrupules*, différentes fois par jour pour les adultes. On peut en faire un électuaire avec du miel pour les enfans. Après en avoir fait prendre pendant quelque temps, on purge avec les *pilules purgatives anthelminthiques*, qu'on dissout dans quelque liquide approprié pour les enfans, ou qu'on leur donne même dans des raisins secs ou dans des pruneaux.

POUDRE ecphractique. ℞. Magnésie d'Edimbourg, crème de tartre, fleurs de soufre, rhubarbe pulvérisée, fleurs de camomille commune

pulvérisées, éléofaccharum de fenouil, de chaque *demi-once*; mêlez, faites une poudre.

Cette poudre produit de très-bons effets dans les obstructions & la foiblesse des viscères du bas-ventre; sur-tout quand il y a une pléthore abdominale, & conséquemment une disposition au flux de sang. La dose est d'une pleine cuillère à thé qu'on donne différentes fois par jour.

POUDRE fébrifuge. ℞. Quinquina en poudre *un scrupule*, fleurs de sel ammoniac martiales *deux grains*; mêlez, faites une poudre.

Dans les fièvres intermittentes, quotidiennes & quartes, après avoir employé pendant quelque temps le *soufre doré d'antimoine*, si l'on craint encore des obstructions, & qu'on observe à la fois du relâchement & de l'éréthisme, on peut donner cette poudre quatre ou cinq fois par jour.

POUDRE pectorale. ℞. Fleurs d'arnica pulvérisées, nitre antimonié préparé par concentration, de chaque *une once*, opium thébaïque *quatre grains*, camphre *dix grains*; mêlez, faites une poudre.

On peut s'en servir avec beaucoup d'avantage dans les *phthysies* commençantes, quand on observe une disposition aux congestions inflammatoires de la poitrine. La dose est d'une pleine cuillère à thé, répétée quelquefois par jour.

POUDRE - à - vers (Santonicum). C'est un foible anthelminthique, qu'on peut donner aux enfans, bouilli dans du lait. Il peut servir de base à d'autres vermifuges plus actifs. Voyez *Poudre anthelminthique*.

PROSCARABÉES (*Scarabæi majales*). Ces vers sont diurétiques, & ils ont par-là beaucoup de rapport avec les *cantharides* : mais ils en diffèrent en ce que souvent ils provoquent en même temps la sueur. C'est sur cette dernière propriété qu'est fondé l'effet qu'ils produisent dans l'*hydrophobie*. Il ne me paroît point vraisemblable qu'ils y agissent d'une manière spécifique, ni qu'ils soient le contre-poison de la salive vénimeuse. Je les ai essayé dans beaucoup d'autres maladies, sans en avoir obtenu des effets particuliers ; & je ne les rapporte ici que relativement à l'*hydrophobie* ; maladie contre laquelle on ne sauroit avoir trop de remèdes à sa disposition. La dose est d'un demi-ver chaque jour.

PULPE de tamarins. C'est un excellent laxatif antiphlogistique. Voyez *Potion laxative*.

RACINE d'Althéa. Cette racine contient un mucilage, qui, employé extérieurement, est un émollient efficace. Voyez *Especies pour cataplasme & onguent d'althéa*.

RACINE d'Angélique. C'est un des meilleurs alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque*. Si l'on veut l'employer en substance, on peut la donner à la dose de dix jusqu'à vingt grains différentes fois par jour.

RACINE de Chiendent. Cette racine ne cède guère en efficacité à la *falsépareille*, & a l'avantage d'être à bas prix. Sa décoction & son extrait sont de très-bons dépuratifs.

RACINE de Garence. Elle a la propriété de teindre en rouge les os des animaux qui en man-

gent , & même de les fortifier : & c'est à raison de cette dernière propriété qu'on l'a recommandée & employée quelquefois avec succès dans le *rachitis*. La meilleure manière de l'administrer , c'est de la donner en décoction ; par exemple :

℞. Racine de garence *une once* , eau de fleurs de camomille *deux livres* ; faites-les bouillir , jusqu'à ce qu'il reste *dix-huit onces* de colature ; ajoutez-y miel écumé *une once*.

On en prendra une demi-cuillère toutes les heures.

RACINE de grande Consoude. La racine récente de cette plante contient un mucilage qui a souvent produit des effets salutaires dans les exulcérations externes.

RACINE de grande Gentiane (*Gentiana lutea* L.) C'est un amer fortifiant. Voyez *Extrait de grande Gentiane*.

RACINE de grand Raifort sauvage (*cochlearia armoracia* L.) C'est un excellent antiscorbutique , qu'on donne comme aliment dans la disposition cachectique & scorbutique des humeurs.

RACINE d'Hellébore noir. On l'emploie avec beaucoup d'avantage , quand on a à provoquer des flux de sang. Voyez *Extrait aqueux d'hellébore noir* , & *pilules balsamiques*.

RACINE de Jalap. Purgatif fort usité , dont on ne se sert le plus souvent que dans les maladies chroniques du bas-ventre. Mais il est en même temps un très-bon vermifuge ; & on peut même l'employer dans les fièvres , toutes les fois

que la saburre est visqueuse , & que sa turgescence se manifeste vers les parties inférieures. La dose est d'un jusqu'à deux scrupules.

RACINE d'Ipecacuanha. Elle a , de même que tous les émétiques donnés à petites doses , une vertu résolutive : mais elle est en outre antispasmodique ; & l'on peut , à raison de cette vertu , l'employer avec avantage dans l'*asthme convulsif* & dans d'autres maladies spasmodiques , quand elles sont accompagnées d'obstructions. Elle fut connue pour la première fois comme *spécifique* dans la *dysenterie* : mais elle agit plutôt comme émétique dans cette maladie , où l'on n'a pas assez de temps pour résoudre. Lorsqu'on la mêle avec partie égale d'*opium* , & qu'on y ajoute un sel neutre , elle fournit la poudre que les Anglois appellent *poudre de Dovers* : on attribue à cette poudre une vertu légèrement sudorifique , & on prétend l'avoir employée avec succès dans les *diarrhées* opiniâtres ; cependant je n'en ai point obtenu de pareils effets.

RACINE de Pimprenelle blanche. Voyez *Essence de Pimprenelle blanche*.

RACINE de Pissenlit. C'est un très-bon résolutif & dépuratif. Voyez *Especies dépuratives*.

RACINE de Polygala de Virginie. On peut employer avec beaucoup d'avantage cette racine comme résolutive , puisqu'elle provoque à la fois l'excrétion des urines & celle de la sueur. Son usage est principalement indiqué dans les *maladies de la poitrine* & dans les *hydropysies*. On en fait une décoction , en faisant bouillir deux

drachmes dans huit onces d'eau jusqu'à la réduction de cinq , dont on prend une pleine cuillère toutes les heures ; ou on la donne en substance à la dose de *dix* jusqu'à *quinze grains* , toutes les deux ou toutes les trois heures.

RACINE de Raifort noir (*Radix Raphani nigri*). Elle est antiscorbutique & diurétique : ainsi , on peut la donner comme aliment aux personnes d'une constitution cachectique.

RACINE de Réglisse. C'est un très-bon adoucissant. Voyez *Especes pectorales*.

RACINE de Rhubarbe. On se sert particulièrement de cette excellente racine dans les maladies du bas-ventre. Il ne faut point l'employer dans le cas de congestions à la poitrine , ou lorsqu'on doit favoriser , ou du moins qu'on ne doit pas empêcher l'expectoration. D'ailleurs, on l'emploie fréquemment dans la *dysenterie* : mais dans ce cas , si on la donne à grande dose , elle est trop échauffante , & si on la donne à petite , elle peut facilement arrêter le flux de ventre ; ainsi , il est plus avantageux de ne l'employer qu'à la fin de la dysenterie , lorsque ce flux ne dépend plus que de relâchement. Voyez *Poudre ecphrastique*.

RACINE de Salsépareille. La décoction de cette racine est un des meilleurs dépuratifs. Dans les maladies vénériennes elle est le meilleur atténuant des humeurs.

RACINE de Scille. La *Scille* est un remède âcre , résolutif , diurétique & vomitif. Elle convient principalement dans les *maladies pituiteuses* & dans l'*hydropisie*. Elle agit spécialement

sur la poitrine, & devient par-là très-efficace dans les engorgemens de cette partie. En général elle n'est pas aussi efficace dans la mucofité des premières voies, qu'elle l'est dans les engorgemens des glandes & des viscères. Mais elle n'a point, comme le *polygala de Virginie*, la propriété de pousser par la sueur; ainsi, elle réussit rarement dans les cas où il y a disposition à la sueur, parce que cette excrétion empêche son action sur les voies urinaires.

Six ou sept grains de cette racine peuvent facilement exciter le vomissement: mais on s'en sert rarement dans cette vue; parce que son effet vomitif est trop incertain. Quand on veut l'employer en qualité de remède résolutif & diurétique, on commence par quelques grains, & on en augmente successivement la dose, suivant qu'on le juge à propos.

RACINE de Valériane. C'est le meilleur alexipharmaque, sur-tout lorsqu'on peut avoir de la véritable racine d'Angleterre. On en donne la décoction ou l'essence dans les *fièvres putrides* & dans les *affections rhumatismales opiniâtres*. Voyez *Potion alexipharmaque*. Dans l'épilepsie, on la donne en substance, en commençant par *dix grains*, & en augmentant successivement la dose jusqu'à *quelques drachmes* par jour. La Valériane d'Angleterre, est une variété, dont les feuilles sont étroites.

RÉSINE de Jalap; très-bon purgatif qu'on peut donner commodément aux enfans à la dose de quelques grains triturés avec des amandes:

pour ce qui concerne les adultes. Voyez *Pilules purgatives*.

ROB de genievre. Il est un peu diurétique , & peut par-là servir de véhicule aux remèdes qu'on emploie dans les *hydropisies* & dans les *engorgemens pituiteux*.

ROB de Sorbes. Ce rob agit souvent sur les voies urinaires d'une manière plus efficace , que ne fait celui de genievre ; il est même plus rafraîchissant , en sorte qu'on peut l'employer dans les cas où le rob de genievre échauffe trop.

ROB de Sureau. C'est un bon véhicule pour les opiatés fébrifuges.

SABINE. Cette plante est un excitant (*pellens*) très-actif , qu'on peut employer dans les cas où les autres remèdes ne produisent aucun effet : mais il faut être circonspect dans la dose , & commencer toujours par quelques grains. On en a aussi recommandé l'usage externe dans les *condylômes véroliques* , dans lesquels cependant le *mercure nitreux* produit de meilleurs effets.

SAFRAN. Il est anodyn & analeptique , & peut par conséquent être employé dans les *fièvres nerveuses* dépendantes d'atonie & d'affoiblissement. Voyez *Laudanum liquide de Sydenham* & *Pilules antihystériques*. Il provoque encore le flux hémorrhoidal & menstruel. Voyez *Pilules balsamiques*.

SAFRAN des métaux. \mathfrak{x} . Antimoine crud pulvérisé , nitre pur pulvérisé *parties égales* ; mêlez , faites-les détonner dans un creuset rougi au feu , & lavez.

Par cette opération , le soufre de l'antimoine se détruit , & une partie de son régule se calcine , en sorte que ce qu'on trouve dans la lessive qui reste après l'édulcoration , est un *nitre antimonie*. La masse édulcorée , qu'on appelle *Safran des métaux* , est composée de parties régulines , dont les unes sont déjà calcinées , les autres combinées encore avec une portion de soufre , & quelques-unes entièrement libres. C'est aux deux dernières que le vin émétique doit sa vertu vomitive. Voyez *Vin émétique*.

SAVON d'Espagne. Pour l'usage interne ce savon est préférable à celui de Venise , qui est plus pur & plus âcre. C'est un très-bon résolutif, quoiqu'il ne possède point la vertu de dissoudre le calcul de la vessie. Rarement on l'administre seul : on le mêle le plus souvent avec d'autres remèdes. Voyez *Pilules purgatives & pilules résolatives*.

SEL AMMONIAC. C'est un excellent résolutif, qui a sur les autres sels l'avantage de ne point lâcher le ventre , mais plutôt de le resserrer : en sorte qu'on peut l'employer avec beaucoup de succès dans les *fièvres* accompagnées de diarrhées symptomatiques. Il est également très-propre à modérer les sueurs symptomatiques. La dose est de *cinq* jusqu'à *dix grains* toutes les deux heures. Dans les *fièvres quartes* , on peut augmenter successivement cette dose jusqu'à *un scrupule*. Voyez *Soufr. dor. d'antim.* Il est très - efficace dans les obstructions des viscères abdominaux , & par - là même très - propre

dans les *fièvres quartes*. Voyez *Poudre fébrifuge*.

SEL ammoniacal de Venus. Voyez *Vitriol de Venus*.

SEL de corne de cerf. C'est un sel alcali volatil, dont on se sert quelquefois dans les *fièvres malignes* : mais comme il est par lui-même trop échauffant, on fait mieux de l'adoucir en le saturant de quelque acide également volatil. Voyez *Liqueur de corne de cerf succinée*, & *Potion alexipharmaque seconde*.

SEL admirable de Glauber. Ce sel neutre est d'un excellent usage pour résoudre & pour évacuer la saburre des premières voies. On peut l'employer seul à la dose d'une demi-once par jour, ou le donner dans quelque mixture. Voyez *Mixture solutive*.

SEL de soude & *SEL de tartre*. On n'emploie guère les sels alcalis seuls, parce qu'ils résolvent trop les humeurs : mais si on les réduit en savons au moyen des huiles, ou en sels neutres en les combinant avec des acides végétaux, ils deviennent de très-bons remèdes résolutifs. Voyez *Liqueur de terre foliée de tartre*, & *Elixir résolutif*. Pour l'usage interne de l'air fixe, le moyen le plus convenable c'est de se servir du sel de tartre ou de la soude pure. Voyez *Air fixe*.

Le sel de soude est un *alcali minéral*, qui, combiné avec l'*acide vitriolique*, produit un *sel admirable* ; il est par-là préférable au sel de tartre, qui, combiné avec le même acide, four-

nit le *tartre vitriolé*, beaucoup moins efficace.

SEMENCE de Cévadille. Sa vertu principale est de tuer les poux. On en a recommandé l'usage interne pour le *Ténia*. J'en ai observé des inconvénients plutôt que de bons effets.

SEMENCE de Fenouil. Voyez *Eau de Fenouil* & *Huile de Fenouil*.

SEMENCE de Fenu-grec. Cette semence contient beaucoup de parties mucilagineuses & balsamiques, & devient par-là un bon remède émollient & résolutif, étant employée extérieurement. Voyez *Especies pour cataplasme*.

SEMENCE de Lin. Elle possède les mêmes vertus, mais dans un moindre degré que la *semence de fenu-grec*.

SEMENCE de Moutarde. C'est un antiscorbutique. On ne la donne point intérieurement comme remède : mais appliquée extérieurement, elle est un bon *épispastique*.

SINAPISME. ℞. Levain *trois onces*, raclures de la racine récente de grand raifort sauvage, semence de moutarde concassée & macérée dans du vinaigre, de chaque *une once & demie*, sel ammoniac *demi-once* ; mêlez avec du vinaigre jusqu'à la consistance de cataplasme.

Lorsqu'on veut exciter, sans cependant trop irriter, & qu'on craint quelque inconvénient de la part des *cantharides*, on peut employer avec avantage ce *sinapisme*. On ne s'en sert jamais en qualité de résolutif : on l'emploie plutôt comme excitant & comme dérivatif.

SOUFRE doré d'antimoine. Ce soufre diffère

du soufre ordinaire par les parties régulines qui s'y trouvent encore , & qui lui communiquent une vertu résolutive très-active.

C'est un excellent remede , tant pour les obstructions du bas-ventre , que pour les engorgemens de la poitrine ; par conséquent il est très-propre dans les *fièvres intermittentes* opiniâtres & dans les *hydropisies*. On commence par quelques grains , & l'on en augmente successivement la dose jusqu'à *une drachme* par jour.

Si en même temps il y a des engorgemens , on le donne mêlé avec le sel ammoniac , à la dose de *huit* jusqu'à *dix grains*. Mais s'il y a plutôt relâchement accompagné d'éréthisme , on y ajoute pour base la *rhubarbe*. Il est déjà par lui-même diurétique : cependant si l'on veut déterminer son action sur les voies urinaires d'une manière plus précise , on peut le mêler avec *dix grains* de *cloportes*. Quand on n'a pas besoin d'augmenter les excrétions , ou du moins quand on ne veut favoriser que celle de la peau , on se sert des *Pilules résolutives*.

On emploie communément la troisième précipitation , parce que la première , contenant trop de parties régulines , excite facilement le vomissement. Mais ce procédé est si incertain , qu'on fera toujours mieux de mêler exactement toutes les précipitations , & d'en essayer ensuite la vertu : si l'on voit que ce mélange excite le vomissement , on pourra y ajouter autant de soufre ordinaire qu'on jugera à propos ; ce qui fournit en même temps un remede moins cher.

SUC DE CITRON. On s'en sert dans les cas où le vinaigre seroit trop échauffant. Voyez *Vinaigre*.

SUC DE RÉGLISSE. On donne ce nom à l'extract aqueux de réglisse. C'est un excellent adoucissant dans les maladies de poitrine. Voyez *Syrop pectoral*.

SYROP de Guimauve. ℞. Racines récentes d'althéa *une livre* ; faites bouillir dans une quantité suffisante d'eau ; exprimez , & ajoutez sucre blanc *quatre livres* ; faites bouillir jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance d'un syrop.

C'est un syrop très-adoucissant qu'on peut employer dans les affections de la poitrine , & dans le trop grand éréthisme des intestins.

SYROP pectoral adoucissant. ℞. Suc de réglisse *une once* , dissolvez-le dans *deux livres* d'eau de fleurs de camomille sans vin , & ajoutez-y syrop de guimauve *huit onces*.

Dans les phthysies , lorsqu'il y a une trop grande sensibilité au gosier , ce syrop sert à humecter les parties , en même temps qu'il favorise l'expectoration.

SYROP pectoral résolutif. ℞. Gomme ammoniac purifiée , sel ammoniac purifié , de chaque *deux drachmes* ; dissolvez-les dans *une once* d'oxymel scillitique , & *deux drachmes* de vin émétique ; ajoutez-y Syrop pectoral adoucissant *huit onces*.

On donne ce syrop avec beaucoup d'avantage dans les phthysies , toutes les fois que l'expectoration se fait avec difficulté , que le pus passe

dans le sang , que la fièvre est par conséquent forte , & que le ventre est trop libre. La dose est d'une pleine cuillère de bois toutes les heures.

SYROP de suc de Citron. On l'ajoute aux mixtures rafraîchissantes , ou à la boisson ordinaire.

TABAC. On ne s'en sert qu'en lavement , soit en l'employant en décoction , soit en en introduisant la fumée dans les intestins. Cette dernière méthode est préférable toutes les fois qu'on veut irriter fortement. La décoction est souvent efficace , quand les autres remèdes qu'on emploie communément pour lâcher le ventre ne suffisent point.

TARTRE émétique. Ce sont les parties régulières de l'antimoine dissoutes dans l'acide tartareux ; ainsi , cette préparation ne diffère point essentiellement du vin émétique. Mais comme l'acide tartareux , imprégné de parties régulières , se cristallise de nouveau , il peut facilement se faire que certains cristaux contiennent moins de ces parties que d'autres : ce qui rend l'usage de ce remède un peu incertain ; à moins que l'Apothicaire ne mêle par une trituration exacte toute la masse cristallisée. De plus , le *tartre* se dissout difficilement dans l'eau , & il s'en sépare très-facilement ; d'un autre côté , on ne peut savoir si le *tartre émétique* est préparé avec le *verre* ou avec le *foie d'antimoine* , ce qui cependant rend plus ou moins forte l'action de ce remède. Tout cela peut également donner lieu à l'incertitude & à l'erreur ; en sorte que le *vin émétique* ou le vin imprégné de parties régulières d'anti-

moine, est toujours le remede le plus sûr & le meilleur qu'on puisse employer, soit en qualité d'émétique, soit comme résolutif.

TARTRE tartarisé. C'est un très-bon résolutif, qu'on peut employer chez les personnes très-sensibles. On peut d'ailleurs le remplacer par le *sel de Glauber*, & par le *vin émétique* affoibli. Si ces remedes ne produisent aucun effet, on ne doit guere en espérer du tartre tartarisé.

TEINTURE d'antimoine de Jacobi. Si l'on fait bouillir une forte lessive de *scories* récentes de *régule d'antimoine simple*, avec une huile récemment exprimée, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance d'un savon, on a par ce moyen le *soufre d'antimoine* dissous dans ce savon, & par-là même un remede doublement efficace. Cependant, comme ce savon peut facilement s'altérer, il est à propos de le dissoudre dans l'esprit de vin. Mais il faut que l'esprit de vin soit rendu caustique : par conséquent, la *teinture âcre* ordinaire d'antimoine, qui ne contient qu'un peu d'alcali caustique, & point de parties régulines de ce métal, est très propre à cet effet ; & c'est ce savon dissous dans la *teinture âcre d'antimoine*, que nous devons à *Jacobi*, & que quelques-uns appellent aussi *soufre liquide d'antimoine*.

Cette teinture est un excellent résolutif & diurétique. On ne peut pas en déterminer la dose ; tout dépend de la maniere différente dont on la prépare, & il est impossible de la prescrire avec exactitude. On commence par quelques gouttes, & on en augmente successivement la dose, sui-

vant que les circonstances & les effets du remede l'exigent. On la donne avec beaucoup d'avantage dans les *gonorrhées chroniques*, & dans les *obstructions* des viscères abdominaux.

TEINTURE aqueuse de Rhubarbe. Ce n'est qu'une simple décoction dans l'eau. On prend une once de rhubarbe pour une livre d'eau : & on y ajoute pour l'ordinaire quelque sel alcali.

On peut employer avec avantage cette préparation dans le relâchement de l'estomac & des intestins.

TEINTURE de Cantharides. ℞. Poudre de cantharides deux drachmes, esprit de vin rectifié une livre & demie ; mêlez, laissez en digestion, & ensuite filtrez.

Ce remede, employé extérieurement, a quelquefois réussi dans les *verrues* & les *condylômes vénériens* : mais dans ces cas, on peut s'en passer, ainsi que des autres remedes, en employant la ligature, ou la dissolution de mercure dans l'acide nitreux affoibli. On peut employer intérieurement cette teinture comme diurétique & comme tonique, dans les *gonorrhées simples* & dans les *hydropisies*. On commence par quelques gouttes affoiblies d'eau, qu'on prend différentes fois par jour.

TEINTURE volatile de Gayac. ℞. Gomme de Gayac native quatre onces, esprit dulcifié de sel ammoniac une livre & demie ; faites digérer à froid dans un vaisseau fermé ; & ensuite filtrez.

C'est un remede très-utile dans la *goute* & dans les *rhumatismes chroniques*, on peut en

faire prendre tous les jours *deux drachmes* à différentes reprises, & même plus, suivant qu'on le juge à propos.

TEINTURE de mars astringente de Ludovic.

℞. Vitriol de mars, crème de tartre, de chaque *demi-livre*, eau de fontaine *six livres*; faites bouillir jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance du miel; ajoutez-y esprit de vin rectifié *six livres*; laissez en digestion, & ensuite filtrez.

La dose de cette teinture est de *cinquante* jusqu'à *quatre-vingt gouttes*; on la donne dans la foiblesse générale & dans la disposition cachectique des humeurs.

TEINTURE de mars apéritive. ℞. Fleurs de sel ammoniac martiales *quatre onces*, esprit de vin rectifié *une livre*; laissez en digestion, & ensuite filtrez.

Cette teinture, donnée à la dose de *trente* jusqu'à *quarante gouttes*, différentes fois par jour, est très-efficace dans les cas où, avec les dispositions dont je viens de parler, il y a des obstructions dans les viscères abdominaux.

TÉRÉBENTHINE de Venise. C'est un remède balsamique & diurétique. Il communique à l'urine une odeur de violette. Mais à raison de sa qualité échauffante, il ne faut point l'employer dans une disposition inflammatoire, ni dans les vraies inflammations. On donne communément la térébenthine dans les gonorrhées, en la faisant dissoudre dans l'eau par le moyen d'un jaune d'œuf: mais il faut être circonspect dans la dose, parce qu'elle peut, en irritant fortement les voies uri-

naires , occasioner un *gonflement des testicules*. On peut commencer par un *scrupule* , & en augmenter successivement la dose jusqu'à une *drachme* par jour. En voici la formule :

℞. Térébenthine de Venise *demi-drachme* ; faites dissoudre par une quantité suffisante de jaune d'œuf , dans six onces d'eau de fleurs de camomille ; on en prendra toutes les heures une pleine cuillère.

La térébenthine sert d'ailleurs de dissolvant au mercure. Voyez *Onguent Napolitain*. Bouillie dans l'eau , elle se durcit & devient friable par l'évaporation de son huile la plus subtile ; dans cet état elle n'est plus si échauffante , & elle devient plus sûre pour l'usage médicinal.

TREFLE D'EAU ou *Ménianthe* (*trifolium fibrinum*). C'est un amer résolutif. Voyez *Extrait de Trefle-d'eau*.

VIN. Le vin est un remède efficace , & qui doit se trouver chez tous les Apothicaires. Pour l'usage médicinal , il faut qu'il soit aussi vieux & qu'il ait autant fermenté qu'il est possible. Un tel vin produit d'excellents effets dans les *fièvres putrides & malignes* , & dans plusieurs espèces de *spasmes*. Il est encore le meilleur menstrue du *regule d'antimoine*. Voyez *Vin émétique* , & *tartre émétique*.

VINAIGRE. Le vinaigre appartient à la classe des remèdes antiseptiques. Étendu dans l'eau , il sert de boisson dans les *fièvres inflammatoires , bilieuses & putrides*. On s'en sert aussi contre les poisons stupéfiants , tels que la *ciguë* , la *belladonna*

belladonna , & d'autres de cette nature qu'on a avalés par imprudence.

Comme il entre dans sa composition des parties huileuses & spiritueuses , le vinaigre chauffe quelquefois ; mais il pousse aussi par la sueur & par les urines. Pour le dépouiller de cette propriété échauffante , on est dans l'usage de le distiller : mais il reste toujours dans cette opération l'acide le plus fort ; & il ne passe que le plus foible , uni aux parties spiritueuses les plus volatiles. Si toute la distillation se fait dans des vaisseaux d'étain , le vinaigre est altéré par les parties du métal , qui se dissolvent facilement. Ainsi , on fait bien , lorsqu'on craint la propriété échauffante du vinaigre , d'employer de préférence les acides non-fermentés , tels que le *suc de citron* & la *crème de tartre*.

Quant à la dose , il faut la régler d'après la nature de la maladie , & la disposition de l'estomac : car il y a des malades qui ne peuvent supporter le vinaigre , ni aucun acide en général. Dans un pareil cas , sur-tout lorsque la fièvre est putride , il faut y ajouter un peu de *vin*. On peut commencer par *quelques onces* étendues dans une *pinte d'eau* , & en augmenter successivement la dose. Mais si l'on est dans le cas de l'employer comme antidote contre les poisons stupéfiants , il faut le donner concentré , le plutôt & aussi copieusement qu'il est possible.

VINAIGRE bézoardique. R. Racine d'angelique , racine de valériane , menthe , fleurs de camomille commune , baies de genievre , baies

de laurier , de chaque *demi-once* , safran oriental , camphre , de chaque *une drachme* , vinaigre *six livres* ; laissez en digestion ; ensuite passez la liqueur.

On emploie ce vinaigre avec avantage , tant intérieurement qu'extérieurement , dans la *peste* & dans les *fièvres nerveuses* qui dépendent d'un miasme malin. On peut commencer par la dose d'une *drachme* donnée différentes fois par jour , & l'augmenter ensuite selon qu'on le juge à propos. Voyez *Potion alexipharmaque seconde*. Dans les maladies chroniques , accompagnées de grande foiblesse & d'une disposition aux défaillances , on peut le saturer d'un sel alcali , & le donner sous cette forme à la dose d'une *demi-drachme*.

VINAIGRE scillitique. Ce n'est qu'une simple infusion de *scille* dans du *vinaigre*. On l'emploie comme résolutif ou comme diurétique , toutes les fois que la *scille* seule seroit trop irritante , & qu'elle pourroit exciter le vomissement. La dose est de *quarante* jusqu'à *cinquante gouttes* , toutes les trois ou toutes les quatre heures. Dans les hydropisies , si la *scille* irrite trop , & en général si le malade manque de forces , on peut mêler le *vinaigre scillitique* avec partie égale d'*esprit de vin*. Voyez *Oxymel scillitique* & *Elixir résolutif*.

VIN émétique. \mathfrak{x} . Safran des métaux *une once* , bon vin de France *trente onces* ; laissez en digestion pendant quelques jours ; puis filtrez.

C'est une des meilleures & des plus efficaces préparations d'antimoine. A la dose de *trois* jusqu'à *quatre drachmes* , c'est le vomitif le plus sûr ;

& à une dose plus foible , c'est un des meilleurs résolutifs. Il favorise l'expectoration dans la *péri-pneumonie* ; & l'on peut l'employer avec le plus grand succès dans tous les cas où il y a *obstruction des viscères*. Dans la *manie* , il faut souvent l'administrer à la dose de *huit* jusqu'à *dix onces* par jour , avant qu'il opere aucune évacuation : cependant il ne faut absolument en augmenter la dose que par degrés , & en observant tous les jours les effets qui en résultent.

VITRIOL blanc. Ce bon remede ophthalmique , n'est que le zinc dissous dans l'acide vitriolique. Voyez *Eau ophthalmique fortifiante*.

VITRIOL de Mars. C'est un remede fortifiant & vermifuge. Voyez *Poudre anthelminthique* & *Teinture de mars astringente*.

VITRIOL de Venus ou *de cuivre*. On s'en est quelquefois servi avec avantage dans l'*épilepsie*. Il est bon sur-tout quand on emploie pour dissolvant du cuivre l'alcali volatil : dans ce cas il ne faut plus l'appeller *vitriol* ; mais il faut lui donner le nom de *sel ammoniacal de Venus*. On peut employer l'un & l'autre toutes les fois qu'on n'a point de raison de se servir d'autres remedes , ou qu'on les trouve inefficaces. Pour l'usage interne , je préférerois le *sel ammoniacal de Venus*. On commence par donner quelques gouttes de la dissolution suivante , & on en augmente la dose suivant qu'on le juge à propos.

℞. Limaille de cuivre *un scrupule* , esprit de sel ammoniac préparé avec quelque sel alcali *deux onces* ; laissez en digestion , & filtrez ensuite.

YEUX ou *Pierres d'écrevisses*. C'est un bon absorbant. On peut s'en servir à la place des *écailles d'huitres*, ou de la *magnésie du sel commun*; quoique cette dernière soit préférable, par la raison qu'elle forme avec tous les acides un sel très-soluble.

F I N.

ERRATA.

PAGE 33. ligne 25. effacez le premier point & virgule. P. 48. l. 24. lisez qui n'étoient point. P. 60. l. 15. lis. cévadille. P. 160. l. 9. lis. succion. P. 189. l. 23. lis. dissous. P. 207. après la l. 26. ajoutez à la ligne :

La meilleure maniere de s'en servir dans ce cas , est de le mêler avec du sucre , ou mieux encore , de le réduire en pilules avec du savon d'Espagne. V. *Pilules purgatives.*

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887



TABLE

DES ARTICLES.

TOME PREMIER.

MÉDECINE CLINIQUE.	Page 1.
PRÉCIS PATHOLOGIQUE ET THÉRAPEUTIQUE DES MALADIES.	4
DES FIEVRES.	ibid.
DES FIEVRES CONTINENTES.	11
<i>Fievre inflammatoire simple.</i>	12
<i>Fievre putride.</i>	17
DES FIEVRES REMITTENTES.	20
<i>Des Fievres bilieuses.</i>	21
Fievre bilieuse - inflammatoire.	23
Fievre bilieuse - putride.	ibid.
<i>De la Fievre pituiteuse.</i>	25
DES FIEVRES ANOMALES.	26
<i>Fievre nerveuse aiguë.</i>	28
<i>Fievre nerveuse lente.</i>	29

DES FIEVRES INTERMITTENTES. 30

Fievre intermittente par simple irritation. 33*Fievre intermittente bilieuse.* 34*Fievre intermittente bilieuse-inflammatoire.* ibid.*Fievre intermittente bilieuse-putride.* 35*Fievre intermittente maligne.* ibid.*Fievre intermittente lente.* 36

DES SYMPTOMES DES FIEVRES. 36

Chaleur. 37*Froid.* 38*Soif.* 39*Inappétence.* 40*Nausée & vomissement.* ibid.*Flatuosités.* 41*Constipation.* 42*Diarrhée.* 43*Hémorrhagie.* 44*Sueur.* 45*Débilité fébrile.* 46*Insomnie.* 47*Stupeur.* 48*Délire.* ibid.*Assoupissement.* 50*Convulsions.* 51*Anxiétés.* 52*Douleur.* 53

DES INFLAMMATIONS. 53

<i>Esquinancie.</i>	59
<i>Péripneumonie.</i>	62
<i>Pleurésie.</i>	67
<i>Pleuropneumonie.</i>	68
<i>Inflammation du diaphragme.</i>	69
<i>Hépatite.</i>	70
<i>Gastrite.</i>	74
<i>Entérite.</i>	76
<i>Néphritie.</i>	78
<i>Cystite.</i>	80
<i>Métrite.</i>	81
<i>Fievre érysipélateuse.</i>	ibid.

DES EXANTHEMES. 83

<i>Peste.</i>	ibid.
<i>Petite-vérole.</i>	85
<i>Petite-vérole fausse ou volante.</i>	97
<i>Rougeole.</i>	98
<i>Autre espece de Rougeole appelée rubeolæ.</i>	100
<i>Fievre rouge ou scarlatine.</i>	ibid.
<i>Fievre ortiée.</i>	102
<i>Fievre miliaire.</i>	ibid.
<i>Aphthes.</i>	105
<i>Pétéchies.</i>	ibid.

DES RHUMATISMES 106

<i>Rhumatisme aigu.</i>	107
<i>Rhumatisme chronique.</i>	109

DES MALADIES ARTHRITIQUES 111

Goute. 113

Podagre. 114

DES CATARRHES. 116

Coryza. 118

Esquinancie catarrhale. 119

Toux catarrhale. *ibid.*Fausse Péripleumonie. *ibid.*

DE LA DYSENTERIE. 121

DU CHOLERA - MORBUS

ou

Trousse - Galant. 128

DES HÉMORRHAGIES. 129

Stomacacé. 133

Hémorrhagie du nez. 134

Hémoptysie. *ibid.*

Vomissement de sang. 139

Des dérangemens du flux menstruel.

140

Suppression du flux menstruel. *ibid.*

Hémorrhagie contre-nature de l'uterus. 145

Des affections hémorhoïdales. 147.

T A B L E.	251
<i>Hémorroides sanguines ouvertes.</i>	147
<i>Hémorrhoïdes muqueuses ouvertes.</i>	149
<i>Hémorrhoïdes de l'urèthre.</i>	150
<i>Hémorrhoïdes aveugles.</i>	ibid.
DES VERS.	151
<i>Ascarides.</i>	154
<i>Lombrics.</i>	ibid.
<i>Ténia ou ver solitaire.</i>	156
DE L'ICTÈRE.	159
DES MALADIES VÉNÉRIENES.	164
<i>Vérole.</i>	170
<i>Gonorrhée virulente.</i>	171
<i>Fleurs blanches vénériennes.</i>	180
<i>Bubons.</i>	181
<i>Gonflement des testicules.</i>	182
<i>Phimosis & Paraphimosis.</i>	183
<i>Inflammation de la Prostate.</i>	184
<i>Chancres.</i>	ibid.
<i>Condylômes.</i>	185
<i>Taches & verrues vénériennes.</i>	ibid.
<i>Maladies des os vénériennes.</i>	186
DU SCORBUT.	187
DES ÉCROUELLES.	189
DU RACHITIS.	192
DE LA PÉDARTHROCACE.	194
DES EXANTHÈMES CHRONIQUES.	195

<i>Croûte de lait.</i>	196
<i>Achores.</i>	197
<i>Favus.</i>	198
<i>Teigne.</i>	ibid.
<i>Plique Polonoise.</i>	199
<i>Dartres.</i>	200
<i>Gale.</i>	202
<i>Lepre.</i>	204
<i>Eléphantiasis.</i>	205

DES ULCERES CHRONIQUES. 206

<i>Ulcere local bénin.</i>	209
<i>Ulcere local malin.</i>	210
<i>Ulcères dépendants d'acrimonie bilieuse.</i>	214
<i>Ulcères vénériens.</i>	ibid.
<i>Ulcères scorbutiques.</i>	215
<i>Ulcères scrofuleux.</i>	ibid.
<i>Dartre rongeante.</i>	216

DU CANCER. ibid.

DE LA CARIE DES OS. 220

DE LA GANGRENE. 221

DES TUMEURS. 223

DES TUMEURS BLANCHES. 224

<i>Tumeurs rhumatismales des articulations.</i>	ibid.
<i>Tumeurs scrofuleuses des articulations.</i>	225
<i>Carie des vertebres.</i>	226

DES TUMEURS AQUEUSES. 227

<i>Œdème des pieds.</i>	232
-------------------------	-----

T A B L E.	253
<i>Hydropisie Anasarque & Leucophlegmatie.</i>	232
<i>Ascite.</i>	233
<i>de poitrine.</i>	234
<i>du péritoine.</i>	235
<i>de l'ovaire.</i>	236
<i>de matrice.</i>	ibid.
<i>du scrotum,</i>	ibid.
<i>Hydrocèle.</i>	237
<i>Hydrocéphale.</i>	ibid.
<i>Hydrocéphale externe.</i>	238
<i>Hydrocéphale interne.</i>	ibid.
<i>Hydropisie du cerveau.</i>	240
<i>Spina-bifida.</i>	241
<i>Hydropisie des articulations.</i>	242

DES TUMEURS VENTEUSES. 243

<i>Emphyseme.</i>	ibid.
<i>Tympanite.</i>	244

DES MALADIES DE CONSOMPTION. 246

DES ATROPHIES. 247

<i>Atrophie des enfans.</i>	248
<i>Phthisie nerveuse.</i>	249
<i>Phthisie dorsale.</i>	250
<i>Marasme des vieillards.</i>	251

DES FIEVRES HÉCTIQUES. ibid.

DES FIEVRES PHTHISIQUES. 256

<i>Phthisie pulmonaire.</i>	262
<i>Phthisie hépatique.</i>	268
<i>Phthisie splénique.</i>	269
<i>Phthisie rénale.</i>	ibid.
<i>Phthisie utérine.</i>	ibid.
<i>Phthisie mésentérique.</i>	270
<i>Phthisie intestinale.</i>	ibid.





T A B L E

D E S A R T I C L E S.

T O M E S E C O N D.

DES MALADIES DES NERFS. Page 5

Antipathie. 6

Affections hypochondriaque & hystérique. 7

Des maladies de l'esprit. 11

Amnésie. ibid.

Démence partielle. 12

Mélancholie & manie. 13

Des Convulsions. 15

Crampe. 16

Mouvemens convulsifs. ibid.

Grincement des dents. ibid.

Ris Sardonien. ibid.

Spasme Cynique. 17

Danse de St. Vite, ibid.

Epilepsie. 18

Eclampsie, 21

Raphanie.	22
Tétanos.	23
Tremblement.	25
Contracture.	26
Des autres Maladies nerveuses.	27
Vertige.	ibid.
Défaillances.	28
Insomnie.	32
Assoupissement.	33
Paralyfie.	35
Apoplexie.	38
Extase.	44
Catalepsie.	45
Catoché.	ibid.
Somnambulisme.	46
Hydrophobie.	47
DES MALADIES LOCALES.	54
DES MALADIES DE LA PEAU.	ibid.
Lentilles & éphélides.	55
Goute-rose.	ibid.
Erythème.	56
Lichen.	ibid.
Envie.	57
Terminthes.	ibid.
Epinyctides.	ibid.
Bourgeon.	58
Mal-mort.	ibid.
Excoriation.	ibid.
Crinons.	59
Phthiriasis.	ibid.
DES	

DES MALADIES DE LA TÊTE. 60

Cephalalgie. ibid.*Inflammation des Meningen.* 63

DES MALADIES DES YEUX. 70

Ophthalmie. ibid.*Taies ou taches de la cornée.* 74*Ptérygion.* ibid.*Staphylôme.* 75*Ophthalmoptosis.* ibid.*Hydrophthalmie.* 76*Trichiasis & distichiasis.* ibid.*Ectropion & entropion.* 77*Blépharoptosis.* 78*Œil de lievre.* ibid.*Epiphore & lippitude.* 79*Cataracte.* 80*Glaucôme.* 81*Mydriase.* 82*Amaurôse.* ibid.

DES MALADIES DES OREILLES. 83

Otalgie. ibid.*Tintement d'oreille.* 84*Surdité.* 85

DES MALADIES DES DENTS. 86

Dentition. ibid.*Odontalgie.* 88

DES MALADIES DU COU. 89

<i>Bronchocele.</i>	ibid.
<i>Enrouement.</i>	90

DES MALADIES DE LA POITRINE. 91

<i>Toux.</i>	ibid.
<i>Asthme.</i>	94
<i>Eternuement.</i>	98
<i>Hoquet.</i>	99
<i>Incube.</i>	100
<i>Palpitation.</i>	ibid.

DES MALADIES DES PREMIERES VOIES.
102

<i>Difficulté d'avaler.</i>	ibid.
<i>Anorexie.</i>	103
<i>Appétit dépravé.</i>	104
<i>Ardeur d'estomac.</i>	105
<i>Cardialgie.</i>	ibid.
<i>Colique.</i>	107
<i>Nausée & vomissement.</i>	116
<i>Diarrhée.</i>	118
<i>Flux Coeliaque.</i>	121
<i>Lienterie.</i>	122
<i>Flux Hépatique.</i>	ibid.
<i>Maladie Noire.</i>	124

DES MALADIES DES VOIES URINAIRES.
ibid.

<i>Maladies calculeuses.</i>	ibid.
------------------------------	-------

T A B L E.

255

<i>Difficulté d'uriner.</i>	129
<i>Pissement de sang.</i>	132
<i>Incontinence d'urine.</i>	ibid.
<i>Diabètes.</i>	133

DES MALADIES DES PARTIES GÉNITALES

134

<i>Gonorrhée bénigne & Fleurs blanches.</i>	ibid.
<i>Satyriasis & Priapisme.</i>	135
<i>Nymphomanie.</i>	136

DES MALADIES DES FEMMES ENCEINTES

ibid.

<i>Accidens nerveux.</i>	ibid.
<i>Pléthore.</i>	137
<i>Constipation , & difficulté d'uriner.</i>	138
<i>Œdème des pieds , & Anasarque.</i>	139
<i>Ecoulement des eaux.</i>	ibid.
<i>Hémorrhagie.</i>	140
<i>Avortement.</i>	141
<i>Complication de la grossesse avec d'autres ma-</i> <i>ladies.</i>	143

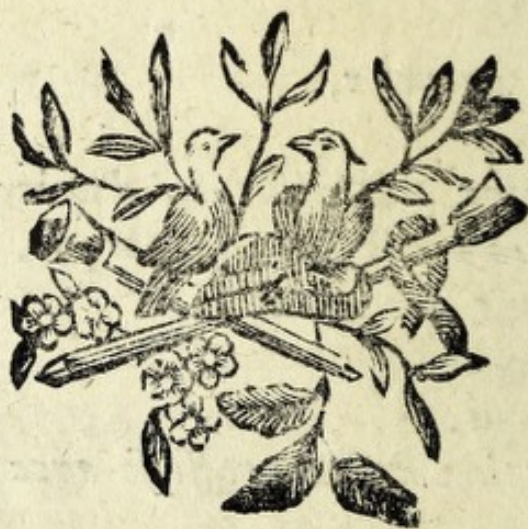
DES MALADIES DES FEMMES EN

TRAVAIL , DES ACCOUCHÉES ET DE CELLES

QUI NOURISSENT. 144

<i>Fausses douleurs.</i>	ibid.
<i>Accouchement laborieux.</i>	145

<i>Douleurs après l'accouchement.</i>	147
<i>Flux des lochies.</i>	148
<i>Sécrétion du lait.</i>	151
<i>Métastases laiteuses.</i>	153
<i>Fievre puerpérale.</i>	154
<i>Inflammation de la matrice.</i>	163
<i>des poumons.</i>	164
<i>Fievre érysipélateuse.</i>	165
<i>Eclampsie.</i>	ibid.
<i>Choix & application précise des remèdes.</i>	167





T A B L E

D E S M A T I E R E S.

NOTA. La lettre A désigne le Tome premier, & la lettre B le Tome second : lorsqu'il n'y a que les chiffres, ils se rapportent toujours au Volume précédemment indiqué.

A CCIDENS NERVEUX		<i>pisies</i>) ; chez les
des femmes enceintes B.	136	femmes enceintes B.
		139
Accouchement laborieux B.	145	Anevrysmes de l'aorte
Achores A.	197	causes d'hémorrhagie A.
Affection hypochondriacque & hystérique B.	7	130
Affections hémorrhoidales A.	147	Angine V. <i>Esquinancie</i> .
Albugo V. <i>Taches de la cornée</i> .		Anorexie B.
Alphus V. <i>Lepre</i> .		103
Amaurôse B.	82	Antipathie B.
Amblyopie B.	ibid.	6
Amnésie B.	11	Anxiétés dans les fièvres A.
Anasarque (V. <i>Hydro-</i>		52
		Aphtes A.
		105
		Apoplexie B. 38 ; est quelquefois périodique 41 ; insuffisance de la division ordinaire
		ibid.
		Appétit (l') se soutient

dans la phthisie pulmonaire, &c. A.	40.	fièvres A.	41
Appétit dépravé B.	104	Boule hystérique B.	9
Ardeur d'estomac B.	105	Boulimie. V. <i>Appétit dépravé.</i>	
Ascarides. V. <i>Vers.</i>		Bourgeon B.	58
Ascite. V. <i>Hydropisie</i> ; purulente A.	74.	Bronchocele A.	190.
	257. & 269.	B.	89
Asphyxie. V. <i>Défaillance.</i>		Bubons A.	181
Assoupissement B.	33 ;	CALCUL des reins B.	
dans les fièvres A.	50	125. ; de la vessie	
Asthme B.	94 ; <i>sibilans</i> ibid. ; humide	126 ; doutes sur la	
	95 ; sec ibid. ; spasmodique ou convulsif ibid. ; de montagne	vertu des lithotriptiques	128
Atrophies A.	247. suiv.	Cancer A.	216. ; du
Atrophie des enfans	248	scrotum 217. Celui	
Avortement B.	141	de la poitrine revient	
Aurigo V. <i>Ictere.</i>		souvent , & pourquoi	219. Il n'est
BAILLEMENT dans les		pas une affection purement locale	218
fièvres A.	51	Cardialgie B.	105
Blepharophthalmie. V. <i>Ophthalmie.</i>		Carie des os A.	220. ;
Blepharoptosis B.	78	des vertebres	226.
Borborygmes dans les		Maniere de la traiter	suivant Percival
		Pott	227. Not.
		Carus V. <i>Assoupissement.</i>	
		Catalepsie B.	45
		Cataracte B.	80
		Catarrhes A.	116. Catarrhe suffoquant

120 & B.	94	mineuse ibid. ; bi-
Catoché B.	45	lieuse ibid. ; hémor-
Causus A.	37	rhoïdale 110 ; hysté-
Céphalalgie B.	60	rique ibid. ; par des
Céphalée V. <i>Céphalal-</i>		substances âcres ava-
<i>gie.</i>		lées 111 ; des Pein-
Chalazion V. <i>Ophthal-</i>		tres ou des Plom-
<i>mie.</i>		biers ibid. ; rhuma-
Chaleur fébrile A.	37	tismale ibid. ; de Poi-
Chancres A.	184	rou & de Devonshi-
Chassie V. <i>Lippitude.</i>		re 112 ; arthritique
Chaude-pisse V. <i>Go-</i>		ibid ; catarrhale 113 ;
<i>norrhée virulente ;</i>		par les aigreurs des
cordée	ibid.	premières voies ib. ;
Chemosis V. <i>Ophthal-</i>		par métastase fébri-
<i>mie.</i>		le ibid. ; par obstruc-
Chiragre A.	114	tion du canal intesti-
Chlorôse A.	141	nal ibid. ; sympathi-
Cholera - morbus A.		que 115
	128	Coma V. <i>Assoupisse-</i>
Chorda Veneris V. <i>Go-</i>		<i>ment.</i>
<i>norrhée virulente.</i>		Comedones V. <i>Crinons.</i>
Chute de l'œil V. <i>Oph-</i>		Condylômes A. 185
<i>thalmoptosis.</i>		Constipation dans les
Clou V. <i>Céphalalgie.</i>		fièvres A. 42 ; chez
Cochemar V. <i>Incube.</i>		les femmes encein-
Colica saturnina V. <i>Co-</i>		tes B. 138
<i>lique des Peintres.</i>		Contracture B. 26
Colique B. 107. ; de		Convulsions B. 15.
tête V. <i>Céphalalgie ;</i>		& suiv. ; dans les fie-
venteuse B. 108 ;		vres A. 51
pituiteuse 109 ; ver-		Cophôse V. <i>Surdité.</i>

Coqueluche V. <i>Toux convulsive.</i>		Défaillances B	28.
Coryza A.	118	Précautions pour faire revenir ceux qui y sont tombés	31 ;
Couperose B.	55	dans les fièvres A.	
Crampe B.	16		46
Crinons B.	59	Délire dans les fièvres	
Crise A. 5. Ne peut avoir lieu sans chaleur	37	A 48 ; permanent	
Croûte de lait A.	196	ibid. ; passager	ibid. ;
Croûte inflammatoire du sang A. 13. Sa formation 16. On l'observe dans les cadavres 57. Elle manque souvent dans les inflammations	ibid.	tranquille	ibid.
Par quoi est elle remplacée alors 65. Not.		Dépôts laiteux V. <i>Mé. tastsés laiteuses.</i>	
Cynancie V. <i>Esquinancie</i> ; trachéale A. 60. Quand il faut la traiter par la Bronchotomie	61	Démence partielle B.	12
Cystite A.	80	Dentition B.	86
DANSE de Saint-Vite B.	17	Diabète B.	133
Dartres. A. 200. Dartre miliaire 201. S'il y en a de véroliques	ib ;	Diabrose A.	130
rongeante 216		Diagnostic dans les maladies A.	1
Débilité fébrile A. 46		Diapédese A.	129
		Diarrhée B. 118 ; dans les fièvres A. 43 ; sanguinolente V. <i>Dysenterie.</i>	
		Diérese A.	129
		Difficulté d'avaler B.	102
		Difficulté d'uriner B.	
		129 ; chez les femmes enceintes	138
		Diplopie B.	83
		Distichiasis B.	76

Douleur

- Douleur dans les fièvres A. 53 ; douleurs iliaques V. *Colique*.
 Douleurs (fausses) d'enfantement B. 144
 Douleurs après l'accouchement 147
 Dracuncules A. 151
 Drapeau B. 75
 Dysenterie A. 121
 Dyspnée. V. *Asthme*.
 Dysurie. V. *Difficulté d'uriner*.
 ECLAMPSIE B. 21 ; chez les accouchées 165
 Ecoulement des eaux chez les enceintes B. 139
 Ecrouelles A. 189
 Ectropion B. 77
 Eléphantiasis A. 205.
 Elle est décrite par Moïse dans les Loix du Lévitique 206.
 Comment la traitent les Indiens, ib. Comment la traitoient quelquefois les Anciens, ibid. Sa cause d'après la conjecture de l'Auteur, ibid.
- Emphyème A. 243
 Emprosthotonos. V. *Tetanos*.
 Empyème A. 64 & 257
 Enchifrénement A. 118
 Enrouement B. 90
 Entérite A. 76
 Entropion B. 77
 Envie B. 57
 Epanchement de sang dans la poitrine & ses signes A. 138
 Ephélides B. 55
 Ephialte V. *Incube*.
 Epilepsie B. 18 ; des poumons. V. *Asthme convulsif*.
 Epinyctides B. 57
 Epiphore B. 79
 Eraïllement des paupières V. *Ectropion*.
 Ergot. V. *Gangrene sèche*. Il differe de la raphanie, ibid. & *Raphanie*.
 Erysipele A. 55 & 81.
 Il est quelquefois critique 82
 Erythème B. 56
 Effere V. *Fievre effere*.
 Esquinancie A. 59 ;

- membraneuse ou
polypeuse 60 ; de
poitrine *ibid.* ; de
poitrine chez les ac-
couchées B. 164 ;
trachéale V. *Cynan-
cie trachéale* ; catar-
rhale A. 119
Eternuement B. 98. ;
dans les fièvres A.
51
Évacuations critiques
dans les fièvres A.
6
Exanthêmes aigus A.
83 ; chroniques 195
Excoriation B. 58
Exophthalmie V. *Oph-
thalmie*.
Exostoses. V. *Vérole*.
Extase B. 44
FAIM canine V. *Appé-
tit dépravé*.
Favus A. 198
Feu de Saint Antoine
V. *Erysipele*.
Fics A. 185
Fievres A. 4. Dé fini-
tion de la fièvre, *ibid.*
Ses différentes divi-
sions 9 & *suiv.* Ses
symptômes 36 &
suiv. Sa cause fina-
le 5 ; prochaine 6.
Prognostic dans les
fièvres, 7 & *suiv.* Leur
traitement en géné-
ral 8
Fievre aiguë A. 9 ; al-
gide 39 ; ardente
V. *Causus* ; autom-
nale 32 ; bénigne
10 & 32 ; catarrha-
le 11 ; comateuse V.
soporeuse ; double-
quarte & double-
tierce 32 ; endémi-
que 10 ; épidémique
ibid. ; erratique 27 ;
érysipélateuse 81 ;
érysipélateuse chez
les accouchées B.
165 ; essere A. 102 ;
exanthématique 10 ;
gastrique V. *Fie-
vre remittente* ; hec-
tique 251 ; hélo-
de 10 & 45 ; jaune
10 ; inflammatoire
ibid. ; intercurrente
ibid. ; de lait V. *Sé-
crétion du lait* ; lente
9 ; lipyrie 39 ; ma-
ligne 10. 17. 27.

- 32 & 35 ; méfenté-
rique V. *Fievre re-*
mittente ; miliaire
102 ; nerveuse V.
Fievre anomale ;
ortiée 102 ; pem-
phygode V. *Vésicu-*
laire ; phricode 39 ;
phthifique 256 ; pé-
téchiale 105 ; por-
celaine 102 ; printa-
niere 32 ; puerpéra-
le B. 154 ; quoti-
dienne A. 31 ; quar-
te 32 ; rouge ou
scarlatine 100 ; se-
condaire dans la pe-
tite-vérole 87 ; fim-
ple 11 ; foporeufe
50 ; fporadique 10 ;
ftationnaire *ibid.* ;
tierce 31 ; vésiculaire
105
- Fievre anomale ou ner-
veufe A. 26. Se di-
vife en *nerveufe-ai-*
guë 28. & en *ner-*
veufe lente 29
- Fievre bilieufe A. 21.
Se divife en *bilieufe-*
inflammatoire 23.
& en *bilieufe-putri-*
- de* *ibid.*
- Fievre continente A.
11. Se divife en *fie-*
vre inflammatoire
simple 12. & en *fie-*
vre putride 17
- Fievre intermittente
A. 30. Se divife en
intermittente par
simple irritation 33,
en *bilieufe* 34, en
bilieufe - inflamma-
toire *ibid.*, en *bi-*
lieufe-putride 35,
en *maligne* *ibid.* &
en *lente* 36
- Fievre remittente A.
20. Se divife en *re-*
mittente - bilieufe
21 & en *remittente-*
pituiteufe 25
- Fiftule lacrymale à la
fuite de la petite-vé-
role A 95 ; à la fuite
de l'épiphore B. 80 ;
à l'anuf V. *Hémor-*
rhoïdes aveugles.
- Flatuofités dans les
fievers A. 41
- Fleurs blanches B. 134 ;
vénérienes A. 180
- Flux menftruel (dé-

- rangemens du) A.
 140. Sa suppression
 ibid. Dans quel âge
 il devient excessif
 131
 Flux coeliaque-B. 121;
 hépatique 122; des
 lochies 148
Frambœsia A. 186
 Frisson & frissonnement
 dans les fievres A.
 38
 Froid dans les fievres
 A. 38
 GALE A. 202
 Gangrene dans les in-
 flammations & ses
 signes A. 55 & 64;
 chaude 221; froide
 ibid.; seche ibid.
 Gastrite A. 74
 Gerontoxon V. *taches*
de la cornée.
 Glaucôme B. 81
Globus hystericus V.
Boule hystérique.
 Goître V. *Bronchocele.*
 Gommès véroliques A.
 186
 Gonagre A. 114
 Gonorrhée virulente
 A. 171; symptoma-
 tique 172; chroni-
 que ibid.; simple
 173; bénigne ibid.
 & B. 134; idiopa-
 thique A. 173; cor-
 dée 175
 Gonflement des testi-
 cules A. 182
 Goute A. 113; rose V.
Couperose; sereine
 V. *Amaurôse.*
 Gravier B. 125
 Grêle V. *Ophthalmie.*
 Grincement des dents
 B. 16
 Grossesse V. *Maladies*
des femmes encein-
tes. Complication de
 la grossesse avec d'au-
 tres maladies B. 143
 HECTISIE V. *Phthisie.*
Helcoma V. *Ophthal-*
mie.
 Héméralopie B. 83
 Hémicranie V. *Cépha-*
lalgie.
 Hémiplegie V. *Para-*
lysie.
 Hémoptysie A. 134, Se
 juge quelquefois par
 des douleurs rhuma-
 tismales 136

- Hémorrhagies A. 129
 Hémorrhagie du nez A. 134; dans les fièvres 44. Signes qui l'annoncent *ibid.* & 14; de la narine droite dans l'hépatite 71; contre nature de l'uterus 145; chez les enceintes B. 140
 Hémorrhoides sanguines ouvertes A. 147. Terminent quelquefois la *tympanite* 149; muqueuses ouvertes *ibid.*; de l'urethre 150; aveugles ou varices *ibid.*
 Hépatite A. 70. Ne diffère pas essentiellement de la *pleuropneumonie* 71. Elle est commune chez les Indiens, qui la traitent par le mercure 73
 Hernie étranglée A. 77 & B. 114. Les émoullients y sont souvent nuisibles A. 77
 Herpes V. *Dartres*.
 Hoquet B. 99; dans les fièvres A. 51
 Hydatides V. *Hydropisie*.
 Hydrocele V. *Hydropisie*.
 Hydrocéphale A. 237; Externe 238; interne *ibid.*
 Hydrophobie B. 47. Signes auxquels on connoît un chien enragé B. 49. Cause prochaine de l'hydrophobie 51. Hydrophobie spontanée dans les fièvres 47. & A. 40
 Hydrophthalmie B. 76
 Hydropisie A. 227 & suiv.; enkystée *ibid.*; œdème des pieds 232; anasarque & leucophlegmatie *ib.*; ascite 233; de poitrine 234; du péritoine 235; de l'ovaire 236; de matrice *ibid.*; du scrotum *ibid.*; de la tunique vaginale, ou hydrocele 237; du cerveau 240; de la tête

- V. *Hydrocéphale* ;
des articulations 242 ;
de l'œil V. *Hydroph-*
thalmie.
- Hypochondrie V. *Af-*
fection hypochon-
driacque.
- Hypopyon V. *Ophthal-*
mie.
- JAUNISSE. V. *Ictere*.
- Ictere A. 159
- Impetigo*. V. *Dartres*.
- Inappétence dans les
fièvres A. 40
- Incontinence d'urine B.
132.
- Incube B. 100
- Induration , une des
terminaisons des in-
flammations A. 55.
Ses signes *ibid.* &
64
- Inflammations internes
ou locales A. 53.
Leurs signes sont
fort équivoques *ibid.*
Leur cause 56. Leur
traitement 58. Sont
quelquefois occasio-
nées par métastase
gouteuse 116 , ou
par des éruptions
- rentrées 63 & 75 ;
ou par des lésions de
la tête 75
- Inflammation de la bou-
che ou synancie V.
Esquinancie ; du
pharynx ou cynan-
cie V. *ibid.* ; de la
trachée , ou cynan-
cie trachéale V. *ibid.* ;
des poumons V. *Pé-*
ripneumonie ; de la
plevre V. *Pleurésie* ;
de tous les deux V.
Pleuropneumonie ;
du diaphragme A.
69 ; qui n'est pas tou-
jours accompagné de
délire & de ris sar-
donien 70 & B. 17 ;
du foie V. *Hépatite* ;
de l'estomac V. *Gas-*
trite ; des intestins
V. *Entérite* ; de l'épi-
ploon V. *ibid.* ; des
reins V. *Néphritie* ;
de la vessie V. *Cysti-*
te ; de la matrice V.
Métrite ; de la pros-
tate A. 184 ; des mé-
ninges B. 63. Celle-
ci n'est point syno-

- nyme de la phrénésie
 64. Observations tirées de la dissection des cadavres 65. L'opium n'y convient point 68, ni l'opération du *trépan* 69. Cas où cette dernière convient 70
 Insomnie B. 32 ; dans les fièvres A. 47
Intertrigo V. *Excoriation*.
 Introversion des tarfes V. *Entropion*.
 Jours critiques A. 8
 Ischurie V. *Difficulté d'uriner*.
 LAGOPHTHALMUS V. *Œil de lievre*.
 Lentilles B. 55
 Lepre A. 204 ; des Grecs *ibid.* & 206 ; des Arabes V. *Elephantiasis*.
 Léthargie V. *Assoupissement*.
Leucoma V. *Taches de la cornée*.
 Leucophlegmatie V. *Hydropisie*.
 Leucorrhée V. *Fleurs blanches*.
Lichen B. 56
 Lienterie B. 122
 Lipothymie V. *Défaillance*.
 Lippitude B. 79
 Lombrics V. *Vers*.
Lues venerea V. *Vérole*.
Lumbago A. 109
 Lyse des maladies, en quoi diffère de la *crise* A. 5
 MALADIES arthritiques A 111 ; vénérienes 164. Leur époque en Europe *ibid.* *Christophe Colomb* n'en a point fait mention 165. Traitement par *salivation* quand doit être préféré à celui par *extinction* 167. Maladies des os vénérienes 186. Maladies de consommation 246 ; des nerfs B. 5 ; de l'esprit 11 ; locales 54 ; de la peau *ibid.* ; de la tête 60 ; des yeux 70 ; des oreilles 83 ; des dents 86 ; du cou 89 ; de

la poitrine 91 ; des	la putridité 6
premières voies 102 ;	Médecine clinique A. 1
des voies urinaires	Mélancholie B. 13
124 ; calculeuses	<i>Melas</i> V. <i>Lepre</i> .
ibid. ; des parties gé-	Métastase critique A.
nitales 134 ; des fem-	5 ; morbifique 6
mes enceintes 136 ;	Métastases laiteuses B.
des femmes en tra-	153
vail , des accouchées	Météorisme dans les
& de celles qui nou-	fièvres A. 41
rissent 144	Métrite A. 81 & B.
Maladie noire B. 124	163
Maladie du pays B. 12	Métromanie. V. <i>Nym-</i>
Maladie pédiculaire V.	<i>phomanie</i> .
<i>Phthiriasis</i> .	Migraine V. <i>Céphalal-</i>
Mal caduc ou épilepsie	<i>gie</i> .
des poumons. V.	<i>Morbus arcuatus</i> ou
<i>Asthme convulsif</i> .	<i>regius</i> V. <i>Ictere</i> .
Manie B. 13. Observa-	<i>Morphœa</i> V. <i>Lepre</i> .
tions tirées de la dis-	Morpions V. <i>Phthiria-</i>
section des cadavres	<i>sis</i> .
14	Mortification des doigts
Marasme des vieillards	V. <i>Gangrene sèche</i> .
A. 251	Mouvemens convulsifs
<i>Marisca</i> A. 185	B. 16
Matiere cuite dans les	Mydriase B. 82
maladies A. 5 ; crue	NAUSÉE & vomissement
ibid. Sa coction 22.	B. 116. Dans les fie-
Sa turgescence ou	vres A. 40
son orgasme ibid. La	<i>Nephelium</i> V. <i>Taches</i>
matiere fébrile est	<i>de la cornée</i> .
une matiere portée à	Néphritie A. 78
	Nostalgia

- Nostalgia V. *Maladie du pays.* 36
 Noueure V. *Rachitis.*
 Nyctalopie B. 83
 Nymphomanie B. 136
 ODONTALGIE B. 88
 Œdème des pieds A. 232 ; chez les femmes enceintes B. 139
 Œil de lievre B. 78
 Onglet V. *Pterygion.*
 Onyx V. *Ophthalmie.*
 Ophthalmie B. 70. Est quelquefois périodique 72
 Ophthalmoptosis B. 75
 Opisthotonos V. *Tetanos.*
 Orgasme V. *Matiere.*
 Orgeolet V. *Ophthalmie.* Est un des signes de l'acrimonie *scrofuluse* B. 72
 Orthopnée V. *Asthme.*
 Otalgie ou Otite B. 83
 PALPITATION B. 100. Est quelquefois périodique 101
 Pannus V. *Drapeau.*
 Paralytie B. 35. Est quelquefois périodique
- que 36
 Paraphimosis A. 183
 Paraphrosyne dans les fievres V. *Délire.*
 Paraplégie V. *Paralytie.*
 Parapoplexie V. *Apoplexie.*
 Passion iliaque V. *Colique.*
 Pedarthrocace A. 194. Differe du *spina ventosa* ibid.
 Péripleumonie A. 62 ; fausse 119 ; des accouchées B. 164
 Perturbation critique A. 8
 Peste A. 83. Son miasme agit principalement sur les nerfs 84
 Pétéchies A. 105. Sont rarement critiques 18 & 106
 Petite-Vérole A. 85 ; discrete 87 ; confluente ibid. ; crystalline ou lymphatique 92 ; verruqueuse ibid. ; fausse ou volante 97. La petite-vérole a fort peu d'affinité avec certains

virus 96. Réflexions de l'Auteur sur l'ino- culation. 93 & suiv. Maniere d'inoculer la petite vérole 97	mes enceintes B. 137
Phimosis A. 183	Pleurésie A. 67 ; fausse ou <i>pleurodyne</i> 108
Phlegmon A. 55 ; de l'œil V. <i>Ophthalmie</i> .	Pleuropneumonie A. 68
Phrénésie V. <i>Délire</i> .	Plique Polonoise A. 199
Phthiriasis B. 59	Podagre A. 114
Phthisie A. 256. En quoi differe de l' <i>hec- tisie</i> ibid. ; nerveuse 249 ; dorsale 250 ; pulmonaire 262 ; pituiteuse 264. Ex- périence pour s'assu- rer de la nature des crachats 265 ; hépa- tique 268 ; splénique 269 ; rénale ibid. ; utérine ibid. ; mé- sentérique 270 ; in- testinale ibid. ; de montagne V. <i>Asthme de montagne</i> .	Polype de l'utérus A. 147
Pian A. 186	Pollution V. <i>Gonorrhée bénigne</i> .
Pica V. <i>Appétit dépra- vé</i> .	Porcelaine V. <i>Fievre porcelaine</i> .
Pissement de sang B. 132	Pourpre V. <i>Fievre mi- liaire</i> .
Pléthore chez les fem-	Priapisme B. 135
	Prognostic dans les ma- ladies A. 2
	Prostration de forces, symptôme familier aux <i>fievres nerveuses</i> A. 46
	Ptérygion B. 74
	Ptosis V. <i>Blépharopto- sis</i> .
	Pus (opinions sur la formation du) A. 57. 207 & 209
	Pustules écailleuses V. <i>Terminthes</i> .

- RACHITIS** A. 192. Son virus a quelque affinité avec le *virus scrofuleux* ibid.
Rage canine V. *Hydrophobie*.
Raphanie B. 22
Rapports dans les fie-vres A. 41
Refroidissement dans les fie-vres A. 38
Regles V. *Flux menstruel*.
Résolution, une des terminaisons des inflammations A. 55
Rhumatisme A. 106 ; aigu 107 ; chronique 109
Rhume du cerveau V. *Coryza* ; de poitrine V. *Toux catarrhale*.
Rickets V. *Rachitis*.
Ris sardonien B. 16. Est sur-tout occasionné par la rénoncule des marais 17
Rougeole A. 98. Se repercute très - aisément 99. Son virus a du rapport avec le *virus scrofuleux* ibid.
Rubeolæ (espece de rougeole appelée) A. 100
Rumination B. 116
SAIGNÉE favorise la turgescence de la matiere A. 23. Signes qui indiquent la répétition de la saignée 65
Salivation dans la petite - vérole A. 88 ; dans la vérole V. *Maladies vénérienes*.
Satyriasis B. 135
Sciatique A. 109
Scorbut A. 187. Ses divisions sont inexactes ibid. Le virus scorbutique pourroit bien dépendre du *virus vérolique* 188
Sécrétion du lait B. 151
Soda V. *Ardeur d'estomac*.
Soif dans les fie-vres A. 39
Somnambulisme B. 46
Soubrefauts dans les fie-vres A. 51
Spasme dans les fie-vres A. 51 ; cynique ibid. & B. 17 ; de la mâ-

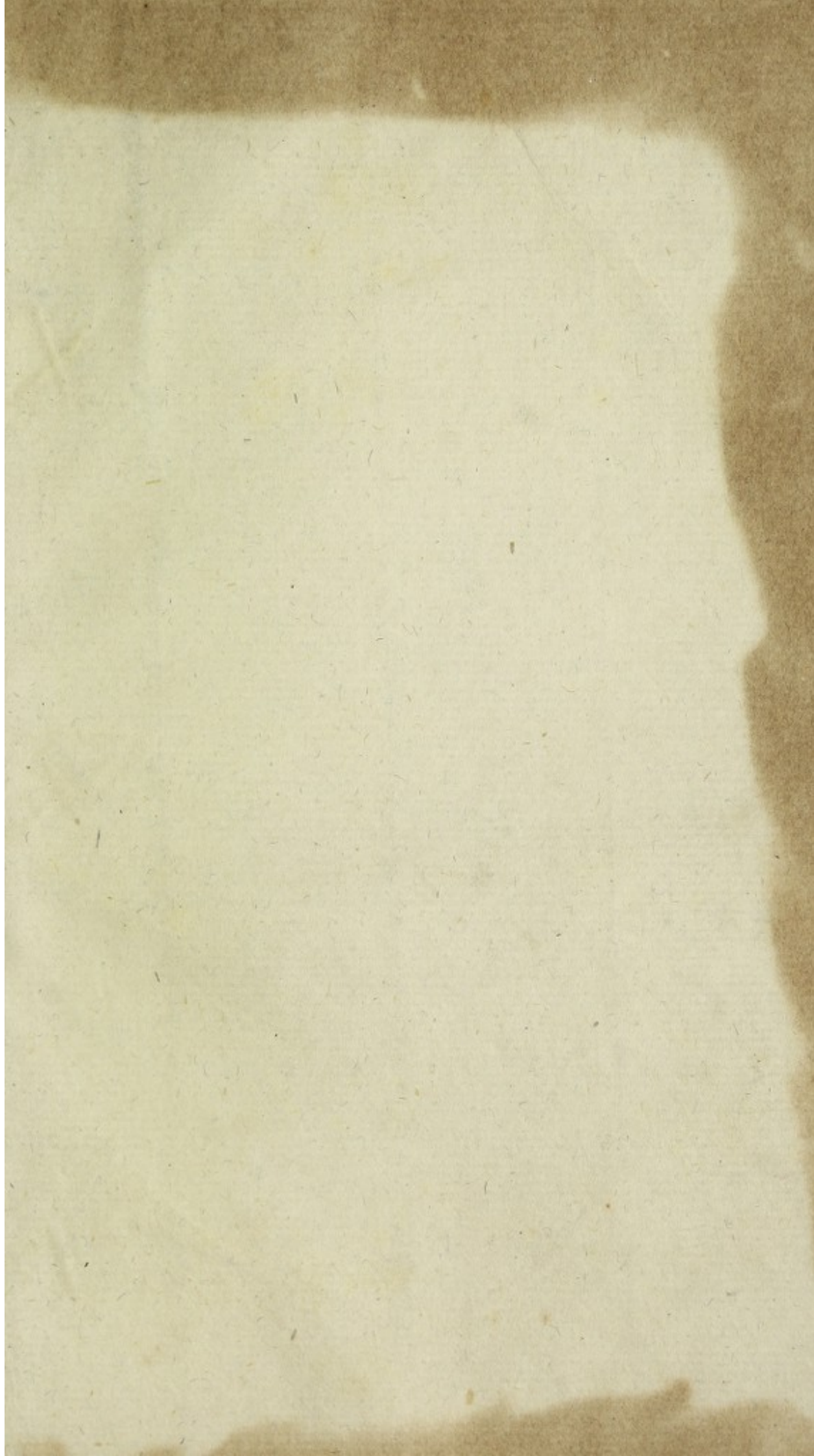
- choire inférieure V. *Tetanos.*
 Sphacele V. *Gangrene froide.*
Spina-ventosa V. *Carie des os ; bifida* A. 241
 Staphylôme B. 75
 Stomacacé A. 133
 Strangurie V. *Difficulté d'uriner.*
 Stupeur dans les fièvres A. 48
 Sueur critique & ses signes A. 14 & 45 ; symptomatique 45 ; Angloise ibid.
 Suppuration dans les inflammations & ses signes A. 55 & 63
 Surdité B. 85
 Symptômes des fièvres A. 36. & suiv. Le défaut d'accord entre les symptômes est un signe dangereux A. 8
 Synancie V. *Esquinancie.*
 Syncope V. *Défaillance.*
 Synech  es (fièvres) V. *Fiebre remittente.*
 Synoque non-putride ou simple. V. *Fiebre inflammatoire simple ; putride* V. *Fiebre putride.*
 TACHES vénériennes A. 185 ; hépatiques B. 55 ; de la cornée 74
 Taies de la cornée V. *Taches de la cornée.*
 Taraxis V. *Ophthalmie.*
 Teigne A. 198
 T  n  sme dans les fièvres A. 51
 T  nia V. *Vers.*
 Terminthes B. 57
 Tetanos B. 23 ; dans la petite-vérole & dans l'hydropisie du cerveau 24
 Thérapeutique spéciale A. 2
 Tintement d'oreille B. 84
 Tophus dans la goutte A. 113 ; dans la vérole 186
 Torticollis A. 109
 Toux B. 91 ; convulsive 92 ; catarrhale A. 119 ; h  mopto  ique V. *Hémoptysie.*
 Tremblement B. 25 ; dans les fièvres A. 51

- Trichiasis B. 76 *rhoïdes aveugles.*
 Trismus V. *Crincement des dents.*
 Trousse-galant V. *Cholera-morbus.*
 Tubercules des poumons A. 259
 Tumeurs A. 223 ; blanches 224 ; aqueuses V. *Hydropisie* ; venteuses 243 ; rhumatismales des articulations 224 ; scrofuleuses des articulations 225 , qui different du *spina-ventosa* 226
 Turgescence V. *Matiere.*
 Tympanite A. 244
 Type des fievres A. 31
 ULCERE local bénin A. 209. malin 210. Regles pour le traitement des ulceres malins. 213
 • Ulceres chroniques A. 206 ; bilieux 214 ; vénériens *ibid.* ; scorbutiques 215 ; scrofuleux *ibid.*
 Ungula V. *Ptérygion.*
 VARICES V. *Hémor-*
rhoïdes aveugles.
 Varus V. *Bourgeon.*
 Vena medinensis V. *Dracuncules.*
 Ver solitaire V. *Vers.*
 Vérole A. 170
 Verrues vénérienes V. *Taches vénérienes ; fuligineuses V. Cancer du scrotum.*
 Vers A. 151. Opinions diverses sur leur origine 152 & suiv. ; ascarides 154 ; lombrics *ibid.* ; tenia ou ver solitaire 156. Ses signes sont équivoques 158. Méthode d'*Herrenschwand* pour son expulsion *ibid.* Il est souvent détruit par la fièvre 159 & 50. Cause quelquefois un délire furieux 49 ; cucurbitin. 157
 Vertige B. 27 ; simple *ibid.* ; ténébreux *ib.* ; caduc *ibid.*
 Vitiligo V. *Lepre.*
 Volvulus B. 114 Quelques Médecins ont

278 TABLE DES MATIERES.

proposé la <i>gastro-</i>	<i>sée</i> , &c. ; de sang
<i>mie</i> 115. Il peut exis-	A. 139
ter sans <i>passion ilia-</i>	Vomique A. 64. 136.
<i>que</i> <i>ibid.</i> Observation	& 257
d'un <i>volvulus</i> très-	YAWS A. 186
complicé <i>ibid.</i>	ZONA ou Zoster V.
Vomissement V. Nau-	<i>Erysipele.</i>

Fin de la Table des Matieres.



El presente es un libro de
los señores de la casa de
los señores de la casa de
los señores de la casa de
los señores de la casa de
los señores de la casa de
los señores de la casa de
los señores de la casa de

Fin de la Tabla de Materias
3

